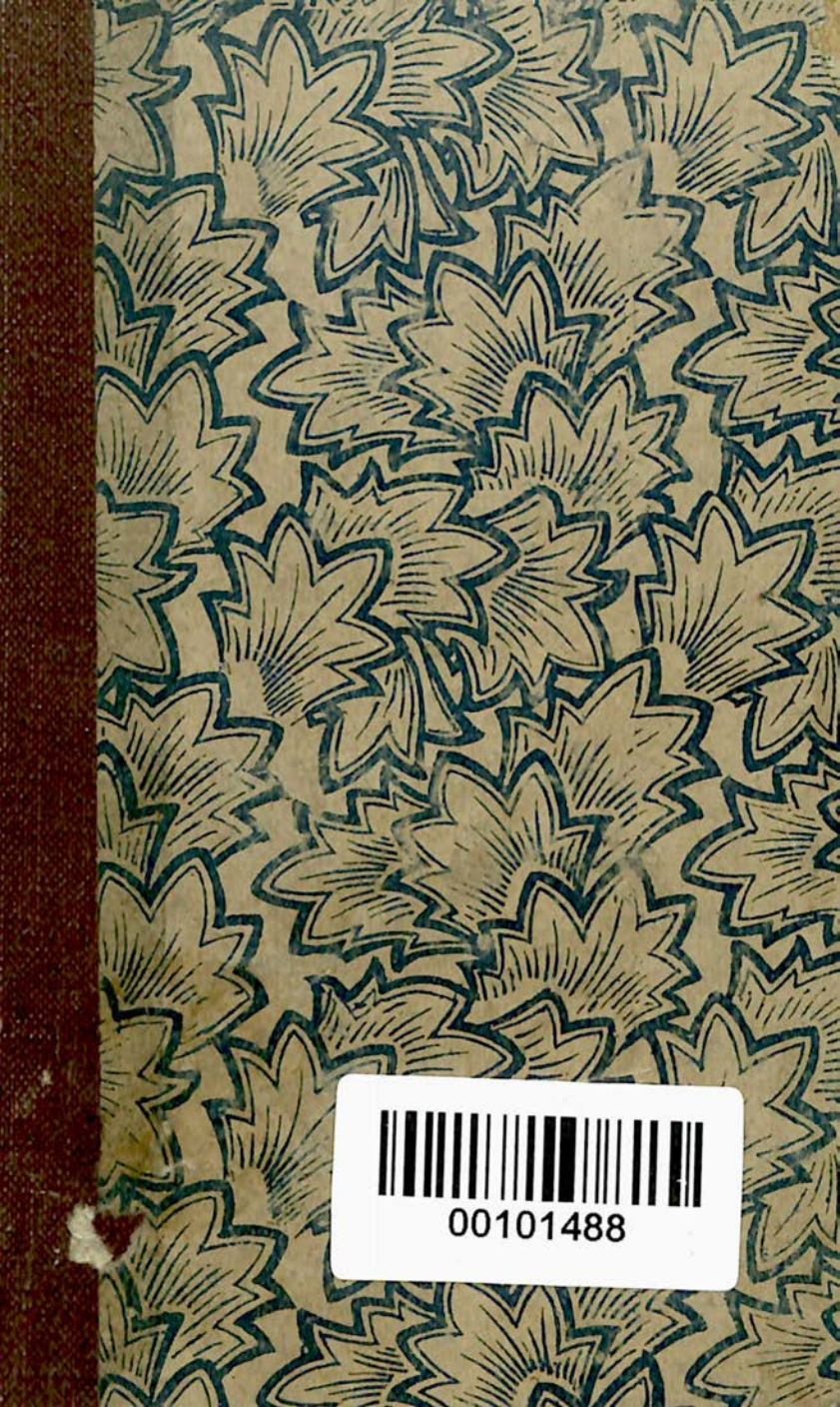

00101488

BOMBAY BRANCH

OF THE

ROYAL ASIATIC SOCIETY.

TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

LA FABRIQUE

DE

MARIAGES

PAR

101488

PAUL FÉVAL

DEUXIÈME ÉDITION

00-C-12

00-C-12

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

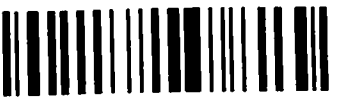
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1865

Tous droits réservés

God
Fr 843.8
Fév / Feb
101488



LA FABRIQUE
DE MARIAGES

PREMIÈRE PARTIE

LA PETITE BONNE FEMME

I

LE BILLET DE MILLE FRANCS

Dans les premiers jours de mai, en l'année 1836, deux hommes se rencontrèrent dans l'une des contre-allées du boulevard de Saxe, derrière l'hôtel royal des Invalides. L'avenue était déserte, comme il arrive souvent. C'est à peine si, à de longs intervalles, quelques soldats passaient portant leurs chapelets de gamelles enfilées.

De gigantesques travaux n'ont pu donner à ce quartier, situé entre les Invalides et l'École militaire, ni la gaîté ni la vie, mais il était alors d'une tristesse mortelle. On n'y rencontrait que des guerriers en négligé ou quelques vieux débris de nos victoires montant clopin-clopant à la barrière de Vaugirard pour boire au Grand-Vainqueur le vin exempt de droits.

C'était alors, par excellence, le quartier des marchands de bois en gros. A cette époque où la garde civique était à la mode, tous les chantiers prenaient pour enseigne un Français coiffé d'un bonnet à poil. Il y avait tout le long du boulevard des Invalides, le chantier du *Garde National*, le chantier de *l'Ancien Garde National*, le chantier du *Nouveau Garde National*, le chantier du *Vrai Garde National*, et d'autres.

A part les chantiers, deux usines, quelques fermes de maraîchers, nombre de couvents et beaucoup de maisons d'éducation, cette partie reculée du Gros-Caillou se distinguait encore par une multitude de *Pensions pour MM. les officiers*. Puis c'était, çà et là, des cabarets d'aspect peu rassurant, tristes masures presque neuves et pourtant décrépites où la bière ne moussait que sur l'enseigne. La recette s'y faisait le lundi, avec des gens venus on ne sait d'où, le reste de la semaine, ils chômaient. C'était, sous la Restauration, de dangereux parages. En 1836 on y assassinait encore assez bien, vers la brune.

De nos jours, on n'assassine plus nulle part. L'âge d'or est venu sur terre. Le journal *le Droit*, à court de crimes, va se fondre, dit-on, avec *la Gazette des Tribunaux*, qui est sans ouvrage.

Il était environ dix heures du matin. La journée s'annonçait superbe et la brise balançait les grands arbres au feuillage tout jeune, mais déjà décoloré par la poussière. Nos deux hommes se rencontrèrent à peu près au milieu de l'avenue, vers l'endroit où s'est construit le couvent coquet des Dames carmelites.

Il y avait alors, sur la droite, un chantier; sur la gauche, un pensionnat de jeunes filles.

Le marchand de bois étalait ses bûches, savamment superposées à droite de la chaussée. Les tas énormes formaient de jolis dessins; au haut du plus architectural, une horloge était placée, et devant la grille une enseigne effrontée criait aux passants : *Seul chantier du Garde National!*

Le pensionnat avait aussi bonne mine. On voyait quel-

ques têtes d'acacias derrière le premier corps de logis. Une vaste enseigne, noir sur blanc, portait en grosses lettres : *Pensionnat de jeunes personnes, avec jardin, tenu par mesdemoiselles Géran.*

Il y avait aussi une grille, mais fermée par des persiennes; une grosse cloche de couvent, pendue à une tige de fer, dominait un des piliers du portail, et chaque fois qu'un passant s'approchait un peu trop près de l'entrée, on entendait l'aboiement terrible d'un mâtin. Ce mâtin, à en juger par sa voix, devait être d'une taille avantageuse.

Nos deux hommes s'arrêtèrent entre le pensionnat et le chantier.

— Vous vous êtes fait attendre, monsieur Fromenteau, dit l'un d'eux, sans se découvrir, tandis que l'autre soulevait son chapeau trop mûr.

— Dix heures juste! répondit celui-ci, qui montra l'horloge du chantier.

— Si les horloges des marchands de bois sont aussi justes que leurs mesures... Mais brisons là, monsieur Fromenteau, et dépêchons : je suis accablé d'affaires.

— Les mariages vont bien? demanda Fromenteau en clignant de l'œil.

Son interlocuteur le toisa d'un air de supériorité si souverain, que Fromenteau, éperdu, toucha son chapeau de rechef.

Ce Fromenteau sentait le pauvre diable, bien qu'il fût proprement couvert. Il était habillé tout de noir avec une cravate blanche un peu fatiguée; de grands papiers sortaient de ses poches, signe évident de misère. Ces grands papiers qui sortent des poches ne valent jamais rien pour celui qui les porte : papiers d'huissier, papiers d'avocat, papiers de poëte. Je ne sais pourquoi la détresse à papiers est la plus navrante de toutes.

Fromenteau n'était ni poëte ni plaideur. Il avait, au cinquième étage d'une vilaine maison de la rue de La Harpe, un *cabinet d'affaires* et de *renseignements*. Bon métier, métier tout parisien, où l'on se damne à fond et irrémissiblement pour manger du pain sec.

Le compagnon de Fromenteau était un tout autre homme : pantalon gris à guêtres collantes et à plis sur le ventre, gilet de velours noir, montrant sa pointe sous le frac bleu, militairement boutonné, cravate noire étoffée et nouée largement, haut col de chemise, moustaches en brosse, chapeau à bords importants, cigare de cinq sous, pas de gants, gros jonc à pomme d'or. Ses moustaches et ses cheveux commençaient à grisonner, mais vous ne lui auriez pas donné plus de cinquante-cinq ans. C'était un assez bel homme, se tenant droit, se portant haut et gardant cette physionomie d'officier en demi-solde qui fut si populaire sous la Restauration.

Le nom n'était pas au-dessous du personnage. Tout le monde ne s'appelle pas M. Garnier de Clérambault. Cela sonne.

Enfin la profession valait l'homme et le nom. M. Garnier de Clérambault, par ses relations dans le grand monde (ceci faisait partie de ses prospectus), par sa position de fortune et de moralité, par la confiance qu'il avait su inspirer aux familles, pouvait prêter son entremise utile aux célibataires ou veufs des deux sexes, désirant contracter mariage. Il avait l'honneur d'offrir aux amateurs des dots liquides et sérieuses, depuis trois cents francs jusqu'à sept millions quatre cent vingt mille six cents soixante-cinq francs. Il ne plaçait que des rosières, et, quant aux épouseurs, il répondait de leur ingénuité sur sa propre tête. Il mariait les humbles aussi bien que les puissants. Son carnet bienveillant s'ouvrait aux cuisinières sur le retour, tout comme aux jeunes princesses polonaises; il accueillait même les demoiselles du quartier Bréda, pourvu qu'elles eussent de la candeur et des économies. Son personnel, en fait d'hommes, embrassait l'ordre social tout entier. Il avait entre ses mains des cœurs de porteurs d'eau, des cœurs d'avoués en mal d'étude non payée, des cœurs de professeurs, des cœurs d'artistes, des cœurs de généraux et même un cœur de banquier!

Rara avis in terris! (oiseau rare sur terre) disait Fromenteau, qui avait fait ses humanités et à qui l'escompte

avait été cruel. Fromenteau croyait à tout hormis à ce cœur-là. A supposer qu'il existât, ce cœur, il valait pour Fromenteau, comme curiosité, la collection tout entière.

Fromenteau était sceptique et malignement frondeur, comme tous les vaincus de la bataille sociale. Fromenteau avait essayé beaucoup et peu réussi. Garnier de Clérambault le dominait de toute la hauteur de son succès. A cette question malséante : Les mariages vont bien ! M. de Clérambault ne daigna même pas répondre.

— Où en sommes-nous? demanda-t-il en remontant l'avenue.

— Eh! eh! fit l'agent d'affaires, on ne gagnerait pas sa vie à cet ouvrage-là! J'aimerais mieux copier pour les contributions indirectes que placer des madères de la Petite-Villette. Tenez, patron, vous pourriez faire mon bonheur si vous vouliez, vous savez bien ?...

Clérambault s'arrêta :

— Voulez-vous que je vous marie, monsieur Fromenteau? demanda-t-il.

— Ah! patron, répondit le pauvre diable dont les yeux se baissèrent mélancoliquement, ne plaisantons pas là-dessus, je vous prie! Chacun a ses affaires de cœur. Je suis né constant et je n'épouserai jamais que Stéphanie!

Il regarda Clérambault en dessous pour voir si celui-ci riait, mais Clérambault s'occupait déjà d'autre chose.

Il reprit avec ce plaisir triste qu'on éprouve à sonder sa propre maladie morale :

— J'avais seize ans, seize ans et demi, ah! patron, il y a longtemps de cela! j'étais rhétoricien ; elle portait les chapeaux chez une modiste de la rue Saint-Honoré... dans le haut. Je la rencontrai un jour d'orage, et je lui prêtai mon parapluie. Je n'avais pas de position faite : elle épousa M. Lebel, son premier, suisse à Saint-Philippe-du-Roule, un homme que je n'aimais pas ; il mourut. Si vous saviez comme elle est bien en veuve! Je déclarai mes sentiments ; elle ne me rebuta pas, mais je n'avais pas de position faite, elle fut obligée, bien malgré elle, d'épouser son second, M. Mullois, garde du com-

merce, un homme que je détestais ! il mourut aussi. J'accourus : je la trouvai embellie et occupée à remettre à la mode son ancien deuil de veuve... elle eut des bontés pour moi, mais hélas ! je n'avais pas encore de position faite : son troisième se présenta et fut accueilli, M. Brouillard, bandagiste, un homme que je n'ai jamais pu voir !

— Tournez à droite ! commanda Garnier de Clérambault.

Ils arrivaient à une petite ruelle qui passait entre le chantier et un marais plein de légumes sous cloches pour rejoindre l'avenue d'Harcourt. Fromenteau tourna à droite dans la ruelle, et continua en s'animant :

— Il est mort, monsieur, il est mort ! et n'est-ce pas une destinée? Stéphanie ne peut garder un seul de ses maris, parce qu'il est écrit là-haut qu'elle sera ma femme !...

— Quel âge a-t-elle? demanda M. Garnier de Clérambault.

— Quarante-neuf ans... aux roses.

— Et que ne l'épousez-vous?

Fromenteau croisa ses mains à revers sur son ventre et s'arrêta dans cette attitude qui peint le découragement.

— Je n'ai pas encore de position faite ! balbutia-t-il avec des larmes dans la voix. Je suis bachelier ès-lettres, monsieur ! et voilà que M. Moineau pousse sa pointe tout doucement... gardien au passage du Saumon... bel uniforme, il sera son quatrième : je le sens à la dent que j'ai contre lui !

— Nous voici dans un endroit où nous pouvons causer à l'aise, interrompit Clérambault, trêve de sottises !

— Des sottises, monsieur ! se récria Fromenteau, quand il s'agit de ma félicité ! Il me faut beaucoup de force morale pour achever, monsieur... mais j'achèverai : je m'en suis imposé le devoir. Que me manque-t-il pour être le quatrième de Stéphanie? une position faite... vous pouvez me la donner.

— Moi, mon bon?

— Oui, monsieur, et à peu de frais. Vous n'ignorez pas que mon neveu Prosper est dentiste et qu'il a inventé une préparation dont les effets sont tout bonnement miraculeux. Avec une goutte de cet élixir...

— Passez! fit Clérambault.

— Très-bien, monsieur!. Vous n'avez pas foi dans l'*odontophile végétal*.

— Pas la moindre.

— Voulez-vous que je vous fournisse une preuve?... Fromenteau plongeait déjà sa main maigre dans la vaste poche de son habit noir.

— Ce n'est pas nécessaire, dit le marieur en l'arrêtant; que vous faut-il?

— Stéphanie! répondit sans hésiter ce chevaleresque Fromenteau : c'est-à-dire une position faite pour mériter Stéphanie ! c'est-à-dire un billet de mille pour conquérir cette position!

— Monsieur Fromenteau, dit Clérambault d'un ton protecteur et hautain, si nous sommes contents de vous, je ne vois pas pourquoi on vous refuserait cette bagatelle... mais il faut qu'on soit content... très-content. Veuillez me rendre compte de vos démarches.

Pour la troisième fois, Fromenteau se découvrit et montra sa tête dégarnie sans être chauve : une pauvre tête pointue de faiseur subalterne et malheureux.

— Mes démarches, commença-t-il, ont été nombreuses et couronnées de succès. J'ai découvert d'abord le notaire de M. le comte Achille de Mersanz.

— Bravo! dit Clérambault, qui ajouta aussitôt plus froidement : C'est quelque chose... Qui est ce notaire?

— Maître Souëf (Isidore-Adalbert), rue de Babylone, 7.

— Je le connais! Depuis combien de temps fait-il les affaires de M. de Mersanz?

— Depuis son émancipation.

— En date?...

Fromenteau consulta un de ces grands papiers qui sortaient de ses poches.

— En date du 9 septembre 1816.

— Vingt ans, supputa M. de Clérambault ; — Césarine n'a pas dix-sept ans... Ce notaire était donc déjà dans la maison du temps de la première femme. . C'est parfait!

Fromenteau se frotta les mains en songeant à l'*odontophile végétal* inventé par son neveu Prosper. Prosper lui avait offert une association pour exploiter ce précieux produit, moyennant mille francs comptant : six cents francs pour le local et le mobilier, quatre cents francs pour faire imprimer des petites affiches que Fromenteau s'était chargé lui-même de coller sur toutes les persiennes de tous les rez-de-chaussée.

Nous savons d'immenses fortunes qui ont eu des commencements beaucoup plus modestes.

— Après ? dit Clérambault.

Fromenteau baissa le nez sur son papier.

— Maître Souëf a cinq clercs, reprit-il : 1° M. Glayre (Charles-Jean), *capax* et notaire reçu, qui va prendre bientôt l'étude.

Clérambault nota ce nom sur ses tablettes.

— 2°, poursuivit Fromenteau, M. Martineau (Théodore-Jean-Baptiste), vieux routier qui restera toujours second clerc. 3° Marcailloux (Ernest-Napoléon). 4° Bidois (Armand-Fidèle).

Le marieur nota encore ces trois noms et hocha la tête d'un air mécontent.

5°, acheva Fromenteau, Rodelet (Léon-Arthur).

Clérambault referma précipitamment son carnet et donna un grand coup sur l'épaule pointue du pauvre diable.

— Léon Rodelet! s'écria-t-il; Léon Rodelet est clerc chez maître Souëf!

— (Isidore-Adalbert), reprit Fromenteau, qui s'inclina ; ce jeune Rodelet (Léon-Arthur) n'a pas encore d'appointements. Il appartient à une famille honorable. A la fin de l'année, on compte lui donner cinquante francs par mois et le déjeuner.

— Diable!... et sa famille honorable lui fait une forte pension ?

— Presque rien, ce qui ne l'empêche pas de mener bonne vie, à ce qu'il paraît. Il a un joli appartement...

— Toujours rue du Bac ?

— Vous le connaissez, patron, à ce que je vois? Il a quitté la rue du Bac et demeure ici près, au coin de la rue Neuve-Plumet, dans la maison de maman Carabosse...

La figure épanouie du marieur se couvrit d'un nuage à ce nom; mais ce fut l'affaire d'un instant, et il demanda :

— A quel étage ?

La ruelle allait en montant, suivant le marais, clos d'une murette ruinée; ils étaient tout au bout du chantier et dominaient les alentours, Fromenteau montra du doigt au loin une terrasse fleurie qui formait le plus haut étage de la dernière maison de la rue Neuve-Plumet.

— C'est à lui, ce jardin suspendu, dit-il; ça lui a coûté de l'argent!

Clérambault se prit à sourire.

— On doit voir cela du jardin de la pension Géran? murmura-t-il.

A quoi Fromenteau répondit :

— Pour ce qui est de ça, je ne sais pas.

Clérambault prit son binocle en or et l'essuya soigneusement pour regarder mieux la terrasse.

— C'est très-gentil cela, dit-il; ce jeune M. Léon Rodelet est un garçon de goût...

— Et faraud ! ajouta Fromenteau; il faut voir! Quand il ne va pas à l'étude...

— Il manque souvent?

— Mauvaise santé, à ce qu'il dit. Mais on commence à trouver qu'il abuse des maux de gorge et des points de côté, d'autant mieux qu'il traite ces indispositions en courant à cheval toute la sainte journée avec des bottes molles et des gants paille. Et il a le tort de ne pas s'éloigner assez de la rue de Babylone. Il est toujours dans le quartier, passant et repassant dans l'avenue de Saxe. S'il allait au bois ou aux Champs-Élysées...

— C'est que sans doute, interrompit le marieur, la personne qu'il cherche n'est ni aux Champs-Élysées ni au bois.

— C'est juste, cela, dit Fromenteau avec sensibilité : si on me demandait à moi pourquoi je flâne toujours du côté du Petit-Montrouge, je serais bien forcé de répondre que Stéphanie habite le village de Plaisance, et qu'il est un aimant moral, appelé sympathie par le vulgaire, qui exerce une attraction... Mais tenez, patron, en parlant du Petit-Montrouge, on est sûr d'y rencontrer M. Léon Rodelet tous les jeudis et tous les dimanches, en grande tenue et à cheval.

— Le jeudi et le dimanche... répéta Clérambault qui réfléchissait ; précisément les jours où la pension Géran va en promenade. Est-ce que le châlet de la pension Géran n'est pas au Petit-Montrouge?

— Tout près du modeste réduit, monsieur, où Stéphanie respire. Vous vous intéressez, je m'en aperçois, à ce jeune Léon Rodelet?

— Il s'agit de savoir, pensa tout haut le marieur, s'il est amoureux de Maxence ou de Césarine?

— Hein?... fit Fromenteau ; — Césarine de Mersanz?... Je suis bête, moi !... vous voulez faire le mariage, c'est clair !

Au loin, du côté de la rue de Saxe, un son de cloche aigrelet se fit entendre, — puis de joyeux cris, des cris de jeunes filles qui prennent leur volée s'élevèrent.

Un cavalier descendit la ruelle au grand galop. M. Clérambault et son compagnon n'eurent que le temps de se ranger contre le mur du chantier. Le cavalier ne les aperçut même pas.

C'était un tout jeune homme, tourné comme il faut et bien à cheval. Sa figure régulière et un peu fatiguée portait les traces d'une préoccupation triste. Il était mis à la dernière mode, trop bien mis pour l'heure matinale. Un œil expert aurait su découvrir qu'il manquait un peu de ce laisser-aller, de ce *diable au corps* qui distinguent l'insoucieux viveur. Il semblait, en vérité, jouer au gentleman,

et il apportait en quelque sorte un soin surabondant aux détails de son rôle. Il passa comme un éclair.

— Juste au son de la cloche ! grommela Clérambault.

— Dites donc, patron ! interrompit Fromenteau, si l'âge d'or revient, les petits clercs iront le matin à leur étude en berline à quatre chevaux. M. Léon Rodelet est déjà dans l'âge d'argent. Avez-vous vu sa jument? un bijou !

Clérambault sembla s'éveiller tout à coup de sa méditation.

— Voyons ! reprit-il brusquement, assez de cancans ! A nos affaires ! Les renseignements sur M. de Mersanz...

— Complets ! répliqua Fromenteau qui changea de ton aussitôt.

Il fouilla dans plusieurs poches d'où il retira une prodigieuse quantité de papiers. Parmi ces papiers, il choisit une feuille volante et remit ses lunettes à cheval sur son nez.

« Mersanz, lut-il à demi-voix et en se rapprochant de son patron qui se penchait pour égaliser les tailles : — Mersanz (Achille-Frédéric-Félix le Pescheur, comte de), né à Aix-la-Chapelle, le 3 février 1798, marié en 1819 à Catherine-Marie Labbé de Pont-Labbé, fille aînée de M. le marquis de Pont-Labbé, gentilhomme de la chambre, chevalier de Saint-Louis, grand-officier de la Légion-d'Honneur, pair de France, etc., etc., veuf en 1825, remarié en... (ici la date manquait) à Béatrice-Rosalie-Marie Roger, fille d'un simple capitaine de l'empire en retrait de solde depuis la rentrée des Bourbons... »

— En voilà une chute ! s'interrompit Fromenteau.

— Va toujours...

« — Colonel de hussards, démissionnaire en 1830, officier de la Légion-d'Honneur, membre du conseil général de l'Indre... »

Clérambault lui mit la main sur l'épaule. — Le détail de la fortune? dit-il.

— Voilà, patron, répondit Fromenteau qui eut un complaisant sourire ; quand il s'agit de mariage, c'est le princi-

pal, hé! hé!... Mademoiselle Césarine est fille unique, grande héritière, hé! hé!... mais le comte Achille n'a que trente-huit ans... et la comtesse sa femme est toute jeune, hé! hé !... En voilà une qui est jolie! Les petits frères et sœurs peuvent venir!

— La fortune! répéta Clérambault qui frappa du pied avec impatience.

— Voilà, patron, voilà! C'est magnifique! cinquante-cinq mille francs de contributions foncières... en France seulement! sans compter les biens de Prusse et les valeurs mobilières. Voulez-vous le détail?

— Rapidement.

— Il y a d'abord la terre de Mersanz, dans l'Allier, qui rapporte peu de chose à cause de l'entretien du château : on calcule que le château avec ses dépendances coûte soixante mille francs par an. Laissons la terre de Mersanz pour mémoire. La terre de Châtillon-le-Pape, même département, mal régie, rapporte quarante-sept mille francs, quitte d'impôt. Les moulins à foulon du Chenu, même département, sont affermés trente-trois mille francs. L'usine d'Esdron, près de La Flèche (Sarthe), donne cent cinquante mille livres de rente. La minoterie de Rendon....

— La somme des biens de France? dit Clérambault qui essuya la sueur de son front.

Il avait la fièvre.

— De trois cent cinquante à quatre cent mille.

— Et les valeurs mobilières?

— Des actions partout!... au moins deux cent mille francs de revenu.

— Et les biens d'Allemagne?

— Une centaine de mille francs.

— De rente?

— Parbleu!

Clérambault reprit haleine avec force. Il étouffait.

— Sept cent mille francs de revenu! supputa-t-il.

— Au bas mot! appuya Fromenteau, et quand on songe qu'avec la sept centième partie de cela...

— Mais dépense-t-il ses rentes, demanda Clérambault?

— Mal. Il fait un peu de bien, pas d'esbrouffe! Il y a des gens qui avec ça assourdiraient Paris!

— Et son beau-père?

— Le capitaine Roger? vieille garde! moustache héroïque, victoires et conquêtes, brave homme, ancien rude au poil. Il est venu s'établir chez son gendre depuis huit jours, on ne sait pourquoi ni comment.

M. Garnier de Clérambault eut un si singulier sourire que Fromenteau s'interrompit pour lui demander :

— Est-ce que vous le savez, vous, patron?

Le marieur haussa les épaules.

— C'est qu'il y a des moments, reprit Fromenteau, où je m'imagine que vous êtes plus savant que moi sur le compte de cette famille-là.

Clérambault toussa et tourna la tête.

— Le beau-père et le gendre sont bien ensemble? demanda-t-il.

— Très-bien; seulement le beau-père aime trop les invalides. Il a fait mettre une table de cabaret dans le jardin, et ça marche! Il y a toujours d'un côté de la table le capitaine Roger, de l'autre un troupier hors d'usage. On cause batailles et fredaines : Mars et Vénus...

— Ce pauvre bon capitaine ! dit Clérambault qui avait toujours aux lèvres son étrange sourire; ça fait l'éloge de son cœur.

— Assurément, mais ça ne plaira pas longtemps à son gendre.

Le marieur prit dans sa poche un autre cigare. Il semblait être d'excellente humeur.

— Patron, lui dit Fromenteau, vous devez être de la même fournée que le beau-père ou à peu près....

M. de Clérambault fit mine d'être très-occupé à allumer son cigare.

— Vous êtes ancien officier de l'empire, pas vrai? continua Fromenteau.

— Je m'en fais gloire, répliqua solennellement le marieur.

— On dit que ce capitaine Roger était un diable à quatre...

— Peuh! fit Clérambault, il y a tant de Roger... c'est comme les Morin...

— Et les Durand... et les Lebreton... Pour en revenir...

Clérambault lui imposa silence d'un geste, remit sa boîte à cigares dans sa poche et tira son portefeuille qu'il ouvrit.

— Monsieur Fromenteau, prononça-t-il confidentiellement, vous avez dit tout à l'heure un mot profond.

— Vraiment, patron?

— Vous avez dit : le comte de Mersanz n'a que trente-huit ans.

— Dame! de 1798 à 1836...

Clérambault hocha la tête et laissa tomber ces paroles :

— Ce n'est pas la fille qui est un grand parti, c'est le père..

— Le père est marié, dit Fromenteau.

Clérambault mit du vent dans ses joues. L'agent de renseignements se rapprocha de lui.

— Est-ce que vous croiriez?... prononça-t-il mystérieusement.

Puis, comme l'autre gardait le silence, il ajouta :

— On l'a dit dans le temps...

Il se fit un léger bruit au-dessus d'eux. Ils levèrent la tête en même temps et vivement. Une haute pyramide de bois à brûler montait à trente pieds au-dessus de la muraille. Aucun ouvrier ne se montrait sur la pile.

— On l'a dit, répéta Clérambault qui baissa la voix.

Il prit dans son portefeuille un billet de banque de mille francs, en ajoutant :

— Et si je connaissais quelqu'un qui voulût gagner ceci....

— Moi, patron, moi! s'écria le pauvre Fromenteau qui joignit ses mains tremblantes avec ferveur; l'odontophile végétal... Stéphanie... tous mes rêves de fortune et d'amour!

Clérambault tenait le billet entre l'index et le pouce.

—Il s'agirait, dit-il posément, d'explorer un peu les car-

tons de maître Souëf et de chercher le contrat de mariage de M. le comte avec Béatrice Roger.

Fromenteau, pâle d'émotion, tendait la main déjà pour saisir le billet, lorsqu'un bruit plus distinct se fit en haut de la pile. Nos deux interlocuteurs n'eurent même pas le temps de lever la tête cette fois. — Un homme tomba comme une bombe entre eux deux.

En tombant et avant de toucher terre, il saisit le billet de banque à la volée.

Clérambault et Fromenteau reculèrent. Il n'y avait que de l'étonnement dans les yeux du second, mais la physionomie naguère si hautaine du marieur était bouleversée. Ses dents claquaient sous sa moustache.

— Jean Lagard ! balbutia-t-il.

— Bonjour, mon bon monsieur Garnier, fit celui-ci qui fourra tranquillement le billet dans la poche de son pantalon de toile; comment va? Il fit en même temps un signe amical à Fromenteau, qui le regardait, frappé d'étonnement, et n'osait crier : Au voleur !

C'était un gros réjoui d'ouvrier robuste et découplé à merveille. Il paraissait âgé de vingt-cinq à trente ans. L'amour du travail n'était pas gravé sur ses traits. Il aurait dû se casser les reins dix fois en sautant du haut de la pyramide, mais ses reins en avaient vu bien d'autres, et sa figure rubiconde n'avait pas même changé de couleur.

— D'où viens-tu? demanda Clérambault sans réclamer son billet de banque.

— De loin, mon bon monsieur Garnier, répliqua Jean Lagard; on vous dira ça quand monsieur ne sera pas là... J'ai pris du service là-dedans un petit peu (il montrait le chantier) pour attendre l'occasion de vous présenter mes compliments. Je donne congé. Le chiffon vaut deux mois de noces et festins. Quand ça sera fini, j'irai vous voir. A l'avantage.

Une voix doucette et chantante cria au bout de la ruelle, derrière l'angle de l'avenue d'Harcourt :

— Voilà le plaisir, mesdames ! Voilà le plaisir !

Clérambault et Fromenteau échangèrent un regard.

— Carabosse! s'écria Jean Lagard, ma marraine! voilà ce que j'appelle de la chance! J'aurais donné cent sous pour la rencontrer aujourd'hui!

On vit d'abord apparaître une boîte de forme cylindrique, en bois léger cerclé de fer, à l'angle de la rue d'Harcourt; puis une petite vieille, proprette, menue, souriante, le corps un peu jeté de côté par l'habitude de porter sa boîte à plaisirs, se montra au bout de la ruelle.

Dès qu'elle aperçut notre groupe, elle fit gaillardement signe de la tête et demanda :

— En voulez-vous?

— A bientôt, mon bon monsieur Garnier, dit Jean Lagard, qui s'élança vers la petite vieille et la souleva dans ses bras comme une enfant. M. de Clérambault tira sa montre. Il avait l'air consterné.

— Du moment que ces deux-là nous ont vus ensemble, monsieur Fromenteau, dit-il, vous ne m'êtes plus bon à rien. Bonne santé, je vous souhaite.

Il s'éloigna laissant le malheureux Fromenteau appuyé contre le mur. Jamais cet agent de renseignements ne s'était vu si près du billet de mille francs qui devait lui donner l'odontophile végétal et Stéphanie.

Clérambault descendit la ruelle à grands pas; comme il arrivait à l'avenue de Saxe, une voix railleuse frappa ses oreilles :

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!

La petite bonne femme avait fait le tour par l'avenue d'Harcourt. Elle arrivait bras dessus bras dessous avec Jean Lagard. Le marieur se mit en pleine déroute et gagna le revers des Invalides.

— En voulez-vous? lui cria de loin la petite bonne femme.

Elle s'arrêta devant la porte de la pension. Jean Lagard lui mit deux gros baisers sur les joues et lui dit :

— A ce soir, maman, barrière des Paillassons, le lieutenant y sera mort ou vif, foi d'homme!

II

LA PENSION GÉRAN

Il y avait deux demoiselles Géran : mademoiselle Mélite, qui était la grande demoiselle Géran, et mademoiselle Philomène, plus humble, moins haute sur jambes et qui parlait aux parents dévots.

Mademoiselle Mélite était pour les mondains. Elle appuyait sur l'instruction et les talents d'agrément ; elle avait un mot pour gagner le cœur des mères qui prétendaient indûment au titre de femme à la mode : *brillant sujet*.

Brillant sujet, soyez certain de cela, est une invention comme l'odontophile végétal ; *brillant sujet* mettait l'eau à la bouche de toutes les aïeules. Un brillant sujet, fille de procureur, peut devenir duchesse. Mademoiselle Mélite vous avait une manière de dire cela :

— Je puis vous promettre, madame, de faire avec ce cher ange un brillant sujet !

On avait vu sortir, en effet, de la pension Géran plusieurs brillants sujets.

Mademoiselle Mélite était savante ; elle parlait plusieurs langues. Son influence s'exerçait principalement sur les bourgeois, qui la prenaient pour une femme de grand ton.

Mademoiselle Philomène, au contraire, exploitait le faubourg Saint-Germain. On ne peut prendre les vraies grandes dames que par la modestie. Mademoiselle Philomène était la modestie même. Elle parlait simplement, un peu vulgairement même, comme cela se fait exprès

dans les salons purs, par haine du beau français des parvenus.

Elle avait aussi son mot, mademoiselle Philomène, un mot composé, un mot adroit jusqu'à la quintessence la plus raffinée. Elle disait à madame la marquise :

— Nous ferons de votre chère petite *une honnête femme qui sera remarquée partout.*

Comprenez-vous? *honnête femme* aurait blessé la *dame* de l'avoué. En parlant à certaines gens, ce mot femme est impoli. Le bourgeois n'entend pas raison, vertuchoux! Il n'a ni femme ni fille; il a sa dame et sa demoiselle.

C'est le contraire au faubourg. Et cependant *honnête femme* ne suffit pas pour traduire *brillant sujet*. Il faut autre chose. Cette expression niaise, brillant sujet, eût offensé sans doute madame la comtesse; mais madame la comtesse veut aussi pourtant que sa fille étincelle un petit peu.

Or, voilà! Philomène était tout simplement une demoiselle de génie. Elle avait trouvé ce protocole : *Une honnête femme qui sera remarquée partout.*

Bien des gens seront de notre opinion : ce protocole est sublime !

Philomène était l'aînée des demoiselles Géran. Notez, en passant, qu'il n'est pas indifférent de s'appeler Philomène. Elle s'occupait de l'éducation religieuse et de l'administration. Ce n'était pas une fille à se mettre en avant; Mélite, la grande mademoiselle Géran, passait en tous lieux pour la présidente de cette république; mais Philomène la menait par le bout du nez.

Au physique, Mélite était grande, haute en couleur, forte d'épaules et belle femme. Elle portait des robes de soie noire et frisait ses cheveux qui avaient une tendance naturelle à la rébellion. Elle se donnait bientôt trente ans et puisait sans relâche, pour prêter un peu d'aplomb à cet âge trop tendre, dans une vaste tabatière d'or.

Philomène boitait légèrement de la jambe gauche. Le mérinos était son étoffe favorite; elle portait ses cheveux en bandeaux sous un bonnet sévère. Elle était avenante,

grassouillette, souple, courte et se vantait à propos d'avoir passé la quarantaine.

C'étaient, du reste, il faut l'avouer, d'assez bonnes personnes, surtout aux approches de la Sainte-Mélite, de la Sainte-Philomène et du premier jour de l'an. Elles ne maltraitaient guère que leurs sous-maîtresses et distribuaient des prix à tout le monde à la fin de l'année.

Ce fut, lorsque la cloche sonna pour la récréation de onze heures, ce fut sur le perron comme une turbulente cascade de têtes blondes et de têtes brunes. Les cheveux bouclés, pris par le vent, voltigèrent, les robes d'été ondoyèrent du haut en bas des degrés, et le flot animé, franchissant la dernière marche, s'éparpilla sur la pelouse.

Une vraie pelouse. L'établissement Géran avait un jardin sincère, avec des acacias réels, de l'herbe, du sable et des murs tapissés de vigne-vierge qui n'était pas peinte.

Voici les jeux! Blanche a son cerceau, Claire saisit les manches de sa corde, il y a là une douzaine de petits anges qui donnent à déjeûner à leurs poupées. Mais Emma se demande comment on peut se divertir à cela, elle qui, malgré la brise, bâtit son château de cartes sur un banc!

Gare à la ronde qui passe! Élise, Robertine, Valérie et les autres, des démons qui tournent à perdre haleine et qui promettent de n'aller plus au bois, puisque les lauriers sont coupés!

Gare à la ronde! Valérie la brune, Élise la blonde, Robertine dont les cheveux châtains rebondissent en boucles si belles! Elles sont lancées et courent, suivies par le fretin de poupées vivantes, autour d'Anaïs, immobile au centre du cercle. Embrassez celle que vous voudrez!...

L'escarpolette! voilà pour les vaillantes! Et les barres! mais Sophie est de mauvaise foi et Madeleine ne

veut jamais être prisonnière : le chat vaut mieux, le chat coupé surtout. Mais, ce qui vaut mieux encore, mieux que n'importe quoi, c'est la corde, la grande corde, parce qu'il y a un cercle autour et qu'on est regardée. Sans la galerie, qui donc sauterait à la corde?

Petites, moyennes, grandes, vont et viennent, courent et s'arrêtent. Voyez leurs gestes et leurs sourires. Ce sont des femmes. Il y a plus, quoiqu'elles se mêlent sans souci et franchement, un regard observateur distingue aisément parmi elles les castes et les provenances. Les petites du grand monde sont mises plus simplement et mieux ; les petites bourgeoises, à part les signes physiques qui trompent quelquefois, sont plus maniérées et respectent leur toilette davantage. D'ailleurs, il y a les noms qui sont un guide presque certain. Ne demandez pas d'où sortent Irma, Athénaïs, Rosa, Zuléma, Zédélie ou Malvina. Les noms ne mentent jamais.

Celles-ci ne s'amusent pas. Elles sont trois ou quatre autour de la sous-maîtresse, plus triste et plus ennuyée qu'elles. Ce sont les retenues. Qu'ont-elles fait, ou que n'ont-elles pas fait, les paresseuses? Si elles n'étaient pas là, la maîtresse, pauvre fille, pourrait poser sur un banc ce lourd tome de Rollin qu'elle fait semblant de lire, et dévorer *Ivanhoé*, qui est dans sa poche ; mais elles l'observent, elles savent où est *Ivanhoé*, elles se vengent.

— Maxence, à la ronde! A la ronde, Césarine!

Deux charmantes filles, celles-ci, mais grandes, deux demoiselles de seize ans!

Seize ans, des tailles fines et souples, d'adorables visages et de ces divines chevelures, l'une fauve, l'autre cendrée, que les peintres aiment tant à faire miroiter sous leur pinceau!

Mademoiselle Césarine de Mersanz, fille unique d'un comte, s'il vous plaît! mademoiselle Maxence de Sainte-Croix, fille unique d'une marquise, je vous prie!

Mon Dieu! voilà un an, à ce même mois de mai, Maxence et Césarine étaient les premières aux barres et à

la ronde; mais les mois de mai se suivent et cessent tout à coup de se ressembler.

Maintenant, aux récréations, Césarine et Maxence se promenaient gravement, fuyant les jeux insipides et causant Dieu sait de quoi. Elles n'étaient plus enfants. Elles rêvaient le monde, impatientes de franchir ce mur odieux qui leur cachait les joies et les élégances parisiennes.

Les barres, la ronde, ah! fi! Songez que, dans trois mois, elles pouvaient être mariées.

Il y avait un cavalier au bout du jardin; au sommet du cavalier il y avait une tonnelle. C'était là que les deux grandes (on les appelait ainsi dans la pension), aimaient à se reposer. Du cavalier, on apercevait un petit coin de Paris : l'avenue de Saxe, le rond-pont de Breteuil et les maisons situées à l'extrémité de la rue Neuve-Plumet. Quant il venait quelqu'un, grande, moyenne ou petite, déranger nos deux compagnes dans leur sanctuaire, elles se fâchaient.

Elles s'aimaient, il fallait voir! Vous connaissez ces amitiés de pension qui ne doivent finir qu'avec la vie. Elles ne pouvaient absolument pas vivre l'une sans l'autre. Toutes deux avaient le même âge. Césarine avait fait son éducation entière à la pension Géran; Maxence n'y était que depuis dix-huit mois, mais il leur avait à peine fallu un jour pour éprouver cette commune sympathie qui les entraînait l'une vers l'autre.

C'était Maxence qui avait ces beaux cheveux d'un brun fauve. Elle était pâle, et son profil sculpté hardiment, rappelait les contours de la madone espagnole. Il y avait comme un feu latent dans le regard de ses grands yeux noirs, frangés de cils énormes. Sa bouche harmonieuse et pure souriait peu, mais noblement. Sa taille était haute, élancée et forte à la fois. Il y avait dans tous ses mouvements je ne sais quelle grâce fière impossible à définir.

Césarine, moins belle assurément, était peut-être plus jolie. Maxence de Sainte-Croix était une femme tout à fait, tandis que Césarine gardait beaucoup des gentillesses

de l'enfant. Ses traits avaient une délicatesse extrême ; ses yeux, d'un bleu foncé, pétillaient d'esprit et de malice sous les masses cendrées de ses admirables cheveux blonds. Sa taille, qu'on eût prise dans la main, était merveilleusement modelée. Avec cela, des pieds à chausser large la pantoufle de Cendrillon et des mains de fée...

Ce fut un grand tumulte tout à coup.

— Voilà le plaisir, mesdames ! voilà le plaisir !

— Carabosse ! la petite bonne femme Carabosse ! criait-on de toutes parts.

Elle était sur le seuil d'une porte basse qui communiquait avec la cour de la pension, le poing sur la hanche, la main au couvercle de sa boîte à plaisirs.

On saluait ainsi tous les jours la petite bonne femme. On l'aimait. Elle avait la réplique si franche et le visage si joyeux !

Et propre ! et leste encore, quoiqu'elle fût vieille ! et toujours prête à faire crédit à l'insu de la sous-maîtresse !

Elle avait un compte-courant très-compliqué, je vous assure. Tout cela était dans sa tête. Elle ne se trompait jamais.

Trente ans auparavant, cette petite femme avait dû être une beauté en miniature. Ses traits étaient réguliers et fins. Ses cheveux, éclatants de blancheur, restaient épais et ondulaient naturellement sur son front. La légère déviation de sa taille lui donnait seulement une singulière allure surtout lorsqu'elle s'obstinait à suivre les soldats dans les rues au pas accéléré, en prenant la mesure des tambours.

Elle avait cette manie. Tout le monde la lui connaissait. Depuis une dizaine d'années qu'elle était dans le quartier, chaque fois qu'un régiment passait, musique en tête, on voyait la petite bonne femme avec sa jupe courte, son bonnet toujours bien blanc et sa grande boîte qu'elle mettait, dans ces occasions-là, sur son dos, courir sur la pointe des pavés avec une légèreté vraiment fantastique, jusqu'à ce qu'elle fût à l'arrière-garde. Une fois là, elle allongeait le pas en mesure ; son visage prenait une

expression martiale, et sa courte taille, redressée militairement, malgré le poids de sa boîte, grandissait d'un bon quart de pouce.

Les soldats riaient. Elle leur donnait des poignées de plaisir cassé; ils l'appelaient *maman :* un rayon de joie profonde illuminait aussitôt son visage.

Cette passion qu'elle avait pour les soldats amusait beaucoup le voisinage. On pensait généralement que la petite bonne femme n'avait pas la tête bien solide.

Mais c'étaient là pour elle des débauches, et nous la trouvons ici dans l'exercice officiel de ses fonctions. Outre sa boîte, elle avait à l'ordinaire un panier d'osier, doublé de papier blanc, qu'elle portait au bras. Ce panier était plein de pommes d'api si brillantes et si jolies, que vous eussiez dit la tête d'un bouquet de fleurs. Elle était fière de ses pommes, qu'elle ne vendait pourtant pas cher. Si quelqu'un eût osé prétendre que la petite bonne femme n'avait pas les pommes les plus mignonnes de Paris, elle se serait battue.

— Voilà le plaisir, *mesdames!* voilà le plaisir!

Il fallut voir comme on se précipita vers elle de tous les coins du jardin. Cent voix enfantines s'élevèrent, lorsqu'elle prononça d'un air crâne son fameux : — En voulez-vous?

Heureuses les premières arrivées! Il y eut bien un léger échange de pinçons, de tapottes et de croquignoles entre celles qui voulaient passer toutes à la fois, mais la sous-maîtresse ne les vit pas.

— Chacun son tour! chacun son tour! disait la petite bonne femme, débordée; tout le monde en aura si on ne me tracasse pas. Un sou, mademoiselle Valérie. Vous voulez des pommes, vous, mademoiselle Anaïs? Attendez, les pommes c'est en dernier. Deux sous, mademoiselle Célestine. Voyons, saperlotte, chacun son tour!

Un joyeux rire s'éleva, mêlé de trépignements; on aimait à la faire jurer saperlotte.

Les retenues se mirent à pleurer parce qu'elles n'avaient point leur part de cette fête, et la sous-maîtresse leur dit :

— Que cela vous apprenne à être sages!

Pour exprimer cette pensée, mademoiselle Mélite Géran eût fait assurément un discours; mais elle avait tant de talent!

Elle était là, mademoiselle Mélite, avec sa robe de soie et sa tabatière d'or. Elle montrait justement à une nouvelle cliente ce joyeux spectacle des fillettes entourant la marchande de plaisirs.

Mademoiselle Philomène faisait de même. Mélite était sur le perron; Philomène au milieu de la pelouse abandonnée.

Mélite endoctrinait savamment une grosse négociante, qui avait apporté sa fille, chétive enfant de sept ans; Philomène séduisait une svelte baronne qui tenait par la main un beau petit ange coquet, gracieux et mutin.

— M. Maillard va se retirer dans deux ans, dit madame Maillard.

— Si jeune encore!... Ah! le commerce, dans des mains habiles...

— Et probes, mademoiselle!

— Et probes, c'est sous-entendu quand il s'agit de la maison Maillard-Coquelin. Le commerce est la première profession du monde!

— Maman, dit la petite Maillard-Coquelin, elles mangent du plaisir!

— Mademoiselle Cornélie! appela Mélite.

La sous-maîtresse vint aussitôt.

— Allez chercher du plaisir à ce cher amour.

— Oh! mademoiselle... fit la mère reconnaissante.

— Mon Dieu, madame, reprit Mélite modestement, notre soin principal est de nous faire aimer de nos enfants : Vous voyez le jardin, elles sont ici comme dans le paradis!

— Pour jouer, objecta madame Maillard-Coquelin, c'est très-bien; mais pour travailler... d'abord je veux qu'Angélina travaille!

— Angélina! se récria Mélite en caressant la joue blafarde de l'enfant, quel nom distingué!

— Vous trouvez? C'est moi qui l'ai choisi. On voulait l'appeler Jeanne, comme une cuisinière.

— Quant au travail... reprit Mélite.

— Je veux de l'histoire, interrompit la négociante, de la géographie, du piano, des analyses, un peu de philosophie.

Cornélie, la sous-maîtresse, revenait avec le plaisir. Ce fut mademoiselle Mélite qui le donna elle-même à l'enfant.

— Madame, dit-elle, si nos conditions vous conviennent, fiez-vous à moi. J'ai déjà pour Angélina la plus tendre sympathie. Je la surveillerai spécialement, et m'engage à faire d'elle ce que nous appelons un brillant sujet!

Ce dernier mot fut *lancé*, comme on dit au théâtre. Mademoiselle Mélite en savait l'effet d'avance. Elle reconduisit madame Maillard-Coquelin jusqu'à la porte de la rue et celle-ci lui dit en partant :

— Demain, j'amènerai la petite.

Vous pensez si Mélite embrassa Angélina de bon cœur.

— Ah! madame! disait pendant cela Philomène à la baronne; nous ne vivons pas encore assez en dehors du monde pour ignorer l'éclat de certains noms historiques. N'y eut-il pas un Salvage aux croisades?

— Deux, répondit madame la baronne de Salvage.

— A la première, mais un seul à la seconde ; je ne crois pas me tromper. Pierre de Saulx, chevalier, seigneur de Salvage, était à Bouvines avec Philippe-Auguste... Vous portez écartelé, aux premier et quatrième de sable au croissant d'argent qui est Saulx, aux troisième et deuxième burellé d'or et de gueules, au franc canton d'hermines qui est Salvage.

La baronne la regardait stupéfaite et enchantée. Philomène eut son modeste sourire.

— Ma foi, chère demoiselle, dit la jolie baronne, je serais bien embarrassée s'il me fallait blasonner ainsi couramment notre écusson!

— Ne vous étonnez pas, madame, répliqua Philomène, c'est ici la pension de la noblesse.

La baronne fronça légèrement ses sourcils aquilins.

— Je ne tiens pas à cela, dit-elle, il faut que ma petite Jeanne s'habitue à voir tout le monde.

— Jeanne! se récria Philomène, qui se baissa pour embrasser l'enfant, quel nom distingué!

— Ce n'est pas l'avis de mon cordon-bleu, répliqua la baronne en riant; elle s'appelle Angélina et se fâche quand M. le baron lui défend d'appeler sa fille Juanita...

— Petite maman, dit l'enfant, celles-là mangent du plaisir... c'est bon.

— Philomène ouvrait la bouche pour appeler mademoiselle Cornélie, mais elle n'eut pas le temps.

— Va, Jeanne, dit la baronne, fais comme elles!

Jeanne s'élança comme une petite folle. Au bout d'une minute juste, elle avait conquis son plaisir, poussé et embrassé toute la pension Géran.

— Ma chère demoiselle, reprit madame de Salvage pendant l'absence de Jeanne, veuillez excuser mon ignorance... quelles sont vos études? J'espère que vous n'apprenez pas le blason à ces fillettes?

— Nous apprenons le français, madame la baronne; l'anglais, l'allemand, l'italien...

— C'est parfait.

— L'histoire, la géographie, la littérature...

— Ont-elles bien le temps de jouer? demanda ici la baronne.

— Pour cela, je vous en réponds!

— Et les ouvrages d'aiguille?

— Nous nous en occupons beaucoup.

— Dans notre famille, voyez-vous, nous sommes des femmes de maison et de ménage.

— De vraies femmes de gentilshommes! s'écria Philomène avec admiration.

— Vous êtes trop bonne, chère demoiselle; Jeanne ne doit point être un petit prodige.

— Ce qu'on appelle un *brillant sujet!* dit Philomène en riant de tout son cœur; non, non, madame la baronne,

nous ne faisons pas de brillants sujets... Voici notre marche.

Jeanne revenait avec son paquet de plaisirs, Philomène la prit entre ses bras et poursuivit :

— Nous nous faisons aimer de ces chers anges d'abord, et nous tâchons de rendre aux parents d'*honnêtes femmes qui sont remarquées partout.*

Philomène ne lança pas ce dernier mot comme sa sœur ; elle le laissa tomber bonnement.

La baronne lui serra la main.

— Jeanne, demanda-t-elle, veux-tu rester avec cette dame-là ?

Jeanne regarda fixement Philomène.

Cependant, la foule s'éclaircissait autour de la petite bonne femme dont la grande boîte était presque à sec, et qui n'avait plus guère de pommes d'api.

— Maman Carabosse, dit Élise, avez-vous des devises ?

— Et de belles ! répondit la petite bonne femme ; mais où sont donc ces demoiselles ? Il me reste juste assez de plaisir pour elles deux.

— Ah ! ah ! firent les moyennes, ces demoiselles ? les vraies demoiselles ! Césarine et Maxence !

— Où sont-elles ?

— Sous leur tonnelle, pardi ! à causer tout bas.

Et les moyennes d'enfiler ce chapelet d'anathèmes rieurs :

— Font-elles leurs embarras, celles-là, maintenant !

— Elles ne veulent plus jouer...

— Ni chanter !

— Nous ne les aimons plus.

— Des devises ! des devises !

La petite bonne femme jeta un regard du côté du cavalier. Elle vit les deux jeunes filles penchées avidement au balcon de la tonnelle et regardant au bout de l'avenue de Saxe.

— Je parie qu'il passe sur sa jument de louage ! murmura-t-elle en haussant les épaules.

Puis elle souleva prestement le double fond de sa boîte pour atteindre les devises, si chères aux enfants.

III

DEUX JEUNES FILLES

Il passait, en effet, sur sa jument de louage, une jolie bête fringante et vive qu'il montait assez bien. Il passait dans l'avenue de Saxe, fringant comme sa monture, fatiguant ses étriers pour trotter à l'anglaise et laissant floconner derrière lui la fumée bleue de son cigare.

Il passait. La petite bonne femme ne se trompait pas. C'était bien Léon Rodelet que Césarine et Maxence regardaient. Césarine, émue et curieuse; Maxence, curieuse mais calme. Ce n'était pas pour mademoiselle Maxence de Sainte-Croix que Léon Rodelet passait dans l'avenue de Saxe.

— Il est vraiment assez bien, dit-elle quand Léon se fut éloigné le poing sur la hanche et la bride lâche.

Il ne faut rien cacher : en passant, il avait envoyé un salut souriant.

— Assez bien ! riposta Césarine avec reproche.

— Très-bien, si tu veux, pour un petit jeune homme.

Vous verrez très-rarement une toute jeune fille apprécier un petit jeune homme.

Césarine répéta encore d'un air piqué :

— Un petit jeune homme !

— Dame, fit Maxence ingénûment, et ce n'était pas son défaut dominant d'être ingénue; c'est à peine si on voit sa moustache.

— Tu es myope, toi, ma bonne, répliqua mademoiselle de Mersanz; moi, je la vois très-bien.

Maxence tourna vers elle ses grands yeux de gitana :

— Est-ce que vraiment tu l'aimes? murmura-t-elle.

Césarine éclata de rire, mais trop bruyamment.

— J'aime son joli cheval, dit-elle, sa cravache, la fumée de son cigare. On n'a pas le choix ici.

Elle était rouge comme une cerise, Maxence secoua la tête gravement.

— Et que crois-tu qu'on aime dans les hommes? murmura-t-elle.

— Je ne sais pas, repartit Césarine sèchement.

Maxence lui prit la main. Il paraît que cette Maxence était beaucoup plus instruite que Césarine.

Césarine poursuivit :

— Mais d'où peut-il venir comme cela tous les matins, et où va-t-il?

— Ma pauvre petite, répondit mademoiselle de Sainte-Croix, il retourne d'où il vient.

— Où cela?

— Avenue de Breteuil, au manége Kreutzer, où il loue sa jument à l'heure.

Il y eut un silence, après lequel Césarine reprit timidement :

— Alors tu ne le crois pas riche?

— Je le crois pauvre, repartit Maxence sans hésiter.

— Pourquoi?

— Parce qu'il est trop élégant.

— Par exemple!... commença mademoiselle de Mersanz.

— Tu m'interroges, interrompit Maxence; je te réponds, et puis tu te fâches! Je le crois pauvre parce qu'il fait semblant d'être riche et qu'il a un logement au cinquième dans la rue Neuve-Plumet.

— C'est une belle rue.

— Au premier sur le devant, c'est une rue passable.

— Sa terrasse est un bijou.

— On n'y voit jamais de valet de chambre mettre les meubles dehors.

Césarine fit un geste d'impatience.

— Tu épluches tout! dit-elle avec dépit; ses fleurs sont ravissantes.

— Il les arrose lui-même.

Pour le coup, Césarine frappa du pied.

— Les jeunes gens comme il faut n'ont pas de ces goûts-là, ajouta froidement Maxence.

— Il est donc défendu d'être poëte! s'écria mademoiselle de Mersanz.

Maxence répondit tranquillement :

— Oui.

— C'est différent, reprit Césarine qui ne pouvait plus se taire... comme si on n'avait pas vu des jeunes gens appartenant aux premières familles quitter leur hôtel et venir habiter un logement modeste pour se rapprocher...

— De l'objet aimé? acheva Maxence d'un ton railleur; on a vu cela... dans les romans... et surtout dans les vaudevilles.

Césarine fronça le sourcil.

— Tu es méchante aujourd'hui! fit-elle.

— Comment cela peut-il te blesser, demanda Maxence impitoyable, puisque tu ne l'aimes pas?

Comme Césarine ne répondait point, elle la regarda en dessous et ajouta tout bas :

— Puisque tu en aimes un autre...

Césarine tressaillit comme si une guêpe l'eût piquée. Or, voyez! Deux émotions dans ce petit cœur! Ce n'était pas assez de M. Léon Rodelet, le dandy peu authentique, le sportman au cachet, Césarine avait encore un autre roman. Ce joli cheval, cette cravache, ce cigare ne lui suffisaient pas. Le héros de la terrasse fleurie avait un rival. Et cette petite Césarine avait le front de dire : On n'a pas le choix ici!

Si vous les écoutiez là-bas, à la pension, quand elles causent, vous auriez parfois la chair de poule. Ce mot *aimer*, ce terrible mot et ses dérivés amour, amant, etc., sont employés par elles avec un laisser-aller qui fait frémir. Avez-vous vu des enfants imprudents jouer avec une arme chargée? C'est tout comme.

Moins elles savent, plus elles parlent. Est-ce bien dangereux? On le dit. Je ne sais pas trop. Il faut bien quelque chose pour remplacer la poupée. Dès que la poupée a perdu son crédit, on joue à l'amour.

Comme Maxence achevait de prononcer ces mots accusateurs « Puisque tu en aimes un autre, » la musique d'un régiment de ligne jeta quelques accords gaillards, accompagnés d'un coup de grosse caisse et du grincement des cymbales.

Les tambours, qu'on ne voyait pas encore, et qui battaient le pas accéléré, se turent.

La tête du régiment déboucha par la place de Breteuil, au moment où la musique frappait le dernier accord de l'ouverture de *Zampa*.

— Le voici! murmura Maxence; quand on parle du loup...

Elle se prit à battre la mesure avec son pied cambré hardiment. Son visage exprimait une indifférence dédaigneuse.

Mademoiselle de Mersanz était devenue tout à coup très-pâle.

— De qui parles-tu? demanda-t-elle.

— De ton autre amoureux, répondit Maxence du bout des lèvres.

Le regard que la jolie Césarine lui jeta était plein d'une véritable colère.

Je vous le demande! n'y a-t-il point des bornes que la plaisanterie ne doit jamais franchir, même entre pensionnaires jouant à l'amour-poupée?

L'autre amoureux était un lieutenant de la ligne.

Il y a des amoureux impossibles. Entre autres, le lieutenant de la ligne!

Et encore ce n'était pas un de ces lieutenants qui sortent de l'école et qui ont un petit bâton de maréchal dans leur porte-cigarettes : c'était un lieutenant de vingt-huit ans, au moins, qui avait dû passer par tous les grades inférieurs.

Mais, tudieu! c'était un beau lieutenant!

Un visage franc et doux, déjà bruni par la fatigue, un nez grec aux narines nerveuses, une bouche ciselée vigoureusement et qu'une fine moustache de soie ombrageait à peine, des yeux fiers et tendres, surmontés de sourcils plus noirs que le jais. Il était grand avec cela, et jamais jaquette militaire ne serra une taille plus robuste et plus gracieuse à la fois.

Le lieutenant Vital avait la réputation d'être le plus brave cœur et le plus bel officier de l'armée française.

Le régiment passa. Vital était tout près. Maxence sourit et dit :

— Bon parti pour une héritière de huit cent mille livres de rente !

Césarine tourna la tête au moment où Vital glissait vers la terrasse un regard timide et triste. Si Maxence l'avait observée en ce moment, elle aurait surpris une larme dans ses yeux.

Était-ce dépit d'avoir deux amoureux, dont l'un était un petit *jeune homme* et l'autre un lieutenant de la ligne?

L'épée de Vital s'agita en quelque sorte d'elle-même comme pour ébaucher un salut; puis ses yeux se baissèrent.

— Il est superbe, ce garçon! fit Maxence avec conviction : superbe!

Elle allait ajouter quelque chose, mais sa bouche demeura béante, et tout son sang se retira de son visage.

A une centaine de pas du régiment, une calèche légère venait au trot de deux magnifiques chevaux. Dans la calèche, il y avait une femme toute jeune encore et d'une ravissante beauté. Plus belle assurément que Césarine ou Maxence elle-même.

Auprès de la jeune femme, un homme très-distingué dans le bon sens du mot, très-élégant, mais non pas à la façon du pauvre Léon Rodelet, se renversait sur les coussins de la voiture.

Au mouvement que fit Maxence, Césarine la regarda

d'un air de défiance. Elle craignait un sarcasme nouveau.

— Qu'as-tu donc? demanda-t-elle, la voyant si pâle.

Maxence ne répondit pas.

— Est-ce que le beau lieutenant?... commença Césarine d'un ton plus incisif.

Mais à ce moment ses yeux tombèrent sur la calèche. Elle se leva d'un saut et frappa ses mains l'une contre l'autre en criant :

— Mon père ! mon père !

Maxence était toujours immobile. Vous eussiez dit une statue, sans les battements précipités de son sein La dame de la calèche fit un salut gracieux et souriant.

— Achille, dit-elle à son compagnon, à quoi pensez-vous donc? ne voyez-vous pas votre fille ?

Césarine envoyait des baisers.

M. le comte Achille de Mersanz sortit en sursaut de ses réflexions et se pencha en avant. Il salua d'un air caressant. Maxence releva les yeux en ce moment. Le comte envoya un baiser. C'était bien simple de la part d'un père.

Maxence, défaillante, appuya sa main contre son cœur. Les yeux du comte brillèrent et se détournèrent.

— Entrons-nous! demanda Béatrice; voici déjà longtemps que vous n'avez vu la chère enfant?

— Non, répliqua le comte avec brusquerie.

Béatrice agita son mouchoir brodé. La calèche passa. Le comte ferma les yeux et se renversa de nouveau au fond de la voiture. Sous la paupière de Césarine une larme se montra.

— Elle n'aura pas voulu, pensa-t-elle tout haut.

— Qui?... demanda Maxence.

— Ma belle-mère.

— Que n'a-t-elle pas voulu?

— Sans elle, mon père serait venu m'embrasser.

Maxence effeuillait lentement une fleur.

— Est-ce que tu es jalouse de ta belle-mère! murmura-t-elle.

— Non, répondit Césarine de bonne foi; mais mon père l'aime trop.

— Elle est très-belle, murmura encore Maxence.

Elles gardèrent le silence pendant toute une minute, après quoi Césarine s'essuya les yeux en souriant et reprit, consolée :

— Tu as raison, elle est très-belle... et, ce qui vaut mieux, elle est bonne.

— Ah! fit Maxence, bonne?

— Oui, certes... mon père fait bien de l'aimer. Je crois que je l'aime aussi.

— Toi?... dit Maxence, qui la couvrit d'un singulier regard.

— J'ai eu tort, poursuivit mademoiselle de Mersanz; ce n'est pas elle assurément qui a empêché mon père de me venir voir.

— Si fait, répondit tranquillement Maxence, c'est elle.

A son tour, Césarine la regarda.

— Comment sais tu cela? demanda-t-elle.

— Les belles-mères sont toutes ainsi, repartit Maxence : j'ai deviné, au mouvement de ses lèvres, qu'elle disait à ton père : Pas aujourd'hui, mon ami, vous irez voir cette petite une autre fois.

— Écoute donc, reprit Césarine, revenant malgré elle au point de départ, j'ai beau faire, moi, je ne la trouve pas si belle, si belle...

— Alors, c'est que tu es jalouse.

— Mais non, je t'assure.

— Mais si... moi, je t'assure que si ! madame la comtesse de Mersanz est la femme la plus belle et à la fois la plus jolie que j'aie rencontrée depuis que j'existe.

— Bah ! et si tu étais homme, tu l'aimerais?

— Follement!

Maxence prononça ce mot avec force, puis elle ajouta tout bas :

— Elle s'appelle Béatrice... un nom qui va bien au calme de son front et au regard profond de ses yeux, elle a vingt-trois ans, l'âge d'être adorée!

— Est-ce qu'on n'adore pas celles de dix-sept ans! interrogea Césarine.

— On les trompe, prononça Maxence du bout des lèvres.

— A la bonne heure! s'écria Césarine; en vérité, je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui!

Sa pensée tourna. Le vent change souvent dans la cervelle des jeunes filles. Elle prit les deux mains de Maxence et la baisa au front solennellement.

— Je dois t'avouer quelque chose, reprit-elle. Tu diras encore que je suis folle. J'ai pensé souvent à cela. Quel bonheur si on pouvait avoir pour belle-mère sa meilleure amie!

Maxence essaya de sourire, mais elle était affreusement pâle.

Césarine ne vit point cela et poursuivit :

— Comprends-tu? Toutes deux dans la maison... toi et moi... Nous nous habillerions de même, comme deux sœurs. Nous irions dans le monde ensemble toujours.

Tu ne me gronderais pas plus là-bas qu'ici... un peu moins peut-être. Mon père serait heureux comme un roi, et nous...

— Mais tu n'y songes pas! interrompit Maxence qui tâchait de sourire, moi, la femme de ton père!

Un observateur, même médiocre, eût deviné bien vite l'effort qu'elle faisait. Mais Césarine était tout entière à son idée.

— Eh bien! s'écria-t-elle, est-ce un trop bas parti, mademoiselle? M. le comte de Mersanz n'est-il pas assez noble et assez riche pour vous?

— Mon âge... voulut objecter Maxence.

— Tu veux parler du sien : il a trente-sept ou trente-huit ans... et tu arrangeais tout à l'heure assez mal les petits jeunes gens. Non, non, mademoiselle, mon père n'est pas trop vieux pour vous, je vous en réponds. C'est lui qui m'a appris la scotich. Quand il valse, tout le monde fait cercle... et toi qui valses si bien! Ah! s'il n'était pas remarié!...

— Tais-toi, dit Maxence, dont la voix était sensiblement altérée.

— Pourquoi me taire?

— Je t'en prie!

Ce disant, Maxence tourna la tête. Césarine, qui la voyait de profil perdu, crut découvrir une larme suspendue aux longs cils de sa paupière.

— On ne peut même plus plaisanter avec toi! murmura-t-elle.

Maxence se retourna vers elle brusquement et la regarda en face.

— Es-tu capable de garder un secret? demanda-t-elle tout bas.

— Tu as donc un secret? balbutia Césarine étonnée.

— Ce n'est pas à moi le secret, répondit Maxence; ce serait plutôt à toi, si ce qu'on dit est vrai...

— A moi?

— A ton père.

Césarine changea de couleur.

— Explique-toi, au nom de Dieu! dit-elle.

Maxence hésita un instant, comme si elle eût regretté déjà ses paroles. Mais il n'était plus temps de reculer.

— Il y a dans le monde des situations singulières, répliqua-t-elle en choisissant ses expressions avec soin; des trompe-l'œil... des apparences mensongères... Tu n'as pas beaucoup d'expérience, mais tu dois cependant me comprendre.

— Absolument pas! prononça carrément Césarine.

— N'as-tu pas ouï parler quelquefois d'unions qui n'étaient pas sanctionnées par le mariage?

Césarine ouvrit de grands yeux.

— Est-ce que mon père?... commença-t-elle d'une voix étouffée.

— Mon Dieu! interrompit Maxence, le monde est plein de ces bruits qui n'ont aucun fondement...

— Est-ce qu'on dirait dans le monde?...

— Que ne dit-on pas, ma pauvre Césarine!

— Je veux que tu me répètes textuellement...

— Ce sont peut-être de purs bavardages.

— Tu m'entends bien... je le veux!

— Ce dernier mot fut prononcé impérieusement.

Puisque tu m'y forces, commença Maxence avec une expression de profond regret et d'honnête répugnance, sache donc que le bruit public... ou plutôt le murmure public, car cela se dit bien bas, sache donc...

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir! chanta au bas du cavalier la voix doucette de la petite bonne femme.

— Une autre fois... dit Maxence.

— Ce n'est qu'un mot sans doute, insista Césarine; prononce-le.

— Plus tard... ce soir!

La petite bonne femme parut au coude du sentier tournant, souriante et gaillarde.

— En voulez-vous? demanda-t-elle en prenant sa pose favorite.

Il faut vous dire qu'elle avait fait bonne recette dans le jardin. Elle était contente et de joyeuse humeur. La musique militaire, qui venait de passer, lui avait mis de la joie à l'âme.

Si elle avait su que c'était le régiment du beau lieutenant Vital! La petite bonne femme aimait ce beau lieutenant comme la prunelle de ses yeux!

Mais elle ne savait pas, et toutes ces petites folles s'arrachaient les coquilles dorées contenant de belles devises, pas fortes sous le rapport de la poésie, mais pleines de sens et donnant toujours d'excellents avis.

— Moi, la première!

— Non, moi, moi, moi!

La petite bonne femme ne savait à laquelle entendre. Les têtes blondes et brunes moutonnaient autour d'elle comme les vagues de la mer. Elles trépignaient, les impatientes; elles se poussaient, elles tendaient leurs deux sous au bout de leurs petits bras allongés.

— Chacun son tour, mes mignonnes!... Quant à être jolies, les devises, c'est tout premier choix, et il n'y en a

pas une autre dans Paris qui pourrait vous en donner de pareilles! Voyez la dorure, et c'est de vraies coquilles en bois! Nous disons donc qu'on commence par vous, mademoiselle Victorine : choisissez!

Victorine, un lutin qui avait d'énormes tresses sur le dos, fourra sa petite main dans la corbeille et tira une coquille, après avoir donné ses deux sous. Elle se hâta de l'ouvrir et tout le monde l'entoura.

Victorine ne savait pas très-bien lire. Ce fut mademoiselle Anaïs qui déchiffra par-dessus son épaule :

Les enfants qui sont paresseux
Deviennent toujours malheureux.

— Gare à toi, Victorine! cria-t-on de toutes parts.

— Victorine, tu as ton paquet!

Victorine n'était pas contente. Elle regrettait ses deux sous.

— A moi, à moi, à moi!

— Nous disons, fit la petite bonne femme, que c'est à mademoiselle Cécile.

Cécile, heureuse et impatiente, prit sa coquille et l'ouvrit.

— Tu n'as pas les mains propres, Cécile! cria un petit chiffon, à qui on faisait cent fois chaque jour le même reproche.

Cécile lut au milieu des rires joyeux :

Ce n'est que par la propreté
Qu'on peut conserver sa beauté.

— Attrape, Cécile!

Cécile fit la mine et dit :

— Ce n'est pas gentil!

— A mademoiselle Félicité!

Félicité fourra dans sa bouche le restant de son plaisir, au risque d'étouffer.

Sa coquille d'or portait :

Il est un fort vilain défaut,
C'est de manger plus qu'il ne faut.

— Maintenant, dit maman Carabosse quand tout le monde eût tiré, je vas en casser une pour moi à l'intention de toute la société.

Elle choisit la plus belle coquille et la sépara en deux! Elle lut à haute voix :

Travaillez bien, mes chers enfants,
Pour le bonheur de vos parents.

Une devise de cette force-là vaut seule un long poëme.

Pendant que la petite bonne femme reprenait sa boîte et son panier, il y eut une triple salve de vivat et tout le monde retourna à son jeu.

Maman Carabosse se dirigea vers le cavalier pour faire sa visite à *ces demoiselles*.

A sa question sacramentelle : « En voulez-vous? » Césarine répondit par un geste d'impatience ; mais Maxence, plus maîtresse d'elle-même, réussit à sourire.

— Bonjour, maman, dit-elle, avons-nous fait bonne vente?

— Il n'en reste plus que pour vous, mes chères belles, répondit la petite bonne femme.

— Nous prendrons donc le fond du sac, dit Maxence qui atteignit sa bourse.

Césarine fit le même mouvement, mais elle garda son porte-monnaie à la main sans l'ouvrir, parce que M. Léon Rodelet venait de paraître là-haut sur la terrasse fleurie.

Césarine avait cru voir la main de ce hardi Léon s'approcher, puis s'éloigner de sa bouche, comme pour lui décocher un baiser.

— Vous allez m'en donner des nouvelles! disait la petite bonne femme en comptant ses plaisirs ; mais qu'est-ce que vous regardez donc au paradis, mam'selle Césarine?

— Moi, répondit la jeune fille en rougissant, la terrasse, les fleurs.

— Tiens! tiens! fit maman Carabosse, ça fait bien, d'ici... et M. Léon est à son balcon. C'est la maison où je demeure, vous savez?

— Qu'est-ce que ce M. Léon? demanda Maxence d'un ton indifférent; un prince déguisé?

— Un cinquième clerc de notaire, répondit la petite bonne femme.

Maxence éclata de rire. Césarine avait envie de pleurer.

— Vous avez la mine toute fâchée, reprit la petite bonne femme, qui ouvrit le double fond de sa boîte. Allons, une devise pour vous égayer. Il n'y en a plus que deux : choisissez.

Césarine prit la première venue qui disait :

Tout ce qui reluit n'est pas or.

Elle la jeta. Maman Carabosse la lut et dit en haussant les épaules :

— C'est comme ici près, sur la terrasse!

Maxence avança la main pour prendre la coquille qui restait. La petite bonne femme retira la boîte.

Elle avait les yeux fixés sur Maxence, et l'expression de ce regard était si étrange que la jeune fille en éprouvait une sorte de malaise.

— C'est *la noire*, dit-elle, ne la prenez pas!

— Comment *la noire ?*

La petite bonne femme renversa sa boîte et fit tomber la coquille à terre. On put voir alors que la dorure de cette dernière coquille était rayée de filets noirs.

— Et qu'est-ce que contiennent les noires? demanda Maxence.

— La vérité.

— J'aime la vérité. Donnez!

— Je vous ai dit : ne la prenez pas, mademoiselle de Sainte-Croix!

Maxence n'ouvrit pas la coquille, elle la brisa.

Le papier qu'elle contenait était entouré d'un filet de deuil.

— Ne lis pas ! ne lis pas ! s'écria Césarine.

Maxence commença d'une voix ferme et tout haut :

A son insu l'acide mord,
A son insu, la fange tache.
Et le vil poignard qui se cache
A son insu donne la mort.

A la fin de ce quatrain, la main et la voix de Maxence tremblaient.

— Cela n'a aucune signification ! s'empressa de dire Césarine.

Elle ajouta, en s'adressant à la petite bonne femme :

— N'est-ce pas ?

Maman Carabosse refermait sa boîte.

Maxence avait la tête inclinée. Un voile de pâleur s'était répandu sur son visage. Elle avait les yeux cloués au sol.

— Cela doit signifier beaucoup, au contraire, murmura-t-elle.

La cloche qui annonçait la fin de la récréation sonna.

— Portez-vous bien, mes belles demoiselles, dit maman Carabosse, qui rejeta sa boîte sur son dos et descendit prestement l'escalier.

Maxence laissa tomber sa tête charmante sur le sein de Césarine et répéta lentement :

A son insu, l'acide mord,
A son insu, la fange tache,
Et le vil poignard qui se cache
A son insu donne la mort...

IV

LE ROMAN DU CINQUIÈME CLERC

« Tout ce qui reluit n'est pas or. » Voilà une vraie devise de coquille, pleine d'esprit, grosse de sens et à la portée de tout le monde.

Mais ce diable de quatrain sur l'acide, la fange et le poignard avait des allures tellement romantiques que nous ne pouvons l'attribuer à un poëte confiseur, — à moins de supposer qu'un de nos jeunes Titans, fils mal venu de Dante et de Shakespeare, n'eût abaissé sa verve à ce métier innocent, un jour de famine.

Pour Césarine, la devise contenue dans la coquille noire était du galimatias tout pur. Mais pour Maxence, la devise avait une portée autre et terrible. C'était comme un flambeau menaçant qui venait éclairer tout à coup son présent et son passé.

Elle n'avait pas la vie de tout le monde, cette belle jeune fille. Il y avait derrière elle et autour d'elle des mystères qu'elle avait en vain essayé de pénétrer. Son existence était une énigme dont elle-même ne possédait point le mot.

Maxence avait déjà eu cette pensée : que suis-je? Ce jour-là, elle se demanda : suis-je un instrument?

Elle se retira dans sa chambre, où elle s'enferma. Elle passa le reste de cette journée assise sur le pied de son lit, la tête brûlante, le regard fixe et sans larmes. Dix fois, Césarine vint frapper à sa porte : Maxence ne répondit point. La grande mademoiselle Mélite monta en personne et n'eut pas un sort meilleur.

Il paraît que Maxence de Sainte-Croix avait des priviléges à la pension Géran, car la grande mademoiselle

Mélite s'en retourna comme elle était venue et sans se plaindre.

— Elle a ses lunes! dit-elle à Philomène.

Vers le soir Maxence se mit à genoux et pria. En se relevant elle se couvrit le visage de ses mains, et à travers les larmes qui jaillirent enfin, abondantes et amères, elle s'écria :

— Je l'aime, mon Dieu! cela les rend trop forts contre moi!

Césarine était aussi préoccupée, d'abord par sa devise : Tout ce qui reluit n'est pas or, ensuite par la révélation entamée de Maxence. Qu'allait-elle dire cette Maxence, au moment où la petite bonne femme était venue les déranger?

Et pourquoi ce regard si moqueur lancé par la petite bonne femme à la jolie terrasse de Léon Rodelet?

Cinquième clerc de notaire !—Mon Dieu! ces choses-là n'arrêtent pas les jeunes filles.

Tout le long du jour, elle songea. Une ou deux fois elle vit cette noble figure du lieutenant Vital...

Mais elle ne voulait pas. Vous entendez bien, c'était malgré elle qu'elle voyait dans son rêve l'éclair que le soleil arrache aux épées nues.

Je vous demande s'il est temps encore, quand on songe ainsi tout éveillée, d'étudier la géographie chez les demoiselles Géran.

La petite bonne femme habitait, comme nous l'avons dit, cette maison située à l'angle de la rue Neuve-Plumet et du boulevard, où Léon Rodelet avait un appartement donnant sur la terrasse. La fenêtre du grenier de la petite bonne femme s'ouvrait juste au-dessus de la terrasse. Elle n'avait donc pas besoin d'être sorcière pour connaître les manœuvres amoureuses du cinquième clerc de maître Isidore-Adalbert Souëf. Tant que duraient les récréations de la pension Géran, Léon se promenait sur sa terrasse. Il faisait, le pauvre garçon, tout ce qu'il pouvait pour reluire, bien qu'il ne fût pas or, au dire de la devise. Il avait acheté une magnifique robe de chambre en velours noir, semé

de besans rouges, qui se voyaient de loin; il avait une pipe turque, il avait une longue-vue, un divan de cotonnade écarlate, enfin ce qui paraît.

Et il mimait là-haut la passion de son mieux.

Il aimait bien véritablement Césarine de tout son cœur et plus qu'il n'eût voulu. Il savait que Césarine était une des plus riches héritières de Paris; il savait qu'elle était noble et que son père, colonel à trente ans, avait donné sa démission lors de l'avènement de Louis-Philippe. Cela supposait de certaines opinions peu favorables à une mésalliance; mais d'un autre côté, M. le comte de Mersanz, depuis 1830, avait eu des retours. Il passait pour avoir fait sa paix avec le nouveau régime et on parlait de lui pour la pairie. En outre, personne n'ignorait que madame la comtesse de Mersanz était la fille d'un simple capitaine de l'empire qui s'appelait Roger tout court. C'était au moins une preuve de tolérance à l'égard des alliances bourgeoises. Léon espérait, puisqu'il s'efforçait.

Léon était le fils d'une brave dame de Chartres, qui lui faisait une pension de cent cinquante francs par mois, en attendant qu'il eût des appointements chez le notaire.

Avec ce revenu de cent cinquante francs par mois. Léon Rodelet entretenait sa terrasse et montait à cheval tous les jours pour passer avenue de Saxe, à l'heure de la récréation. En outre, il s'habillait à merveille, suivant docilement les inspirations de son tailleur, qui fournissait un membre du Jockey-Club et plusieurs courtiers marrons.

Pour soutenir cette vie, il faut manger peu, boire de l'eau et faire des dettes. Léon Rodelet avait adopté ce régime.

Il devait à tout le monde et maigrissait d'autant. Son meilleur repas était le déjeuner au pain sec et au vin de l'étude. Après ce déjeuner, il prenait un cure-dents et montait à cheval.

Il y avait déjà du temps qu'il menait cette existence. Ses affaires d'amour avançaient peu. Chaque jour il écrivait plusieurs lettres à mademoiselle de Mersanz, mais il n'osait jamais les envoyer. Quiconque n'a jamais écrit de

ces lettres qu'on n'envoie pas, ignore une de plus vives joies qui se puisse imaginer en ce monde.

Chères lettres! phrases folles et charmantes! poésie des aspirations solitaires! hardiesses poltronnes de la vingtième année! on sourit en repassant vos enfantillages lointains dans sa mémoire, mais comme on vous regrette!

Léon Rodelet avait vingt et un ans.

Jusqu'à la fin de la récréation, il resta ce jour-là sur son balcon, dévorant des yeux mademoiselle de Mersanz, qui tournait vers lui de temps à autre un regard furtif. Lorsque la cloche sonna, il ôta galamment son bonnet grec, mais Césarine ne faisait plus attention à lui.

Il quitta le balcon et rentra dans son appartement. Tout ce qui reluit n'est pas or. L'appartement de ce malheureux Léon ne reluisait pas du tout. La terrasse était l'enveloppe dorée, l'appartement faisait déjà partie du fruit amer. Hélas! hélas! les sarcasmes de Maxence avaient cruellement raison. Léon Rodelet n'était pas un parti pour mademoiselle de Mersanz.

En dedans, il n'y avait qu'une demi-douzaine de chaises, en mauvais état, une table, une toilette et un lit-divan de fer; total : quarante francs à la criée.

Léon vint s'asseoir devant sa table, où il s'accouda, la tête entre ses mains.

Il y avait plusieurs lettres sur la table. Toutes étaient cachetées. Depuis deux ou trois jours, Léon n'ouvrait plus sa correspondance, sûr qu'il était d'y trouver des motifs de tristesse. Il connaissait les écritures. Les lettres qui étaient là éparses venaient de son tailleur, de l'étude, du propriétaire; tous créanciers de Léon. Léon ne payait qu'au manége.

A deux ou trois reprises, il regarda ces lettres comme s'il eût voulu les décacheter, mais un invincible dégoût le retenait. Il tira de sa poche une autre lettre, fermée aussi, qui portait le timbre de Chartres.

— Ma mère! murmura-t-il, ma pauvre mère! Elle me gronde... si elle savait comme je souffre!

Il jeta la lettre avec les autres, mais les larmes lui vinrent aux yeux.

— C'est la fin, reprit-il d'un ton morne et découragé; j'ai eu tout ce que ce misérable amour peut me donner. Il me reste le choix : me faire soldat ou mourir!

Il se leva. Il était assez calme. Il prit dans une cachette, sous une petite caisse à fleurs, la clef d'une armoire d'attache qui lui tenait lieu à la fois de secrétaire et de buffet. Dans l'armoire, il prit un morceau de pain dur, un reste de fromage, un paquet de papiers et un pistolet.

— C'est la fin, répéta-t-il; mon histoire n'est pas longue : j'ai vécu comme un sot; je meurs de même.

Il mit sur la table le pistolet, le paquet de papiers, le pain et le fromage.

Pour tout homme d'expérience, il eût été parfaitement évident que cet enfant allait se tuer. Il n'y mettait ni emphase dramatique ni hâte fiévreuse. Il allait se tuer, parce qu'il était au bout de son rouleau, comme on dit, parce qu'il entrevoyait, dans un éclair de raison, le profond égarement de sa voie, et parce qu'il n'était pas assez brave pour se retourner brusquement et marcher en sens contraire.

Hélas! pourquoi s'était-elle trouvée sur son chemin, cette Césarine, son rêve, sa folie? où l'avait-il vue, comment cela s'était-il fait?

Pauvre Léon, il était heureux en ce temps-là, il arrivait de Chartres. Sa mère montrait ses lettres aux voisines, tant elles annonçaient de sagesse. Il parlait de travailler, de parvenir, de tout ce qui donne de l'orgueil aux mères. Il était de bonne foi, cela se voyait. Sans sortir des bornes du possible, cette pauvre veuve pouvait rêver pour son fils chéri une étude de notaire dans l'avenir.

C'était un dimanche d'automne. Seigneur! le beau jour! Comme le soleil était brillant dans le ciel profond et pur! Il y avait un mois déjà que le pauvre Léon n'avait vu la campagne. Il sortit de Paris par je ne sais quelle barrière, et s'en alla tout seul.

Il arriva au petit Montrouge dont il ne savait pas le

nom. Au bout du village, une grille de fer forgé fermait une pelouse derrière laquelle était un bosquet. Au-delà du bosquet, il y avait un pavillon.

Sur la pelouse, des fillettes jouaient. C'était un pensionnat.

Léon était venu cherches des arbres. Il regarda les grands tilleuls et les marronniers dont les feuilles mouvantes se teignaient de pourpre. Comme il regardait, un volant passa au travers de la grille et vint tomber à ses pieds.

Une jeune fille s'élança toute rose et souriante donnant ses cheveux blonds au vent de sa course.

— Mon volant, s'il vous plaît, monsieur? dit-elle.

Si vous l'aviez vue! si vous aviez entendu cette voix!

Elle avait une robe de mousseline blanche à petites raies bleues. Léon se souvenait de cela.

Il se baissa et faillit tomber en avant comme s'il eût été ivre. Il rendit le volant; on lui sourit et on dit merci.

Ce fut tout. Mon Dieu! que faut-il de plus? voilà pourquoi le pauvre Léon devint fou.

Voilà pourquoi il déserta l'étude où était son avenir; voilà pourquoi il ne parla plus guère de travailler ni de parvenir dans ses lettres à sa mère; voilà pourquoi il fit la connaissance de ce tailleur qui habillait un membre du Jockey-Club et des courtiers marrons; voilà pourquoi il acheta des fleurs avec l'argent de ses repas, et pourquoi il dépensa son mince revenu à louer des juments de manége.

Le pavillon de Montrouge appartenait à la pension Géran. La jeune fille au volant était notre Césarine.

Léon sut presque tout de suite que Cesarine était la fille unique de M. le comte de Mersanz, dont Me Souëf était le notaire, et qui avait huit cent mille livres de rente.

Il prit de la mélancolie, mais il continua de faire à la jeune fille cette cour bizarre et muette qui le ruinait. Jamais il n'avait parlé à Césarine.

Léon vint se rasseoir auprès de la table et mangea un

petit morceau de pain dur avec un peu de fromage. Il but un verre d'eau.

Quand cela fut fait, il dit avec une sorte de contentement, exempt de toute fanfaronnade :

— J'ai fait mon dernier repas.

Franchement, l'idée de ne pas recommencer un pareil festin n'avait rien d'affligeant.

Il dénoua le paquet de papiers. C'étaient toutes ses lettres à Césarine. Il en lut deux ou trois et pleura une larme. Son pauvre cœur d'enfant faible et fou était là. L'amour vrai parle toujours bien, surtout le jeune amour. Ces lettres eussent fait rire les camarades de Léon Rodelet; pourtant, elles étaient belles. Léon les repoussa loin de lui comme s'il eût craint de céder à la tentation de les relire toutes.

— Je veux que tout soit fini avant la nuit, murmura-t-il.

Il y avait encore un peu d'encre au fond d'une écritoire et une feuille de papier blanc restait. Léon prit sa plume.

Il écrivit :

« Je me suis familiarisé avec vous à force de vous parler. Vous ne m'entendez pas, mais qu'importe? Il y a déjà bien longtemps que je ne vous appelle plus mademoiselle. Aurez-vous un sourire de pitié en me lisant? Car, cette fois, vous me lirez. Vous devez être bonne comme les anges dont vous avez la beauté. Vous me plaindrez peut-être.

« Si j'avais été riche et noble comme vous, Césarine, m'auriez-vous aimé? Moi, j'aurais bien voulu être noble et riche pour vous aimer pauvre et humble ! Ah ! si j'avais pu seulement baiser le bout de vos doigts avant de mourir !

« Depuis que je vous connais, voici le premier jour où je suis tranquille. Hier, je vivais encore, c'est-à-dire que je craignais et que j'espérais. Aujourd'hui, je ne crains rien, je n'espère rien ; je vous aime comme je vous aimerai demain dans le ciel.

« Je n'ai rien eu de cette passion, Césarine. Je n'ai ja-

mais dit votre nom à personne. Je vous cachais comme une maîtresse chérie. J'avais peur de porter mon amour écrit sur mon front.

« Un seul homme l'a deviné. Pourquoi? Parce qu'il vous aime. Un fou pareil à moi, un soldat obscur, sans nom, sans avenir ; le plus digne cœur, l'âme la plus vaillante et la plus droite qui soit au monde!

« Si jamais, ce qui est impossible, vous aviez besoin de secours ou d'appui, souvenez-vous de celui-là. Il ne se tuera pas. Il sait souffrir. Souvenez-vous du lieutenant Vital.

« La première fois que j'ai deviné son amour pour vous, j'ai eu la pensée de le provoquer en duel. Maintenant, je ne suis vraiment plus de ce monde, Césarine, enfant adorée ; je sens que je veillerai sur vous après ma mort. Si le hasard le mettait à votre niveau, Vital vous rendrait bien heureuse.

« Césarine, je ne regrette pas de vous avoir aimée. Vous avez été ma perte, mais aussi mon bonheur. Peut-on payer trop, même au prix de la mort, le rêve délicieux que j'ai fait! J'ai vécu un an tout entier avec ce rêve; je vous ai eue à moi dans la veille enchantée de mes nuits ; je me suis agenouillé, ivre de joie, devant votre candeur que la couche nuptiale effrayait. Que sais-je encore? Ma main tremble, mon cœur bat, oppressé encore par l'allégresse. Oh! n'espérez pas, n'espérez pas trouver jamais un amour comme était le mien!

« Je vous envoie toutes mes lettres, toutes. C'est mon âme. J'ai vingt et un ans, ma mère n'avait que moi.

« Adieu ; je baise ardemment ce papier que vous toucherez. Soyez heureuse. Mettez mon nom dans votre prière, qui doit aller tout droit vers Dieu. Savez-vous mon dernier souhait? Une fleur cueillie par vous et portée par vous sous votre corsage, tout près de votre cœur, puis jetée sur ma tombe. Adieu. »

Il signa. Puis il fit un paquet des anciennes lettres et cacheta le tout avec de la cire noire. Pauvre Léon ! Il cal-

culait sa petite mise en scène mortuaire. Sur le paquet il mit une adresse ainsi conçue :

« Au lieutenant Vital, pour remettre par n'importe quel moyen à mademoiselle C. de M. Dernier service exigé par son ami d'un jour, L. R. »

Après cela, que restait-il à faire? prendre le pistolet, l'armer, poser le bout du canon contre la base du front et lâcher la détente.

Toutes choses éminemment simples et faciles au premier aspect.

Léon prit en effet le pistolet qui était chargé depuis plusieurs jours. Il changea la capsule oxidée pour en mettre une autre toute neuve. Il fit jouer la gachette deux ou trois fois.

Il arma définitivement et son visage prit une expression tragique. Le canon froid toucha son front brûlant.

Mais, en ce moment, on frappa rudement à sa porte, et comme Léon n'allait pas ouvrir assez vite, le visiteur inattendu tourna lui-même dans la serrure la clef qui était restée en dehors.

Convenez que Léon n'avait pas les premières notions du suicide. Laisser la clef sur la porte ! Mais l'expérience vient avec l'âge. Une autre fois il fera mieux.

— Monsieur Léon Rodelet ! dit une voix de basse-taille sur le seuil.

Léon se retourna et vit un personnage qu'il ne connaissait pas : habit bleu boutonné, gilet de velours à pointe, tombant sur un pantalon gris à la cosaque, front fuyant très-découvert, nez d'aigle et moustaches grisâtres taillées en brosse dure. — Léon eut envie de nier son identité et de dire à cet individu qu'il se trompait.

Mais celui-ci le prévint et fit quelques pas à l'intérieur de la chambre.

— Je ne suis pas un créancier, jeune homme, dit-il d'un air important, je viens au contraire vous tirer d'embarras.

— Qui vous a dit que je fusse dans l'embarras? demanda Léon offensé.

L'homme à moustaches se mit à rire.

— Le bruit public, répondit-il.

Puis, changeant de ton et d'allure tout à coup, il s'approcha de Léon et lui arracha brusquement son pistolet.

— Insensé! déclama-t-il avec les inflexions onctueuses d'un père noble, vous prétendiez attenter à vos jours!

— Monsieur! voulut dire Léon stupéfait.

— Silence! interrompit l'habit bleu boutonné, qui désarma le pistolet et le jeta à l'autre bout de la chambre; la Providence m'a envoyé vers vous! Je vous domine de toute la hauteur de ma vertu!

— M'apprendrez-vous?... commença encore Léon.

— Silence!

L'habit-bleu prit une chaise et s'éventa à l'aide d'un vaste foulard.

— C'est haut, chez vous, reprit-il d'un accent moins emphatique; vous devez trois termes ici : combien avez-vous de loyer!

— Monsieur, dit Léon résolûment, je suis très-pauvre : j'essaierais en vain de le nier, mais je vous préviens que je n'accepte pas la charité et que je ne souffre pas l'insolence. Exposez-moi, s'il vous plaît, le motif de votre venue clairement, brièvement surtout, et puis...

— Et puis? répéta l'habit bleu, qui cligna de l'œil en le regardant.

— Et puis, sortez! acheva Léon en montrant du doigt la porte.

L'habit bleu fit un signe de tête approbateur.

— Vous êtes un gentil garçon, dit-il.

En même temps, il tira de sa poche un étui à cigares, en choisit un avec soin, un panatellas dont il coupa le bout avec les dents. Il alluma un amadou chimique.

— Fume-t-on chez vous? demanda-t-il en humant les premières bouffées.

Léon se leva indigné. L'habit bleu posa tranquillement son cigare sur la table et lui prit les deux poignets qu'il serra. Léon laissa échapper un cri de douleur.

— Mon jeune ami, dit l'intrus, faites bien attention à une chose : je vous croquerais comme une rave si je vou-

lais. Vous vous brûlerez la cervelle aussi bien demain qu'aujourd'hui, n'est-ce pas ? Soyons donc raisonnables, que diable! et ne commençons pas par nous quereller, quand nous sommes destinés, suivant toute apparence, à être les meilleurs amis du monde.

Il le lâcha et reprit son cigare en disant :

— Ah! ah! mon jeune camarade; j'en ai maté de plus méchants que vous. Pour ne pas revenir sur ce sujet toujours pénible à traiter, je suis fort comme le levier d'Archimède, et j'ai trente-sept ans de salle dont trente et un employés inutilement à chercher le maître, le prévot ou n'importe, capable de me rendre un coup de bouton pour trois.

Il caressa la brosse grise qu'il avait sous le nez. Cela rendit un son strident comme si on eût passé la main sur une carde.

Léon l'examinait maintenant curieusement. On n'en peut vouloir beaucoup et à fond à l'homme qui vient vous conter des balivernes tout en détachant la corde où l'on va se pendre.

Cet homme, du reste, était vraiment un peu au-dessus de ses manières et de son langage. Ce pouvait être un bretteur de bas ordre, mais alors il avait dû fréquenter les gens à demi comme il faut. Son costume était cossu, et il ne portait sur sa personne aucun de ces stigmates de misère maladroitement cachés qui marquent si énergiquement les batteurs de pavé.

Pendant que Léon le regardait, il eut la complaisante délicatesse de tenir ses yeux fixés sur la terrasse.

— Est-ce assez ? demanda-t-il à la fin, me reconnaîtrez-vous à l'occasion ? Pour plus de commodité je vais vous dire qui je suis : M. Garnier de Clérambault, ancien officier supérieur, exerçant à Paris une profession délicate et honorable dans laquelle de nombreux succès ont couronné ses efforts, et que le Dieu des bonnes gens envoie vers vous, mon petit homme, pour vous dire : Vous êtes gueux comme un rat, voulez-vous de l'argent? Vous êtes amoureux comme feu Céladon et plus timide que Némorin, le

pasteur, voulez-vous qu'on vous donne les moyens de voir votre belle d'un peu plus près? Voilà, ma vieille! ce n'est pas la peine de s'arracher les yeux, pas vrai? et nous allons nous entendre comme deux bons enfants, j'en suis sûr. Touchez là!

V

LA GAGEURE

La figure de Léon Rodelet avait pris une expression de réserve défiante. C'était un honnête jeune homme, bien qu'il glissât depuis longtemps déjà sur la pente au bas de laquelle sont toutes les folies et toutes les chutes. Son coup de pistolet l'eût arrêté au moment où il n'avait encore commis que de pauvres fredaines d'enfant naïf et faible.

— Monsieur, dit-il, j'ai beau chercher, je ne puis trouver aucune espèce de motif plausible à l'intérêt que vous voulez bien me témoigner et que je n'ai pas sollicité.

— Entendons-nous! interrompit M. Garnier de Clérambault, je n'ai pas dit que je vous portasse le moindre intérêt, j'ai simplement parlé d'une affaire.

— Je ne fais pas d'affaires, monsieur.

— Par exemple! s'écria l'habit bleu, qui haussa les épaules, tout le monde en fait, des affaires, mon bon. Mais trêve de propos inutiles, n'est-ce pas, et allons au fait. En deux mots, je vous avoue que j'ai besoin de vous. Je cherche un homme dans une certaine position, vous avez cette position; elle n'est pas belle; je vous agrafe au collet, et je vous prie de croire que quand je tiens quelqu'un, je ne le lâche pas.

— Prétendriez-vous user de violence? dit Léon.

— Allons donc ! fit M. Garnier de Clérambault, vous avez, mon bon, des idées de l'autre monde ! n'allez-vous pas croire que je veux attenter à vos jours, lorsqu'au contraire j'escalade cinq étages pour vous arracher le pistolet des mains ? Mais voyons, me direz-vous un peu pourquoi vous vouliez vous brûler la cervelle ?

— Ceci me regarde, monsieur.

— Beau secret ! fit l'habit bleu ; voici un paquet adressé à mademoiselle Césarine de Mersanz.

— Vous passez toutes bornes, monsieur, interrompit Léon, et je vous prie de sortir de chez moi !

Au lieu d'obéir, Clérambault prit une des lettres qui se trouvaient sur la table. Léon voulut la lui arracher : il contint Léon de la main gauche comme il eut fait d'un enfant. De la main droite, il décacheta tranquillement la lettre.

— Comment ! dit-il avant de lire, vous n'avez pas même eu la curiosité de lire ce qu'il y avait dans tout cela ! Moi qui comptais vous écrire ! Vous vous seriez, parbleu ! fait sauter le crâne à côté de mon autographe !

Léon écumait. Il faisait effort pour ressaisir la lettre ouverte.

Clérambault lut :

« Paris, 3 mai 1856. »

— Elle a quatre jours ! s'interrompit-il.

— Bon ! bon ! se reprit-il, une tête imprimée. Schlossmacher et Mariembach, tailleurs. Vous connaissiez l'écriture ; vous saviez d'avance... Ma parole ! ils vous menacent de vous fourrer à Clichy !

— Sur mon honneur ! criait Léon avec rage, vous me paierez ceci, monsieur ! Je veux vivre, en effet, pour vous tuer comme un chien partout où je vous rencontrerai !

— Voilà déjà un pas de fait, riposta l'imperturbable habit bleu ; vous voulez vivre. Je vous dis que nous allons nous entendre !

Il prit une autre lettre. Elle était du propriétaire et contenait aussi des menaces. Une troisième, signée par le traiteur, était bourrée de gros mots.

Au moment où Clérambault avançait la main pour saisir la quatrième, Léon lui cria d'une voix étranglée :

— C'est de ma mère !

— Voyons ce qu'elle dit, répliqua Clérambault. Si elle me voyait en ce moment, croyez-vous qu'elle ne tomberait pas aux genoux du sauveur de son fils ?

Léon courba la tête. C'était un enfant. Clérambault jeta un rapide coup d'œil sur le contenu de la lettre.

— Elle a raison, dit-il gravement ; je l'approuve de toutes mes forces ; elle supprime la pension de cent cinquante francs par mois qu'elle vous faisait.

— J'aurais voulu, murmura Léon, affaissé sur lui-même, j'aurais voulu mourir avant de savoir cela !

Clérambault le lâcha. Léon n'était plus en mesure de se révolter contre la grossière obsession de cet homme. Son propre accablement le domptait. L'habit bleu profita de cela pour lire encore deux ou trois lettres qui toutes invectivaient et menaçaient.

— C'est monotone, dit-il en gardant la dernière entre ses doigts sans l'ouvrir ; résumé général : vous n'avez plus crédit nulle part ; tout le monde veut vous mettre à Clichy, votre propriétaire va vous jeter dehors, et madame votre mère vous coupe les vivres. Voilà votre passif. A l'actif, nous trouvons une trentaine de pots de fleurs, le mobilier spartiate qui meuble ce séjour, et un paquet de lettres, probablement très-ridicules, adressées à une jeune fille archi-millionnaire qui ne vous connaît pas.

Il se leva et fit un tour dans la chambre, après quoi il ramassa le pistolet qu'il rapporta sur la table.

— Ma foi, mon jeune camarade, reprit-il, je ne vous croyais pas si bas ! Cette coquine de pension supprimée rembrunit les horizons, je conçois maintenant votre idée de vous faire sauter la cervelle, et franchement si mon offre ne vous va pas, je vous laisserai tranquille.

Voyez un peu comme nous sommes faits ! Cette conclusion produisit sur Léon Rodelet une impression pénible. Tout à l'heure, il se serait battu pour conquérir le droit de se broyer le crâne ; maintenant l'idée de se re-

trouver seul en face de la mort l'épouvanta. Il faut donc bien confesser, en allant au fin fond des choses, que l'importunité de ce grand brutal d'habit bleu n'était pas aussi cruelle qu'on pourrait le penser.

Léon commençait à y tenir, il avait peur de la voir cesser.

— Monsieur, dit-il, n'ayant garde de laisser percer ce bout d'oreille, au dénouement de cet obscur et triste drame qui a été ma vie, vous êtes venu jeter un intermède grotesque. Je ne sais si vous êtes un fou comme je l'ai cru d'abord, je ne sais si vous êtes un marchand de consciences comme j'ai dû le penser quand vous êtes entré malgré moi dans le secret de ma détresse. Peu m'importe assurément. Vous avez parlé de me donner de l'argent, cela prouve que vous me prenez pour un autre.

Il s'arrêta un instant et poursuivit en baissant la voix :

— Vous avez parlé aussi...

— D'un pont jeté sur le fleuve de l'impossible? interrompit l'habit bleu ; oui, oui, j'ai parlé de cela, savez-vous, mon petit homme, que vous vous exprimez avec correction et facilité ? Il y a de l'étoffe chez vous, c'est positif. Que n'êtes-vous pas devenu amoureux de la fille d'un avoué? Il y en a de fort agréables.

— Jeune homme, reprit-il avec une gravité nouvelle, je me sens pour vous le cœur d'un oncle! Je suis un homme d'affaires, il est vrai, mais j'ai de l'âme, beaucoup d'âme, et même de la sensibilité naturelle. Causons raison : dans ma toute petite enfance, j'ai ouï parler de rois qui avaient épousé des bergères.

Léon, qui avait pris une pose attentive, fit un geste d'impatience. Clérambault lui frappa sur l'épaule paternellement.

— Ce n'est pas le cas, je sais bien, dit-il, vous voudriez causer de bergers qui épousent des reines. Mon Dieu! l'un est aussi invraisemblable que l'autre. Dans les cartons de votre honoré patron, Me. Souëf (Isidore-Adalbert), avez-vous vu par hasard quelquefois le contrat de mariage de M. le comte Achille de Mersanz ?

— Je n'ai jamais fouillé les cartons du patron, répondit Léon; en outre, ce qui se fait à l'étude, reste à l'étude.

— J'entends bien! j'entends bien! la discrétion, diable! le notariat est un sacerdoce. J'exerce une profession très-délicate, qui est également un sacerdoce. Je vous parlais de ce contrat tout bonnement à l'occasion des bergères qui ont épousé des rois.

— Madame la comtesse de Mersanz, dit Léon qui prenait désormais malgré lui intérêt à l'entretien, était, je crois, une demoiselle Béatrice Roger, fille d'un ancien militaire.

— Bien, bien, jeune homme! interrompit sévèrement l'habit bleu; je ne vous en demande pas tant! Mettez vos maximes en pratique et soyez discret; c'est un conseil que je vous donne!

Léon se mit à rire.

— Tout le monde sait cela, dit-il.

— Très-bien! c'est un sujet brûlant voyez-vous, j'exerce une profession.... mais je vous l'ai déjà dit.

— Non pas, vous ne m'avez pas dit la profession que vous exercez.

— Et vous désirez le savoir?

— S'il n'y a pas d'indiscrétion.

Clérambault fourra sa main entre deux boutons d'or de son habit, comme c'était son habitude quand il voulait produire un bel effet oratoire, puis il s'exprima en ces termes :

— Le mariage, mon jeune ami, est la sauvegarde des sociétés et, s'il est permis de s'exprimer ainsi, le pilier qui soutient encore l'édifice ébranlé de la famille. En conséquence, plus il y a de mariages, plus il y a de piliers et plus, par suite, se consolide et s'étaie le monument social menacé de ruine. Il s'est rencontré un homme dans ces derniers temps, jeune encore ou du moins bien conservé, qui a consacré à la construction de ces colones symboliques sa force, son intelligence, sa vie tout entière. Par son âge fait pour inspirer la con-

fiance, par sa position de fortune indépendante, par son caractère impartial qui le met à l'abri des entraînements politiques, par les relations qu'il a dans la haute société, cet homme est à même de rendre d'immenses services. Il a su se créer une clientèle imposante par la seule puissance de ses ressources personnelles. Il est le seul qui puisse offrir aux amateurs des dots graduées depuis trois cents francs jusqu'à sept millions et demi.

Léon salua.

— En un mot, vous faites des mariages, dit-il.

— Voilà, mon biribi, répliqua M. Garnier de Clérambault, retombant tout à coup des hauteurs de son prospectus au niveau vulgaire du sol.

Il tapa sur la cuisse de Léon.

— Que me donneriez-vous, mon fils, demanda-t-il, si je mariais certain cinquième clerc non appointé de l'étude Souëf à l'héritière de huit cent mille livres de rente?

Léon devint pâle.

— Ne plaisantez pas avec cela, dit-il.

— Je ne plaisante jamais quand il s'agit de mariages, repartit l'habit bleu. Il y a des choses difficiles; je ne connais pas de choses impossibles. Vous allez voir que nous avons déjà quelques barreaux à notre échelle pour monter à l'assaut.

— Serait-il vrai? balbutia Léon dont le regard se ranimait.

— Césarine vous a remarqué, et d'un! commença l'habit bleu.

Léon faillit tomber à la renverse avec sa chaise.

— Eh bien, reprit M. Garnier de Clérambault, qu'y a-t-il d'étonnant à cela? Vous n'êtes pas mal, mon garçon, pas mal du tout. Vous êtes assez bien couvert, quoique vous ayez toujours à peu près la même chose. Pour un débutant qui n'a que douze ou treize mois de manége, vous montez très-passablement. Les fleurs de la terrasse ont fait aussi bon effet. On vous regarde, on sait votre nom. Pourquoi ne vous appelez-vous pas Noailles ou Monaco? On s'occupe de vous, on cause de vous.

— On ne me regardait jamais... balbutia Léon.

— On faisait mieux, on rougissait, on souriait. Je vous dis que c'est énorme ! Et quand vous étiez passé, le caquet allait son train.

— Avec cette jeune fille ? la compagne de mademoiselle de Mersanz?

— Maxence, prononça tout bas le marieur.

— Vous savez aussi son nom ? s'écria Léon.

— Quant à cela, oui, je sais son nom à celle-là, et qui donc le saurait, sinon moi?

— Elles ont l'air de s'aimer tendrement toutes deux !

— Elles sont comme deux sœurs, quoi ! appuya M. Garnier de Clérambault, toujours ensemble et n'ayant point de secrets l'une pour l'autre.

— Et c'est par mademoiselle Maxence de Sainte-Croix que vous savez?

— *Stop!* fit Clérambault; permettez-moi de vous répéter ma question : Combien donneriez-vous à celui qui vous marierait bel et bien, vous, monsieur Léon Rodelet, possédant en revenus nets et quittes d'impôts zéro francs, zéro centimes, au diplomate, dis-je, qui vous marierait avec mademoiselle Césarine de Mersanz ?

— Le plus pur de mon sang, s'il le voulait ! s'écria Léon avec feu.

— Peuh ! fit l'habit bleu, votre sang ! A combien évaluez-vous le plus pur de votre sang ?

— Je n'ai rien, vous le savez.

— Le moins qu'on peut donner en mariage à mademoiselle de Mersanz.... commença l'habit bleu.

— Plût au ciel qu'on ne lui donnât rien du tout !

— Alors, votre serviteur, mon pigeon ! Je vous offrirais ma démission tout de suite. Ne bavardons pas en l'air et posons des chiffres. On donne ordinairement au diplomate un tant pour cent, mais c'est pour les mariages ordinaires, ici, nous avons des difficultés presque insurmontables.

— Mais, objecta Léon, je vous répète que je n'ai rien, rien !

— Vous êtes d'une jeunesse intolérable ! J'aurais dû vingt fois vous planter là ! Est-ce que vous n'êtes pas majeur ! Est-ce que vous n'avez pas dix doigts pour me signer des lettres de change ! Vous êtes amoureux ou vous ne l'êtes pas ! Si vous êtes amoureux, faites ce qu'il faut pour épouser ; si vous ne l'êtes pas, allez au diable !

Pour le coup, il était en colère, ce bon habit bleu !

— J'aurais beau vous signer des lettres de change, mon cher monsieur, dit Léon, avec quoi les paierais-je ?

M. Garnier de Clérambault prit son chapeau à larges bords et le planta sur sa tête.

— Et si vous ne me payez pas, pourquoi vous marierais-je, moi, mon cher petit ?

— Mais je ne peux pourtant pas engager la dot ! s'écria Léon.

M. Garnier de Clérambault poussa un retentissant éclat de rire.

— Tenez, tenez ! fit-il, ce dernier mot est splendide ! Tudieu ! vous avez déjà sur la dot des idées de bon père de famille ! Non, petit ange, moi je prends des années, j'ai besoin de me faire des ressources pour mes vieux jours, car, Dieu merci, je vivrai comme Mathusalem ! Si vous voulez me donner cent mille écus d'étrennes, je m'attèle à votre affaire.

— Cent mille écus ! se récria Léon.

— Ma parole, vous êtes superbe ! Ne voulez-vous point comprendre que c'est un tour inconnu à M. Robert-Houdin que de marier une mansarde nue avec trois ou quatre hôtels et une demi-douzaine de châteaux ! Cent mille écus ! j'en sais qui me donneraient un million pour une moins belle affaire. En dix-huit mois d'économies, vous aurez regagné cela et votre femme n'en saura rien, seulement !

Léon réfléchissait. M. Garnier de Clérambault le considérait du coin de l'œil.

— Ah ! fit-il quand il jugea le moment opportun et comme s'il n'eût pu retenir cette parole ; si elle ne vous

aimait pas, la folle enfant, comme je vous tirerais ma révérence!

— Que dites-vous? s'écria Léon à qui le souffle manqua tout à coup; qu'avez-vous dit!

— Eh! parbleu! répliqua Clérambault d'un ton bourru, je dis que les fillettes ont le diable au corps!

— Elle! Césarine! je serais aimé! balbutiait Léon ivre et fou.

Il se couvrit le visage de ses mains et de grosses larmes jaillirent au travers de ses doigts. La botte de Clérambault battait le parquet avec impatience.

— Du diable si j'arrive à mon but! pensait-il; j'y mets trop de finasserie.

— Voilà pourquoi je suis venu chez vous, reprit-il tout haut; ce que c'est que les jeunes filles dans les pensions! Une jument de louage passe avec un blanc-bec dessus! Paf! Ecoutez-moi bien, mon bon, j'ai déjà perdu beaucoup de temps ici, et je n'ai pas le loisir de faire de la morale. Vous réfléchirez à ce que je vous ai dit. En attendant, voici mon cas à moi, et si vous me refusez encore, que le tonnerre vous étouffe! J'ai fait une gageure. J'ai parié que M. le comte de Mersanz était remarié depuis six ans, au moins. C'était pour cela que je vous demandais si son contrat de mariage vous était jamais tombé sous la main.

Il dit ceci très-légèrement et en se levant pour sortir. Léon n'écoutait guère. Léon était tout entier au bonheur qui l'écrasait.

— Et je ne m'en doutais pas! répétait-il, et j'allais mourir sans savoir cela!

— Vous comprenez bien, reprit l'habit bleu, c'est un simple enfantillage, mais j'y tiens beaucoup.

— A quoi?

— A gagner mon pari.

— Mais quel pari?

— Au sujet du contrat de mariage de M. le comte de Mersanz.

La figure de Léon se rembrunit.

— Oh! mon petit, reprit Clérambault, en riant, ne prenez pas votre visage du dimanche! Il ne s'agit pas du tout de trahir les secrets du patron! La question est de savoir si le comte s'est remarié en 1827 ou en 1828.

— Et comment me ferez-vous lui parler? demanda Léon.

— Mademoiselle Maxence de Sainte-Croix, n'a rien à me refuser, répondit l'habit bleu, je la marie.

C'était plausible, surtout pour notre Léon qui n'avait pas même l'expérience d'un cinquième clerc. Aussi Léon n'était embarrassé que d'une chose :

— Je ne sais pas, dit-il en fouillant son cerveau, je ne vois aucun moyen de vérifier... pour le contrat.

— Quand vous gardez l'étude, insinua Clérambault.

— Jamais je ne garde l'étude.

— Savez-vous où est le dossier du comte de Mersanz?

— Sans doute, mais...

— Un coup d'œil est si vite jeté! On vous charge de compulser un autre dossier, n'est-ce pas? vous feignez de vous tromper...

Clérambault eut peur d'avoir dépassé le but. Léon levait sur lui un regard où renaissait la défiance. Il se hâta de poursuivre :

— Après ça, dix mille francs de plus ou de moins dans ma caisse, ce n'est pas une affaire, c'est plutôt l'honneur. Si vous ne voulez pas, dites-le franchement.

— Vouloir! murmura Léon.

— Vouloir, c'est pouvoir! prononça gravement l'habit bleu.

— Quand la verrai-je?

— Sitôt le renseignement fourni, je me charge de vous introduire. Vous passerez pour le cousin de Maxence. En somme, vous me plaisez, il n'y a pas à dire! Quand je ferais un mariage *gratis* en ma vie, où serait le mal?

— Oh! monsieur, s'écria Léon, je n'ai rien voulu promettre, parce que c'eût été contre ma conscience, mais croyez que je ne serai pas ingrat!

Clérambault lui donna, ma foi, une tape sur la joue.

— Vous êtes né coiffé, petit! dit-il avec un redoublement de bonhomie; Maxence est capable de nous enlever cette affaire-là. Voyons! est-ce entendu? Prenez votre chapeau, et en route pour l'étude!

Léon fit un mouvement pour se lever, mais il retomba sur sa chaise.

— Il y a trois jours que je n'ai mis les pieds à l'étude, murmura-t-il.

— Eh bien?

— Eh bien! je crains... Parmi ces lettres qui étaient sur la table, il y en avait une du maître-clerc.

— Vous craignez quoi? d'être remercié? demanda l'habit bleu, qui jouait précisément avec la lettre du maître-clerc.

Léon fit un signe affirmatif.

— Parbleu! s'écria Clérambault, nous allons en avoir le cœur net! Dites-moi, vous avez dû me prendre pour un fier original, quand vous m'avez vu ouvrir ainsi toutes vos lettres!

Tout en parlant, il décachetait celle du maître-clerc, et l'éloignait pour la mettre au point de sa vue presbyte.

— Voyons ce qu'il dit : Mon cher confrère...

Il mangea une douzaine de mots, puis il s'écria en aplatissant contre la table le papier énergiquement chiffonné :

— Quand je vous disais! Ma parole d'honneur, vous êtes né coiffé!

Il replaça la lettre sur le bord de la table et lut à haute voix :

« Mon cher confrère,

« Le patron n'est pas content. Vous abusez de l'école buissonnière. Je ne sais s'il cherche un prétexte pour vous éliminer, mais il m'a chargé de vous écrire que vous veilleriez à l'étude aujourd'hui et demain, de six heures à onze heures du soir, afin de mettre de l'ordre dans les dossiers.

« Vous serez seul, et nous vous souhaitons toute sorte de plaisirs.

« Charles Glayre .»

L'idée vint à Léon que c'était l'habit bleu qui avait fait écrire cette lettre, tant elle arrivait à propos!

— Non, non! parole d'honneur! fit Clérambault qui devinait sa pensée; je ne connais le Charles Glayre ni d'Ève ni d'Adam, non plus qu'aucun des petits messieurs qui décorent l'étude de Me. Souëf (Isidore-Adalbert). C'est tout simplement un coup du sort, un quine que vous gagnerez à la loterie d'amour! Morbleu! mon jeune camarade, pour la troisième fois, je vous proclame coiffé de naissance. Touchez là! j'aime les gens qui ont une étoile!

Il donna à Léon, qui restait tout étourdi, une vigoureuse poignée de main, puis il reprit :

— Voici quatre heures. A six heures, vous serez à l'étude, à onze heures vous en sortirez. Je vous attendrai rue de Babylone et nous prendrons rendez-vous pour demain matin. J'aurai prévenu Maxence. Au revoir, heureux mortel!

Il se dirigea vers la porte, mais avant d'en passer le seuil il se ravisa :

— Dites-donc! fit-il en revenant, on ne vit pas d'amour et d'eau fraîche. Je veux que vous vous présentiez demain au combat avec tous vos avantages. Voici une dizaine de louis que vous me rendrez un jour ou l'autre. Pas de compliments. A tantôt!

Il déposa l'argent sur la table et sortit.

Comme la porte se refermait, Léon entendit sur le carré une voix à lui bien connue qui disait :

— En voulez-vous?

Puis un petit éclat de rire — en même temps que le pas bruyant de l'habit bleu qui descendait l'escalier quatre à quatre.

VI

INVENTAIRE D'UN GRENIER

— Bonjour, monsieur Rodelet, dit la petite bonne femme qui poussa la porte sans façon. Ne vous faut rien cette après-dînée?

— Rien, répondit Léon.

Le regard vif et perçant de la petite bonne femme avait déjà fait le tour de la chambre.

— Un pistolet, grommela-t-elle, de l'argent sur la table! Est-ce que vous le connaissez depuis longtemps, ce particulier qui sort d'ici?

— Tenez, maman, dit Léon au lieu de répondre, je vous dois quelque chose.

— Et vous vouliez me faire banqueroute! interrompit la petite bonne femme qui regarda le pistolet.

— C'est qu'il est chargé! se reprit-elle après l'avoir examiné; n'ayez pas peur, je sais manier ces outils-là. On me parlait de vous tout à l'heure à la pension Géran.

— Qui donc? demanda vivement Léon.

— Mademoiselle Maxence de Sainte-Croix, commença la bonne petite femme.

— Et que dit-elle, mademoiselle Maxence?

— Elle dit: voici le petit jeune homme et sa jument de louage!

Léon devint blême jusqu'aux lèvres, puis tout son sang se précipita à son front.

Pensez! Maxence ne quittait jamais Césarine. C'était à Césarine que Maxence avait dit cela.

— Ah! fit-il d'une voix altérée, elles savent que je suis pauvre?

— Elles savent, répéta maman Carabosse; qui ça: elles?

— Mademoiselle Maxence, et l'autre.

— Je n'ai parlé que de mademoiselle Maxence.

Les yeux de la petite bonne femme brillaient, et Léon crut y voir une expression de moquerie. Il poussa une pièce de vingt francs jusqu'au rebord de la table.

— Peste! fit la petite femme, nous avons eu des rentrées!

— Combien vous dois-je? demanda Léon sèchement.

— Trois livres dix sous.

— Prenez!

— Et laissez-moi en repos, n'est-ce pas? ajouta la petite vieille qui eut un sourire ; ce n'est pas vingt francs que vous me devez, c'est trois livres dix sous, et je ne reçois jamais de cadeaux.

Elle prit la chaise occupée naguère par M. Garnier de Clérambault.

— Je vous ennuie, reprit-elle en s'asseyant, je vois bien cela, mais c'est que je voudrais savoir pourquoi il vous a donné tant d'argent.

Léon fronça le sourcil et se donna un air hautain. La petite bonne femme n'y parut point prendre garde. Elle mit auprès d'elle, afin d'être plus à l'aise, sa grande boîte et son panier.

— Ce n'est pas la mère qui a envoyé cela, continua-t-elle. La mère n'envoie qu'au premier du mois, et les pièces d'or doivent être rares chez elle; oh! oh! quand on a cent louis de rente et qu'on fait dix-huit cents francs de pension à son fils à Paris, reste six cents francs. Je ne sais trop si l'on vit grassement à Chartres avec cela.

Léon haussa les épaules.

— Je ne connais pas la fortune de ma mère, dit-il, mais je sais qu'elle vit dans l'aisance.

La physionomie de la petite bonne femme changeait par degrés. On eût pu voir en quelque sorte la rêverie descendre sur son front.

— Mademoiselle Ernestine Rodelet, murmura-t-elle ; une bien jolie jeune personne, en ce temps-là, et bonne, et pieuse, fille unique de banquier Rodelet, qui avait été

dans les fournitures sous l'empire, et qui comptait par millions, oui, tout comme M. le comte Achille de Mersanz, ils demeuraient au numéro 81, vous aviez deux ans, monsieur Léon.

Elle s'arrêta. Le cinquième clerc avait de la sueur aux tempes.

— Vous connaissez l'histoire de ma famille! balbutia-t-il.

— Oui, oui, fit la petite vieille, et bien d'autres histoires. Je sais l'histoire de trois maisons qui avaient chacune plus d'un étage. Le numéro 81 était la plus grande, son histoire est la plus longue.

— Vous savez que ma mère... commença Léon qui gardait les yeux baissés.

— Oui, oui, je sais cela. Et que Dieu vous pardonne si vous ne la respectez pas, monsieur Léon! Ah! il vous a donné deux cents francs! S'il vous avait donné cent mille pièces comme cela, vous ne seriez pas encore quittes tous les deux!

— Ecoutez! fit Léon au comble de l'agitation, je ne sais pas si j'ai la tête perdue, mais je ne vous comprends pas. Au nom du ciel, expliquez-vous?

— Pas à présent, monsieur Rodelet, pas à présent. Ce serait long à raconter, et il faut que vous soyez à six heures à votre étude. Jésus Dieu! il en a eu dans les mains de l'argent, cet homme-là! des familles ruinées sans ressources! et impossible de le prendre! il se met toujours à l'abri, mais que lui reste-t-il de tout cela? Il ne garde rien. Il y a derrière lui quelqu'un de plus fort que lui. Un gouffre sans fond où tout tombe et disparaît, un abîme, un diable, une femme!

— Quelque jour, s'interrompit-elle en reprenant sa boîte et son panier, nous reparlerons de tout ceci, monsieur Léon. Si je me souviens d'Ernestine Rodelet! Ah? certes, certes! au premier, sur le devant, douze domestiques, huit chevaux à l'écurie. Jamais moins de cinq cents francs à la concierge au premier de l'an. Et le numéro 81 était une bonne porte! on nouait les deux bouts en gar-

dant mille écus d'économies. Au numéro 23, ce n'était déjà plus ça, et quant au numéro 37 (bis)... Ah! dame! il y a maisons et maisons, c'est tout simple.

Elle se leva et resta un instant à regarder Léon qui avait la tête inclinée sur sa poitrine et semblait absorbé dans ses réflexions.

— Allons! allons! dit-elle en ouvrant la porte pour se retirer, je dîne en ville ce soir, et je ne serais pas étonnée si je parlais de vous. Méfiez-vous de cet homme et rendez-lui son argent. Méfiez-vous de vous-même : vous n'épouserez jamais mademoiselle de Mersanz, pour mille bonnes raisons, et ensuite parce que je ne le veux pas! Si vous avez trop grande envie de savoir ce que c'est que l'homme, allez le demander à votre mère!

La porte se referma sur elle. Léon resta seul.

Le jour où Léon avait tiré à la conscription, sa mère l'avait pris à part dès le matin. Ils étaient restés plus d'une heure ensemble. A la fin de cette entrevue, Léon embrassa sa mère, qui fondait en larmes. Il était très-pâle.

Depuis lors, jamais aucune allusion au sujet traité dans cette entrevue n'avait eu lieu ni de la part de Léon, ni de la part de sa mère. La maison devint triste. Léon eut un bon numéro au tirage : cela n'apporta point de joie.

Le lendemain du tirage, madame Rodelet se mit au lit et fit une longue maladie.

Il y avait là un secret de famille : quelque chose de douloureux et de mystérieux, un de ces deuils qu'on n'ose point porter au dehors. Madame Rodelet avait attendu jusqu'au dernier moment pour mettre Léon dans la confidence; il est des heures dans la vie où la loi se charge elle-même de soulever tous les voiles; en face de ces solennités, on ne peut pas reculer.

Léon sut qu'il ne portait point le nom de son père et qu'il était enfant naturel. Sa mère s'humilia devant lui.

Mais ce ne fut qu'un instant, car elle lui dit .

— Si je savais que cet aveu dût me faire perdre l'autorité sacrée que j'ai sur vous, j'aimerais mieux mourir.

Léon baisa les mains de sa mère en pleurant. Il aimait sa mère. Cependant l'orgueil qui était en lui saignait. Il demanda si quelqu'un au monde avait ce secret. Madame Rodelet lui répondit : Personne ; personne, excepté les auteurs du crime.

Ce fut à dater de cette époque que Léon prit dégoût de la maison. Il ne pouvait souffrir la société de ceux qu'il avait connus quand il était heureux. On se fait de ces illusions blessantes : Léon croyait que tous ses amis lisaient maintenant son malheur sur son visage. Il songea à venir à Paris, non point par amour pour Paris, mais par haine pour la ville de Chartres.

Sa mère lui dit alors pour la première fois :

— Nous ne sommes pas riches.

Elle ne s'expliqua pas davantage, et quand elle dut céder aux instances de Léon, elle lui annonça que dans aucun cas, sa pension ne pourrait monter au-dessus de dix-huit cents francs par an. Léon trouva cela superbe.

La petite bonne femme était, à ce qu'il paraît, très-bien renseignée sur la position de madame Rodelet, car elle avait chiffré son revenu avec une rigoureuse exactitude. Les dix-huit cents francs prélevés, la mère de Léon gardait six-cents francs pour vivre.

De l'histoire de sa famille, Léon ne savait que deux faits bruts et sans détails : la ruine de son aïeul et la chute de sa mère. Ces deux faits se liaient en ce sens que la même main avait frappé les deux coups. La veille de son départ pour Paris, Léon fit des questions.

Madame Rodelet se retrancha derrière son état de souffrance pour ne point répondre.

Léon partit. Une lettre de recommandation de sa mère lui ouvrit l'étude de maître Souëf. Maître Souëf avait évidemment connu sa mère en des temps meilleurs pour elle. Cependant, maître Souëf ni personne ne laissa jamais échapper un mot qui pût donner prétexte à des questions.

Nous savons à quel genre de travail Léon s'était livré depuis son arrivée à Paris. Son notaire guettait depuis longtemps l'occasion de le renvoyer au pays chartrain.

Pour juger Léon Rodelet en une seule fois, il suffit de se mettre ici à sa place. Figurez-vous un jeune homme ayant pénétré à demi le secret de sa propre vie et placé tout à coup en face d'une personne qui se vante de posséder ce secret tout entier. Neuf sur dix prendront la personne au collet et ne lâcheront prise qu'après victoire. Léon était le dixième.

Léon fut frappé d'une chose surtout. Sa mère lui avait dit : tout le monde ignore notre malheur, et voilà que sa mère se trompait ! Il fut atterré ; il laissa partir la petite vieille. Quand elle fut sortie, il voulut courir après elle, et il ne courut pas.

Parce qu'il y avait une circonstance qui mettait pour lui tout le reste dans l'ombre. La petite vieille lui avait dit : Vous n'épouserez pas Césarine de Mersanz ! Qu'en savait-elle ? Elle avait ajouté : Je ne veux pas ! Qu'y pouvait-elle ? Quoi de commun entre l'héritière de tant de millions et ce pauvre être, plastron des petits enfants du quartier, qui gagnait sa vie à vendre des plaisirs et des pommes d'api ?

Léon songeait. Il allait d'une chose à l'autre.

La petite vieille lui en avait dit, par le fait, bien plus long que sa mère elle-même. Rodelet le père avait eu des millions. Cet homme qui avait mis deux cents francs sur la table était mêlé au roman de famille, et son rôle semblait avoir été funeste.

Mais il avait promis d'introduire Léon à la pension Géran, et la petite bonne femme avait dit au contraire : Je ne veux pas !

Entre ces deux-là, le choix de Léon ne pouvait être douteux.

Léon n'avait pas de pendule, mais il savait se guider d'après le soleil. Six heures approchaient. Léon secoua la tête brusquement, comme un homme qui veut chasser d'autorité des pensées obsédantes. Il avait juste assez de

force pour nouer ainsi un bandeau sur les yeux de son âme.

— Je la verrai, pensa-t-il, tandis que son cœur battait à se briser dans sa poitrine, je lui parlerai. Que lui dirai-je?

Grave question. Il prit le paquet de ses lettres et jeta au pistolet un regard de dédain. Il fit même sauter dans le creux de sa main les pièces d'or. Que de promenades à cheval pour ces deux cents francs?

— Voir la date d'un contrat, se dit-il répondant à un vague reproche de sa concience, ne voilà-t-il pas un grand crime!

En donnant un tour de clef à sa porte, il entendit à l'étage supérieur la petite vieille, qui chantait de sa voix flutée, mais fraîche encore et douce, malgré sa portée aiguë.

Il s'arrêta, prêt à monter, mais il ne monta pas.

— Bah! fit-il, je n'ai plus que le temps de me rendre à l'étude. Et d'ailleurs, quand je saurais, à quoi cela m'avancerait-il.

La rue Neuve-Plumet est à deux pas de la rue de Babylone. En quelques minutes, Léon fut à la porte de l'étude. Ses collègues étaient au grand complet; ils attendaient pour voir s'il viendrait.

— Ah! ah! vous voilà, monsieur Rodelet, dit le premier clerc, vous avez fort bien fait de venir; le patron, je ne dois pas vous le dissimuler, est mécontent, fort mécontent.

— Aussi, reprit le second clerc, M. Rodelet ne fera pas mal de soigner la besogne dont le patron l'a chargé.

— Quelle besogne, demanda Léon?

— Il s'agit d'épousseter les cartons sans rien déranger. Au plaisir de vous revoir?

Les clercs sortirent l'un après l'autre en riant.

C'était une belle et bonne *charge* qu'on faisait à Léon.

Il ne songea même pas à cela. Il était maître de l'étude. Tous ces cartons qui tapissaient les murailles depuis le lambris jusqu'au plafond étaient à lui.

Il prit le plumeau et l'échelle, comme s'il n'eût jamais fait autre chose de sa vie, et monta droit au dossier de M. le comte de Mersanz.

La petite bonne femme chantait toujours dans sa chambrette du sixième au-dessus de l'entresol. Elle savait toutes sortes de chansons qui n'étaient pas nouvelles. En chantant, elle se démenait, car elle était pressée, et souvent elle s'interrompait pour se dire :

— Deux cents francs ! Pourquoi lui a-t-il donné deux cents francs?

Cela l'intriguait, sans cependant qu'il y eût en elle aucune inquiétude.

— Il veut savoir sans doute le détail des biens de Mersanz, pensait-elle ; ah ! il en pourra compter des châteaux, des fermes, des futaies ! que sais-je moi ! Mais après, en sera-t-il plus avancé ?

C'est étonnant, ce qu'on peut mettre d'objets dans la chambre la plus exiguë. Celle de la petite vieille était pleine comme un œuf, mais sans trop d'encombrement. Tout y était net et propret; vous n'y eussiez pas trouvé un grain de poussière.

Les meubles consistaient en une couchette de noyer bien ciré, un guéridon, trois chaises et deux coffres qui tenaient à eux seuls la moitié de la chambre. Les ornements ne manquaient pas. Il y avait tout autour des murailles une profusion de petites estameps coloriées représentant toutes des militaires. Vous eussiez dit le réduit d'un invalide de la grande armée, d'autant mieux qu'on voyait, au-dessus d'un petit poêle à cuisine, placé dans l'enfoncement de la fenêtre mansardée, un briquet de fantassin, des baguettes de tambour et une aiguille à dé-

boucher la lumière des fusils, avec sa chaînette de cuivre.

Un bonnet de police couronnait ce trophée.

Dans la ruelle du lit, composé d'un simple matelas, manquant d'embonpoint et très-aplati par l'usage, mais entouré de rideaux de coton blancs comme la neige, un bénitier était pendu avec sa branche de buis. Sous le bénitier il y avait une image de la Vierge.

La petite vieille était bonne chrétienne.

La demie de six heures venait de sonner à la caserne de Babylone. Encore un avantage que nous allions oublier de noter : la petite bonne femme n'avait pas besoin de pendule ; elle était entre deux horloges, celle de Babylone et celle des Invalides, deux horloges militaires. Elle n'en usait que modérément, parce qu'elle aimait mieux régler sa vie par le son des tambours.

— Je suis en retard, dit-elle en soulevant le couvercle d'un de ses grands coffres ; pas habillée, et le temps qu'il faut pour aller à la barrière des Paillassons! Ah! je ne vendrai rien ce soir, cela coûte cher de dîner en ville!

Le coffre contenait de belles piles de plaisirs, passés l'un dans l'autre et arrangés avec un soin minutieux. La petite bonne femme chargea sa boîte et prit dans un coin du coffre ce qu'il fallait de fraîches pommes d'api, bien couchées dans des feuilles de papier blanc, pour emplir son panier.

— Là! fit-elle, demain, je verrai si mademoiselle Maxence a bien dormi. Je parie que celle-là ne m'achètera plus de devises!

Elle referma son coffre et s'accouda dessus.

— Cette Maxence a compris! murmura-t-elle toute rêveuse ; comme elle a embelli depuis un an! J'ai vu le comte la dévorer des yeux l'autre jour. Saperlotte! je ne veux pas que Béatrice pleure, pauvre belle créature!

Une larme vint au bord de sa paupière, mais un sourire malin la sécha.

— Quoique ce ne serait pas mal, reprit-elle, de faire endêver un peu le père Roger. Il ne l'a pas volé, mais je lui réglerai son compte quelque jour à M. le capitaine!

Elle traversa la chambre pour gagner le côté de la fenêtre où était le second coffre, et dit encore :

— Je ne peux pas avaler les deux cents francs, moi! Pour sûr, il y a un coup monté. Il employa ainsi un grand nigaud de jeune homme dans l'affaire du numéro 81.

Ce pronom *il* se rapportait sans doute à l'habit bleu qui avait donné les deux cents francs.

Le contenu du second coffre ne ressemblait nullement à celui du premier. Les fillettes de la pension Géran ne l'eussent assurément point fouillé avec le même plaisir; mais pour la petite bonne femme c'était tout le contraire; elle aurait donné dix coffres pleins de pommes d'api, vingt coffres pleins de plaisirs, pour les bragas bizarres et disparates qui s'offrirent à sa vue quand le couvercle fut soulevé.

Il y avait d'abord un de ces petits berceaux à la main dont l'habitude se perd, mais que portaient autrefois les Alsaciennes voyageuses quand elles allaient par les campagnes au temps de la moisson, un de ces berceaux que nous avons vus, dans les estampes de l'époque impériale, au bras des jeunes vivandières suivant l'armée; il y avait ensuite un costume complet de vivandière avec le jeu de timbales en étain et le baril peint en rouge et en bleu; il y avait un pompon jaune, un sac de soldat, une boîte de carton contenant une croix d'honneur.

Il y avait un mouchoir de batiste, taché de larges gouttes de sang noirci par les années. Ce mouchoir portait des initiales timbrées d'une couronne de comte.

Il y avait un biscaïen et un éclat d'obus, un bout de tresse de dragon, une cartouchière russe, un hausse-col d'officier avec un trou de balle au milieu, une pièce d'or enveloppée avec soin dans du papier.

Et bien d'autres choses également curieuses. C'était un musée guerrier. La petite bonne femme avait peut-être vu nos grandes batailles.

Il fallait bien qu'il y eût un motif à cette étrange ma-

nie qu'elle avait de se mettre au pas de tous les régiments qui passaient.

Outre le *musée*, le coffre contenait les hardes de la petite vieille, mais sa garde-robe n'était pas envahissante. A part sa toilette de tous les jours, elle n'avait qu'un casaquin, une jupe et quelques chemises.

Nous ne pouvons cependant omettre, en parlant de toilette, un écrin contenant une boucle en brillants, qui devait être fort étonnée de se trouver en pareille compagnie.

La petite bonne femme avait ouvert son coffre pour y prendre son casaquin des jours de fête, sa jupe habillée et une chemise blanche. Il n'y avait qu'à la voir pour deviner que sa toilette ne devait pas être longue. Mais il est des souvenirs qui absorbent et des objets qui réveillent invinciblement le souvenir.

Chaque objet contenu dans le coffre présentait un symbole, une longue histoire était là en abrégé. Elle commençait au baril rouge et bleu de la vivandière. — Le dénouement, c'était peut-être ce louis d'or si soigneusement enveloppé.

— Il y en a fichtrement qui seraient morts! dit-elle en posant son poing sur sa hanche d'un air fanfaron; mais je suis en vie, et, jour de Dieu! les deux enfants auront du bonheur!

Elle frappa sur le baril en continuant :

— Ça a roulé! il faisait plus chaud qu'à vendre du plaisir! Quand il fallait porter ça d'un côté, le berceau de l'autre, on en avait assez. Ran, plan, plan, ran, plan, plan! Et la grosse caisse, et le canon! Est-il Dieu possible qu'il ait couché là-dedans! C'est si petit, ce berceau, il est si grand!

Nous pouvons affirmer que cet autre pronom *il* ne se rapportait plus à l'habit bleu.

— Et pourtant, reprit-elle attendrie, il me semble qu'il est encore là! il était beau, je ne sais pas s'il a jamais pleuré. Du plus loin que je me souvienne, je vois son cher sourire!

Elle toucha le berceau comme une relique sainte, puis elle approcha le petit oreiller de ses lèvres.

— Oui, oui! s'écria-t-elle avec un mouvement d'exaltation; les enfants seront heureux!

Elle tira de sa poche quelques francs, fruit de sa recette du jour, et les déposa dans un coin du coffre où il y avait déjà un petit tas d'argent.

— En attendant, dit-elle, j'ai suffi à tout par la grâce du bon Dieu! Il n'a jamais manqué de rien. Il en sait aussi long que son général. Pourquoi ne l'aimerait-elle pas, puisqu'il est beau comme un ange, et spirituel aussi, personne ne peut dire non, et brave et bon!

Un roulement de tambour se fit entendre dans la cour de la caserne de Babylone. La petite bonne femme releva la tête.

— Charge en douze temps! s'écria-t-elle; je la sauverai, la chère créature, quand le diable y serait! et je le marierai, lui. Ah! mais! avec une des plus riches héritières de France et de Navarre! En avant, marche!

D'un tour de main, elle prit tout ce dont elle avait besoin dans le coffre et laissa retomber le couvercle avec bruit. Une minute après, elle était en jupons, chantant Fanfan la Tulipe à pleine voix. Au bout d'une autre minute, elle chantait *Malbrough s'en va-t'en guerre*, et achevait de s'habiller.

Elle se regarda dans un petit miroir accroché contre la fenêtre.

— Dire qu'on a été jeune et la plus jolie fille de l'armée française! dit-elle, non sans une légère nuance de regret; ah! bah! il y a si longtemps, que je ne sais pas pourquoi je m'en souviens encore!

Elle jeta sur ses cheveux blancs bien peignés un bonnet de mousseline brodée et drapa sur ses épaules un petit châle aux couleurs trop éclatantes. Malbrough était fini, elle avait entonné la *Mère Michel*.

Au moment de partir, elle cessa tout à coup de chanter. Sa physionomie devint sérieuse. Elle appuya sa main contre sa poitrine.

— Comme mon cœur bat ! se dit-elle ; c'est que je vais le voir. Ce garçon-là me rendra folle.

— Le voir, répéta-t-elle s'accoudant sur le coffre fermé, le voir tout mon content ! toute une soirée ! Pour ça on ne peut pas se faire trop belle, pas vrai ?

Elle souleva le couvercle et prit l'agrafe de diamants qu'elle attacha en guise de broche sur son casaquin de grosse laine.

— C'est égal, c'est égal, fit-elle, cédant à l'extrême mobilité de sa nature et revenant pour la troisième fois à sa première pensée, ces deux cents francs-là me chiffonnent, c'est le prix d'un marché.

Elle ferma sa porte et descendit l'escalier. Quand elle passa devant la loge de la concierge, celle-ci lui demanda :

— Où donc allez-vous comme ça en grande tenue, maman Carabosse ?

La petite bonne femme la regarda d'un air absorbé. Elle n'avait fait que songer aux deux cents francs depuis son septième étage jusqu'au rez-de-chaussée.

Au lieu de répondre à la concierge, elle se frappa le front tout à coup et s'écria :

— Le contrat de mariage ! Je parie vingt sous qu'il s'agit du contrat de mariage !

Elle prit sa course comme si le feu eût été à la maison.

La portière referma son vasistas et dit aux courtisans qui emplissaient sa loge :

— La pauvre maman Carabosse a un *toc !* La tête n'y est plus. Avez-vous vu comme elle est fagotée ? Elle a fait crédit pour des pains au beurre au clerc du *cinquième*, et les locataires se plaignent qu'elle cause toute seule dans son grenier.

Les courtisans de la portière, *servum pecus*, répétèrent en chœur :

— La tête déménage. La pauvre maman Carabosse a un *toc !*

VII

LA BARRIÈRE DES PAILLASSONS

Voici bientôt quatre ans que Paris apoplectique a fait éclater l'enceinte de l'octroi.

Le moment est bien choisi pour illustrer — si faire se peut — la plus humble de toutes ces anciennes barrières qui ne sont plus. C'était assurément un des lieux les moins connus du monde. Elle figure sur tous les anciens plans officiels, et cependant elle n'a jamais existé, c'est-à-dire elle n'a jamais été ouverte. Elle consistait en un seul pavillon d'architecture baroque, enclavé dans le mur d'enceinte et flanqué de deux jardinets humides qui ne réussissaient point à l'égayer. Ce pavillon était situé à l'extrémité de l'avenue d'Harcourt, entre les barrières de Sèvres et de l'École. C'était le point de l'enceinte le plus voisin des Invalides. Sans doute cette raison motiva la construction de la barrière projetée ; mais comme elle se fût ouverte sur des marais complétement déserts, on y renonça.

Presque en face du bâtiment qui portait le nom de barrière des Paillassons, de l'autre côté du boulevard extérieur, débouche la ruelle Saint-Fiacre, maintenant inhabitée. Elle va du boulevard à la rue de l'École.

Tous ceux qui ont fait à Paris leur cours de droit ou de médecine avant 1840, savent que le *château de la Savate*, tenu par Jean-François Waterlot, dit Barbedor, était situé dans cette ruelle.

Le château de la Savate était une grande vilaine masure, bâtie en bois, mais qui avait je ne sais quel caractère farouche et mélancolique. Barbedor savait des his-

toires terribles qui s'étaient passées au château sous la Terreur et en d'autres temps. Je crois que ce château avait été construit expressément lors de la régularisation des octrois, pour favoriser une vaste entreprise de contrebande.

Le château était une guinguette. On y vendait du vin à six sous le litre; mais ce Barbedor, maître homme s'il en fut, avait plusieurs genres de clientèles. Quand on voulait, on avait au château de la Savate des glaces comme à Tortoni, des truffes comme chez Véfour!

Barbedor était membre de la société des *Forts-et-Adroits*.

Les *Forts-et-Adroits* sont des citoyens honorablement musclés, qui font argent de leur vigueur et travaillent en public. Ils s'intitulent volontiers *artistes*. Il n'ont pas moins de droits à cette glorification que les vétérinaires et les gens qui remplissent au théâtre les rôles importants de vague, de canon ou de chaise de poste dans la coulisse. Les *Forts-et-Adroits* peuvent, du reste, pratiquer un état manuel ou autre comme tout le monde; mais dès qu'il s'agit de travailler pour tout de bon, ils mettent généralement de côté leur adresse : ce sont les paresseux par excellence.

A Paris, ce sont eux presque toujours, ces artistes, qui continuent dans le ruisseau le rôle grotesquement travesti des chevaliers errants d'autrefois. Il protégent et se battent. Ceci n'a pas lieu gratis.

Pour un mot de plus que nous allions écrire, il nous a semblé tout à coup que cette page prenait couleur de boue.

Il y en a pourtant d'honnêtes, à ce qu'on dit.

Les *Forts-et-Adroits* s'appellent aussi *Bons-Hommes* quand ils se bornent à pratiquer la lutte ou la gymnastique.

A part les lutteurs de profession, la société des Forts-et-Adroits compte d'innombrables adeptes. C'est une véritable franc-maçonnerie qui comprend les boxeurs anglais natifs de Basse-Bretagne, les professeurs d'*adresse fran-*

çaise, les héros de la canne, du fleuret, du bâton, pointe, contre-pointe, et même de la danse de salons.

Il y a une chose faite pour étonner profondément les esprits simples comme le vôtre ou le mien. Les *Forts-et-Adroits*, d'après leurs statuts, se doivent mutuellement secours et assistance dans toute bagarre. Contre qui, bon Dieu? contre les maladroits et les faibles?...

Le château de la Savate, domaine de Jean-François Waterlot, dit Barbedor, avait emprunté son nom à un genre de force et d'adresse bien connu sous le règne de Louis-Philippe. On appelait alors *savate* ce qui se dit maintenant plus poliment *chausson :* c'est l'art de prodiguer au prochain des coups de pied dans la figure, — ou *boxe française.*

Ne plaisantons pas : ceci touche au sport. Tout vrai gentleman peut tendre la main à un boxeur. A la salle Montesquieu, aujourd'hui convertie en établissement de bouillon philanthropique, il y avait de respectables messieurs, protecteurs éclairés des arts, qui venaient avec leurs décorations et leurs cheveux blancs donner des tapes amicales sur les muscles grand-dorsaux des athlètes.

Voilà pourquoi Waterlot avait souvent l'occasion de servir à ses pratiques des fromages glacés et des truffes dans ce château de la Savate, où se consommaient tant de vin bleu, tant de veau froid et tant de pommes de terre frites.

Barbedor avait une salle. Barbedor donnait des assauts. Il était de bon ton de connaître Barbedor. Son public ordinaire se composait d'ouvriers et d'étudiants, mais le boulevard de Gand faisait parfois l'école buissonnière pour assister à ses fêtes, et il y avait des coins de la salle où l'on parlait le pur anglais des jockeys.

Vers la fin de 1840, on commença à donner des assauts réguliers au Casino du boulevard Montmartre et ailleurs. La barrière des Paillassons, si aimable qu'elle fût, se trouvait un peu éloignée du centre. Peu à peu, les virtuoses du château de la Savate désertèrent; sa clientèle cossue les avait devancés. Barbedor avait déjà disparu de la

scène du monde. Son successeur fit faillite. Le château, acheté par les maraîchers voisins, fut démoli un beau jour. A la place où il était, jamais la charrue du laboureur ne fera sonner les casques des héros, mais le soc y rencontrera longtemps des marmites cassées et des tessons de bouteilles.

En 1836, c'était l'ère de gloire pour le castel de Barbedor. La devanture, d'aspect pauvre et mélancolique, avait été badigeonnée à neuf; on avait mis une petite balustrade en treillage vert des deux côtés de l'allée étroite qui conduisait de la ruelle Saint-Fiacre à la porte principale. La porte elle-même avait eu deux couches de peinture jaunâtre et l'enseigne représentant deux hommes demi-nus, dont l'un lançait un coup de pied à l'oreille de l'autre, étalait en outre huit belles majuscules richement rechampies qui formaient le nom de Barbedor.

Il y avait eu encore d'autres embellissements dont le but semblait difficile à saisir. Barbedor avait fait construire un petit péristyle en bois et en plâtre devant l'arrière-façade, sur le sentier perdu qui rejoignait fortueusement la rue de l'École, à travers les terrains. Quelques tilleuls naïfs avaient été plantés là en quinconce. Point d'enseigne de ce côté; c'était comme un second logis, distinct de l'établissement principal, et pour quiconque ne connaissait point l'autre façade de cet important édifice, la maison se présentait honnêtement et modestement, comme un de ces innocents cottages qui émaillent le pourtour de Paris. C'était blanc, c'était bête, c'était bourgeois à faire plaisir.

Les gens qui cherchent une signification à toute chose prétendaient que Barbedor allait se marier, et qu'il avait construit cet appendice mignon pour y abriter son bonheur conjugal.

En attendant, Barbedor vivait seul; il avait eu jadis avec lui un neveu du nom de Jean Lagard, qui était son élève; mais Jean Lagard l'avait quitté pour courir le monde.

Barbedor était un très-gros homme, mangeant et bu-

vant abondamment. Il passait les trois quarts et demi de sa vie assis sous un tilleul malade qui était au-devant de sa porte. Une table ronde, dont le pied se fichait dans le sol, supportait sa pipe, sa blague et son pot de bière. Du matin au soir, il vidait la cruche bien des fois; sa pipe n'avait jamais le temps de refroidir.

A voir, sous sa veste de marchand de vin, cette masse de chair obèse et déformée, vous eussiez certes pensé que les jours de force et d'adresse étaient passés pour Jean-François Waterlot, dit Barbedor. Son aspect excluait toute idée d'agilité.

Son aspect trompait.

Bien qu'il approchât de la soixantaine, Barbedor retrouvait au besoin ses muscles sous sa graisse. Il boxait comme un ange et battait le fameux Lazarus à plate couture. Il était agile à la manière de l'ours; c'était burlesque à voir, mais terrible. Au bâton à deux mains il éclipsait Leboucher de Rouen et tenait tête à Trincart, le boiteux, qui est le Roland des paladins de *la Trique*. Les maîtres du sabre et de la canne avaient peur de lui. Il n'avait trouvé en sa vie que notre Garnier de Clérambault pour lui rendre des points au jeu du fleuret.

La moralité de Barbedor ne passait pas pour être aussi robuste que sa constitution physique; néanmoins il n'avait jamais eu de démêlés sérieux avec la justice. La préfecture tolérait son établissement, et il méritait cette faveur par son extrême prudence. Jamais aucune rixe n'avait lieu au château de la Savate; dès que le diapason des voix s'élevait dans la salle basse qui servait de cabaret, Barbedor jetait tout le monde dehors et fermait boutique.

Il avait des cabinets. Ce qui se passait dans les cabinets ne faisait pas de bruit.

En somme, dans ce quartier perdu et très-dangereux après la brune tombée, le château de la Savate était plutôt une sécurité qu'un péril.

Barbedor, ancien soldat, menait sa maison militairement; il avait un chef, deux marmitons et quatre gar-

çons, sauf les jours d'extrà. Comme son casuel était très-capricieux, les fournisseurs de la rue de l'École lui avaient consenti des abonnements. Il avait tout ce qu'il voulait à la minute et ne payait que les objets consommés. Sa maison marchait, et l'on peut dire que si son neveu Jean Lagard avait voulu revenir au bercail, Barbedor eût été un fort-et-adroit parfaitement heureux.

En franchissant la porte du château, on entrait dans le cabaret. Une cloison mobile séparait de la salle cette pièce qui servait de parterre les jours d'assaut. La salle était une manière de grange, soutenue par des piliers de bois peints en jaune. Elle était tout entourée de trophées composés d'armes d'assaut, de duel et de guerre, depuis le briquet du fantassin jusqu'à la latte hautaine de cuirassier, en passant par les fleurets, épées, bâtons, bancals, etc. Les gants fourrés, les masques et les plastrons complétaient le coup d'œil. Entre les trophées se voyaient bon nombre de ces estampes si pleines de caractère qui servent de diplôme aux forts-et-adroits.

Au premier étage du château étaient les cabinets pour bombances; au second, le logis des maîtres et des serviteurs. Mais la topographie intérieure était loin d'être aussi simple que cet exposé pourrait le faire croire; c'était aux deux étages un véritable dédale de couloirs et de corridors où Jean-François Waterlot, malgré sa force et son adresse, se perdait parfois lui-même quand il avait remplacé la bière par l'eau-de-vie.

Nous terminerons cette monographie du château de la Savate en disant que la clientèle de Jean-François Waterlot n'avait droit qu'à l'entrée officielle, donnant sur la ruelle Saint-Fiacre.

L'autre, celle qui s'ouvrait sur le Marais, était toujours fermée, ce qui ne contribuait pas peu à lui garder cette physionomie décente et un peu triste que nous avons indiquée

Le soir du jour où commence notre histoire, vers six heures et demie, Barbedor était seul au-devant de sa porte, fumant paisiblement et buvant sa bière. Les four-

neaux refroidissaient dans la cuisine; il n'y avait personne au cabaret, personne dans les cabinets. Le chef parlait déjà de renvoyer la viande au boucher, les légumes à la fruitière, et les deux aides somnolents rêvaient la volupté d'une longue nuit. Les garçons, plus éveillés, jouaient au bouchon sous les marronniers.

Barbedor réfléchissait.

— La routine! se disait-il avec amertume, la routine, le chemin battu, quoi! ils vont à la barrière de l'École, ils vont à la barrière de Sèvres, c'est un pli pris. Pourquoi? Parce que la chambre des députés s'occupe de cinquante millions de bêtises, au lieu de percer la barrière des Paillassons, voilà!

Barbedor ôta sa pipe de sa bouche et but sa choppe d'une seule lampée.

— J'ai fait des pétitions, reprit-il, j'ai dépensé du temps et de l'argent, mais on se moque des gens qui ont des idées. La routine! celui qui a inventé la vapeur est mort sur la paille, moi j'ai inventé la barrière des Paillassons, nom d'un cœur! On attendra après ma mort pour dire : C'était pourtant un garçon qui avait du toupet!

— Vous n'espérez personne, patron? demanda le chef par la fenêtre de la cuisine.

Hors barrière et même dans certaines latitudes parisiennes, espérer est le synonyme mignon d'attendre.

— J'espère toujours du monde, répliqua Barbedor sans se retourner; est-ce que ce n'est pas une honte, Casseur, ma fille, de voir comme ça le dôme par-dessus le mur d'enceinte, à deux pas, et de dire qu'il faut passer par une de ces deux coquines pour y aller!

Le chef se nommait M. Ponfoux, dit Casseur. C'était bien le moins que le chef du château de la Savate fût un fort-et-adroit.

Quant aux *coquines* dont parlait Jean-François Waterlot, c'étaient les barrières de l'École et de Sèvres, ses voisines, ses ennemies!

Dire ce qu'il y avait de haine dans le cœur de Barbedor contre les barrières de Sèvres et de l'École est impossible.

— Si la police avait voulu me permettre les combats de coq, pensait Barbedor, ça amuse les gens de l'autre côté de l'eau, je vous demande de quoi se mêle la police! des coqs! elle mange bien du poulet, la police! C'est un fait, ça, tout de même, s'interrompit-il en hochant la tête, je ne suis pas superstitieux, mais n'y a pas à dire : depuis que mon vaurien de neveu, Jean Lagard, m'a planté là, j'ai la malechance!

Il essaya de rebourrer sa pipe qui lui brûla les doigts.

— C'est le Clérambault qui est la cause de ça, reprit-il, et c'te femme. Voilà des années qu'ils me promettent ma fortune. Si mes oreilles s'échauffent une bonne fois!

Il emplit sa choppe et se mit à boire lentement.

— Ah! fit-il, je ne verrai pas percer ma barrière!

Son front s'inclina sous cette pensée décourageante. Puis, je ne sais quelle lueur passa dans son esprit. Il revit par le souvenir ces jours radieux où le château de la Savate était le rendez-vous de la *meilleure société!* Les assauts faisaient salle comble; il y avait des Anglais qui venaient parier des tas de guinées. Jean Lagard, à la fleur de l'âge, boxait comme Adams, Jean Lagard luttait comme Ture ou Lebœuf, ces athlètes oubliés.

Il y avait quatre ou cinq ans de cela. Un soir que Jean Lagard était accoudé sur la barre de sa fenêtre qui donnait sur le bosquet des marronniers, il entendit que Barbedor causait en bas avec quelqu'un. Il reconnut la voix de sa marraine. La marraine de Jean Lagard était notre bonne amie, la petite marchande de plaisirs.

— Mon cousin, disait-elle, car elle avait réellement des liens de parenté avec Barbedor, mon cousin, je sais ce qui se passe chez vous aussi bien et mieux que vous ne le savez vous même. Si je voulais, je vous dirais pourquoi vous avez mis les maçons là-bas sur vos derrières.

Barbedor tressaillit.

La bonne femme baissa la voix pour continuer :

— La marquise vient souvent; Garnier aussi; vous vous mettez dans de mauvaises affaires.

Mais Barbedor s'était remis de son trouble. Il haussa les

épaules et se prit à siffler un air en vogue au théâtre du Mont-Parnasse.

— Vous ne connaissez pas ces gens-là, mon cousin, poursuivit la petite bonne femme.

Jean Lagard, bon garçon sans souci, n'était pas de ceux qui écoutent aux portes, mais sa marraine avait toujours été sa meilleure amie et d'ailleurs le sujet l'intéressait tout particulièrement. Il détestait cette femme qu'on appelait la marquise et son acolyte éternel, M. Garnier de Clérambault.

Quand ceux-ci venaient chez Barbedor, ils s'entouraient d'un grand mystère. Ils arrivaient séparément. Ils avaient seuls le privilége d'entrer par la petite porte neuve qui s'ouvrait sur les cultures. Clérambault avait sa voiture qui l'attendait au bout de la rue Saint-Fiacre, sur le boulevard extérieur. Le coupé de la marquise stationnait rue de l'École.

Et Barbedor, depuis quelque temps, prenait des airs d'importance. Il négligeait la force et l'adresse. Les Hercules se plaignaient de son froid accueil. Il parlait à mots couverts de fortune faite et du percement prochain de la barrière des Paillassons.

En ce temps-là, Jean Lagard était amoureux. Vous l'eussiez peut-être deviné en le voyant accoudé ainsi, le soir, sur l'appui de sa croisée, regardant tomber la brune, écoutant le vent chanter dans le feuillage des marronniers. Jean Lagard avait pour *connaissance* une jeune fille sans père ni mère, qui brodait en chambre dans la rue de Sèvres.

Elle était honnête ; Jean Lagard comptait l'épouser et avait déjà pris là-dessus l'avis de sa marraine. La petite bonne femme avait dit :

— Épouse, si elle t'aime.

Jean Lagard, nature fanfaronne et confiante, n'avait aucun doute à cet égard. Cependant, depuis une semaine, il voyait du changement dans le caractère de la jolie brodeuse. On eût dit qu'un élément nouveau était venu dans

la vie de Justine. Elle passait plus de temps à sa toilette, et le métier chômait bien souvent.

C'était à cela que Jean Lagard réfléchissait, quand il entendit et reconnut la voix de la petite bonne femme causant avec Barbedor. Ils s'éloignèrent, marchant lentement tous deux sous les marronniers. Quand ils se rapprochèrent, c'était Barbedor qui parlait. Il disait :

— Ce sont des choses au-dessus de votre portée, ma cousine. La fin justifie les moyens, pas vrai? Que résulte-t-il de tout cela? de beaux et bons mariages. Est-il défendu de ramasser de quoi en faisant le bien?

— Le bien! répéta la petite bonne femme, ce n'est pas faire le bien que d'être complice d'une tromperie. Cela se découvrira un jour ou l'autre, voilà déjà trois nièces que cette femme-là marie; les autres étaient ses nièces comme celle-ci, j'en suis sûr! Et avez-vous bien le cœur de chagriner ainsi le pauvre Jean Lagard, qui l'aime comme un fou?

Jean tressaillit à sa fenêtre et devint tout oreilles.

— J'empêche mon neveu de se casser le cou, voilà! répondit Barbedor d'un ton bourru.

— Mon cousin, mon cousin! répliqua la petite bonne femme, dont la voix prit des inflexions sévères, je vous ai dit de quoi ils sont capables tous les deux. Vous savez l'histoire du numéro 81, vous savez l'histoire du numéro 37 bis!

Barbedor fit un geste d'impatience.

— Si on écoutait tous vos cancans... commença-t-il.

Jean Lagard vit la petite bonne femme s'arrêter et se redresser.

— En sommes-nous là? reprit-elle vivement. On peut être honnête dans tous les métiers, mon cousin Jean-François. Le vôtre n'a pas bonne odeur; mais je vois bien que vous voulez en choisir un pire. C'est bon : vous êtes d'âge à vous conduire. Cherchez des nièces à madame de Sainte-Croix, prêtez votre logis à ses coquineries...

— Ah! s'écria Barbedor exaspéré, je ne m'étonne plus si le cousin Roger, votre homme, vous a plantée là dans

le temps! Nom d'un cœur, j'irais au diable, moi, pour ne plus vous voir ni vous entendre!

La petite bonne femme resta muette un instant. Jean Lagard crut la voir porter la main à ses yeux comme pour essuyer une larme. Ce fut d'une voix ferme, néanmoins, qu'elle répartit :

— Que Dieu pardonne à mon mari comme je lui ai pardonné! Quant à vous, Jean-François, j'ai cru vous devoir un bon avis, vous l'avez mal reçu : ça vous regarde. Je ne dirai rien à mon filleul, parce qu'il fêlerait quelque tête et peut-être la vôtre. Adieu!

La petite bonne femme s'en alla.

Jean Lagard était tellement stupéfait qu'il ne songea même pas à courir après elle. Que signifiait tout cela? et comment Justine, sa promise, s'y trouvait-elle mêlée?

Casser des têtes! Jean Lagard n'était pas à cela près; mais pourquoi?

Son cerveau travaillait. Il se demandait surtout, mais bien inutilement, ce que signifiaient ces paroles prononcées avec tant d'amertume :

— *Cherchez des nièces pour madame de Sainte-Croix.*

Des nièces! et pour quel genre de coquinerie Barbedor prêtait-il sa maison?

Celui-ci, après le départ de la petite bonne femme, continuait d'arpenter le bosquet comme un furieux.

— Carabosse! grommelait-il; de quoi se mêle-t-elle, celle-là! Un mariage est un mariage. Où est la loi qui défend de faire des mariages? On ne peut donc plus gagner sa vie? Et la barrière des Paillassons se percera donc toute seule?

Une demi-heure après, Barbedor était enfermé dans une chambre du premier étage avec M. Garnier de Clérambault et une femme vêtue de noir, dont un voile cachait le visage.

Jean Lagard avait entendu s'ouvrir la porte de la façade nouvelle qui donnait sur les cultures. Ce qu'il avait pu saisir de l'entretien de son oncle avec sa marraine le tenait en éveil. Il quitta son réduit tout doucement et s'engagea

dans le couloir qui conduisait à la chambre Neuve, comme on l'appelait.

Il vit de loin de la lumière sous la porte, et le son des voix parvint jusqu'à lui. Il crut saisir le nom prononcé de Justine.

Quand Jean Lagard fut à portée d'entendre, c'était l'habit bleu qui parlait.

— De deux choses l'une, disait-il, ou le nigaud épousera de bon gré, ce qui est probable, car la jeune fille est ravissante, et je dois rendre hommage ici au bon goût de l'ami Barbedor, ou il voudra reculer. S'il épouse, tout est bien : on reconnaît à Justine, je veux dire à mademoiselle de Génestal, cinq cent mille francs en mariage.

Jean Lagard s'appuya, défaillant, contre le mur du corridor. Il s'agissait de Justine!

— Sur lesquels cinq cent mille francs, continuait l'habit bleu, nous avons naturellement notre affaire. La petite a été très-facile à endoctriner.

— N'est-ce pas, interrompit Barbedor avec sentiment, n'est-ce pas qu'elle n'aurait pas fait le bonheur de mon grand bêta de neveu?

— Votre neveu, répondit Garnier, aurait vu trente-six millions de chandelles, suivez bien : la petite a compris tout de suite et admirablement les bases de notre opération. Quand on lui a dit qu'elle serait baronne, j'ai cru qu'elle allait devenir folle!

Jean Lagard était maintenant tout auprès de la porte. La sueur coulait sous ses cheveux. Il mit son œil à la serrure.

Il vit les trois interlocuteurs rangés autour d'un guéridon, où il y avait une bouteille d'eau-de-vie et un seul verre. Le verre était devant la femme voilée. Barbedor, il faut lui rendre cette justice, avait l'air ému, et l'indécision se peignait énergiquement sur son visage, d'ordinaire si paisible. L'habit bleu avait ce nez au vent que nous lui avons toujours vu et toute la vaillante apparence d'un commis voyageur cossu qui s'est habitué à la victoire. La

femme voilée restait absolument immobile. Elle n'avait pas encore prononcé une parole.

— Tout cela est bel et bon, dit Barbedor, mais si votre baron recule?

— Pas la moindre difficulté, répliqua Garnier; pensez-vous, mon garçon, qu'on puisse traiter ainsi sans façon la nièce propre de madame la marquise de Sainte-Croix? la fille unique de feu M. le vicomte de Génestal, en son vivant chargé d'affaires de Lippe-Augustenbourg près la cour de Bavière?

Ceci était dit avec un si grand sérieux que Jean Lagard en fut ébranlé. Il se demandait si Justine avait réellement retrouvé une famille comme cela se voit en définitive de temps à autre.

Mais Barbedor se chargea de le désabuser.

— Les pièces pour établir cela? commença-t-il.

— En règle! interrompit l'habit bleu. Nous avons un gaillard qui fabrique l'état civil aux petits oignons! De sorte que, comprenez bien, si notre baron fait la grimace, nous montons sur nos grands chevaux. Mademoiselle de Génestal est mineure. Madame la marquise a des entrées superbes dans ces occasions-là. Elle paraît tout à coup; elle évoque la mémoire de madame de Génestal, et même de son protecteur, l'auguste prince de Lippe : elle pose ce dilemme : épousez ou indemnisez! Pas moyen d'en sortir : d'autant que je suis là, jouant avec un certain atout le rôle d'un collatéral offensé. Notez bien que l'indemnité est peut-être préférable au mariage, puisque, dans ce cas-là, notre petite Justine peut resservir.

Cette explication avait le mérite d'être claire. Nous en profitons au moins autant que le pauvre Jean Lagard, puisqu'elle nous apprend comment M. Garnier de Clérambault usait de ses relations dans le grand monde pour marier les gens, et de quelle nature étaient les unions cimentées par ses soins respectables.

Jean Lagard ne pouvait plus garder un doute sur le fait en lui-même. Il tâchait de croire que tout ceci était un cauchemar. Quand l'évidence victorieuse l'étreignait,

il se rejetait du côté de Justine et se disait : « Rien ne prouve que Justine soit complice. »

— Et, reprenait en ce moment Barbedor, quand tentez-vous l'aventure ?

— Mon bon, répondit l'habit bleu, madame la marquise est d'avis qu'il faut battre le fer pendant qu'il est chaud.

Le voile de la femme vêtue de noir s'agita parce qu'elle faisait un signe de tête affirmatif.

— Qu'entendez-vous par là? demanda Barbedor qui avait peur de voir l'exécution fixée à un jour trop prochain.

Car il n'était pas encore aguerri.

— J'entends, répartit l'habit bleu, que nous avons donné rendez-vous ici, ce soir, à Justine et à M. le baron de Hanau.

— Ce soir! répéta Barbedor qui sauta sur son siége.

Jean Lagard fut obligé de s'appuyer à la muraille du corridor pour ne point tomber à la renverse.

— A propos, mon bon, dit l'habit bleu en prenant Barbedor par le bouton de sa houppelande, j'ai vu le ministre pour notre histoire.

— Ah! fit le gros homme qui resta là bouche ouverte, vous voyez le ministre, vous!

Il ne demanda point de quelle histoire il s'agissait. Il n'y avait qu'une histoire : l'ouverture de la barrière des Paillassons pour faire pièce aux deux coquines de Sèvres et de l'École!

— Nous aurons cela, nous aurons cela, reprit l'habit bleu, ne vous inquiétez pas.

Il s'interrompit tout à coup pour prêter l'oreille.

— Chut! fit-il ; j'entends une voiture dans la ruelle. Ce pourrait bien être notre Allemand.

Jean Lagard se disait :

— Si Justine pouvait ne pas venir!

La voiture s'était arrêtée devant la porte Neuve. L'agitation de Barbedor augmentait à vue d'œil.

— Nom d'un cœur, gronda-t-il, vous agissez trop sans

façon, vous deux! Moi, j'aurais voulu le temps de la réflexion, que diable! du moins j'aurais envoyé ce pauvre Jean Lagard faire un tour à Senlis, où nous avons de la famille.

— Jean Lagard dort comme un bienheureux, dit Garnier.

Barbedor demanda :

— Vous a-t-on vus monter?

— Jamais! nous sommes entrés tous deux par la porte de derrière. Nous apportions un objet qui ne devait point être vu.

— Quel objet?

La femme voilée se versa un verre d'eau-de-vie et dit:

— Ne faites pas attendre M. le baron de Hanau, s'il vous plaît.

Elle passa le verre sous son voile et le replaça vide sur la table.

— Ce qu'il y a de sûr, pensait Jean Lagard, c'est que Justine ne vient pas.

L'espoir renaissait en lui.

— Allons, mon bon, dit doucement l'habit bleu, qui frappa sur l'épaule de Barbedor, vous avez entendu madame la marquise. Descendez au-devant de M. le baron.

— Mais, objecta Barbedor, la petite jeune personne...

L'attention de Jean Lagard redoubla.

— Ne prenez point souci de cela, répliqua l'habit bleu.

Barbedor, qui avait fait déjà un mouvement vers la porte, s'arrêta court.

— Alors, dit-il, je vais envoyer paître votre baron allemand. J'ai idée que la fillette viendra ici de vive force.

La femme voilée frappa du pied. Garnier la calma du regard. Le neveu Jean remercia son oncle dans son cœur.

— Et si vous étiez bien sûr du consentement de Justine? demanda l'habit bleu.

— Faudrait que la fillette me dît elle-même: Me voilà; je suis venue, parce que ça me convient.

L'habit bleu sourit et interrogea de l'œil la femme voi-

lée, qui secoua la tête affirmativement. Jean Lagard guettait toujours par le trou de la serrure. Il vit l'habit bleu se diriger vers le fond de la chambre où se trouvait l'entrée d'une seconde pièce, donnant sur l'escalier de service et faisant partie de la bâtisse nouvelle. C'était par là qu'on gagnait la sortie de derrière.

L'habit bleu ouvrit la porte de cette seconde pièce et dit :

— Approchez, mon enfant.

Justine parut aussitôt en fraîche et charmante toilette. Elle ne semblait nullement déconcertée. Comme Barbedôr la regardait tout ébahi, elle dit :

— Il faut bien tâcher de se faire un sort, n'est-ce pas?

Tout le sang de Jean Lagard lui monta au cerveau.

Il se prit la tête à deux mains, puis d'un coup de pied vigoureux il jeta bas la porte.

Tous les regards stupéfaits se tournèrent vers lui.

Il se mit à rire.

— Bonsoir, mon oncle, dit-il: — salut, la compagnie. Je viens vous faire mes adieux pendant que le baron allemand n'est pas encore là.

VIII

LE VEAU GRAS

On a vu de ces déceptions amoureuses transformer en parfait coquin le plus honnête jeune homme de la terre. Par contre, les romans et les drames prétendent, ce qui est bien consolant, que l'amour heureux peut faire un honnête homme et même un héros du plus parfait coquin qui soit au monde.

Cela rentre dans le système des compensations.

Lagard n'était pas né dans un milieu absolument pur. Les Forts-et-Adroits sont parfois de bons drilles, mais ils n'ont pas la prétention de quintessencier la vertu. Jean Lagard, cependant, avait son genre de probité; il avait même une manière d'honneur et plus de fierté que bien des gens, incapables de faire la culbute au haut d'une perche. La conduite de Justine lui avait brisé le cœur tout net. Il était guéri de cet amour radicalement et sans retour. C'était une fibre rompue au-dedans de son âme.

— Eh bien! reprit-il en donnant à son rire une expression presque enjouée, quand vous me regarderez comme un événement!... J'ai tout vu, tout entendu, voilà!

— Mon neveu... voulut interrompre Barbedor au comble de la confusion.

— La paix, papa! fit Jean Lagard; je ne vous en veux point, au contraire.

Il tendit sa main à Barbedor, qui lui donna la sienne en baissant les yeux.

— Sans rancune, ajouta-t-il.

Puis il fit un pas vers l'habit bleu. Sa main restait tendue. Garnier voulut imiter Barbedor et serrer cette main, Jean Lagard lui sangla un coup sec sur les doigts en disant :

— Vous, ce n'est pas cela!

Garnier rougit et se recula. C'était un rude compagnon.

— Est-ce que nous voulons travailler? dit-il en retroussant ses manches avec un style qui prouvait que ses relations dans la *bonne société* n'absorbaient pas tous ses instants.

Justine était toute pâle; elle tremblait.

La femme voilée haussa les épaules.

— C'est de l'argent qu'il veut, dit-elle froidement; il a raison, ce garçon-là!

— De l'argent? se récria Barbedor.

— La paix, papa! interrompit encore Lagard. J'ai des bras pour vivre. C'est ça que vous vouliez dire, pas vrai? Vous vous trompez : les bras tombent quand le cœur s'en vâ.

Il avait des larmes dans la voix Justine se prit à sangloter.

Jean l'entendit. Il éclata de rire.

— C'est l'affaire du moment, reprit-il, une dent qu'on arrache, quoi ! après, on n'y pense plus. Seulement, j'ai fantaisie de faire bombance pendant un mois ou deux, ou davantage pour me remettre, et celle-ci a dit vrai : je veux de l'argent !

Barbedor releva les yeux sur lui. Son regard avait une expression à peindre. Il avait mieux augure de son neveu : c'était un désappointement, mais c'était aussi une joyeuse surprise, parce que Jean se rapprochait ainsi de son niveau.

Le neveu comprit tout cela.

— Vous n'y êtes pas, papa, dit-il avec un dédain où renaissait sa rancune, vous et moi, ça fait deux !

— Voilà pour vivre ! reprit-il en montrant ses bras robustes et admirablement modelés ; le reste, c'est pour mourir.

— Ah ! fit Barbedor en pâlissant, tu veux te tuer à force de boire ?

— On verra, dit Lagard.

— L'homme ! ajouta-t-il en se tournant vers Garnier, un à-compte sur mes appointements !

Garnier ouvrit son portefeuille.

— Rien qu'un billet de mille pour aujourd'hui, dit Jean Lagard, vous me garderez le reste.

Garnier lui donna ce qu'il demandait. Jean Lagard ne remercia point, tourna le dos et sortit.

C'était ainsi que Jean Lagard et son oncle s'étaient séparés. Barbedor ne l'avait jamais revu depuis le temps. Il savait seulement que son neveu menait une vie bizarre et désordonnée, tantôt à Paris, tantôt ailleurs, travaillant quelquefois à n'importe quelle besogne, mais ivre le plus souvent et traînant sa gaieté fiévreuse de cabaret en cabaret.

La petite bonne femme avait aussi complétement abandonné Barbedor.

Nous serions fâché que le lecteur eût envie de connaître la fin de l'histoire de Justine et du baron de Hanau. Nous ne savons si le baron épousa ou s'il solda l'indemnité; mais quant à être dupe, nous pouvons certifier sur l'honneur qu'il le fut.

Barbedor, livré à lui-même, se mit de plus en plus entre les mains du couple intrigant qui lui promettait monts et merveilles. On était toujours sur le point de faire quelque gigantesque affaire au-delà de laquelle était l'opulence. Barbedor prêtait sa complicité passive; Barbedor attendait; rien ne venait.

Il ne faut pas croire pourtant que ce fort-et-adroit se fût laissé abuser sans raisons spécieuses. Il avait mis en usage toutes les précautions usitées dans le commerce. Avant de faire construire cette fameuse façade qui donnait à ses derrières une apparence si honnêtement bourgeoise, il avait recueilli des renseignements, par d'autres et par lui-même, sur M. Garnier de Clérambault et madame la marquise de Sainte-Croix. De ces renseignements il résultait que c'était pour lui beaucoup d'honneur d'avoir la confiance de pareils personnages.

Clérambault avait une maison, une vraie maison, rue du Bac, avec des commis et des bureaux à grillages. Son établissement faisait plaisir à voir. Ses employés, portant l'habit noir et la cravate blanche, avaient toujours l'air de revenir de la noce ou d'y aller. Ils parlaient bas, ils avaient des sourires discrets.

Du reste, c'était comme aux bains Vigier. Il y avait le *côté des dames* et le *côté des hommes*, plus un lieu neutre : le parloir, où les deux sexes se rencontraient.

Quant à madame la marquise de Sainte-Croix, ce n'était pas une maison qu'elle avait, c'était un hôtel, ou pour mieux dire, un palais. Elle demeurait rue de Varennes et passait pour dépenser un revenu de plus de cent mille francs.

Barbedor dut être satisfait des renseignements pris. Ce

n'était pas un coquin tout à fait, ce fort-et-adroit, c'était un bohémien bourgeois. Avant de vous récrier, regardez autour de vous et comptez sur vos doigts ceux qui repousseront fièrement et du premier coup l'idée d'une entreprise douteuse où il y a beaucoup à gagner.

Non, Barbedor n'était pas un coquin. Il tâchait de se faire un sort pour ses vieux jours comme votre voisin de droite et votre voisin de gauche, comme votre voisin d'en face, comme l'huissier qui loge au-dessus de vous, comme l'escompteur qui loge au-dessous, comme ceux qui vous vendent à manger et à boire, comme ceux qui vous servent; en un mot comme tous ceux qui mettent la main, légalement ou non, dans votre gousset.

Et de plus, Barbedor avait une idée colossale : il voulait percer la barrière des Paillassons!

Non! Barbedor n'était pas un coquin, mais, ce qui est bien plus grave, c'était une dupe.

Barbedor, alléché par les splendeurs de l'hôtel de Sainte-Croix et de la maison Garnier de Clérambault, avait fait plus que prêter son humble établissement aux intrigues matrimoniales : il avait sollicité l'honneur d'une association, et ses pauvres économies étaient allées le diable sait où.

On lui avait promis de si belles choses!

Du reste Clérambault et la marquise faisaient ce qu'ils pouvaient. Ce métier de marieur ressemble à la pêche à la ligne : il faut que poisson morde. C'est à peine si Barbedor osait se plaindre.

C'était à ses heures de tristesse, surtout, que le souvenir de Jean Lagard lui revenait.

Ce soir, en achevant sa dernière pipe et en versant dans son verre le reste de sa cruche, il se disait :

— Voilà le moment! Jamais il n'arrivait juste pour dîner. Quoi! c'était jeune, ça flânait, moi j'attendais, et je reconnaissais bien son pas derrière le coude de la ruelle.

Il s'interrompit pour écouter.

— Tiens, tiens! fit-il avec une singulière émotion, quand on pense à ça, on devient tout chose! C'est comme

si j'entendais marcher, marcher comme lui... mais il y avait sa voix, et l'air de *Malbrough*.

Une voix ronde et joyeuse entonna derrière le coude de la ruelle :

Malbrough s'en va-t'en guerre,
Mironton, ton, ton, mirontaine...

Barbedor pâlit et passa la main sur son front.

— Est-ce que la tête s'en va! murmura-t-il.

La voix cessa de chanter, et fit ce signal qui est parfois de mauvais augure dans les nuits parisiennes :

— Prrr-rrouit!

Pour le coup, Barbedor se leva tout chancelant et se tâta pour voir s'il rêvait. Puis il mit la main devant sa bouche et répondit :

— Prrrr! oh hé!

Il y eut au détour de la ruelle un gros éclat de rire. La voix dit :

— Vous n'êtes pas mort, papa!

— Jean! mon neveu! Jean! s'écria le bonhomme qui pleurait, ma foi, à chaudes larmes.

Lagard tournait en ce moment le coude, il avait un costume d'ouvrier faraud, le chapeau sur l'oreille, les mains propres et une canne avec laquelle il faisait le moulinet. Barbedor aurait bien voulu courir à sa rencontre, mais l'admiration le clouait sur place.

— Bonjour, papa! cria Jean, comment que ça va?

— Ah! Jean, mon neveu, répondit, les larmes aux yeux, le maître du château de la Savate, ah! Jean, mon neveu, que je suis content de te voir! Tu vas rester avec moi, pas vrai?

— Quant à ça, impossible, répondit Jean Lagard, le quartier ne me plaît pas. Je suis venu seulement vous faire une visite d'amitié. Dites donc, papa, j'ai été obligé d'traverser par la coquine de Sèvres ; il paraît que la barrière d'paillassons n'est pas encore percée?

Barbedor poussa un gros soupir.

— La routine ! grommela-t-il : le ministre n'a pas encore osé, crainte de mécontenter le patron du Grand-Vainqueur, à Mont-Parnasse. Mais ça viendra, mon petit : Paris n'a pas été bâti en un jour. As-tu dîné ?

— Non, je viens pour ça.

— Casseur ! appela Barbedor.

— Ou plutôt, reprit Jean Lagard, nous venons pour ça.

— Qui donc que tu amènes ? les anciens ? Mât-de-Cocagne ? Bras-d'Acier ? Corps-d'Ivoire ?

— Vous n'y êtes pas, mon oncle ; ce n'est pas un ancien, c'est une ancienne.

— Bah ! fit le bonhomme qui baissa les yeux ; Justine ? Est-ce que vous êtes rapatriés ?

Il dut regretter d'avoir prononcé ce nom-là. L'expression que prit la figure de Jean lui fit peur.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Casseur par la fenêtre de la cuisine.

— Il y a qu'il faut tuer le veau gras, répondit Barbedor ; reconnais-tu cet enfant-là ?

Casseur sauta, ma foi, hors de son trou : on appela les marmitons et les garçons. Ce fut quelque chose, en effet, comme le retour de l'enfant prodigue. Casseur, après avoir essuyé sa main, la tendit à Jean Lagard. Ensuite, il déclara que l'office contenait des côtelettes, des rognons, de la volaille et du jambon, sans compter les légumes.

— C'est assez pour nous trois, dit Jean Lagard.

— Ah ! s'écria le bonhomme, voilà un brave garçon. Alors, tu m'invites !

— Non, papa, nous sommes trois.

Casseur se mit à rire. En d'autres temps, rien que pour cela, Jean-François Waterlot, dit Barbedor, lui aurait brisé sa cruche sur la tête ; mais il avait perdu bien de l'aplomb. Il se borna à renvoyer d'un geste le chef, les marmitons et les garçons.

— Mon neveu, dit-il d'un air triste, tu viens ici à ton écot ; tu en as le droit. J'ai eu tort de te demander le nom de tes convives.

— Et je paie! ajouta Lagard qui frappa sur son gousset bien rempli.

Le bonhomme se tourna de côté pour cacher son visage. Il avait la larme à l'œil.

— Quant à demander le nom de mes convives, reprit Jean Lagard, n'y a pas d'affront. L'ancienne, dont je vous parlais, est ma marraine, que vous n'avez pas vue non plus depuis un bon bout de temps.

Barbedor fit un mouvement de surprise.

— L'autre, continua le neveu, est un que vous ne connaissez pas, un lieutenant d'infanterie.

— Il s'appelle?

— Le lieutenant Vital.

Barbedor ouvrit de grands yeux

— Vital, répéta-t-il; Vital tout court?

— Tout court.

— Ah! fit le bonhomme qui semblait réfléchir, il y a un lieutenant qui s'appelle Vital! et il vient avec maman Carabosse! Quel âge a-t-il?

— Vingt-six à vingt-huit ans. Vous avez entendu parler de lui?

— Oui et non.

Il compta sur ses doigts.

— Mil huit cent trente-six, murmura-t-il; mil huit cent huit, ça serait ça. Mon garçon, nous allons traiter ton monde de notre mieux. Tu te souviens de Casseur: on ne dîne pas trop mal au château de la Savate.

— En attendant, papa, dit Lagard, peut-on vous offrir l'absinthe?

— Tout de même.

Ils s'attablèrent. Le bonhomme bourra sa pipe; Jean alluma un cigare; mais il n'y avait point entre eux cet abandon que promettait la chaleur de leur commun accueil.

— Oh ça, garçon, dit Barbedor quand l'absinthe fut servie et qu'on eût trinqué, qu'as-tu fait depuis le temps par le monde?

— Ceci et ça, mon oncle. J'ai été loin et je suis revenu,

j'ai eu des hauts et des bas. Ça m'a servi plus d'une fois dans les sociétés de me poser comme l'élève de Jean-François Waterlot, dit Barbedor. Pour l'instant, je viens d'arracher une dent au Garnier de Clérambault. Et, dites-moi, papa, le voyez-vous toujours?

— Non, répondit Barbedor avec embarras, ou du moins très-peu.

— C'est encore trop! Et la vipère? ne faites pas l'ignorant. Vous savez bien de qui je parle.

— Oui, oui, je le sais bien! grommela Barbedor; elle ne vient plus.

— Alors c'est qu'il n'y a plus rien à faire!

Barbedor avala son verre d'absinthe d'un trait.

— Laissons ça, n'est-ce pas? dit-il en fronçant ses sourcils grissonnants. J'ai fait mes affaires comme j'ai voulu, si la Carabosse m'a espionné, que le diable l'emporte! Je deviens vieux, c'est clair; l'enfant que j'avais élevé pour me remplacer m'a planté là, rien ne m'a réussi. Quand le château de la Savate fermera, la rivière n'est pas loin, et moi je ne suis pas maître nageur.

Jean Lagard lui tendit la main.

— Je reviendrai avec vous, papa, fit-il tout attendri, si vous voulez me promettre quelque chose.

Le bonhomme eut un sourire à travers les larmes qui coulaient sur sa joue apoplectique.

— Toi, garçon, s'écria-t-il, tu reviendrais avec moi! Nous ferions une affiche où nous mettrions : *Pour la rentrée de Jean Lagard!* nom d'un cœur! que faut-il te promettre?

— Que vous enverrez paître le Garnier de Clérambault et sa marquise.

— Pour te ravoir, mon neveu, dit Barbedor avec effusion, j'enverrai paître Paris et la banlieue. Je te promets cela et encore autre chose. Demande, demande! on ne te refusera rien.

Il se frottait les mains à tour de bras.

— Nom d'un nom! reprit-il, tu l'as bien nommée : la

101488

vipère! Elle n'a qu'à venir! Et Garnier donc! Comme je les arrangerais?

— Écoutez! fit Lagard.

On entendit le bruit d'une voiture qui s'engageait dans la ruelle du côté du boulevard extérieur. Les grosses joues de Barbedor perdirent un peu de leur enluminure.

En ce moment un des garçons sortit de la maison et vint lui parler à l'oreille.

— Elle est en haut, toute seule. On lui a donné son eau-de-vie.

— Bien, bien! fit Barbedor avec impatience.

— Faut-il la faire attendre? demanda le garçon.

— Qu'elle aille à tous les diables, si elle veut! s'écria Barbedor, qui se leva et donna un grand coup de pied à son tabouret.

La voiture avait, pendant cela, tourné l'angle de la ruelle. Elle s'arrêta devant la petite avenue qui conduisait au château de la Savate. La portière s'ouvrit.

— Bonjour, vieux! dit Clérambault, qui mit pied à terre. A qui en avions-nous donc?

Il aperçut Jean Lagard et fit un haut-le-corps. Jean restait assis, les jambes croisées l'une sur l'autre et jetant au vent la fumée de son cigare.

— Nous vous attendions, dit-il par dessus l'épaule; je parlais de vous à mon oncle. Je lui disais : Je ne retournerai pas au chantier. Avec l'argent que M. de Clérambault se fera un plaisir de me donner, je m'associerai avec vous.

— Mons Lagard, répliqua l'habit bleu qui s'avança vers lui résolûment, nous avons déjà plaisanté une fois aujourd'hui. Je trouve que c'est assez. Avec vos allures d'étourneau, vous êtes un industriel fort habile. On vous a pris une femme : vous vous la faites payer en détail et très-cher. Ce métier a un nom dans notre langage sans façon, vous savez bien, mons Lagard.

— N'insultez pas mon neveu! s'écria Barbedor qui ferma les poings.

— La paix, papa ! je suis bien en état de me défendre moi-même, dit Jean.

Il se leva à son tour et déposa son cigare sur la table.

Il vint se mettre en face de l'habit bleu. C'étaient deux forts gaillards, mais Jean avait évidemment l'avantage.

— Vous avez raison, monsieur de Clérambault, dit-il en lui mettant la main sur l'épaule. Entre gens comme il faut, l'argent que j'ai reçu m'ôterait le droit de vous traiter selon vos mérites, mais je suis un pauvre diable et vous un misérable. A dater de ce soir, je ne vous demanderai plus rien, et la prochaine fois que je serai en train, je vous assommerai !

— Voilà ! ajouta Barbedor, et prenez votre associée sous le bras, l'homme, elle est en haut qui vous attend, et disparaissez tous deux : je vous fais cadeau de ce que vous m'avez volé !

IX

FLAVIE.

Vous voyez bien que ce pauvre Jean-François Waterlot, dit Barbedor, n'était pas un coquin. Il y allait de bon cœur, et n'eût pas demandé mieux en ce moment que de prodiguer à Garnier de Clérambault tout ce qu'un fort-et-adroit peut fournir de coups de poings, de coups de pieds, etc., etc.

Malheureusement Barbedor avait une passion.

L'habit bleu tira sa boîte à cigares de sa poche, ce qui était sa ressource dans les grandes occasions. Il choisit un havane sans défauts et s'en alla paisiblement l'allumer au cigare que Jean avait laissé sur la table.

— Niaiseries, niaiseries que tout cela, dit-il, nous nous

connaissons bien tous les trois, que diable! Quand mons Lagard aura l'idée de m'assommer, on lui montrera ce qu'on sait faire. En attendant, comme il peut jeter des bâtons dans nos roues, on ne refuse pas de lui faire de temps en temps un petit cadeau pour entretenir l'amitié. Mais mille francs d'un coup, c'est sec! pour ne pas se manger entre *camaros*, on n'a pas besoin de s'entre-adorer.

Dès que l'habit bleu eut remis le cigare de Jean sur la table, celui-ci le prit, le jeta par terre et l'écrasa sous ses pieds.

— Allons, en voilà assez, monsieur Garnier, dit Barbedor, au large!

Mais sa voix n'était plus déjà si ferme. L'habit bleu avait cligné de l'œil en le regardant. Jean Lagard mit ses mains dans ses poches et se promena de long en large en sifflant.

— Mon vieux Barbedor, murmura Garnier au moment où il avait le dos tourné, notre intérêt serait de vous planter là, car nous n'avons plus guère besoin de vous. Il n'en est pas moins vrai que j'ai dans ma poche un journal qui vaut de l'argent pour vous.

— Un journal! répéta Barbedor.

— Le *Journal des Débats*.

L'habit bleu tira lestement de sa poche un numéro du *Journal des Débats*, et mit le doigt sur un *fait divers* ainsi conçu.

« Sur l'initiative du ministre de l'intérieur, avec l'approbation du ministre des travaux publics et du directeur des douanes, la préfecture de la Seine va, dit-on, ouvrir une enquête pour le percement de la barrière des Paillassons. »

Barbedor saisit le journal à deux mains, mais ses mains tremblaient; il ne pouvait pas lire. Il chercha ses lunettes dans la poche de sa veste.

— Paillassons! murmurait-il; j'ai vu qu'il s'agissait de la barrière!

— Le pauvre vieux est repincé en grand ! pensait Jean Lagard ; ma foi, va comme je te pousse ! qu'y faire?

— C'est un bon journal, disait cependant Barbedor en lisant le titre empâté de la feuille ministérielle.

Il épela péniblement le paragraphe que nous venons de transcrire.

— Hein ! s'écria-t-il tout pâle de bonheur, l'avais-je-dit ! Il faut faire afficher cela sur les propres piliers des deux coquines !

— Et c'est au moment où je vous apportais cette nouvelle... reprit l'habit bleu.

— On est vif, monsieur Garnier, interrompit le bonhomme. Où donc est allé mon neveu Jean ?

Celui-ci avait fait le tour de la maison et se promenait sous les marronniers.

— C'est l'enfant qui est cause de cela, reprit le bonhomme ; vous avez bien vu, pas vrai ? Et, dites-moi, quand et comment avez-vous obtenu la chose?

M. Garnier n'avait rien obtenu du tout. Il avait corrompu les ciseaux du *Journal des Débats*. Ces ciseaux coupables avaient glissé parmi les faits divers cette nouvelle qui pouvait être vraie et qui, dans tous les cas, ne devait nuire à personne.

Un peu de clémence pour les ciseaux du *Journal des Débats*.

— Madame la marquise, répondit l'habit bleu à qui l'absence de Jean laissait le champ libre, a fait des pieds et des mains auprès du ministre.

— Asseyez-vous là, monsieur Garnier, dit Jean-François, et prenez un verre d'absinthe avec moi. Ceux qui ne seront pas contents, voilà ! Combien que ça dure une enquête !

— Un mois, deux mois.

— Nous aurions ça au mois d'août ! Le temps de faire des réparations à mon immeuble. Je veux mettre la baraque sur un pied ! Vous verrez. Trinquons !

— C'est l'argent qui me chiffonne, reprit-il, après avoir

bu son verre d'absinthe ; pour faire les réparations, il faut de l'argent.

— Un bonheur ne vient jamais seul, mon bon, répliqua l'habit bleu ; vos fonds ont gagné cinquante pour cent.

— Et vous êtes en mesure de me rembourser ?

— Aujourd'hui, non, mais sous peu. Nous avons une affaire.

— C'est que, fit Barbedor un peu refroidi, nous en avons eu déjà tant comme ça des affaires.

— Huit cent mille livres de rentes ! prononça solennellement l'habit bleu, et amoureux comme un fou de mademoiselle Maxence de Sainte-Croix, la fille de madame la marquise !

— A la bonne heure ! répartit le bonhomme qui riait innocemment, à la bonne heure ! nous savons eu assez de nièces, ça ne coûte pas davantage et ça sonne mieux. Fera-t-on quelque chose ici ?

— Peut-être. En tous cas, peut-on compter sur vous ?

— A la vie et à la mort, répliqua le bonhomme, qui posa le journal sur son cœur.

— Le neveu ne mettra pas de bâtons dans nos roues ?

— Le neveu ira au diable !

— Ne le brusquez pas. Qu'est-il venu faire ici ?

— Dîner, avec maman Carabosse et un grand garçon que vous ne connaissez pas, un militaire, le lieutenant Vital.

— L'amant de madame la comtesse de Mersanz ! s'écria Garnier tandis que Barbedor le regardait ébahi. Celui-là, mon vieux, est de nos amis sans le savoir. Je ne donnerais pas sa besogne pour vingt mille écus ! Maman Carabosse nous sert aussi à sa manière. Donnez-leur un bon dîner et laissez-nous faire.

— Par ici, lieutenant, par ici ! cria en ce moment Jean Lagard qui était à une fenêtre du premier étage.

Garnier se leva aussitôt.

— Je ne veux pas qu'il me voie, dit-il ; la petite bonne

femme non plus. Venez, j'ai encore quelque chose à vous dire.

— Lagard leur apprendra que vous êtes ici, objecta Barbedor.

— Vous irez les retrouver et vous ferez comme si nous étions partis. Madame la marquise et moi nous sommes espionnés, je ne peux plus la recevoir chez moi ni me présenter chez elle, nous choisissons décidément votre maison pour nous réunir, vous sentez bien, mon bon, comme nous en pourrions choisir une autre; ce n'est pas l'embarras. Remarquez un fait qui étonne toujours les observateurs . c'est quand on est près de toucher le but que les obstacles augmentent!

Il entraîna Barbedor vers le bosquet, au moment où le lieutenant Vital se montrait au tournant de la ruelle.

— Est-ce ici que dinent les officiers? demanda celui-ci de loin.

— Juste, mon lieutenant, répondit Jean Lagard par la fenêtre.

Vital regarda la maison, puis les alentours. Cet examen ne fut pas en faveur du château de la Savate, car un sourire d'étonnement se montra sous la fine moustache du beau lieutenant.

— Drôle de pays! murmura-t-il; je n'aurais jamais choisi cet endroit-là pour faire un repas de corps!

— Voilà la chose, disait Garnier de Clérambault sous les marronniers. Vous avez connu le capitaine Roger autrefois?

— C'est mon cousin issu de germain, répondit Barbedor, ce qui fait que la comtesse de Mersanz sa fille, est un peu ma nièce, mais c'est devenu fier depuis que c'est comtesse, je n'ai seulement jamais eu l'idée d'aller la voir.

Il faut y aller, dit Clérambault, dès demain, pas pour la fille; pour le père.

— Bah! le vieux Roger est à Paris?

— Et il est installé à l'hôtel du comte, chez lui:

Toute la maison est à sa disposition, il tient table ouverte et la cave du comte est bonne.

— Oui-dà! fit Barbedor; eh bien, quand j'irai de ce côté-là...

— Vous ne m'avez donc pas compris? dit l'habit bleu qui le prit par un bouton de sa houppelande; c'est demain qu'il y faut aller.

— Pourquoi faire? demanda Barbedor étonné.

— Causer haut, fumer fort, boire beaucoup.

— Mais tout ça doit mal aller dans l'hôtel du comte?

— Tout ça va très-bien, et puis ça n'est pas inutile pour le succès de notre affaire.

Barbedor passa une bonne minute à se creuser la cervelle. Il ne pouvait pas deviner en quoi une bamboche commémorative, faite en compagnie du vieux Roger, pouvait aider aux projets de madame la marquise de Sainte-Croix.

Car Barbedor savait que celle-ci était le véritable chef de file.

— J'irai, dit-il enfin, puisque le vin est bon, si ça ne fait pas de bien, ça ne peut pas faire de mal.

C'était dans la chambre où nous avons vu déjà une fois réunis M. Garnier de Clérambault, Barbedor et une femme voilée, lors de l'entrevue projetée entre Justine et le baron allemand. Cette chambre, comme nous avons dû le dire, communiquait par un escalier de service avec la sortie ouverte sur les derrières de la maison.

Clérambault et la marquise l'avaient choisie pour le lieu de leurs réunions. Seulement, l'expérience avait porté ses fruits. Pour éviter les yeux et les oreilles indiscrets, on avait mis une double porte du côté du corridor, en souvenir de Jean Lagard.

Cette marquise de Sainte-Croix qui buvait de l'eau-de-vie et qui venait s'installer sans façon au château de la Savate, n'était pourtant pas une aventurière à la douzaine.

Vers l'année 1810, au cœur de l'empire, une petite demoiselle débarqua à Paris par le coche de Bordeaux. Elle

avait ces traits affilés, ce type fureteur de celles qui vont fouillant, sapant et qui prennent la fortune par la mine; mais elle avait aussi le regard vaillant des conquérantes.

La brèche ouverte, celle-là devait monter à l'assaut bravement.

Elle n'était pas jolie, mais elle avait une de ces figures qui frappent fort et qu'on n'oublie pas. Cela vaut mieux parfois que d'être jolie. Du reste, à cet égard, on ne pouvait guère la juger. Sa taille n'était point encore formée; elle était dans la mue. En outre, sa pauvre toilette ne la montrait pas à son avantage.

C'était la fille d'un courtier de commerce de Bordeaux. Elle se nommait Flavie Soyer. Elle allait avoir bientôt quinze ans. Elle s'était enfuie de la maison paternelle pour venir à Paris.

Il s'en trouve comme cela : des natures belliqueuses et hardies qui n'ont pas besoin de l'amour pour s'envoler hors du nid avant l'âge. Flavie Soyer avait rêvé Paris. Ce n'était point pour y être aimée : c'était pour y combattre, pour y vaincre, que sais-je? Il y avait là une ambition, déjà implacable, mais naïve cependant, comme tout ce qui est dans l'esprit d'une fillette innocente.

Nous voudrions avoir le temps de vous dire au juste et en détail ce que c'était que l'innocence de Flavie Soyer. Son cœur n'avait point encore parlé, mais il devait toujours se taire; ses sens restaient dans les limbes : on pouvait deviner qu'ils auraient le réveil violent. Elle n'avait jamais lu ni romans ni poésies : son père la faisait travailler aux livres de commerce comme un petit employé.

Mais son intelligence diabolique avait deviné le monde par des trous de serrure. Elle savait à peu près. Il ne lui fallait qu'un grain d'expérience pour jouer sous jambe les prudents et les forts.

Dans le compartiment de la voiture où elle avait loué sa place, se trouvait un jeune militaire nommé Garnier, qui allait rejoindre à Paris. Ce Garnier eût été bon commis voyageur : il voulut s'amuser aux dépens de la fillette. Celle-ci vécut à ses crochets tout le long de la route (qua-

tre jours et quatre nuits en 1810), et se moqua de lui.

On arriva. Garnier était le fils d'un honnête homme qui remplissait le rôle de domestique de confiance auprès de M. le marquis de Sainte-Croix, vieux gentilhomme fort riche encore, malgré les pertes essuyées sous la République. Flavie avait raconté à Garnier ce qu'elle avait voulu. Garnier la mena chez sa mère, près de qui Flavie joua le rôle de colombe persécutée avec une rare perfection.

Madame la marquise de Sainte-Croix, pour son malheur, eut besoin d'une lectrice. Le père et la mère de Garnier étaient déjà épris de cette petite Flavie presque autant que leur fils. Elle fut présentée à madame la marquise comme un trésor. La marquise la mit auprès d'elle.

Deux ans après, la marquise était en terre, et Flavie se nommait madame la marquise de Sainte-Croix.

Garnier vint passer un semestre chez le marquis. Celui-ci était un bonhomme assez doux de mœurs qui n'aimait ni le monde, ni le luxe, ni le bruit, ni rien de ce qu'adorait Flavie.

Par une belle nuit d'été, le marquis se laissa mourir en son château de la Sologne. Il fut assisté à ses derniers moments par Flavie et Garnier fils. Le médecin de campagne arriva trop tard.

Quand elle devint veuve ainsi, Flavie avait dix-neuf ans. Feu son mari lui laissait tous ses biens par testament.

Les héritiers du marquis de Sainte-Croix, lui firent un procès qu'elle gagna. Elle prit tout de suite la position d'une jeune femme très-sévère, très-amie du luxe, très-prodigue et très décidée à ne point se remarier.

La fortune du marquis de Sainte-Croix, toute considérable qu'elle était, ne pouvait suffire à ses dépenses. Elle songea au jeu pour augmenter ses revenus. Du premier coup, elle fut une joueuse frénétique. Le sort ne lui fut pas favorable. Sa fortune croula, mais sans bruit.

Elle garda son apparence et son crédit.

Ce fut vers le moment de sa ruine qu'elle fit connaissance de M. Rodelet, ancien fournisseur des armées, et

qui comptait par millions. M. Rodelet avait une fille unique nommée Ernestine, qui passait pour un des meilleurs partis du haut commerce.

Garnier était alors un beau garçon, jeune, hardi et ne manquant pas d'expérience auprès des femmes. Pendant que la marquise s'attaquait au père, Garnier aurait pu se charger de la fille; mais Flavie ne l'entendait pas ainsi. Elle était jalouse de ce Garnier, si inférieur à elle sous tous les rapports : ils s'étaient promis de se marier quand la fortune serait faite.

On choisit un commis du fournisseur; Garnier l'endoctrina. Ernestine était charmante et le commis voyait, au dénouement de cette intrigue d'amour, l'éblouissante perspective de la dot. La marquise, introduite dans l'intimité de la famille, fit naître les occasions; elle jeta elle-même dans le cœur d'Ernestine, naïf et tout neuf, le germe d'une passion qui devait servir ses intérêts.

Cela dura un an.

Le lieu de la scène était le numéro 81 de la rue de l'Université, où il y avait pour concierge une petite femme du nom de Marguerite Vital.

Nous parlons ici de cette Marguerite Vital, parce qu'elle monta une fois chez M. Rodelet, avant la catastrophe, et qu'elle l'entretint pendant une grosse demi-heure.

A la suite de cette entrevue, M. Rodelet était résolu à chasser son commis, à rompre avec la marquise et à fermer sa porte à Garnier.

Voici maintenant ce qui résulta pour le public de toutes les peines et soins que voulurent bien se donner madame la marquise de Sainte-Croix et M. Garnier, son fidèle ami.

D'abord Ernestine devint enceinte. Le commis coupable s'embarqua un beau matin pour l'Amérique. La raison de ce départ fut une scène admirablement jouée par Flavie et son éternel complice : on effraya le commis; on lui montra M. Rodelet implacable et les tribunaux toujours prêts à punir un détournement de mineure.

Sans le départ du commis, Flavie et Garnier eussent

perdu le meilleur de leur proie, car M. Rodelet, excellent homme et qui n'avait d'autre défaut que l'excès même de sa bonté dégénérant en faiblesse, aurait marié les deux enfants, et tout eût été dit.

Une fois le commis éloigné, les deux associés étaient maîtres de la place.

Les amis de M. Rodelet apprirent un jour avec stupéfaction et tout à la fois les faits suivants qui s'étaient passés en quelques semaines :

L'ancien fournisseur avait maudit et chassé sa fille déshonorée.

Il s'était jeté à corps perdu, pour s'étourdir sans doute, dans une vie de désordres qui contrastait avec son âge et plus encore avec son caractère.

On l'avait vu ivre dans les maisons de jeu du Palais-Royal, où le dévouement de ce bon Garnier lui avait épargné encore quelques extravagances. Car ce pauvre Garnier le suivait comme un chien et le suppliait sans relâche de mettre un terme à ses folies désespérées.

Madame la marquise de Sainte-Croix avait fait aussi tout ce qu'elle avait pu.

Rodelet avait réalisé toute sa fortune le jour même où il avait appris la faute de sa fille.

En quelques mois, cet énorme capital avait fondu comme la neige au printemps.

Comment? C'est l'éternelle question quand les millionnaires se tuent.

Rodelet avait même manqué à plusieurs de ses engagements et auprès de son corps, pendu à l'anneau du lustre dans son cabinet, on trouva une liasse de papiers timbrés.

Marguerite Vital, la portière, fut chassée d'abord, puis mise en prison, pour avoir dit que madame la marquise de Sainte-Croix et Garnier savaient bien où s'en était allée la fortune de l'ancien fournisseur.

Cette mort violente du chef de la maison Rodelet fit beaucoup de bruit. Il fallut pour l'étouffer le retentisse-

ment des événements politiques qui précipitèrent la chute de l'Empire.

Mais une chose surnagea, ce fut le souvenir de la digne conduite de Garnier et des efforts généreux de madame la marquise de Sainte-Croix, pour arrêter ce malheureux sur le penchant de sa ruine.

Madame la marquise fit, à quelque temps de là, un héritage considérable : une vieille parente qu'elle avait en Hongrie. Les dettes furent payées, et son train augmenta.

Quant à Ernestine Rodelet, elle alla cacher sa honte loin de Paris, et le monde qui tressait des couronnes à madame la marquise de Sainte-Croix, le monde clairvoyant et juste, l'accusa tout naturellement d'avoir causé la mort de son père.

Cette Marguerite Vital, qui avait osé accuser madame la marquise et son ami Garnier, était une petite femme de jolie figure, bien qu'elle eût passé la trentaine. Son propriétaire l'avait expulsée à regret, car elle tenait sa loge et la maison dans un état de propreté admirable.

Mais le moyen de garder une portière qui fait de pareils cancans!

Marguerite, citée devant le tribunal, fut obligée de raconter sa petite histoire. Elle était veuve de militaire, à ce qu'elle disait; mais elle ne put représenter l'acte de décès de son mari, qui ne portait point le même nom qu'elle. Elle avait un beau garçon de sept ans qui était enfant de troupe à la 7e demi-brigade.

Nous sommes forcés de nous occuper un peu du passé de Marguerite, parce que parmi les personnages de l'humble drame de sa jeunesse, se trouvait le digne M. Garnier.

X

LA PERLETTE

Au temps de la jeunesse de Marguerite Vital, Garnier était tambour de la 7e demi-brigade, en garnison à Paris. Il avait pour collègue et camarade intime un gros garçon du nom de Roger, qu'on appelait Roger-Bon-Temps, à cause de son joyeux caractère.

Garnier et Roger étaient deux inséparables.

Comme presque tous les tambours et trompettes de régiment qui sont exposés à de fréquentes railleries, ils étaient fort assidus à la salle d'armes et passaient pour de dangereux tireurs.

Roger-Bon-Temps n'était pas querelleur, mais il allait sur le terrain comme on va à la noce. Garnier, au contraire, se montrait singulièrement pointilleux ; il faisait le crâne à tout propos et se donnait le plaisir de tailler en pièce les conscrits imprudents qui traduisaient tambour par tapin. Seulement, on avait pu remarquer que Garnier laissait volontiers à Roger, son Pylade, le soin de punir les troupiers qui passaient pour malins au noble jeu de la pointe.

C'était sous le Consulat, Roger avait vingt-quatre ans ; Garnier atteignait à peine sa vingtième année.

Roger attendait avec impatience l'occasion d'aller au feu; Garnier faisait semblant d'avoir la même envie.

Et tous deux étaient amoureux; tous deux amoureux de la Perlette, une petite vivandière comme on n'en vit jamais; leste, pimpante, plus jolie qu'un Amour, gracieuse, avisée, bonne et sachant des milliers de chansons qu'elle disait, le sourire aux lèvres, d'une voix sonore et gaillarde, un bijou de vivandière. Tout le régiment (pour ne plus

parler de demi-brigade, ce qui est fatigant), tout le régiment était fou de la Perlette, qui était notre Marguerite Vital à l'âge de vingt ans.

Elle aurait pu épouser un sergent-major !

Ce fut elle même qui alla demander au colonel la permission de prendre Roger-Bon-Temps pour mari. Un tambour !

Garnier félicita chaudement son camarade et ils firent gamelle à trois.

Au bout de neuf mois, un beau petit enfant vint : un garçon qui fut baptisé Vital, pour garder le nom de sa mère avec le nom de son père.

Presque aussitôt après, le régiment partit. Marguerite, faible encore, voulut suivre son Roger.

Toutes les compagnies de tous les bataillons intercédèrent avec ensemble pour que le colonel la laissât venir ! on lui fit une petite place dans un fourgon, et en route !

Je ne sais trop où ils allèrent, mais ce fut loin et l'on se battit ferme. La Perlette ne resta pas longtemps dans son fourgon. Elle reprit son poste derrière son mari, toujours leste, toujours pimpante, portant son tonneau à droite, son enfant à gauche, chantant comme un loriot et ne manquant jamais du mot pour rire.

Ce Roger-Bon-Temps était bien le plus heureux des tambours.

En secret, Garnier, son ami, son frère de baguette, était jaloux de lui terriblement et le détestait de tout son cœur.

Au bout d'un an, Garnier et Roger passèrent caporaux le même jour. La Perlette avait déjà vu le feu, et Dieu sait qu'elle ne se gênait guère pour courir dans les rangs à l'heure la plus chaude.

Son petit Vital restait au dépôt. Elle disait :

— Est-ce que le bon Dieu voudrait faire un orphelin de ce chérubin-là ? C'est lui qui nous garde !

L'admiration et la tendresse que tout le régiment avait pour elle rejaillissaient sur Roger, qui, du reste, était un très-bon soldat.

Il fut sous-officier avant son ami Garnier.

Un soir, après une marche forcée, celui-ci lui dit :

— Sommes-nous toujours frères?

— Pourquoi pas! demanda Roger.

— J'ai un secret à te révéler, fit Garnier qui semblait hésiter.

— On te dit qu'on t'écoute!

— C'est que... tu aimes bien Marguerite, n'est-ce pas, mon pauvre Roger?

Celui-ci devint tout pâle.

— Est-ce que tu as quelque chose à me dire contre Marguerite? demanda Roger qui affectait un grand calme, mais dont la voix était changée.

— Contre elle, répartit Garnier, non, pas encore. Mais un malheur est bien vite arrivé. Le lientenant Moreau la regarde.

Roger respira bruyamment, puis il s'étendit sur sa paille et mit son sac en manière d'oreiller sous sa tête.

— J'ai cru devoir... commença Garnier désappointé.

— Bien, bien, vieux, je te remercie, tout le monde la regarde, parbleu!

Il ronflait déjà.

Garnier resta longtemps assis, la tête appuyée sur sa main.

— Je ne sais plus si je l'aime ou bien si je la déteste! murmura-t-il enfin.

Ceci se passait en 1809. Le petit Vital avait deux ans. Le lieutenant Moreau était un beau jeune homme, brave comme une épée et que l'empereur avait décoré de sa main.

Roger avait dormi toute la nuit sur les deux oreilles; le lendemain, il fit attention à ce lieutenant Moreau. — Par hasard, il vit la Perlette lui sourire.

Garnier ne lui parla plus de cela. Le coup était porté.

Au combat de Kiehl, le lieutenant Moreau fut frappé d'une balle en pleine poitrine. La Perlette passait. Elle s'agenouilla près de lui et voulut le panser; le lieutenant lui dit :

— Il n'est plus temps, ma belle, sais-tu ta prière ?

Marguerite récita bien pieusement le *Pater* et l'*Ave*. — Il n'eût pas fallu lui en demander davantage.

Le lieutenant détacha sa croix et la lui donna. Comme Marguerite tendait la main pour la prendre, le lieutenant toucha cette main de ses lèvres mourantes et lui dit :

— Tu porteras ce baiser à ma mère. La croix est à toi.

La charge battait. Le bataillon de Roger et de Garnier passait au pas redoublé. Garnier montra du doigt à Roger le groupe formé par le lieutenant et la vivandière, au moment où Moreau confiait à Marguerite le baiser d'adieu pour sa mère. Roger, ce jour-là, ne fit point de quartier. Le soir, la Perlette était triste.

Pendant qu'elle dormait, Roger fouilla dans son sac et trouva la croix du lieutenant.

Il était jaloux. Garnier triompha.

Vers la fin de l'année 1809, le petit Vital avait trois ans. On lui avait fait un petit costume d'enfant de troupe. Quand Marguerite venait le voir au dépôt, c'étaient des joies et des caresses.

— Voyez-vous bien cet enfant-là, disait-elle, je parie qu'il sera Général !

Et tout le monde acceptait l'augure. Après Marguerite, ce que le régiment aimait le mieux, c'était son petit Vital.

Un soir du mois d'octobre, quelques jours avant le traité de Vienne, l'armée marchait malgré la neige précoce. Il s'agissait de tourner la position des alliés, et il fallait, pour cela, s'ouvrir un passage à travers les grands bois d'Einengen.

La nuit était sans lune : la marche n'était éclairée que par les vagues réverbérations de ce linceul blanc qui couvrait au loin la campagne.

Des coups de feu se firent entendre sous bois à quatre ou cinq cents pas de distance.

Le colonel, qui était tout près de la Perlette, dit :

— C'est sous le château d'Einengen, cela devait arriver, le général S*** aura voulu revoir une dernière fois sa belle duchesse !

Il fit faire halte et attendit quelques minutes. On crut entendre comme des gémissements sous le couvert.

— Six hommes de bonne volonté et une battue de trois minutes! dit le colonel; mais pas de bruit! le mouvement que nous opérons décidera peut-être du sort de la campagne!

Dix hommes s'engagèrent aussitôt sous bois. Un officier les commandait; c'était le neveu du colonel.

— Est-ce que celui-là a remplacé le lieutenant Moreau? dit Roger, qui toucha le bras de Garnier.

Il en était là déjà.

La Perlette s'était élancée sur les pas du détachement.

Au bout de trois minutes, montre en main, le détachement revint, mais sans l'officier ni la Perlette. Le colonel ordonna :

— En avant, marche!

Le régiment continua sa route dans la nuit.

A l'appel du matin, le neveu du colonel ne répondit pas.

Ce fut Marguerite Vital qui rendit compte de sa mort plus tard : le jeune officier, ardent et désireux de rendre un bon office personnel à l'un des généraux les plus distingués de l'armée française, avait devancé imprudemment son détachement. Un corps ennemi l'avait cerné. Il était tombé comme d'Assas, car au moment où les baïonnettes autrichiennes s'appuyaient déjà sur sa poitrine, il avait pu faire à haute et intelligible voix le commandement de rallier.

Les dix hommes de bonne volonté, ignorant le sort de leur chef, avaient dû obéir.

C'était tout près de la lisière du bois d'Einengen, à quelques centaines de pieds de la grille du parc. Il y avait sur la droite un ravin profond où les arbres, plantés drus, se croisaient au-dessus d'un cours d'eau qui était alors gelé.

Marguerite avait fait comme le neveu du colonel : elle avait pris les devants. Le hasard l'avait fait passer à cin-

quante ou soixante pas de la patrouille autrichienne. Elle entendit le dernier cri du jeune officier français.

Elle entendit encore autre chose. Des plaintes s'élevaient du fond du ravin. Marguerite était leste et brave. Elle descendit en s'aidant des pieds et des mains.

Au fond du ravin, elle trouva un homme blessé auprès d'un cheval abattu. L'homme avait deux coups de feu, sans compter les blessures reçues dans sa chute. Le cheval ne bougeait plus. La Perlette fit fondre de la neige dans ses mains et lava les plaies avant de les bander. Tout à coup, au moment de poser la charpie, elle mit brusquement sa main sur la bouche du blessé qui continuait de gémir par intervalles. Il se débattit ; elle le maintint de toute sa force. On voyait une forme grisâtre qui rampait dans la neige sur le bord du ravin et qui descendait lentement vers l'eau. La Perlette resta un moment immobile et retenant son souffle. L'ombre avançait toujours.

Quand la Perlette eut acquis la conviction que l'ombre venait droit à eux, elle ôta sa main qui comprimait la bouche du blessé. Celui-ci respira fortement et rendit une plainte. L'ombre s'arrêta, puis elle recommença à descendre tout doucement comme eût pu faire un animal sauvage en quête de sa proie dans cette sombre nuit.

La Perlette laissa échapper ses bandes et sa charpie. Il ne s'agissait plus de cela. Elle glissa sa main droite derrière le corps du blessé et dégaina sans bruit son épée qui était engagée sous le cheval.

Elle devinait bien que le groupe formé par elle, le blessé et sa monture apparaissait vivement, comme une large tache noire parmi la blancheur de la neige, mais qu'on ne pouvait point voir de loin les mouvements ni la pose des personnages composant le groupe. Elle attendit.

Arrivée au fond du ravin, l'ombre se releva. C'était un grand diable de sous-officier bavarois avec un bonnet à poil long d'une aune et un costume tout chamarré de clinquant.

Au moment où il dégaînait sa latte, le blésssé se réveilla en sursaut et le vit.

— Mon épée! s'écria-t-il en faisant un effort pour se mettre sur ses genoux.

La Perlette ne bougea pas plus que si elle eût été une statue de pierre.

Le Bavarois poussa un hourra en brandissant son sabre. La Perlette le laissa venir.

A l'instant où le sabre tournoyait au-dessus de la tête nue du blessé, elle plongea l'épée jusqu'à la garde dans le cœur du Bavarois, qui tomba lourdement sans pousser un seul cri.

Le blessé s'appuya de ses deux mains au sol pour la regarder, stupéfait qu'il était. Il ne l'avait pas encore aperçue.

— Qui êtes-vous? demanda-t-il.

— La paix, s'il vous plaît, mon général, répondit-elle à voix basse; il y en a d'autres ici près et nous ne sommes peut-être pas au bout de nos peines!

Le général se tut. La faiblesse le reprit. Marguerite étancha le sang avec un mouchoir brodé qu'il tenait à la main. Elle pansa ses blessures adroitement et vite.

— Maintenant, dit-elle, il faut tâcher de nous en aller.

On entendit sous bois des pas sourds qui frappaient pesamment la neige et qui allaient tantôt s'éloignant, tantôt se rapprochant. Les Autrichiens continuaient leur battue.

Le blessé regarda tristement son cheval immobile.

— Il n'est pas mort, dit la Perlette.

Elle emplit sa main de neige et versa dessus de l'eau-de-vie; avec ce mélange elle frotta les naseaux du cheval qui souffla bruyamment. Elle lui ouvrit la bouche et y introduisit le reste de son vulnéraire improvisé.

Elle fut obligée de se jeter de côté pour n'être point renversée par le cheval qui se remettait brusquement sur ses pieds.

— Plût à Dieu, mon général, dit-elle, que vous en fussiez quitte à si bon marché que lui! Allons! ne craignez

pas de vous appuyer sur moi; je suis forte comme un Turc! Les voilà qui se rapprochent : nous n'avons que le temps de nous mettre en selle.

Le blessé parvint à remonter sur son cheval. La Perlette sauta en croupe.

— Je vais vous tenir, mon général, dit-elle encore, car ce soir, vous faites un pauvre cavalier!

Il était temps. Les silhouettes blanches des soldats autrichiens se détachaient au sommet du ravin.

Une décharge générale, illumina le bois. Une grêle de balles siffla aux oreilles des fugitifs. Le cheval prit le galop.

— Vous avez de la chance, mon général, fit la Perlette, mon épaule droite vous a garé d'une balle.

— Seriez-vous blessée? s'écria vivement le général.

— Bah! répliqua tranquillement Marguerite; ça me connaît! La balle s'est relevée et n'a fait qu'une égratignure. Tournez à droite maintenant, car il ne faut pas leur laisser le temps de recharger.

Une demi-heure après, ils étaient au village d'Einengen, encore occupé par l'arrière-garde de l'armée française.

— Aussi jolie que brave! dit le général en la voyant pour la première fois aux lumières.

— Mon enfant, reprit-il d'un accent sérieux et pénétré, vous m'avez sauvé plus que la vie, car il est des jeux où un général français n'a pas le droit de risquer sa tête. Quelle récompense voulez-vous?

— Mon général, répondit la Perlette, j'ai mon mari qui est sergent; s'il passait officier ça le rendrait bien content.

— Et vous? demanda S***.

Marguerite hésita.

— Moi, répliqua-t-elle enfin, je ne sais trop. Il a déjà honte de moi parce que je suis vivandière!

— Alors, choisissez une autre récompense.

— Non, je choisis celle-là, je l'aime.

Le général prit le nom de Roger sur ses tablettes.

Napoléon portait à la garde de son épée le roi des diamants, le régent. Cela faisait mode. La plupart des officiers-généraux avaient à leur ceinturon une agrafe de diamants. Le général S*** en avait une très-belle. Il y porta la main.

— Excusez si je vous demande une dernière grâce, mon général, dit la Perlette; je voudrais que la chose fût arrangée de manière que mon mari ne sût point que son avancement lui est venu par moi.

S*** caressa paternellement la joue rougissante de Marguerite.

— Ce sergent Roger est plus heureux que bien des ducs et princes, dit-il; vous êtes une bonne femme.

Il détacha en même temps sa belle agrafe de diamants.

— Comment avez-vous nom? interrogea-t-il?

— Marguerite Vital, femme Roger.

— Je ne veux écrire ce nom-là que dans ma mémoire, dit le général en souriant; si jamais je pouvais l'oublier, prenez ceci, mon enfant, à quelque heure, en quelque lieu que ce soit, quand vous aurez besoin de moi, venez; ceci est un gage entre nous!

— Ah! mon général! s'écria Marguerite tristement, ceci doit valoir beaucoup d'argent, et vous voulez me payer!

— Qu'importe le prix, Marguerite, si vous ne le vendez jamais?

Marguerite tendit la main, et le général serra doucement cette main entre les siennes.

— Ceci ne me quittera point, dit-elle en glissant au fond de son sac l'agrafe enveloppée dans le mouchoir taché de sang; ça me rappellera que j'ai sauvé la vie d'un héros, je mourrai de faim auprès!

— La vie d'un homme et l'honneur d'une femme! murmura le général.

Puis il reprit :

— Et maintenant, Marguerite, il faut aller vous reposer.

— Je suis de la 7e, répliqua-t-elle, j'ai plus de trois

lieues à faire pour rejoindre. Que Dieu vous bénisse, mon général, et au revoir !

Elle s'en alla, suivant les traces de la 7e dans la neige. Quand elle arriva au bivac, Roger dormait, la tête sur un fagot.

Marguerite s'étendit près de lui, et le sommeil la prit tout de suite.

D'ordinaire, elle était toujours sur pied avant le premier roulement du tambour, mais elle avait tant travaillé cette nuit qu'elle n'entendit point battre le réveil.

Roger et Garnier se levèrent avant elle.

— Tiens ! fit Roger, qui affectait maintenant une sorte de dédain pour celle qu'il avait tant aimée, voilà mon épouse !

— Le pauvre sous-lieutenant n'est pas revenu, repartit Garnier ; elle les tue tous. Dis donc, l'autre lui avait donné sa croix, celui-ci n'avait pas de croix, mais je lui ai vu de beaux bijoux au bal, quand on fit danser les dames d'Aix-la-Chapelle.

— On peut regarder, dit Roger qui ouvrit le sac de la Perlette.

Ils se penchèrent tous deux curieusement et se relevèrent, éblouis à la vue de l'agrafe du général S***

— A la bonne heure ! dit Garnier.

Ce mot avait dans sa bouche une portée si outrageante que Roger mit la main à son sabre.

Mais il se ravisa, lâcha un juron, referma le sac et dit :

— C'est fini !

Ce Roger n'était pas du tout un méchant cœur. Seulement il ne venait pas à la cheville de sa femme Marguerite.

On ne s'expliqua point, parce que Garnier avait dit :

— Si tu lui fais des reproches, elle t'entortillera.

— Quelques jours après, Roger reçut un brevet de sous-lieutenant. Garnier en faillit mourir de jalousie. Il était toujours caporal. Il se dit :

— Du moins, je lui prendrai sa femme !

S'il avait su au juste ce que valait l'agrafe de diamants, c'eût été l'agrafe qu'il eût prise la première.

En passant officier, Roger quittait la 7e demi-brigade pour entrer dans la 28e. Marguerite voulut le suivre; il lui remit une feuille de route toute signée qui la dirigeait sur Paris à cause de sa grossesse. Elle se pendit à son cou.

— Mon homme, lui dit-elle, je pense bien que je ne te verrai plus. Ce Garnier t'a perdu et puis tu as bien de l'orgueil. Adieu, aie de la chance. Dans vingt ans comme aujourd'hui, si tu as besoin de moi, je suis ta femme!

A cette heure de la séparation, le cœur de Roger se révolta contre sa propre conduite. Il serra Marguerite sur sa poitrine; elle eut un moment d'espoir, car une larme brillait dans les yeux de Roger.

Mais, sous la tente, une voix trop connue se mit à chanter la chanson de Panard :

« Je ris
De ces maris
Bonnes âmes! »

C'était Garnier.

Les bras de Roger tombèrent.

— Baise ton garçon! lui dit la Perlette d'un ton ferme.

Et quand Roger eut embrassé le petit Vital, la Perlette tourna le dos.

Elle ne pleurait pas.

Elle vint comme cela jusqu'à Paris où elle arriva bien malade. C'était son cœur qui était blessé.

Elle accoucha bientôt d'un second enfant : une fille.

Elle écrivit à Roger qui ne lui répondit point.

Il y avait pour elle, dans ce quartier des Invalides où elle avait loué une chambrette, tout un monde de souvenirs. Au temps où son Roger, tambour, lui faisait les doux yeux, ils étaient casernés tous deux à l'École-Militaire. Que d'hommages en ce temps-là! Et comme elle était bien la petite reine de ce brave régiment!

Tout cela était mort, il n'en restait plus rien.

Un soir qu'elle était seule avec ses deux enfants dans sa chambrette, on frappa à sa porte. Vital dormait dans son berceau; la petite Béatrice pendait au sein.

Marguerite ouvrit. Ce fut Garnier qui entra. Il avait le costume de sergent-major.

Il y a des choses honteuses et hideuses qu'on ne peut point raconter en détail. Garnier trouva Marguerite plus belle dans ses larmes. Il parla d'amour.

Ou plutôt, il proposa un marché infâme. Il dit à Marguerite.

— Si vous voulez, Roger vous rappellera près de lui, je me charge de cela.

Nous connaissons Marguerite : elle le chassa. En s'en allant, Garnier dit :

— Je me vengerai !

Et il se vengea tout de suite, car il ajouta :

— Roger veut un de ses enfants. Préparez-vous, car je repars dans huit jours, et c'est moi qui le lui menerai.

Quand il fut sorti, Marguerite s'affaissa sur elle-même. Elle n'avait pas prévu cette nouvelle torture : choisir entre ses deux enfants !

La petite Béatrice souriait déjà, et si vous saviez comme elle était jolie ! Mais Vital, le premier né, Vital qui était le cœur même de sa mère !

Ce fut une nuit de larmes et de sanglots. Vital dormait, le cher enfant : Béatrice pleurait parce que le sein qui l'allaitait venait de se tarir sous le coup de cette immense douleur.

Marguerite, engourdie par l'angoisse, resta jusqu'au jour entre les deux berceaux. Elle se disait :

— Il faut choisir, il faut choisir !

Et chaque fois qu'elle voulait faire ce choix navrant, son âme se déchirait.

Dès le matin, elle alla consulter un homme de loi pour savoir si son mari avait le droit de lui enlever un de ses enfants. L'homme de loi lui fit une réponse très-catégorique appuyée sur des textes nombreux. De cette réponse,

il résultait que certaines cours avaient décidé l'affirmative, tandis que d'autres avaient consacré la négative.

La Perlette quitta sa petite chambre et alla se cacher ailleurs.

Mais elle ne voulait point désobéir à son mari. C'était seulement pour éviter l'entrevue de cet odieux Garnier. Le jour et la nuit, la Perlette pleurait entre les deux berceaux, se répétant à elle-même comme une pauvre folle :

— Il faut choisir, il faut choisir !

La chambre où elle avait cherché un refuge était dans les combles du numéro 81, rue de l'Université. Garnier, lui avait appris que son mari, passé lieutenant, était de retour en France et tenait garnison à Bordeaux. La Perlette mit Béatrice dans un petit berceau bien blanc et la descendit chez M. Rodelet, qui faisait partir chaque semaine des voyageurs pour le Midi. C'était un brave homme que ce père Rodelet. Il fut touché de la situation de Marguerite. Non-seulement il se chargea de faire voyager le petit ange qui était dans le berceau, mais encore il obtint pour Marguerite le poste de concierge de la maison.

A dater de cet instant, Marguerite Vital n'entendit plus parler de son mari ; mais elle devait avoir encore, et cela bien souvent, des nouvelles de l'ami Garnier.

Ce fut lors de ce voyage de Bordeaux à Paris que Garnier se trouva dans le coche avec cette petite Flavie, fille d'un courtier de commerce qui devait jouer plus tard un si lugubre rôle sous le nom de marquise de Sainte-Croix.

Garnier, par suite de sa liaison avec la marquise, quitta bientôt l'état militaire et s'établit décidément à Paris.

Il cessa toutes relations avec Roger qu'il avait toujours haï et jalousé du meilleur de son cœur, et n'eut pas mieux demandé que d'oublier la Perlette qui était maintenant beaucoup trop au-dessous de lui, et si le hasard ne l'eût jetée de temps en temps sur son chemin comme une menace vivante de châtiment.

XI

LA PREMIÈRE FEMME DU COMTE ACHILLE

Pendant les premières années de la Restauration, vous n'auriez certes pas reconnu Flavie, cette pâle et maigre petite fille qui avait, un beau jour, déserté la maison de son père, sans regret comme sans entraînement de cœur. La puberté l'avait agrandie en tout sens. Elle était belle: non point de cette beauté régulière qui charme par les lignes et l'harmonie des contours, mais de cette splendeur, si l'on peut ainsi s'exprimer, qui rayonne au front des filles du soleil.

Flavie eût les enviables honneurs de la mode. Elle put, sans se compromettre aucunement, placer M. Garnier sur un assez bon pied, non pas pour faire des mariages, on ne fait pas de mariages, surtout dans le grand monde, mais pour plumer pigeons errants et colombes égarées, sous prétexte de mariage.

Vers cette époque, Garnier s'établit seigneur de Clérambault.

Mais il eut beau s'anoblir. C'était le domestique de Flavie et non point son égal. Quelque étroite que fût leur association pour mal faire, une distance énorme restait entre eux deux.

Flavie était grande dame. Elle eût été grande dame en vendant des pommes à deux sous le tas, elle était grande dame comme Molière était poëte, comme Bonaparte était général, comme Colomb était navigateur, en dehors de tout et malgré tout.

Ses vices n'y faisaient rien. Elle les cachait, s'il le fallait; si elle le pouvait, elle se drapait dedans.

Ce monde charmant et respectable du faubourg Saint-

Germain, où tant de haute vertu est alliée à tant d'exquises délicatesses, ce monde qui n'a qu'un tort, c'est de pousser la confiance jusqu'à la duperie, était son domaine. Cela dura peu. Qu'importe? cela fut.

M. Garnier de Clérambault, esprit vantard, grossièrement finaud, parleur emphatique et vulgaire, ignorant, gauche malgré son aplomb, n'eût pas même pu être toléré dans ce monde qui demande, avant tout, du tact et de la tenue.

M. Garnier de Clérambault était, en somme, un faiseur de mauvais ton. Mais il savait par cœur sa marquise, depuis le coche de Bordeaux jusqu'à l'heure présente. Voilà pourquoi la marquise de Sainte-Croix ne se défaisait point de son Garnier.

Il ne la gênait point; elle avait usé ses aspérités. Pour un geste, il venait; pour un signe, il rentrait sous terre. Il eût fallu du temps pour former un autre instrument pareil.

Comme on le pense bien, la marquise, avec ou sans son Garnier, fit travailler rudement l'argent de ce malheureux Rodelet. Elle mit à bien, sous Louis XVIII et Charles X, quelques belles opérations; mais sa manie de joueuse dévorait tout. Elle jouait à la Bourse, à la loterie; elle jouait par procureurs à tous les tripots de Paris. La chance la poursuivait. Nous l'avons dit : le jeu faisait d'elle un gouffre.

Si Flavie n'eût pas été joueuse incorrigiblement, et par conséquent toujours réduite à payer de sa personne pour conquérir des proies nouvelles, nul ne peut savoir jusqu'à quelle hauteur cette noble foule, toujours un petit peu myope, eût élevé son piédestal.

Arrivons tout de suite à un événement qui se lie très-intimement à notre dame et qui eut lieu trois ou quatre ans après la mort de Louis XVIII.

Madame la marquise de Sainte-Croix fut amoureuse une fois en sa vie. Le diable dut rire à gorge déployée. Voici l'aventure telle qu'elle :

Au mois de février 1825, le 4e hussard vint en garnison à Paris.

Le colonel, M. le comte Achille de Mersanz, était un homme de vingt-six à vingt-huit ans, et le plus beau cavalier qui se pût voir.

En 1825, ce n'était pas comme sous la royauté de juillet, le faubourg partageait franchement avec M. Scribe la passion des jeunes colonels.

D'ailleurs, M. de Mersanz, que l'on disait homme de haute distinction et qu'on savait fort riche, tenait par alliance ou parenté à toutes les familles de la ville noble. Son oncle, le maréchal duc de*** (l'ancien et glorieux général S***), était pair de France et fort bien en cour. Le comte Achille arriva précédé de l'avant-goût le plus flatteur.

M. de Mersanz eut un fort joli succès, et sa femme eut un succès de vogue.

Elle avait vingt-quatre ans. Elle adorait son mari. C'était un visage doux et fier, aux traits légèrement effacés, au sourire pâle : une de ces têtes de vierge qui passaient dans les nuits d'Abbotsfort, quand Walter-Scott peignait Alice Lee ou Lucy Bertram. Elle avait une petite fille de quatre ans, jolie comme un ange et qu'elle aimait passionnément.

Je ne sais pas trop pourquoi le monde lui faisait cette fête bruyante et brillante, car elle ne semblait chercher ni le bruit ni l'éclat.

Le comte Achille était, au contraire, un homme de plaisir. Il aimait beaucoup sa femme, mais sans se montrer exclusif. La jeune comtesse, sentimentale et un peu triste, souffrait.

Césarine, sa petite fille, blond lutin, dont le sourire pétillait comme une flamme, lui demandait souvent :

— Mère, pourquoi pleures-tu?

Ce fut de M. le comte Achille de Mersanz que Flavie devint amoureuse.

Le jour où le comte lui fut présenté, elle ne lui parla que de sa femme et de sa fille.

En résultat, ils se déplurent. Flavie jugea que M. le

comte était un fat; elle le lui dit. Achille trouva et déclara que madame la marquise tournait à la vieille femme.

Huit jours après, M. le comte faisait à madame la marquise une cour assidue.

Madame la marquise de Sainte-Croix fut flattée des assiduités de ce brillant jeune homme que les meilleurs salons s'arrachaient. En outre, elle entendait trop parler de la jeune comtesse de Mersanz : cela lui rompait les oreilles. Elle la vit; elle la détesta. Mais les affaires du comte Achille n'en avançaient pas beaucoup plus pour cela. Entre toutes les conquêtes, dans de certaines conditions, celle d'une femme comme Flavie est et sera toujours la plus difficile.

Cependant elle aimait, comme elle pouvait aimer.

Le comte Achille devenait fou. Cela lui arrivait chaque fois qu'on lui résistait. Le comte Achille eût soulevé des montagnes pour vaincre la résistance de cette femme qui lui laissait voir sa tendresse, mais qui se retranchait tout émue derrière son inexpugnable vertu.

Dans le tête-à-tête, on laisse échapper de ces choses qui ont, selon les cas, beaucoup ou très-peu de portée. Un soir que le comte Achille et Flavie étaient seuls dans le boudoir de cette dernière, elle dit :

— J'ai cinq ans de plus que vous.

— Vous le dites, il faut bien le croire, répliqua le comte; moi, je vous vois plus jeune et plus belle que mon premier rêve d'amour!

— Ce n'est pas votre femme que vous avez aimée la première? demanda Flavie.

— Je ne m'en souviens plus, répartit le comte, en souriant.

— Vous êtes trop militaire de comédie quelquefois, murmura Flavie.

Elle eut un soupir et reprit :

— Je n'ai jamais vu de femme si charmante que la comtesse.

Achille s'inclina.

— Je vous en veux de ne plus l'aimer, ajouta Flavie.

Achille espérait. Jamais l'entretien n'avait entamé un sujet si brûlant.

C'était en quelque sorte la marquise qui entrait aujourd'hui d'elle-même dans ce sentier périlleux.

— Le jour où vous m'avez dit : Je vous aime, reprit Flavie qui semblait rêver, j'ai eu l'enfantillage de me sentir tout heureuse.

— Ah ! madame, commença le comte, qui vit le moment excellent pour livrer l'assaut.

— Taisez-vous, dit la marquise ; si vous étiez libre, vous ne m'épouseriez pas !

— Sur mon honneur ! s'écria le comte chaleureusement, je vous jure que je serais trop heureux d'obtenir votre main !

Flavie ne répondit point, mais elle regarda le comte Achille en face. Celui-ci crut voir ses beaux yeux se charger de langueur. Tout à coup elle tressaillit violemment, et changeant de ton :

— Ah ça ! dit-elle, savez-vous que nous sommes fous à lier, nous deux ! Que Dieu vous conserve votre femme, qui est un ange !

Elle se leva et sonna. Le comte Achille prit congé.

Elles ont beau être habiles et même pis que cela ; elles restent femmes. En cherchant le sommeil sur son oreiller, ce soir-là, Flavie se disait :

— Il est sincère, j'en suis sûre, si elle mourait, il m'épouserait.

A quelques jours de là, on pouvait déjà remarquer un changement dans la personne de la jeune comtesse de Mersanz. Elle avait maigri : sa jolie pâleur se plombait. Un cercle sombre se creusait sous ses yeux.

Son mari la surprit plusieurs fois à pleurer. Elle ne voulut point lui dire la cause de ses larmes.

Une nuit, il crut entendre parler dans la chambre de sa femme. Il vint. La comtesse avait un spasme. Une expression de terreur profonde était sur son visage.

A toutes les questions de son mari, affectueuses et empressées, elle refusa obstinément de répondre.

La jeune comtesse avait une femme de chambre nommée Thérèse, qui prit à dater de cette époque, un caractère taciturne et sombre. Elle avait été fort gaie avant cela. On ne l'avait jamais entendue parler d'économies. Elle mit de l'argent à la caisse d'épargne.

Le médecin de M. de Mersanz lui déclara que sa femme se mourait d'une maladie de langueur. Il conseilla la distraction, les eaux, les bains de mer. La comtesse ne voulut point quitter Paris.

Le comte Achille n'avait pas mauvais cœur. Il aimait tendrement la mère de sa fille, mais la vie d'intérieur lui pesait. Il y a des gens comme cela.

Pour guérir la tristesse que lui causait la maladie de sa femme, le comte Achille allait un peu plus souvent chez madame la marquise de Sainte-Croix.

Si vous saviez comme celle-ci prenait intérêt à la santé de cette pauvre petite comtesse! Mourir comme cela toute jeune et si heureuse! Il fallait s'ingénier, il fallait consulter d'autres médecins. Que sais-je? enfin, on ne laisse pas mourir comme cela une jeune femme!

Il y avait dans la maison occupée par les de Mersanz, au numéro 23 de la rue de Grenelle, une concierge qui ne ressemblait guère à ses pareilles. Elle était propre jusqu'à la minutie, complaisante, vigilante et discrète. C'était Marguerite Vital qui avait maintenant un grand fils de dix-huit ans.

Elle aimait madame la comtesse de Mersanz; dans une maladie que son fils avait faite, la comtesse, gracieuse et charitable, n'avait cessé de prodiguer à Marguerite les mille petites douceurs qui consolent et amusent la souffrance.

Il s'était passé bien des années depuis le temps où Marguerite Vital courait les bivouacs d'Allemagne sous le gentil sobriquet de la Perlette, mais Marguerite avait peu changé; c'était toujours la même nature vaillante et originale.

Pour justifier cette dernière épithète, nous fournirons un exemple.

Le fils de Marguerite était sergent; on parlait déjà de lui pour l'épaulette. Pendant sa maladie, Marguerite n'avait point voulu qu'il restât à l'hôpital, mais elle n'avait point voulu non plus le mettre dans sa loge. Elle n'avait pas honte pour elle-même de son état, exercé si honnêtement, mais pour son fils, c'était différent. Son fils allait être officier; sa place n'était pas dans la loge.

Marguerite avait loué une chambre, ou plutôt madame de Mersanz, qui était la bonté même, avait feint de lui affermer une chambre. Le jeune sergent était là, soigné et choyé par tous les domestiques de l'hôtel.

Marguerite avait ouvert son cœur à la comtesse, qui savait son histoire, et ne croyait point déroger en se faisant la confidente de sa concierge.

Marguerite Vital se serait mise au feu pour madame la comtesse de Mersanz.

Le sergent était rétabli et parti.

Tous les jours, plutôt dix fois qu'une, depuis que la comtesse était malade, Marguerite montait. Le plus souvent, la comtesse la faisait entrer dans sa chambre.

Elle lui parlait de sa mort prochaine.

Évidemment, quelque accident, qui était un mystère pour tout le monde, avait frappé avec violence l'imagination de la jeune femme.

Comme Marguerite s'étonnait de la voir toujours seule, gardée par des domestiques, elle qui avait dans Paris tant d'amis et de parents, la comtesse lui dit un jour de sa voix brève et toute changée :

— Vous vous trompez : je n'ai ni amis, ni parents à qui je puisse me confier.

— Mais, objecta Marguerite, le maréchal-duc de ***, qui a pour vous une affection si paternelle?

— Ma mère, interrompit la pauvre jeune femme, m'a bien recommandé de ne jamais m'ouvrir au maréchal.

Or, la comtesse avait perdu sa mère dès sa petite enfance. Marguerite eut l'idée qu'elle était folle.

— Votre mère, répéta-t-elle; vous avez donc eu des visions, ma chère madame?

La comtesse se leva toute droite sur son lit.

— Qui vous a dit cela? demanda-t-elle avec force; ce n'est pas moi qui vous ai dit cela!

Elle tomba sur son oreiller et ne voulut plus parler.

Le lendemain, elle dit à Marguerite qui lui trouvait l'air un peu moins défait :

— Je veux aller au bois aujourd'hui, il le faut, on me l'a ordonné.

— Qui vous l'a ordonné ? damanda Marguerite.

La comtesse la regarda d'un air méfiant et effrayé.

— Sonnez, dit-elle, c'est une voiture de louage que je veux!

Marguerite sonna.

Le comte était absent, suivant son habitude. On n'osa point désobéir à la pauvre femme.

L'air était doux, il faisait beau soleil. Marguerite enveloppa elle-même la comtesse dans une douillette et l'aida à descendre le perron. La comtesse était si faible qu'elle eut peine à monter en voiture. Quand elle fut enfin assise, elle fit signe à Marguerite d'approcher de son oreille.

— Venez, prononça-t-elle tout bas, montez près de moi. Ma mère ne m'a jamais dit de me défier de vous.

Marguerite obéit. La comtesse lui fit fermer tous les stores du coupé.

— Il ne nous verra pas! murmura-t-elle.

Puis elle se tut après avoir ajouté :

— Qu'on nous mène au rond-point de la Muette !

Elle tint les yeux baissés pendant toute la route, comme si la lumière l'eût blessée.

Marguerite se sentait venir des larmes à la voir si changée et si pâle.

Quand la voiture s'arrêta, la comtesse souleva l'étoffe du store.

—C'est ici, dit-elle en reconnaissant le saut-de-loup de la Muette ; si j'avais pris une de nos voitures, cela n'aurait rien valu. Nous allons voir si ma mère a dit vrai!

Au moment où elle achevait, sa bouche resta béante et sa respiration siffla dans sa poitrine tout à coup oppressée.

— Là-bas! là-bas! fit-elle; ma mère a dit vrai!

Sa main, crispée convulsivement, montrait un objet qu'elle même ne voyait plus, car il y avait un voile sur ses yeux. Marguerite, qui avait soulevé la portière à son tour, et dont le regard suivait tous les mouvements de la comtesse, aperçut une calèche découverte qui venait d'entrer au bois par la grille du Ranelagh.

Elle poussa un grand cri et retomba comme paralysée au fond de la voiture.

Dans la calèche découverte, elle avait reconnu le comte Achille de Mersanz et madame la marquise de Sainte-Croix.

Elle eut cette angoisse du médecin honnête homme qui découvre chez un malade le premier symptôme de l'empoisonnement.

Elle devina vaguement que cette pauvre jeune femme se mourait assassinée,

Que s'était-il passé? Pourquoi la comtesse parlait-elle si souvent de sa mère?

Marguerite, ne l'oublions pas, savait l'histoire de la famille Rodelet.

Elle prit dans ses bras la comtesse qui était raide et glacée. Elle la réchauffa de son mieux et le cocher eut ordre de retourner à l'hôtel.

A l'heure du dîner, le comte ne revint pas.

Vers six heures, la comtesse demanda son confesseur. Il sortit de sa chambre à sept heures. Elle était plus calme.

On lui amena sa petite Césarine qui joua un quart d'heure auprès de son lit.

Le comte Achille n'était pas encore rentré à huit heures.

Marguerite entendit soupirer, puis sangloter dans le cabinet de toilette voisin. Elle y courut. Thérèse, la femme de chambre, était à genoux sur le tapis. Elle se frappait la poitrine en pleurant.

Marguerite l'interrogea. Thérèse répondit :

— Est-ce vrai qu'elle va mourir?

Puis elle ajouta en se tordant les bras :

— Si elle meurt, je mourrai!

La comtesse appelait.

Neuf heures sonnaient aux horloges des ministères. La comtesse dit :

— Fermez les portes de ma chambre, Marguerite, j'ai à vous parler.

Quand les portes furent fermées :

— J'ai embrassé ma petite Césarine pour la dernière fois, reprit la comtesse.

Marguerite voulut se récrier.

— Je sens que je m'en vais, poursuivit la jeune femme : je serai morte quand M. le comte rentrera.

— Ne me parlez pas, dit-elle encore, quand j'entends parler, ma pensée s'échappe, il n'épousera jamais cette femme, mais elle lui fera encore bien du mal. Essuyez mon front, la sueur s'y glace.

Marguerite, navrée, passa un mouchoir sur le front de la jeune comtesse où se mêlaient les boucles naguère si brillantes de son admirable chevelure.

— Merci, fit-elle; vous vous souviendrez toujours de moi, ma pauvre Marguerite, on n'oublie pas ceux qu'on a vu mourir. Prenez ma bague de mariage, et conservez-la pour l'amour de moi ; c'est ce que j'avais de plus cher au monde. Vous rappelez-vous ? je ne sais pas combien il y a de temps de cela, je commençai tout à coup à maigrir et à pâlir? C'est que j'avais appris qu'il aimait une autre femme. Ma mère me l'avait dit la nuit, et j'étais bien éveillée, ce n'était pas un rêve.

— Et vous l'avez vue, madame? interrompit Marguerite, en qui une idée confuse essayait de naître; vous avez vu votre mère!

— Non, répondit la comtesse : jamais elle ne s'est montrée à moi. Elle me parlait.

— Comment pouviez-vous savoir?

— Elle me l'a dit. Elle m'a dit : Je suis ta mère. Une fois, la nuit, mon mari vint me voir pendant qu'elle parlait, mais elle se tut, elle ne voulait être entendue que de moi, J'ai su par elle le nom de cette marquise, les heures où Achille va la voir, j'ai su tout, tout !

Marguerite avait peine à maîtriser son agitation.

Elle sonna.

Ce fut un domestique qui vint à son appel.

— Madame veut parler à Thérèse, dit-elle.

— Pourquoi? demanda la mourante quand le domestique fut parti.

— Ayez de la force, au nom du ciel, madame! s'écria Marguerite en joignant les mains; votre mari vous aime, vous serez heureuse!

La malade sourit tristement et secoua la tête.

A ce moment, le domestique revint.

— On ne trouve Thérèse nulle part, dit-il.

— Ma mère ne m'a jamais caché que j'en mourrais, reprit la comtesse; je savais jour par jour les progrès de cette passion qui me tue. Ah! ma pauvre Marguerite, que j'ai eu une terrible agonie!

— Je ne sais pas pourquoi, un doute me vint, s'interrompit-elle Je crois que c'était avant-hier. Je dis à Thérèse pendant que nous étions à ma toilette : Je veux prendre le dessus ; je me fais des idées. Je veux retourner dans le monde, je veux vivre, je veux lutter.

— Et qu'arriva-t-il la nuit suivante?

— Les morts entendent tout ce qui se dit sur la terre. Ma mère vint la nuit suivante. Mes doutes l'avaient courroucée. Elle me dit : Rends-toi demain, à trois heures, au rond-point de la Muette : tu verras si j'ai menti!

— Horrible! horrible comédie! s'écria Marguerite, qui comprenait tout désormais.

— J'y suis allée, murmura la comtesse; vous savez ce que j'ai vu.

Elle eut un spasme. Le docteur, qui avait pris le temps de bien dîner, arriva. Il lui donna je ne sais quoi de bien bon. Elle mourut vers dix heures, après avoir passé son anneau de mariage au doigt de Marguerite.

Le comte rentra vers les onze heures.

Il y avait dans la cour un grand puits ouvert.

On trouva le lendemain le corps de la femme de chambre Thérèse au fond de l'eau. Cela donna des soupçons.

L'autopsie de la comtesse eut lieu.
Il n'y avait nul trace de poison.

Comment accuser? Quelles preuves fournir? Marguerite Vital acquit la certitude que, durant ces dernières semaines, Thérèse avait été plusieurs fois chez madame la marquise de Sainte-Croix.

Mais Thérèse était morte.

Et quand on se sert de ce poison subtil, la pensée, qui opère sur le cœur et ne laisse point de trace, que peut la justice humaine?

Marguerite se tut, même vis-à-vis du comte, parce que le comte partit pour son château de Saintonge sans revoir la marquise de Sainte-Croix.

Ce coup l'avait frappé en plein cœur. Sa femme était l'amour de sa jeunesse. Il fut du temps avant d'avoir le courage d'embrasser Césarine.

On mit celle-ci en pension, le lendemain de la mort de sa mère, chez les demoiselles Géran.

Garnier n'avait été mêlé à tout ceci que très-indirectement. Il avait voulu profiter du moment où le fer était chaud, et (pour employer son style) *découper une aile* à M. le comte pendant que le caprice de ce dernier était à son comble. Il y avait même eu commençement d'exécution, car, un soir que Garnier et Achille étaient seuls, il fut parlé d'affaires. Le château de Sainte-Croix allait être vendu, au dire de Garnier, faute d'une misérable somme de cent mille écus.

Le comte proposa aussitôt ses services.

Mais la marquise arrêta le zèle de son Garnier, qu'elle accusa de chasser la petite bête. Ce n'était pas trois cent mille francs qu'il lui fallait.

Quand elle apprit le départ précipité du comte, elle ne s'étonna point. Elle dit :

— Lâchons la ligne, nous le tenons !

Des mois se passèrent. Elle disait toujours :

— Il reviendra.

Il revint au bout de deux ans, et madame la marquise en faillit étouffer de rage.

Il revint marié à une femme de dix-sept ans qui était plus belle que la première comtesse de Mersanz et que le comte Achile entourait d'une véritable adoration.

— Vous voyez bien, dit à ce sujet le sage Garnier de Clérambault, que nous aurions bien fait de prendre toujours les cent mille écus.

La marquise dit :

— Tout n'est pas fini, je déclare la guerre à celle-là, une guerre à mort !

— Le diable, pensait Clérambault, ce soir-là en allant se coucher, c'est que nous attaquons notre huitième lustre. Nous avons juste le double de l'âge de notre rivale. Dix-huit ans contre trente-six ! Je maintiens que nous aurions bien fait de prendre les cent mille écus !

XII

LA MARQUISE DE SAINTE-CROIX

Neuf années avaient passé depuis le retour du comte Achille à Paris : c'était onze ans après la mort si étrange et si malheureuse de sa première femme.

Nous revenons à ce beau jour du mois de mai 1836, qui éclaira le début de ce récit dans l'avenue de Saxe, entre la pension Géran à la porte du chantier du *Vrai garde national*, où travaillait Jean Lagard.

Il est huit heures du soir et nous sommes au château de la Savate, chez Jean-François Waterlot, dit Barbedor.

Cette femme que nous avons laissée toute seule devant une bouteille d'eau-de-vie dans la chambre donnant sur l'escalier de service, cette femme était bien la marquise de Sainte-Croix, la petite voyageuse du coche de Bordeaux, la lectrice de la première marquise de Sainte-Croix, morte on ne sait comment, l'amie du fournisseur Rodelet, dont le décès violent s'entoura de mystère, la rivale de la première comtesse de Mersanz, pauvre faible créature qui fut empoisonnée par rêve : c'était bien Flavie, la belle Flavie !

Mais il vous eût fallu, en vérité, le deviner, car elle était bien misérablement changée.

Ces neuf années avaient été pour madame la marquise une période de revers et de décadence.

Elle avait décidement dit adieu au monde pour que le monde, prenant le devant, n'eût pas l'idée de lui donner congé.

Seulement, elle s'était retirée avec les honneurs de la guerre, et le peu de relations conservées par elle étaient éminemment respectables.

Elle pouvait encore se relever par un coup d'éclat.

Elle était ici à la besogne.

Quand le garçon qui l'avait introduite, essayant en vain de voir ses traits au travers de son voile épais, eut apporté la bouteille d'eau-de-vie et le verre qu'on avait l'habitude de lui servir sans qu'elle les demandât, la marquise lui montra du doigt la porte.

Il sortit. Elle releva son voile.

C'était un visage osseux, pâli et ravagé. A quinze ans, elle était laide. Elle atteignait maintenant sa quarante-cinquième année. Sa laideur n'était pas revenue, mais il y avait quelque chose d'effrayant dans ses restes ruinés de beauté.

Elle consulta sa montre et se versa la valeur d'un demi grand verre d'eau-de-vie qu'elle but d'un trait comme vous avaleriez une gorgée d'eau.

Un peu de sang remonta à ses joues ; sa prunelle eut un éclair. Elle repoussa la bouteille et le verre.

Ceci n'était pas tout à fait un vice; c'était le résultat d'un ensemble de vices. Épuisée et presque anéantie, cette femme buvait l'eau-de-vie en guise de potion. Elle ne cherchait pas l'ivresse, mais l'ivresse l'avait parfois surprise.

— Est-ce que Garnier me ferait attendre? se dit-elle ; cœur de maraud! s'il me voit à terre il lèvera le pied pour m'écraser!

Cette parole était bien injuste. Nous savons que Garnier était en bas, près de Barbedor, et qu'il travaillait pour elle.

— Quand donc aurai-je fini de combattre? poursuivit-elle ; les négociants achètent des châteaux, les procureurs vendent leur étude, toutes les rapines mènent au repos honorable et bouffi. Il n'y a pas jusqu'aux soldats eux-mêmes, ces brebis enragées, qui n'aient une retraite sur leurs vieux jours! Moi, je tombe, je tombe, et pourtant j'ai gagné assez d'argent pour enrichir et mettre en château dix négociants obèses, vingt procureurs crochus, pour retraiter toute une armée. J'étais habile, j'avais la veine! Est-ce qu'il y a une Providence? et prend-elle la peine de se moquer de moi?

Son regard fit le tour de la chambre. Elle croisa ses mains sur ses genoux.

—Ignoble! ignoble! murmura-t-elle; il faut la jeunesse que je n'ai plus pour affronter gaîment ces aventures!

On frappa à la porte. Elle ne s'éveilla point en sursaut; elle était de celles qui ont de la peine à secouer l'engourdissement du corps et de l'esprit; elle ouvrit seulement les yeux à moitié.

— Eh bien! fit M. Garnier de Clérambault en entrant, quelles nouvelles?

En attendant la réponse, il referma soigneusement les deux portes derrière lui.

— Cela n'arriverait pas, dit la marquise, au lieu de répondre, si on pouvait jouer soi-même; mais l'entrée de la Bourse est interdite aux femmes, mais une femme ne peut mettre le pied à Frascati sans se perdre! Et il n'y a que

les petites filles ou les vieilles abandonnées pour oser prendre les cartes dans un salon à une table un peu sérieuse. J'ai ma tribune chez la Saurel, mais on se mange le sang dans ces loges grillées, et mon joueur ne traduit pas toujours comme il faut les sons du timbre.

Ceci demande une courte explication.

Au temps où la ferme des jeux avait ses maisons ouvertes, et la clôture n'en eut lieu que deux ans après, en mil huit cent trente-huit, il y avait comme aujourd'hui des tripots particuliers. Bien que la police fût très sévère pour sauvegarder les bénéfices de l'État, associé au monopole, on comptait à Paris deux ou trois établissements très-connus et montés sur une magnifique échelle. Madame veuve Saurel de Bellefonds avait le sien rue Béthisy, dans un ancien hôtel où Gondy, cardinal de Retz, avait, dit-on, rassemblé bien souvent les mécontents à l'époque de la Fronde. C'était un vrai palais. Outre la roulette, le trente-et-quarante, etc., il y avait d'immenses salons où se jouaient toutes sortes de jeux. On était là merveilleusement à l'aise pour se ruiner. Les gens qui ne voulaient pas être connus avaient l'entrée particulière donnant sur la rue Tirechappe et les tribunes. Dans chaque salle, en effet, il y avait un rang de loges grillées; chaque loge avait un timbre. Les personnes discrètes qui voulaient tenter la fortune sans être vues avaient leur *joueur* assis à la table commune. La tribune dirigeait les évolutions de ce joueur à l'aide du timbre et de certains signaux télégraphiques.

Le lecteur doit comprendre maintenant de quoi se plaignait madame la marquise de Sainte-Croix. Les pauvres femmes sont en vérité bien malheureuses !

— Nous avons encore perdu? dit Clérambault avec mauvaise humeur.

— Pas à la loterie, répartit la marquise, j'ai eu un terne : trente-huit mille six cents francs et une fraction. J'avais placé environ dix-huit mille francs dans les divers bureaux : ça fait une mise doublée. Nous n'avons plus

que trois tirages avant la suppression. Au moment où je commençais à gagner!

— Et chez la Saurel? demanda Garnier.

— Vous ai-je dit pour mes deux brelans d'as? Deux fois mon tout : un de six mille et un de quinze mille! Au dernier tour, décavée de treize cents louis avec trente-et-un as, moi première, j'avais la carre. A la roulette, le manque m'a passé neuf fois sur le corps; j'avais commencé au cinquième coup : cela fait quatorze coups, au quinsième, j'ai passé, le trente-six est venu!

— Et la bourse?

— Une hausse absurde!

— Vous étiez à la baisse?

— Je crois bien! Cabrera est entré à Pampelune. Vous aurez à payer demain un mandat de soixante-douze mille francs.

— Et où diable voulez-vous que je les prenne? s'écria Clérambault dont les oreilles étaient rouges comme du sang.

— Où vous voudrez, répondit tranquillement la marquise.

Clérambault fit deux ou trois tours de chambre à grands pas.

— Voyons, Flavie, dit-il en s'arrêtant devant elle, voyons, madame, vous savez bien que je suis à bout de ressources. Vous même vous n'avez plus aucune valeur commerçable. Nous sommes sur le point de faire un coup de fortune : ne pouvez-vous demeurer en repos pendant quelques jours!

Elle se renversa sur son siége et ferma les yeux avec lassitude.

— Demeurer en repos! répéta-t-elle, cela veut dire ne plus jouer, n'est-ce pas? Ils sont comme cela! Ceux même qui se prétendent les plus dévoués et les plus soumis! Je suis trop vieille pour être votre pupille, monsieur Garnier. Si nous faisions notre compte, nous verrions bien lequel a coûté de l'argent à l'autre!

— Madame, madame! voulut interrompre Garnier.

— Vous n'étiez qu'un sous-officier quand vous m'avez rencontrée dans la diligence de Bordeaux, reprit Flavie qui s'animait; combien, depuis ce temps-là, où vous vous seriez damné pour trois ou quatre écus de six livres, combien de millions vous sont passés par les mains ?

— Passés, répéta Clérambault, sous le nez! Si j'avais gardé mes parts de prise, je serais un gros bonnet, c'est vrai, mais vous avez toujours fini par manger ma part avec la vôtre. Nous travaillons pour la Saurel, pour l'administration de la loterie et la respectable compagnie des agents de change. C'est bête, voilà mon opinion ; mais ne vous fâchez pas, ma souveraine; vous êtes plus forte que moi, je le sais bien. Le jour où vous cesserez de jeter votre gain dans un puits sans fond, vous serez riche comme le roi, et vous m'indemniserez. Demain, je paierai votre mandat, avec vos diamants que j'engagerai.

Ils se mirent tous deux à rire. Garnier prit un cigare dans sa boîte.

. . . . . .

Elle parlait maintenant d'un ton bref et précis. Son œil avait de sombres lueurs. La fièvre sourde mettait deux taches rouges aux pommettes saillantes de ses joues.

— J'ai aimé le comte Achille, dit-elle ; voilà longtemps que je ne l'aime plus mais je haïrai toujours cette Béatrice, sa seconde femme. Maxence est une admirable enfant qui comprend tout. Maxence est ambitieuse comme moi, plus hardie que moi. J'étais dix fois moins belle que Maxence. Si Maxence était ma vraie fille, je baiserais la terre pour obtenir de Dieu mon pardon et je deviendrais une sainte. Ne souriez pas, s'interrompit-elle. Tout à l'heure je vais vous dire des choses qui seront à votre portée. Je n'aime pas Maxence, parce que je n'aime personne : je donnerais le reste de ma vie pour l'aimer. Il n'y a qu'une joie ici-bas, je le sais bien, c'est la folie des mères. Rien qu'à penser que j'ai été mère dans l'acception matérielle du mot, et que j'aurais pu être mère par la tendresse, par la souffrance, par l'angoisse et par l'ivresse, je sens un

cœur dans le vide de ma poitrine. Ne prenez pas non plus cet air sérieux : c'est une illusion. Je n'ai pas de cœur. Maxence nous secondera. Seulement j'ai peur qu'elle ne l'aime.

— Bah ! fit Garnier, elle n'a que seize ans !

— C'est une noble créature ! Mais vous avez beau regarder ce livre ouvert, il est écrit tout entier en une langue qui vous est inconnue. Le comte est amoureux fou de Maxence, fou, vous entendez bien ! jugez s'il aime aveuglément, avec extravagance : Il est venu à moi, à moi ! me demander mon aide ! et il n'a pas même eu l'idée que je pourrais me venger !

— Il n'a pas parlé de mariage ? demanda Garnier.

— Il s'est roulé à mes pieds.

— Je vous demande cela, dit Garnier, parce que nous allons savoir dans une heure s'il est ou non marié.

Il raconta la mission qu'il avait donnée à Léon Rodelet. Flavie l'écouta avec beaucoup d'attention.

— Cette femme souffrira plus si on la chasse que si on la tue, murmura-t-elle.

— Est-ce adroit ce que j'ai fait ? s'écria Clérambault.

Flavie réfléchissait.

— Il faut que ce jeune homme nous serve encore à autre chose, dit-elle.

— Quand vous saurez son nom, répliqua Garnier à voix basse, vous aurez peut-être répugnance à trop vous servir de lui.

— Comment donc s'appelle-t-il ?

— Léon Rodelet.

Flavie éprouva un imperceptible tremblement. Garnier l'examinait. L'émotion, si elle en eut, ne dura pas le temps que nous mettons à écrire cette ligne.

— C'est vrai, murmura-t-elle, et c'est étonnant comme tous ces souvenirs sont en moi présents et précis ! Cette pauvre petite Rodelet s'appelait Ernestine. Je reconnaîtrais le grand nigaud de commis que nous lançâmes en Amérique. Le temps passe, il y a de cela plus de vingt

ans : l'enfant d'Ernestine doit être un homme, on peut l'employer.

— Vous ne répugneriez pas?... commença l'habit bleu.

— Il y a des races de dupes.

Un silence suivit ce mot terrible. Puis Garnier demanda :

— Et que voulez-vous faire de Léon Rodelet?

— Cette petite Césarine, répondit Flavie, est l'épine la plus gênante que nous ayons au pied. Je veux que le comte Achille l'éloigne et la déshérite.

— Par exemple! s'écria Garnier, ne comptez pas là-dessus!

— Pourquoi, s'il vous plaît?

— Parce que le comte adore sa fille.

— Le comte est comme tous les hommes à femmes, il est aux trois quarts femme; le comte est un honnête seigneur, très-élégant, très-spirituel, très-probe même, quand il ne s'agit que d'argent. Mais avez-vous rencontré parfois de ces mères de trente-six ans qui sont belles encore et qui ont de grandes filles? Il y a un moment où ces mères, si bonnes que vous les puissiez supposer, détestent leurs filles : cela est positif. Eh bien! le comte Achille, amoureux d'une fillette de seize ans, est vieilli par sa fille, qui atteint sa dix-septième année, je dis ce qui est. Si on donne un prétexte au comte Achille, —qui adore sa fille, — pour envoyer sa fille aux antipodes, le comte Achille se jettera sur le prétexte comme un enfant goulu sur une pomme. Conclusion : Léon Rodelet enlèvera mademoiselle Césarine de Mersanz.

Voilà pourquoi M. Garnier de Clérambault était l'esclave de cette femme. Elle avait de ces aperçus rapides et profonds qui gagnent les batailles. Elle coûtait cher, mais elle rapportait gros. Il fallait son génie pour faire aboutir ces spéculations impossibles.

Ici, par exemple, le problème se posait ainsi : étant donné un homme jeune, marié à une jeune femme, et père d'une fille en pleine santé, recueillir à courte échéance l'héritage de cet homme.

Nous disons marié, bien qu'il y eût des doutes à cet égard. Le fait du mariage n'inquiétait pas autrement la marquise. C'était M. Garnier de Clérambault qui n'était pas à la hauteur et qui prêtait à ce détail une importance démésurée.

Il va sans dire que dans l'énoncé du problème, nous avons entendu cette condition nécessaire : La razzia devait avoir lieu doucement, sans trop de bruit ni de scandale, avec toutes les garanties de sécurité pour les membres de l'expédition.

L'emploi du fer, du feu, du poison et de toutes autres naïvetés scélérates était expressément prohibé comme dangereux.

Garnier ne fit qu'une objection.

— Maxence aime Césarine de tout son cœur, dit-il.

— Maxence aime le comte Achille, répondit Flavie; maintenant, aux détails: Le père de Béatrice est arrivé?

— Depuis longtemps.

— A-t-il commencé son rôle?

— En perfection, mais il fera mieux encore, Barbedor ira le voir demain.

— Demain, moi aussi je travaillerai, reprit la marquise, il faut que l'affaire marche!

— Mais, dit Garnier, j'y songe. Si Maxence aime le comte, comme vous le dites ?...

— On ne déteste bien que les gens qu'on a aimés, repartit Flavie; quand nous en serons là, fiez-vous à moi!

Elle consulta sa montre.

— Dix heures, reprit-elle; allez me chercher votre Léon Rodelet.

Garnier se leva.

— Voulez-vous que je vous envoie Barbedor? demanda-t-il.

— Non. A quoi bon?

En ce moment, un joyeux éclat de rire monta du rez-de-chaussée par la fenêtre entr'ouverte. Clérambault, qui était déjà tout près de la porte, se retourna vivement.

— A propos! s'écria-t-il en se frappant le front, vous

ai-je dit quelles gens nous avons en bas? On conspire contre nous. Ceux que vous entendez ne sont pas de nos amis.

— Avons-nous des amis? dit Flavie avec son sourire amer; qui donc est en bas?

— Jean Lagard, le lieutenant Vital et maman Carabosse.

— Ah! fit la marquise d'une voix indifférente.

Puis elle ajouta tranquillement :

— Allez en paix, nous ne mourrons qu'une fois.

Quand l'habit bleu fut parti, elle se leva et gagna la croisée, qu'elle ouvrit toute grande. La nuit commençait à être noire. Elle se pencha en dehors pour entendre ce qui se disait dans la chambre du rez-de-chaussée.

Mais il ne lui venait que des sons confus, entremêlés de rires.

— Quand même j'entendrais! mumura-t-elle, ai-je besoin d'entendre pour savoir?

Elle resta un instant accoudée contre l'appui de la croisée.

L'ombre, qui allait s'épaississant, donnait au paysage je ne sais quel aspect pittoresque et mystérieux. La nuit est une enchanteresse ; elle sait draper son voile sur la platitude de nos réalités, et chaque objet que touche sa baguette magique revêt, en se transformant, les capricieuses beautés du rêve.

Flavie n'essayait même plus de saisir les quelques paroles qui venaient d'en bas jusqu'à elle. Sa tête se penchait sur sa main. Elle rêvait.

— Si j'avais eu une mère! murmura-t-elle.

Était-ce là l'expression indiscrète d'un remords?

Elle resta longtemps sans parler, puis elle dit :

— Si j'avais une fille!

Sa voix était douce et avait des caresses. C'était bien l'expression d'un désir, d'un regret.

— Si Maxence était ma fille, reprit-elle, je me tuerais, parce que je serais sans armes contre les autres et contre ma conscience. Mais je n'ai pas d'enfants. Je suis libre,

grâce au hazard. Maxence est une machine de guerre. Par elle, nous entrerons dans la place. Et je mourrai dans mon lit avant d'avoir vu la fin des millions du comte Achille !

XIII

REPAS DE CORPS

M. Garnier de Clérambault s'était trompé en plaçant maman Carabosse au nombre des convives du rez-de-chaussée. La petite bonne femme manquait à l'appel. Il n'y avait là que le beau lieutenant Vital, Jean Lagard, et le père Barbedor, qui s'était grisé tout doucement à force de couper sa bière par des *gouttes* d'eau-de-vie en lisant le fameux article du *Journal des Débats* sur la barrière des Paillassons.

Ce jour-là, vers midi, Vital avait reçu une lettre ainsi conçue :

« Les officiers du 2e léger sont convoqués à un repas de corps qui aura lieu à Grenelle, château de la Savate, ruelle Saint-Fiacre, derrière la barrière des Paillassons. Six heures et demie. »

Vital ne connaissait rien de tout cela. Un repas de corps ne fait pas événement. Il avait vaqué à ses occupations ordinaires, et à l'heure dite il s'était dirigé vers l'établissement indiqué.

Nous avons vu son étonnement à l'aspect du lieu choisi par ses collègues.

Jean Lagard vint au-devant de lui dans le vestibule.

—Bonjour, lieutenant, dit-il; c'est moi qui suis les officiers du 2e léger, pour le moment.

Et, comme Vital ne comprenait pas, Lagard ajouta.

— C'est une petite surprise qu'on a voulu vous faire, mon lieutenant, histoire de rire et de badiner ensemble sans se fâcher.

— Et qui me fait ainsi des surprises? demanda Vital, qui n'était pas véhémentement attiré par l'extérieur du bon Jean.

— C'est moi, répondit Lagard en touchant son chapeau, qu'ai l'avantage d'être votre cousin par droit de naissance, neveu et filleul de ma marraine, qu'est votre bonne et respectable mère.

Le lieutenant devint très-pâle. Jean Lagard fronça le sourcil.

— Vous n'avez pas honte de ma marraine, pas vrai? demanda-t-il en baissant la voix.

Le sang remonta vivement aux joues du lieutenant, qui eut un franc sourire et tendit la main à Lagard. Celui-ci la serra entre les siennes.

— N'y a pas longtemps que je sais les affaires de ma marraine, dit-il tout bas au lieutenant; et encore, les affaires, je n'en sais qu'un tout petit bout. Elle a tourné plus d'un mois autour du pot avant de me dire : « Ce beau garçon-là est mon petit. » Écoutez donc, lui fallait bien quelqu'un à cette femme, pour lui parler de vous!

— Ce n'est pas moi qui m'éloigne d'elle, commença Vital.

— Je sais, je sais! interrompit Jean Lagard; si j'ai pris cette couleur pour vous faire arriver ici, c'est l'histoire de plaisanter entre cousins, pas vrai? La maman dit comme ça que vous avez le cœur plus beau encore que le visage.

— Pauvre digne et sainte femme! murmura Vital avec émotion.

— Touchez-là! s'écria Jean Lagard; ça me fait plus de plaisir d'entendre ça que si on me nommait à une place de gouvernement où il y aurait bonne paye et pas beaucoup d'ouvrage!

Il tressaillit. Une main venait de se poser sur son

épaule par derrière. Barbedor était auprès de lui, tenant le *Journal des Débats* ouvert.

— Lis ça, neveu! dit-il en mettant le doigt sur son cher article; lis ça et dis-moi ton avis!

Lagard parcourut les premières lignes.

— Que scélérate de diablerie veulent-ils lui faire? grommela-t-il à part lui.

— On va l'ouvrir, reprit Barbedor de cet air mystérieusement ému qui est un des premiers symptômes de l'ivresse; ce n'est pas des gens du commun qui m'auraient obtenu ça au ministère. On plantera une allée d'acasias depuis la barrière des Paillassons, jusque chez moi.

— Et vous avez avalé le poisson, papa? dit Jean Lagard.

Barbedor ferma ses deux poings.

— Tu m'hérisses, à la fin! s'écria-t-il. Poisson toi-même! Si tu es du parti des deux coquines, c'est bon!

L'idée lui venait que son neveu Jean Lagard était peut-être soudoyé par la barrière de Sèvres et par la barrière des Écoles.

Il replia son *Journal des Débats* et le remit dans sa poche, et après avoir fait un pied de nez à son neveu il courut chercher une choppe, car sa gorge le brûlait. Il avait la fièvre du bonheur.

— Dans quel diable de taudis m'avez-vous amené ici, cousin? demanda le lieutenant Vital.

— Ce n'est pas moi qui peut répondre à cela, cousin, répliqua l'ancien Fort-et-Adroit, et je trouve que maman Marguerite commence à se faire diantrement attendre!

— Oh! hé! Casseur! cria-t-il en se tournant vers la maison : servez toujours le potage pour deux, sans vous commander, vous en tiendrez une bonne assiettée chaude.

Et quand ils furent attablés :

— N'empêche, reprit Lagard, que je ne suis pas fâché de me trouver un petit instant seul avec vous, voilà. Je ne vous ressemble guère, cousin, comme quoi vous avez gagné tous vos grades par la bonne conduite et la tenue...

le potage n'est pas piqué, pas vrai? quoique ça soit ici un taudis, comme vous dites, chez mon vénérable oncle. Je disais donc que vous étiez, comme ça, le vrai modèle des bons sujets, par la sagesse et tout... prenez-vous un coup de blanc par-dessus la soupe?

Vital tendit son verre. Jean Lagard continua :

— Moi, différemment, j'ai pris des habitudes avec les Forts-et-Adroits dont j'étais un des plus universels. J'ai roulé, voyez-vous, d'ici, de là, sans amasser de mousse. La marraine m'a empêché de faire pas mal de bêtises, mais j'en ai fait pas mal aussi malgré elle. Voilà donc la chose : c'est un cœur d'or, et n'y a pas sa pareille au monde. Je l'aime, là, ce qui s'appelle à fond! En plus, à cause d'elle qui vous adore, je vous aime aussi, cousin, et je vous le dis à la bonne franquette : Portez-vous bien!

Il choqua son verre contre celui de Vital et le replaça bruyamment sur la table.

— En sorte que, reprit-il sans transition, pendant que ses yeux hardis et rieurs se fixaient sur le jeune lieutenant, nous faisons comme ça la cour à une comtesse?

Vital tressaillit violemment et fut sur le point de laisser tomber son verre.

— Qui est-ce qui dit cela? demanda-t-il.

— Les uns, les autres, répondit Lagard. Tenez! ce gros bonhomme que vous venez de voir vous connaît. Il y a ici un autre personnage dont nous parlerons tout à l'heure plus amplement. Le vieux Barbedor savait par moi que vous alliez venir. Il savait par d'autres ce que votre mère voudrait cacher à tous. Quand il a prononcé votre nom devant le personnage en question, j'ai entendu celui-ci qui s'écriait : — Ah! ah! l'amant de la comtesse de Mersanz!

— Mais c'est une abominable calomnie! s'écria Vital consterné.

— Ta, ta, ta, ta! fit Lagard. Un joli garçon et une jolie femme, c'est fait pour s'entendre de toute éternité. Vous ne mangez plus, cousin?

– Non, répondit Vital, je veux savoir le nom de l'homme qui a dit cela.

— Garnier de Clérambault, mon cousin, et si vous voulez que je lui casse quelque chose de votre part, ça va !

— Garnier de Clérambault, reprit le lieutenant, qui interrogeait ses souvenirs.

Pendant qu'il réfléchissait, Lagard poursuivit :

— Avez-vous entendu parler de madame la marquise de Sainte-Croix ?

— Je la connais, repartit vivement Vital et me souviens d'avoir vu chez elle ce Garnier de Clérambault.

— Vous allez donc chez cette marquise de Sainte-Croix ?

— C'est elle qui m'a présenté à madame la comtesse de Mersanz.

— Et qui vous a présenté à madame la marquise de Sainte-Croix? demanda Jean.

— Notre colonel est gentilhomme, répondit Vital en rougissant. J'entre dans ces détails avec vous, cousin, pour vous bien convaincre de l'absurdité de vos suppositions. Notre colonel est marié à une femme du très-grand monde, qui m'a témoigné quelque intérêt. Madame la marquise le voit, et madame la marquise a une fille.

— Ah ! fit Lagard.

— Et la fille de madame la marquise, acheva le lieutenant, est l'amie d'une jeune personne que j'aime mille fois plus que ma vie !

A son tour Lagard se mit à réfléchir. Il y alla de bon cœur et prit sa grosse tête à deux mains pour n'avoir point de distraction.

— Au diable ! s'écria-t-il au bout de quelques secondes, tout ça n'est pas mon affaire. Je n'y vois goutte là-dedans ; ça regarde ma marraine.

Vital gardait le silence. Un mot prononcé par Jean Lagard le fit tressaillir pour la seconde fois.

Jean Lagard avait dit suivant le cours de sa vagabonde méditation :

— Comme ça, c'est pour vous que la mère Marguerite

va voir tous les jours cette Maxence et la petite demoiselle Césarine?

Vital fixa les yeux sur lui avec une sorte d'effroi. On eût dit que cet homme, sciemment ou sans dessein, scrutait un à un tous les replis de son âme.

Ce roman n'a point de héros, parce que notre beau Vital n'était pas un héros de roman. Nous vous le donnons tel qu'il était, n'ayant ni les vices prestigieux, ni les vertus tragiques des jeunes premiers rôles de drames. Il portait l'épaulette de lieutenant à vingt-huit ans, ce qui exclut toute idée de splendeur. Il respectait les femmes, et ses camarades se moquaient de lui disant qu'il était rangé comme une demoiselle.

Je crois qu'il avait eu deux ou trois duels en sa vie, mais c'était bien à son corps défendant. Il avait gagné son épaulette en Afrique où il s'était battu comme un diable.

Il avait deux amours dans le cœur : l'un qui avait commencé avec sa vie, l'amour de sa mère; l'autre qui était tout jeune, sa passion timide et sans espoir pour mademoiselle Césarine de Mersanz.

Une troisième affection était en lui, douce, tendre mêlée d'admiration et de respect. C'était la comtesse Béatrice qui avait inspiré ce dernier sentiment.

Peut-être parce qu'elle était la seconde mère de Césarine.

Il était loyal, mais timide à l'excès, Dieu ne l'avait point fait ainsi. Sa timidité venait des circonstances. Sa mère, exagérant jusqu'à la manie un sentiment raisonnable à son point de départ, sa mère lui avait inculqué cette défiance de lui-même et cette crainte du monde.

Sa mère lui avait défendu de la reconnaître en public. Depuis qu'il avait l'épaulette d'officier, sa mère lui cachait sa demeure.

Elle avait honte, comment exprimer cette bizarrerie? elle avait honte d'être sa mère, pour lui qui était son orgueil et son cœur.

Elle se souvenait que son mari l'avait abandonnée autrefois parce qu'il était devenu officier et qu'elle restait

vivandière. Depuis lors elle avait sans cesse descendu, selon sa propre appréciation. Elle avait été concierge, ce qui est bien au-dessous de cantinière ; elle était maintenant marchande de plaisirs et connue comme le loup blanc dans le quartier des Invalides.

Elle se disait : Si on savait que Vital est le fils de maman Carabosse, sa carrière serait perdue ; ses chefs l'abandonneraient ; il fléchirait sous la raillerie de ses camarades.

Et comme elle était ardente, et, en toutes choses, extrême ; comme Vital était son espoir et son trésor, elle ne voulait voir que le danger, afin de l'en mieux garder.

Voulez-vous que nous précisions le fait ? Elle voyait Vital, l'épée à la main, sur le pré, parce qu'un camarade en méchante humeur l'aurait appelé : « le petit de maman Carabosse. » Elle voyait le chef du personnel au ministère de la guerre rester la plume suspendue au-dessus de l'ordonnance qui nommait Vital capitaine, parce que le fils d'une marchande de plaisirs...

Mettons qu'elle eût grand tort ; elle était comme cela.

Vital avait dit l'exacte vérité. Ce n'était pas lui qui fuyait sa mère, au contraire, Vital faisait ce qu'il pouvait pour vaincre les étranges scrupules de la petite bonne femme. C'était en vain. Son humilité ne l'empêchait point d'être obstinée ; quand elle avait dit : Je veux, il n'y avait pas à répliquer.

C'était de vraies parties fines quand ils se voyaient. On se donnait rendez-vous en cachette. La petite bonne femme avait des joies d'enfant ; elle faisait des surprises. Jugez : l'attrait du fruit défendu ajouté à cet immense bonheur de la mère dans les bras de son fils !

Il y avait cependant une chose qui troublait cette joie et qui mettait un peu d'amertume dans ce plaisir. Marguerite Vital avait un reproche à se faire. Dans sa frayeur d'être séparée de son fils, Marguerite s'était creusé la cervelle. Elle ne pouvait ôter au petit Vital sa position d'enfant de troupe qui lui donnait des droits. Elle s'ingénia ; l'adresse ne lui manquait pas. Elle com-

mença par intervertir l'ordre des nom et prenom du pêtit Vital. Au lieu de Vital Roger, elle fit inscrire Roger (Vital) sur le registre du dépôt; puis peu à peu la parenthèse disparut; l'enfant se nomma Roger Vital, puis Vital tout court.

De sorte que, par le fait, Marguerite avait enlevé à son fils le nom de son père.

Bien plus, le voulant toujours à elle et tout à elle, dans sa jalousie de mère, elle avait éludé ses curiosités d'enfant et ses questions de jeune homme. Vital croyait son père mort.

Quant à Roger, l'ancien tambour de la 7e, s'il eût voulu chercher, ne fût-ce qu'un peu, la ruse naïve de la pauvre Perlette aurait été bien vite déjouée, mais Roger ne chercha pas, ou s'il fit quelques démarches, ce fut trop tard et lorsque déjà Vital avait complétement changé de nom.

— Deux jolis brins de filles, cette Maxence et cette Césarine! reprit Lagard sans prendre garde au trouble de Vital; je les connais bien toutes deux. J'ai travaillé dans le chantier qui fait face à la pension, et j'ai vu quelquefois, censé, des choses. On peut causer, n'est-ce pas? Eh bien! je vous dis, moi, qu'il y a tout un coquin de mystère là-dessous!

— Mais enfin, quel mystère?

— La maman vous le dira si elle veut, cousin, moi, je donnerais dix francs de bon cœur pour la voir ici!

Le lieutenant regarda à sa montre.

— Neuf heures! murmura-t-il.

La physionomie de Jean Lagard exprima un commencent d'inquiétude.

— Le Garnier est là-haut, la vipère aussi. S'il arrive malheur à maman Marguerite, tonnerre du ciel, il y aura des pots cassés!

— Au nom du ciel! s'écria Vital, expliquez-vous! Que parlez-vous de malheur à propos de ma mère?

— Est-ce qu'on peut vous dire! répliqua Jean, qui frappa la table de son gros poing fermé. Est-ce qu'on

sait quelque chose en dehors de ce que maman Marguerite veut donner de son secret!

— Ce Garnier est son ennemi?

— Elle ne veut pas qu'on y touche!

— Et qui donc appelez-vous la vipère?

— La marquise de Sainte-Croix.

Vital le regarda stupéfait.

— Cette femme si bonne et si pieuse! murmura-t-il; vous êtes fou, mon garçon!

— Si vous en êtes encore là, vous, s'écria Jean Lagard en se levant, j'en aurais trop long à vous conter. Nous n'avons pas le temps. Je veux savoir ce qui est arrivé à ma marraine.

— Oh! hé! mon oncle! appela-t-il.

Barbedor n'eut garde d'entendre. Il était à l'office, où le chef, les marmitons et les garçons festoyaient.

— Voilà! dit Lagard au lieutenant, ça m'aurait fait plaisir de voir la petite bonne femme embrasser son grand fils. J'attendais toujours d'avoir de l'argent pour me payer c'te fantaisie. La noce n'a pas réussi : bonsoir!

Et comme l'oncle Barbedor ne se pressait point, Lagard remit son chapeau sur l'oreille et se dirigea vers la cuisine. Le lieutenant l'arrêta par le bras.

— Restez, dit-il.

Lagard imprima une brusque secousse à son bras pour le dégager, mais la main du beau lieutenant était inflexible comme un étau.

— Grâce! cria-t-il, moitié riant, moitié en colère.

Vital le lâcha. Lagard frotta son poignet meurtri et presque luxé.

— Cousin, dit-il avec admiration, vous lèveriez le deux cents à bras tendu! Si vous voulez, je vous ferai recevoir Fort-et-Adroit.

— Je ne veux qu'une chose, répondit Vital : savoir quel danger menace ma mère et pourquoi vous traitez avec si peu de respect madame la marquise de Sainte-Croix.

— D'abord, ça fait deux choses, dit Lagard; quant à la vipère, du respect! Excusez!

Il n'acheva pas. Le lieutenant vit sa physionomie changer deux fois coup sur coup : la première fois, pour exprimer une joie soudaine; la seconde fois, une vive et profonde anxiété.

Les yeux de Lagard étaient fixés sur la porte d'entrée. Vital se retourna. La petite bonne femme était là debout, appuyée contre le chambranle de la porte, mais si défaite et si pâle qu'elle semblait prête à s'affaisser sur elle-même.

— Qu'avez-vous? ma mère, s'écria-t-il en s'élançant vers elle.

— Écoutez! fit-elle au moment où son fils allait la prendre dans ses bras.

Son geste était si impérieux que Vital s'arrêta. Lagard, penché de côté, prêtait l'oreille.

On entendit un bruit lointain de voiture.

— J'ai été plus vite que le fiacre, murmura la petite bonne femme, ce sont eux!

Puis elle dit encore :

— Écoutez!

Un bruit de porte qui se ferme eut lieu à l'étage supérieur.

Marguerite s'appuya sur l'épaule de Vital et pensa tout haut :

— Les voilà réunis tous les trois!

— La marquise, dit Lagard, le Garnier, et puis qui?

— Léon Rodelet, répliqua maman Marguerite.

— Léon Rodelet! s'écria Vital; je le connais, celui-là c'est un ami!

La petite bonne femme fixa sur lui ses yeux perçants et profonds.

— Léon Rodelet vient de tuer ta sœur, dit-elle.

Jean Lagard ferma ses deux poings, Vital chancela comme s'il eût reçu un coup en pleine poitrine.

— Ma sœur! répéta-t-il, j'avais une sœur, je ne la verrai que morte!

Il prenait au pied de la lettre les paroles de la petite bonne femme. Nulle expression ne saurait dire le chemin

prodigieux que fait la pensée en ces moments suprêmes.

Vital ne savait rien de sa famille, et les soins mêmes que sa mère mettait à l'isoler d'elle exagéraient l'opinion qu'il pouvait avoir de l'humilité de sa naissance. En cherchant, il craignait de trouver quelque chose qui fût contre sa mère. Puis, sa tendresse se révoltait contre cette crainte. N'était-ce pas là une insulte tacite et un manque de confiance?

C'était la première fois qu'il entendit parler de sa sœur. Que pouvait être cette sœur dont on lui disait : elle vient d'être tuée par un homme. Ce fut un monde entier de suppositions terribles et navrantes. Cette sœur, dont on lui avait caché jusqu'alors l'existence, ne pouvait être qu'une honte vivante pour son nom.

Une chose lui donna le frisson jusqu'aux fibres les mieux abritées du cœur. Si bas placée que fût sa mère dans l'échelle sociale, il avait reçu beaucoup d'elle. Souvent il s'était étonné de ses générosités inépuisables; elle lui disait toujours : « Ça me donne de la chance de travailler pour toi, enfant chéri; grâce à Dieu je gagne gros dans mon petit métier. »

Vital se dit en ce moment, au fond de son âme bourrelée : Si tout cet argent venait de ma sœur!

A la façon dont il l'entendait, ce soupçon était une torture.

La petite bonne femme fixait sur lui ses yeux noirs et brillants comme des escarboucles. Nous ne pouvons affirmer qu'elle eût deviné en détail et à la lettre les méditations complexes du beau lieutenant; nous n'affirmerions pas le contraire non plus : c'était la dernière fée.

La première parole qu'elle prononça donnera la mesure de sa science physiognomonique.

— Ta sœur, dit-elle, a nom madame la comtesse de Mersanz.

— Béatrice! s'écria Vital stupéfait.

— Ma mère, reprit-il tout tremblant, vous avez parlé de mort.

La petite bonne femme le regarda fixement :

— J'ai parlé de mort, repliqua-t-elle; n'est-ce pas mourir que de perdre à la fois son bonheur et son honneur? Va, je me souviens du jour où je fus abandonnée et du jour où je l'abandonnai, pauvre enfant qui, la veille encore, pendait, souriante, à mon sein. Je n'ai vécu que pour toi. Elle n'a pas d'enfant pour qui vivre, elle est morte!

— Mais de quoi faut-il la venger? s'écria Vital, que lui a-t-on fait?

— Ce qu'on lui a fait! repartit la petite bonne femme avec amertume, tu avais six ans! tu étais déjà fort, n'était-ce pas un crime de te garder pour la livrer à son père? Ah! je t'aimais mieux qu'elle! maintenant qu'elle est malheureuse, je vais l'aimer mieux que toi!

— Vous ferez bien ma mère, dit le lieutenant qui pressa la main de Marguerite contre son cœur, aimez-là! aimons-là! Dites-moi seulement ce qu'il faut faire pour la sauver ou la venger!

— Victoire! s'écria Garnier de Clérambault en rentrant dans la chambre où madame la marquise de Sainte-Croix l'attendait.

— Je vous présente M. Léon Rodelet, ajouta-t-il en refermant la porte derrière le cinquième clerc.

La marquise ne leva pas les yeux tout de suite sur Léon. Quand elle le regarda enfin, un tic nerveux agita légèrement les ailes de son nez et ses tempes.

— N'est-ce pas, dit tout bas Clérambault, qu'il ressemble comme deux gouttes d'eau à la pauvre Ernestine?

La marquise se tourna vers Léon qui restait près de la porte.

— Approchez, monsieur Léon, dit-elle.

Quand elle voulait, elle avait des airs de reine.

Léon avait trouvé l'habit bleu fidèle au rendez-vous, rue de Babylone, à la porte de maître Isidore-Adalbert Souëf. Léon croyait apporter une mauvaise nouvelle, car il avait eu beau compulser pièce à pièce le dossier du comte Achille de Mersanz, le contrat de mariage

était resté introuvable. Il fut fort étonné lorsqu'il vit Clérambault se frotter les mains avec enthousiasme en apprenant ce résultat.

— Ça ne vous fera pourtant pas gagner votre gageure, dit-il.

— Venez avec moi, mon cher enfant! s'écria l'habit bleu au lieu de répondre, venez avec moi!

Clérambault avait une voiture dans laquelle il fit monter Léon. Ils ne virent ni l'un ni l'autre une forme exiguë qui se détacha du noir d'une porte cochère et s'élança dans la même direction qu'eux, trottinant sur le pavé.

La petite bonne femme faisait faction devant la porte de maître Souëf depuis que cette idée lui était venue, en descendant son escalier : Le contrat de mariage!

Elle avait tout entendu.

Léon, cependant, n'était pas au bout de ses étonnements.

Le lieu où on le conduisait, d'abord, lui sembla de fort mauvais augure, et, certes, il ne s'attendait pas à trouver là une femme qu'on appelait madame la marquise. En chemin, M. Garnier de Clérambault lui avait bien fourni de longues et amphigouriques explications; mais Léon, distrait et réfléchissant à l'étrange succession d'événements qui avait rempli sa journée, n'aurait point su dire de quel sujet l'habit bleu l'avait entretenu.

Avant d'entrer au château de la Savate par la porte de derrière donnant sur les marais, Léon s'arrêta devant cette maison, dont l'isolement paraissait complet, nous l'avons dit.

De ce côté rien n'annonçait la guinguette.

— Qu'allons-nous faire là? demanda-t-il.

— Avez-vous peur? répliqua l'habit bleu en riant.

Il voulut entrer, mais Léon le retint.

— Une question encore, dit-il.

— Faites, mais faites vite.

— Pourquoi ne m'avez vous pas dit ce que vous savez sur ma mère?

Il faisait nuit noire. Léon ne put distinguer à ce moment la physionomie de M. Garnier. La voix de celui-ci était calme quand il répondit :

— Vous connaîtrez mes raisons, mon petit homme. Je suis franc comme l'or, je ne vous cacherai rien, entrez! entrez!

Il le poussa dans l'escalier qu'ils montèrent à tâtons.

Un des premiers soins de l'habit bleu fut de dire tout bas à la marquise :

— Carabosse a parlé, coupez dans le vif, attaquez l'histoire de la mère et arrangez ça comme vous pourrez.

Elle prit la main de Léon et l'attira vers elle.

— C'est bien le visage que je m'attendais à voir, dit-elle à demi-voix se tournant vers Clérambault, attentif à donner la réplique, car il flairait quelque scène d'effrontée comédie; je l'aurais reconnu rien qu'au souvenir de mon amie.

— Vous avez été l'amie de ma mère! s'écria Léon.

— Il demande si j'ai été l'amie d'Ernestine! déclama la marquise qui sembla prendre Clérambault à témoin.

L'habit bleu ne put que lever les yeux au ciel d'un air attendri.

— Il est impossible, mon jeune ami, poursuivit la marquise, que vous puissiez comprendre ce qui nous arrive aujourd'hui. Ne l'essayez pas. Il y a bien longtemps que je suis votre vie avec toute la sollicitude d'une mère. Ernestine était plus jeune que moi; je la regardais comme ma sœur cadette.

— Jamais, au grand jamais, balbutia Léon, ma mère ne m'a parlé...

— Que vous disais-je? interrompit Flavie en regardant l'habit bleu; j'aurais gagé que cette pauvre Ernestine ne lui aurait pas dit un mot de moi!

Léon ne savait que penser.

— Tout ici doit vous sembler étrange et incompréhensible, continua Flavie qui souriait bonnement; le lieu même où nous nous trouvons, et ce moyen bizarre

que M. de Clérambault a cru devoir employer pour se mettre en rapport avec vous.

Elle attira Léon tout contre elle et lui dit à l'oreille:

— C'est un vieux et fidèle serviteur qui a ses caprices. Il aurait pu vous dire tout uniment : ne vous tuez pas, pauvre enfant; vous aurez à Paris une seconde mère.

— Mais, objecta Léon, cette mission chez le notaire?

La marquise prit un ton sérieux.

— Cette mission était dans votre intérêt au moins autant que dans le nôtre. Je n'ai point d'explications à vous donner en ce lieu, mon jeune ami, mais je puis bien vous dire que nous sommes engagés dans une grande entreprise. Nous soutenons le faible contre le fort, et si jamais le malheur, dont votre mère est la victime, est réparé, n'aurez-vous pas quelque joie d'y avoir contribué même indirectement?

— Madame, dit Léon, qui se laissait prendre complétement à cette mystérieuse mise en scène, je vous en supplie, dites-moi ce que vous voulez faire?

La marquise de Sainte-Croix secoua la tête avec lenteur.

— Nos ennemis sont puissants, murmura-t-elle, et vous êtes bien jeune! Réfléchissez seulement, Léon, mon cher enfant, et jugez s'il faut des circonstances extraordinaires pour amener une femme comme moi dans un lieu pareil à celui-ci ! Léon, vous êtes jeune, vous avez du cœur, sans doute, vous aimez. Voulez-vous être à la fois le bon ange de votre mère et le sauveur de Césarine de Mersanz?

— Ah! madame ! s'écria le pauvre Léon; qui joignit les mains comme s'il eût été devant une madone.

— Vous le voulez, c'est bien. Il ne faut pour cela qu'un peu de discrétion et de courage. Vous avez fait déjà aujourd'hui plus que vous ne pensez. Demain, je vous recevrai seul à mon hôtel de la rue de l'Université. Ne vous effrayez de rien. Votre histoire s'engage comme un roman, mais elle se dénouera au grand jour, honnête et

heureuse. Ne vous étonnez de rien : ce lieu où nous sommes est un cabaret mal famé qui se nomme le Château de la Savate. Vous vous souviendrez de ce lieu toute votre vie, comme du temple pur où vous reçûtes le premier baiser de votre meilleure amie, et nous y célébrerons bientôt, dans le mystère, la première fête de vos jeunes amours.

Ses lèvres effleurèrent le front de Léon.

— Adieu, mon fils, ajouta-t-elle. Ne retournez pas à l'étude. Soyez prêt à toute heure. Vous êtes à nous. Je réponds de votre fortune et de votre bonheur.

Elle fit un geste; Clérambault se leva et dit :

— En route !

Il salua la marquise respectueusement.

— A dater d'aujourd'hui, dit Flavie tout haut, cet enfant est riche. Veillez à ce qu'il ne manque de rien.

DEUXIÈME PARTIE

L'HOTEL DE MERSANZ

I

UNE SCÈNE D'ANTICHAMBRE

C'était trois jours après les événements que nous venons de raconter, et c'est encore par un joli soleil de mai, que nous reprenons notre histoire.

Nous sommes à l'hôtel de Mersanz, situé vers l'extrémité de la rue Saint-Dominique, et ayant vue par ses jardins sur l'esplanade des Invalides.

Le comte Achille, nous le savons, n'avait pas toujours habité cet hôtel, puisque le lugubre drame qui avait eu pour dénouement la mort de sa première femme s'était passé au numéro 81 de la rue de l'Université. Le comte Achille n'avait acheté son nouvel hôtel qu'après avoir quitté le service, en 1830.

Nous montons le maître escalier de la princière demeure, un de ces escaliers larges et hauts où il y a *tant de terrain perdu*, comme disent nos maçons terribles; nous admirons en passant les moulures de la cage et la belle

rampe en fer forgé qui entrelace ses M courant autour d'écussons de forme ovale, timbrés du diadème de baron. Nous arrivons ensuite au vestibule du premier étage, où nous trouvons à qui parler.

Baptiste, valet de chambre de monsieur, *faisait faire* les habits par un jeune surnuméraire qui apprenait là le bel art du chambellan. Antoine, simple frotteur, était à sa besogne, et mademoiselle Jenny, camériste de madame, surveillait une lieutenante à elle qui *faisait faire* la volière.

Ce verbe *faire* est le fond de la langue des antichambres; il s'emploie indistinctement pour toute œuvre domestique. On *fait* les bottes, le salon, les lits, les cuivres, les couteaux. Dans une acception plus gaie et moins honnête on *fait* aussi les maîtres.

M. Baptiste menait son employé comme jamais maître brutal n'oserait traiter le valet qu'il paie. Mademoiselle Jenny, les mains dans les poches, étrillant de tout son cœur sa subalterne. C'est dans l'ordre.

Ce M. Baptiste était un superbe drôle de trente à trente-deux ans, calme et grave, le front haut, la taille droite. Mademoiselle Jenny ne devait pas dépasser vingt-six ans. Sa grande prétention était d'avoir l'air distingué. Elle n'eût pas été mal sans cela.

— Voyons, Martin, mon garçon, puisque vous vous appelez Martin, comme celui de la foire, disait M. Baptiste, donnez donc un peu de liberté à vos mouvements, n'ayez pas l'air emprunté comme cela.

— Voilà le plus triste des métiers, soupirait mademoiselle Jenny, former des domestiques!

Il y avait longtemps que Baptiste, chambellan de monsieur, et Jenny, demoiselle d'atours de madame, ne se considéraient plus comme des domestiques. Aussi, leur surveillance leur sembla bientôt par trop pénible, et d'un accord tacite, ils gagnèrent un petit salon situé à droite du vestibule, salon dont ils fermèrent la porte sur eux.

Mademoiselle Jenny s'assit sur la causeuse de madame, M. Baptiste se vautra dans le fauteuil de monsieur.

— Eh bien ! dit M. Baptiste, avons-nous du nouveau ? La lune de miel a duré onze ans, eh ! eh ! c'est honnête.

— Ah ! les hommes ! les hommes ! soupira mademoiselle Jenny, c'est monsieur qui a commencé. Madame a encore pleuré toute la nuit.

— Parce que ce grand beau garçon de Vital n'est pas venu depuis trois jours.

— Ah ! monsieur Baptiste, vous êtes méchant ! c'est bien malheureux, allez, pour une pauvre femme, quand son mari l'abandonne.

— Oui, mais un lieutenant...

— Tout ce que vous voudrez, reprit mademoiselle Jenny, moi je ne trouve pas que ça soit compromettant, un lieutenant. De bonne foi, ça ne commence à être homme, les troupiers, qu'au grade de colonel.

— Ah ! joli ! s'écria M. Baptiste, mais répétez donc un peu ça devant le vieux Roger !

— Ne me parlez pas de cette vieille moustache grotesque, fit avec un dédain profond mademoiselle Jenny ; voilà, voyez-vous, le seul tort de madame envers son mari, c'est de n'avoir pas su se procurer un autre père.

— Le fait est, dit M. Baptiste, que si j'avais un beau-père comme celui-là, je rétablirais le divorce de ma propre autorité. Après ça, reprit-il avec un sourire de diplomate, monsieur le comte n'a peut-être pas besoin de ce moyen, on dit... mais vous savez bien !

Et Baptiste se rapprochant de mademoiselle Jenny glissa quelques mots à son oreille.

— Pas possible ! s'écria celle-ci, j'aurais été la femme de chambre d'une comtesse entretenue ! moi !

— Ne vous évanouissez pas, conseilla M. Baptiste, on dit bien des choses dans Paris ! la place est bonne ici, motus jusqu'à ce que la révolution soit faite.

— Vous croyez donc qu'il va se passer quelque chose ? demanda mademoiselle Jenny ; oh ! dites-moi tout ce que vous savez.

— Je sais, répondit Baptiste d'un air grave, que monsieur est rentré à dix heures ce matin, je sais que madame

a passé la nuit à pleurer, voilà deux symptômes. Je sais aussi que monsieur doit avoir quelques notions des assiduités du lieutenant, je sais enfin que madame la marquise de Sainte-Croix a une bien jolie fille.

— Vous connaissez la marquise? interrogea mademoiselle Jenny en rougissant.

— J'ai été dans bien des maisons, mon enfant, monsieur est mon sixième comte, je sais que la marquise paie comme un ange.

Leurs regards cyniques se croisèrent. Mademoiselle Jenny rougit davantage.

— Tout cela, commença-t-elle, ne prouve pas...

— Non, tout cela ne prouve rien encore, affirma Baptiste, mais retenez bien ce que je vais vous dire : Écoutez-bien aux portes, mademoiselle Jenny, écoutez-bien, et le jour où par le trou de la serrure vous entendrez, prononcées par n'importe qui, ces paroles sacramentelles : RÉGULARISEZ VOTRE POSITION, dites-vous bien que madame est perdue!

Ici, M. Baptiste et mademoiselle Jenny se levèrent prestement. La porte venait de s'ouvrir, et une voix de tonnerre éclatait dans le petit salon.

— Cartouchibus, grondait-elle, je deviendrai paresseux ici, je ne me suis éveillé qu'au moment où le soleil est venu me brûler le bout du nez!

C'était une basse taille, insolente dans ses vibrations, et du genre ophicléïde. Elle appartenait à un vieillard maigre, droit, tout d'une pièce, boutonné dans une redingote demi-solde ornée d'un énorme ruban rouge.

— Monsieur le capitaine! dit Baptiste, qui essaya un salut militaire.

— Bien, bien, mes enfants, dit le vieux Roger, ne vous dérangez pas, je ne suis pas fier moi, cartouchibus! On m'appelait Roger Bon-temps, à l'époque et voilà ! c'est le chambertin de mon gendre qui m'aura tapé sur la boule, hier au soir. Comment se porte ma fille! Comment va mon gendre?

— Madame la comtesse repose encore, répondit ma-

demoiselle Jenny, et M. le comte n'a pas encore sonné.

— Foutrimaquette! s'écria Roger, en prenant ses moustaches à poignée, je ne sais pas pourquoi ça me fait toujours plaisir d'entendre parler comme ça comte et comtesse. Je suis pourtant un ancien de la République, un vieux d'Italie et d'Égypc, cartouchibus ! Il y chauffait, mes enfants, et dur, et je ne boudais pas, voyez-vous. Quand on a été tapin, et qu'on devient capitaine, je ne vous dis que ça. Si je voulais me mettre à raconter mes histoires.

— M. le capitaine aurait un fier succès, interrompit Baptiste. Je suis bien sûr que s'il voulait narrer ses campagnes, comme ça, au salon, les jours de réception, tout le monde se l'arracherait.

— Il y a justement une fête ce soir, reprit la camériste.

— Une fête? dit le vieux soldat, j'en suis. Prenez mon uniforme en haut, ami Baptiste, et donnez-lui un fion. Mais quelle heure est-il? Dix-heures? Le sergent Niquet n'est pas venu me demander?

— Non, capitaine.

— Ni l'adjudant Palaproie?

Le petit salon donnait sur les magnifiques jardins de l'hôtel, jardins princiers dont les grilles s'étendaient tout le long de l'esplanade des Invalides. On entendit en ce moment deux voix chevrotantes qui chantaient :

Soldat du drapeau tricolore,
D'Orléans, toi qui l'as porté...

Roger tendit l'oreille qu'il avait un peu paresseuse.

— Voilà Niquet et Palaproie ! cria-t-il joyeusement.

Et courant à la fenêtre, il l'ouvrit bruyamment, et se penchant au dehors.

— On y va, les vieux, cria-t-il, on y va.

Sous les massifs ombreux, cahin-caha, deux respectables débris de nos armées s'avançaient. A eux deux, ils n'avaient qu'une paire de jambes. Le sergent Niquet était amputé à droite, l'adjudant Palaproie était amputé à gau-

che. Malgré l'heure matinale, ils étaient un peu pris de vin, mais ils gardaient on ne sait quel chancelant aplomb comme cette tour de Pise, qui penche toujours et ne tombe jamais.

— Je descends, cria encore Roger, qui referma la fenêtre à tour de bras.

Mais voici qu'un coup de sonnette retentit dans l'antichambre, si violent que toutes les vitres du salon vibrèrent.

— C'est mon gendre, dit Roger en sortant, souhaitez-lui bien le bonjour de ma part.

Au lieu de se rendre à l'appel, M. Baptiste se rapprocha de la fenêtre où était mademoiselle Jenny, et tous deux se mirent à regarder la rencontre du capitaine et de ses deux amis.

— Quelle machine à démarier, que ce bonhomme! murmurait la camériste.

Un second coup de sonnette plus violent que le premier éclata sec et court.

— Cette fois, grommela le valet, le cordon a dû lui rester dans la main. J'y vais.

Lorsque M. Baptiste entrouvrit la porte de M. Achille de Mersanz, celui-ci était assis sur son lit, le visage empourpré par la colère.

— Pourquoi avez-vous tant tardé à venir? demanda le comte durement.

— Le beau-père de monsieur le comte me retenait.

— Qui donc fait tout ce tapage dans le jardin?

— C'est le beau-père de monsieur le comte qui se divertit avec ses amis.

— Quels amis?

— Deux invalides avec des jambes de bois.

— Allez, dit le comte qui retomba étouffé de rage sur son oreiller.

En rentrant au petit salon, M. Baptiste dit à mademoiselle Jenny, qui l'attendait:

— La situation est comme le cordon de la sonnette, si tendue qu'elle va casser.

II

TROIS INVALIDES

— Quoi donc, disait Niquet, le sergent, il n'y en avait pas un seul comme Roger, dans la brigade.

— Ah ! mais non ! appuyait l'adjudant Palaproie.

Niquet était un gros bouffi, aux cheveux blancs, jadis blonds, rond comme une boule, et malgré ses infirmités, fervent disciple de Bacchus. Palaproie avait la gravité de l'ivrogne émérite. La guerre et la petite vérole l'avaient cruellement balafré. Il n'en conservait pas moins quelques prétentions au titre de bourreau des cœurs. Entre ces deux caricatures, Roger plus jeune et mieux conservé ressortait comme un troupier héroï-comique de Charlet.

C'était devant un admirable massif de lilas en pleines fleurs. Il y avait une table de jardin, en fer, et autour cinq ou six siéges rustiques. Sur la table, on voyait quatre doubles canettes et trois verres, flanqués chacun d'une blague. Régulièrement les blagues du sergent et de l'adjudant, étaient vides, mais il y avait du tabac pour trois dans celle de Roger.

Nos trois amis, la pipe à la bouche, se carraient sur leurs siéges. Ils avaient choisi le meilleur endroit du jardin, et le plus en vue. De tous les hôtels voisins, à travers le feuillage encore rare des arbres, on pouvait les apercevoir; on les voyait de l'esplanade des Invalides.

Tout en vidant les chopes et en fumant, ils causaient, les vieux camarades. Comme on se rencontre, tout de même ! Ils parlaient du temps passé, c'était le bon temps. Niquet n'était que caporal, Palaproie venait d'être nommé fourrier, Roger l'enfant de troupe « battait la peau d'âne » à la tête de la 7e. On était jeune alors !

Que de choses depuis! Ils en avaient vu, de ce pays, à la suite de « *l'autre*, » l'Italie, l'Egypte, l'Espagne, la Russie, toute l'Europe, le monde entier, quoi! Que de souvenirs, d'aventures, de vanteries aussi. — « Te souviens-tu, à Milan? — Te rappelles-tu, au Caire? — Et moi à Madrid, — et toi à Moscou, à Vienne, à Dresde?

Roger, le bon capitaine, se sentait là dans son élément. Ses yeux brillaient, sa parole était facile, ses jurons éclataient comme des bombes. Sans s'en rendre compte, il traitait les autres d'un peu haut, comme il convient à un capitaine qui boit avec des subalternes, parlant plus souvent qu'à son tour, imposant ses souvenirs, et n'en finissant plus quand il commençait une histoire.

Les autres, les canettes étant pleines, le subissaient et même approuvaient toujours. Ils étaient légèrement *picaros*, les vieux braves, et c'était bien le moins qu'ils rendissent en flagorneries les politesses de Roger qu'ils mettaient en coupe réglée.

Ils avaient d'ailleurs l'air de l'aimer comme un frère, et ne lui en voulaient pas de ce qu'il avait eu plus de réussite qu'eux. Car, en somme, il avait eu de la chance, étant devenu capitaine de simple tapin, et ayant eu le bonheur de marier sa fille à un comte qui possédait des millions de milliards. Mais il était digne de son sort, vraiment digne.

Roger s'épanouissait, humant à pleines narines le grossier encens des deux invalides. — « C'est que ça y est, » répétait-il à toutes leurs flatteries, — « c'est que ça y est! »

Et pour les éblouir, pour se mieux poser encore, il leur détaillait son bonheur. Son gendre était la perle des gendres, et pas fier, et si riche! Or tout ce qui appartenait à son gendre était à sa fille, et par conséquent à lui, capitaine Roger. On a un gendre ou on n'en a pas. Et alors il décrivait les splendeurs de l'hôtel, depuis les greniers jusqu'aux caves. Il décrivait les caves, surtout, les connaissant bien pour y être descendu trois fois avec M. Baptiste. La première fois, cartouchibus! il

avait fallu tomber à la renverse d'admiration. Tous les vins du monde entier étaient là dans des bouteilles, dont les tas montaient jusqu'aux voûtes. Il y en avait de tous les crus et de toutes les couleurs, quelques-uns si rares que chaque bouteille coûtait plus de quarante francs. Quant aux vins ordinaires, le Beaune, délices de Niquet, le Chambertin, rêve de Palaproie, ils étaient dans d'innombrables barrique entassées les unes sur les autres dans des souterrains plus vastes que les catacombes.

A ces récits enivrants toutes les fournaises de la convoitise s'allumaient dans les yeux des vieux soudards, leurs bouches se desséchaient. Et mutuellement, du regard et du coude, ils s'encourageaient à pousser le bon capitaine à leur faire part de toutes ces richesses. Niquet fut le plus audacieux. Ayant vidé son verre, il dit :

— C'est bon, la bière, mais c'est froid pour des vieux comme nous, diablement froid.

— Est-ce du vin que vous voulez? demanda Roger, on peut faire venir du blanc ou du rouge de chez le débitant, ici près.

— En voilà, une situation, grommela Palaproie, avoir pour gendre un comte qui a une cave comme celle de la société œnophile, et envoyer chercher son vin au cabaret.

— C'est que ça y est ! affirma Niquet, après ça le vieux a peut-être peur de son gendre, dame ! ça se voit ces choses-là.

— Cartouchibus ! s'écria Roger, piqué au vif, vous allez voir si j'ai peur de quelqu'un !

Il prit son pot de bière vide et frappa à tour de bras sur la table de fer. La table ainsi maltraitée rendit ce son éclatant qui sort parfois des ateliers de taillanderie.

En ce moment la fenêtre de l'hôtel du Tresnoy qui donnait sur le jardin s'ouvrit. Plusieurs dames parurent sur le balcon et de petits éclats de rire s'élevèrent. En même temps une cavalcade passa devant la grille : quatre ou cinq parfaits gentlemen merveilleusement montés. L'un d'eux s'arrêta. — Tiens, dit-il avec étonnement, voici Achille qui déjeune en plein air, et il salua de la main.

Les autres éclatèrent de rire, — « prends ton lorgnon Grévy » lui crièrent-ils. Le vicomte de Grévy suivit le conseil.

— Ah! charmant, charmant! s'écria-t-il, j'aurais dû m'en douter, c'est le fameux beau-père. Où diable Achille a-t-il pêché un pareil entourage?

— La comtesse Béatrice est bien jolie, répondit le baron de Montmorin, en se baissant jusque sur la crinière de son cheval pour saluer le groupe de femmes que nous venons de voir au balcon de l'hôtel du Tresnoy.

Les autres cavaliers imitèrent Montmorin.

— Qui donc saluons-nous là-bas? demanda le vicomte de Grévy, les dames de Tresnoy ne sont pas seules.

— Ma parole d'honneur, s'écria Frémiaux, un gentleman bourgeois, la myopie de Grévy devient dangereuse, il ne reconnaît plus sa femme, quelque jour il lui fera la cour sans le savoir.

— Outre la vicomtesse, reprit Montmorin, j'aperçois une revenante qui rentre dans le monde pour présenter sa fille, mademoiselle Maxence, un vrai miracle de beauté.

Ces messieurs arrivaient au boulevard des Invalides, ils mirent leur chevaux au frais.

— Et, demanda le vicomte de Grévy, parle-t-on déjà de quelqu'un, pour cette belle Maxence?

— Certainement, répondit Montmorin, et même il y a des bruits bien étonnants, vous savez qu'Achille s'est marié en Belgique, ils ont le divorce dans ce pays-là.

— Vous êtes en retard, cher, interrompit Frémiaux, pour épouser Maxence, Achille n'aurait pas même besoin de la loi belge.... si vous voulez en savoir davantage, la comtesse Béatrice reçoit ce soir, allez-y.

Et poussant son alezan, il prit un temps de galop.

Sur le balcon de l'hôtel de Tresnoy, on causait aussi. Madame la vicomtesse de Grévy, charmante blonde un peu passée, aussi clairvoyante que son mari était myope, tournait en ridicule la position du comte Achille.

Les dames du Tresnoy, la mère et les deux filles faisaient chorus tant qu'elles pouvaient. Maxence écoutait, silencieuse et froide; madame de Sainte-Croix n'ouvrait la bouche que pour placer quelque bonne et douce parole.

Madame la baronne du Tresnoy, veuve de l'illustre magistrat qui dirigea pendant les dernières années de la Restauration, la police parisienne, était fort lancée dans les bonnes œuvres. Son mari ne lui avait laissé qu'une fortune modeste. C'était un vrai gentilhomme de robe, austère dans ses mœurs, probe jusqu'au scrupule, et généreux de son labeur.

Madame la marquise de Sainte-Croix, en se retirant du monde, avait gardé avec la baronne du Tresnoy des relations de bienfaisance. Aujourd'hui qu'elle désirait produire sa fille, madame du Tresnoy était sa première visite.

Les deux demoiselles du Tresnoy étaient grandes, laides et très-élégantes. L'aînée avait vingt ans, la cadette dix-huit. Elles s'appelaient Juliette et Dorothée. Au bal, elles ne dansaient pas autant qu'elles l'eussent voulu. On les regardait très-spécialement dans leur monde comme de la graine de vieilles filles.

— Le bonhomme, disait mademoiselle Dorothée en montrant Roger, fait véritablement notre joie, on l'entend d'ici raconter ses batailles! il connaît tous les invalides!

— Tous ces vieux braves, reprit la vicomtesse de Grévy vont finir par se croire un peu les beaux-pères du comte, si bien que M. de Mersanz fera pendant à la fille du régiment : il sera le gendre de l'hôtel royal des Invalides.

Toutes ces dames à l'exception de la marquise de Sainte-Croix éclatèrent de rire.

— Si M. Achille de Mersanz, fit-elle d'une voix douce, a pris pour femme la fille du pauvre capitaine Roger, je ne vois que le côté honorable et même touchant de sa conduite. Depuis quand y a-t-il du déshonneur pour

un gentilhomme français à épouser la fille d'un soldat?

Certes, dans cette charitable marquise, il était impossible de reconnaître la femme qui dans un bouge du boulevard extérieur s'attablait devant une bouteille d'eau-de-vie. Elle était belle aujourd'hui, belle de la sereine et grave beauté des mères.

Il y eut un moment de silence. La baronne du Tresnoy voulut ranimer la conversation :

— J'espère, madame la marquise, dit-elle, que nous aurons le plaisir de vous voir à l'hôtel de Mersanz ce soir?

— Je ne sais encore, répondit madame de Sainte-Croix, Maxence est si jeune, notez que je ne crois pas un mot de tout ce qui se dit, mais enfin...

— Qu'est-ce qui se dit? interrompit vivement madame de Grévy.

— Si vous ne le savez pas, madame, répondit la marquise, Dieu me garde de vous en instruire!

Et elle prit congé au moment où on apportait des siéges sur la terrasse.

— C'est une femme d'une grande vertu, dit la baronne, quand la marquise et sa fille furent parties.

— Ah! maman! interrompirent Juliette et Dorothée.

La baronne rougit jusqu'aux oreilles.

— On n'est jamais trahi que par les siens, s'écria la vicomtesse, de grâce, ma bonne amie, dites-moi cela à l'oreille, bien bas, bien bas.

La baronne se fit prier au moins une minute, et enfin, se penchant vers madame de Grévy prononça quelques mots à son oreille.

— Oh! fit la vicomtesse, on dit cela?

— Le monde est méchant, formula la baronne.

— Très-méchant, insista la vicomtesse, et certainement le monde se trompe. Oui, il se trompe! comment! le comte Achille qui en sa qualité de lion craint le ridicule plus que la mort, aurait un moyen facile de mettre à la porte un beau-père comme celui-là, et il ne l'emploierait pas! c'est impossible. On me dit méchante,

n'est-ce pas? il est convenu que ma langue ne vaut rien, eh bien! je me sens prise de sympathie pour Béatrice. J'en veux faire mon amie, et je me mets sans façon entre elle et les bonnes âmes qui sont jalouses d'elle!

— Oh! maman, interrompit mademoiselle Juliette, en montrant le groupe du jardin, voyez donc toutes ces bouteilles! S'ils les boivent, nous allons avoir représentation complète!

Le trio des anciens militaires devenait de plus en plus bruyant. A l'appel de Roger frappant sur la table avec son pot de bière, Martin, l'esclave de Baptiste, était venu.

— Moucheron, lui avait dit le bon capitaine, monte-moi une bouteille de Beaune, une de Chambertin, une de Sauterne, une de Romanée, une de Clos-Vougeot!

Et comme Martin le regardait ébahi, Roger avait ajouté fièrement :

— Allons! volte-face, pied plat, et plus leste que ça, j'en tiendrai compte à mon gendre, cartouchihus!

Martin était allé consulter M. Baptiste, et M. Baptiste avait décidé qu'il fallait obéir. On avait donc apporté les bouteilles. La première avait été débouchée, c'était le Chambertin.

— Tonnerre! gronda Niquet.

— Redoublons! hurla Palaproie.

— On a un gendre ou on n'en a pas, conclut Roger.

Sur le balcon, madame du Tresnoy disait à la vicomtesse :

— Chère petite, vous intéressez-vous véritablement à la comtesse Béatrice?

— Depuis dix minutes passionnément; je sens que je hais ses ennemis à la mort.

Madame du Tresnoy surprit les regards sournoisement avides de ses filles. — « Allez étudier, mesdemoiselles » leur dit-elle. Puis, quand elle fut seule avec madame de Grévy :

— Je ne vous ai pas tout dit, reprit-elle, et moi-même je suis loin de tout savoir. Oui, il y a une ligue contre

cette pauvre jeune femme, madame de Sainte-Croix a un rôle là-dedans. On va jusqu'à parler du mariage du comte Achille avec cette belle Maxence, que vous venez de voir.

La vicomtesse ouvrait la bouche pour demander des détails quand un bruit terrible éclata dans le jardin.

Nos trois braves s'étaient levés et criaient tous à la fois en agitant leurs verres. A l'entrée de la grille, un homme d'une énorme corpulence était arrêté. Il portait la veste étoupée des marchands de vins et une énorme casquette de loutre était crânement posée sur sa tête.

Les trois vieux braves, Roger en tête, s'élancèrent vers lui bras ouverts. Le gros homme les embrassa tour à tour et on l'entraîna vers la table.

Ainsi fit son entrée à l'hôtel de Mersanz Jean-François Waterlot, dit Barbedor, maître après Dieu du château de la Savate.

III

COMME QUOI LE CAPITAINE ROGER MARIA SA FILLE

— Pas vrai, cousin, dit Barbedor, que tu n'as pas honte de mon négligé?

— Honte! répéta Roger, ne commence pas sur ce ton là, cousin, où nous allons nous fâcher!

— Ah! mais oui! dit Palaproie.

— Assieds-toi, vieux, assieds-toi, reprit le capitaine, fumes-en une, avec nous, fumes-en deux, fumes-en... Holà! s'écria-t-il, battant la table de la canne de Barbedor, holà! un quatrième.

— Un quatrième quoi? demanda Martin qui accourait.

— Cartouchibus! Clampin, hurla le terrible Roger, vas-tu me dire que tu ignores ce que c'est qu'un qua-

trième à une table où il y trois verres pour quatre pratiques!

Toute la valetaille de l'hôtel s'épatait le nez contre les vitres des antichambres, pour regarder le quatuor grotesque. M. Baptiste, lui, se frottait les mains. — « Porte à boire, Martin mon ami, disait-il, porte à boire encore et toujours!.. » Et se penchant à l'oreille de mademoiselle Jenny, il ajouta : — « Si jamais M. le comte régularise sa position, je lui aurai donné un fier coup d'épaule, et madame la marquise sera contente! »

Au balcon de fer de l'hôtel du Tresnoy, la baronne et la vicomtesse suivaient d'un œil triste cette scène grotesque.

C'étaient, celles-là, deux femmes du vrai monde, ayant chacune leur croix à porter dans la vie, mais bonnes au fond.

Madame la vicomtesse de Grévy était riche, de bonne maison, spirituelle et jolie. L'inconduite de son mari lui avait offert cette sorte d'émancipation tolérée dans le monde, mais qu'on n'accepte jamais sans péril. Elle était veuve, sauf le deuil qu'elle n'avait point porté. La médisance ne trouvait rien à mordre dans sa conduite. Le vicomte la traitait fort bien et n'était pas sans éprouver un certain plaisir à lui serrer de temps en temps la main.

Le degré de peine qu'elle éprouvait à vivre isolée, personne n'aurait pu le déterminer. Un peu d'amertume dans la parole, une grande hardiesse dans l'esprit, un parti pris de tout dire, tels étaient les seuls symptômes pouvant guider l'observateur. On la disait méchante, mais dans un certain milieu, cela veut dire : bonne au point de faire peur aux hypocrites.

Madame la baronne du Tresnoy avait une position et manquait de fortune, chose terrible! Ses deux filles étaient à marier, sans dot, chose lamentable! De là un peu d'amertume, autre et plus profonde que celle de madame de Grévy.

— Chère madame, dit la vicomtesse, voyant que la

baronne profitait pour se taire de l'entrée de Barbedor, ne nous occupons pas, je vous en prie, de ce qui se passe en bas. Vous m'en avez appris trop ou trop peu, je veux savoir.....

Une expression d'inquiétude vint sur le visage de la baronne, et elle murmura :

— Vous voulez?

Madame de Grévy lui prit la main, et la regardant bien en face :

— Vous êtes mère, dit-elle, il est permis aux mères d'avoir peur. Cela leur est même commandé, parfois. Mais par cette raison que vous vous êtes arrêtée tout-à-coup dans vos confidences, je dois supposer qu'il s'agissait d'une révélation bien grave, très-grave.

La baronne gardait le silence.

— La comtesse Béatrice peut-elle être sauvée? demanda brusquement madame de Grévy.

— Sur l'honneur, je l'ignore, répondit la baronne.

— Chère madame, reprit la jeune femme, il faut que je vous avoue ingénuement le double travail qui s'est fait en moi depuis quelques minutes. J'ai cru qu'il y avait un grand combat à livrer, un combat dangereux; or, je suis seule ici bas, et bien fatiguée. Vous avez ouï parler de ces âmes brisées qui se font n'importe quoi pour occuper le restant de leur activité, sauveleurs parfois, parfois sœurs de charité. Risquer c'est vivre. Je voudrais me divertir à bien faire.

— Maintenant, reprit-elle, voilà pourquoi ma pensée s'est tournée vers les choses tragiques : M. le baron du Tresnoy a été longtemps préfet de police...

Un voile de pâleur couvrit les traits de la baronne, et tout bas elle prononça :

— M. le baron est mort du jour au lendemain, subitement.

La vicomtesse resta devant elle bouche béante.

. . . . . .

— Si Roger voulait, disait en ce moment le sergent

Niquet, plus rouge qu'une tomate, il nous ferait avoir à chacun une chambre dans l'hôtel.

— Parbleu! approuvait Barbedor.

— Si je voulais, s'écria le capitaine, si je voulais! dites donc! y a-t-il encore des anciennes par ici?

— Heu! répondit Niquet, c'est bien déjeté.

— A propos d'anciennes, fit Palaproie, tu étais marié, dans le temps jadis, toi Roger. Est-elle morte, dis donc, vieux, ta Perlette?

— Ne parlons pas de ça gronda Roger.

Désormais, Jean-François Waterlot ne buvait plus. Il avait sa mission à remplir, et il commençait à voir « un joint. »

— Mais tu avais des petits, reprit Niquet, ton aîné doit être grand comme père et mère, je l'ai vu enfant de troupe, moi, ce gamin-là!

Barbedor haussa les épaules.

— Que diable! s'écria-t-il, allez-vous le laisser tranquille, ce pauvre vieux, vous l'avez rendu tout triste!

On but une tournée et Roger oublia vite sa mauvaise humeur.

— Ça vous amuserait donc bien, dit-il, répondant à une question précédemment posée, de savoir comment se fit ce mariage-là.

— Ah! mais oui répondit Palaproie.

Barbedor devint attentif.

— Attention, alors, commença le capitaine. Vigilance, sévérité tempérée par la douceur, régularité pour l'heure de repas, propreté, musique avec piano, tel a été mon plan dans l'éducation de ma fille, et je ne m'en suis jamais écarté d'une semelle. C'est pourquoi vers seize ans, Béatrice était une petite rose des quatre saisons, fraîche comme les amours. Qu'auriez-vous fait de ça, vous autres, les anciens?

— Nom d'un cœur! répartit Barbedor, garder un brin de fille, c'est presque aussi difficile que de percer le mur d'octroi!

— Tu dis? interrogea le capitaine, du diable si je

vois ce que fait là dedans le mur d'octroi, à moins que ce ne soit pour insinuer qu'il faut élever des barrières autour de la vertu de la jeunesse. Ça y est, il en faut, et de bonnes. Vous souvenez-vous de Toussaint Mallaroux, le lieutenant de la 24e ?

— Le grand Toussaint ?

— Précisément. Il avait une fille de l'âge de Béatrice. Pour lors, un soir, après dîner, il me dit — « Je veux prendre l'air. » Je le regarde dans le blanc des yeux et je lui dis : « Toi, tu es malade. » Il me répond : « Non. » Pour lors, nous sortons, bras dessus, bras dessous. Une fois dans les champs, il s'arrête : « Roger, me dit-il, réponds-moi comme un homme, tu as une fille que tu aimes bien, si quelqu'un venait te dire que ta fille est ci et ça. — Je le tuerais, que je répondis, car il en aurait menti. — Et s'il n'avait pas menti? dit Toussaint. — C'est elle que je tuerais alors. — Non, dit-il, tu ne la tuerais pas. — Alors je me ferais sauter le caisson. — A la bonne heure, fit Toussaint. » Au même moment, un coup de feu part auprès de moi et Toussaint tombe à la renverse. Il s'était brûlé la cervelle.

On ne s'attendait pas à ce lugubre dénouement, dans le groupe de nos braves buveurs. Barbedor pâlit visiblement, et ce fut d'une voix un peu étranglée qu'il dit :

— C'est ta faute, cousin, nom d'un cœur! pourquoi allais-tu dire à cet homme-là : Je me ferais sauter le caisson.

— C'est que je l'aurais fait, répondit le capitaine froidement.

Cette réponse n'était pas de nature à diminuer le trouble de Jean-François Waterlot, il arrondit les épaules et grommela.

— Ça ne se dit pas, nom d'un cœur! c'est des bêtises de se périr pour si peu de chose.

— Si peu de chose! répéta le vieux Roger qui le regarda d'un air indigné.

La hautaine dignité du vieux soldat se redressant dans son honneur, fut plus forte que le ridicule; Barbedor

sentit qu'il avait fait un pas de clerc, aussi balbutia-t-il des excuses, jurant qu'il n'avait voulu que plaisanter.

— Du moment où tu n'as voulu que plaisanter, reprit le capitaine, c'est bien. Nous en étions donc à ce pauvre Toussaint, qui se fît sauter la boite, j'aurais agi comme lui, le cas échéant; mais vois-tu, cousin, il y a filles et filles, et tout dépend de l'éducation. Que diable! quand on n'a rien négligé pour l'ordre, l'instruction, la propreté...

— Nom d'un cœur! exclama Barbedor, tout ça ne fait pas qu'on trouve des comtes dans le pas d'un cheval, des comtes archimillionnaires.

— Ah! mais non! approuvèrent Niquet et Palaproie qui insensiblement arrivaient à la période de l'assoupissement.

Roger secoua les cendres de sa pipe d'un air digne et vida une chope de Chambertin.

— Discuter avec des brise-raison, dit-il ensuite, c'est des bêtises. Les vrais sourds sont ceux qui ne veulent pas entendre. Mais puisque c'est ainsi et quoiqu'il s'agisse de délicatesses de famille, je ne vois pas d'inconvénient à vous narrer succinctement la chose après une tournée préalable.

La tournée eut lieu. Seul Palaproie ne vida pas son verre. Il essaya et ne put. Honneur au courage malheureux!

— Donc garde à vous! et silence dans le rang! commanda Roger, c'est pour vous dire que de l'autre côté de la frontière, nous habitions Liége et que Béatrice cultivait le ménage et le piano tandis que je me livrais mes occupations de café et autres.

— Bonne bière, à Liége, nota Barbedor qui était tout oreilles.

— Silence dans le rang! continua Roger, il y a donc que du matin au soir j'entendais les pékins rabâcher le nom d'un certain comte qui était en ce pays comme le marquis de Carabas. Comte Achille de Mersanz par ci, Achille de Mersanz par là, c'en était monotone, quoi! Il

faut vous dire que justement nous demeurions juste en face de ce particulier, mais je n'enviais ni son or, ni sa grandeur.

Un terrible ronflement de Palaproie coupa la parole au bon capitaine.

— Palaproie, malhonnête, dit-il en donnant un grand coup de coude à l'ivrogne, va-t-en te coucher si tu as sommeil, moi je continue : Donc je ne l'enviais en aucune façon, ce muscadin, quand soudainement, soudain, d'un jour à l'autre, voilà mademoiselle Roger qui perd ses couleurs en grand, pleurnichant dans les coins et manquant le ragoût. Cartouchibus, je me dis, ça n'est pas naturel; c'est la nature qui parle dans un cœur innocent et sensible. Et sur ce je pris la faction du père de famille. Foutrimaquette! toutes les précautions y étaient, on ouvrait l'œil jour et nuit, quand voilà qu'un soir en rentrant, je trouve la chambre de mademoiselle Roger vide, et une lettre sur la table à mon adresse.

— Comme ça, devina Niquet, elle s'était ensauvée avec le muscadin?

— Quand je pense à la chose, poursuivit Roger, ça m'oppresse encore, les enfants! Cartouchibus! une fille qui... mais motus. D'abord je vis trente-six chandelles, mais je me remis vite, et sans m'endormir sur le rôti j'allai au café, histoire de régler la chose du duel. Je l'aurais embroché comme une mauviette si je l'avais trouvé, oui.

— Mais tu ne le trouvas pas, interrompit Barbedor.

— Heureusement, comme vous l'allez voir, répondit Roger. L'enlèvement avait eu lieu pour le bon motif, ainsi que me l'apprit Béatrice dans une lettre tournée aux petits oignons. Le mariage s'était pratiqué dans un petit village prussien, et ils m'attendaient à Maëstricht. Tant il y a que tout le monde appelait mademoiselle Roger madame la comtesse.

— Alors, demanda Barbedor, ils seraient mariés au civil en Prusse; moi j'aimerais à savoir si dans ce pays là les actes de mariage sont faits comme chez nous.

— Ma foi! répondit Roger, ça doit être quelque chose d'approchant, mais je dois dire que je n'en sais rien.

— Tu n'es pas curieux, quoi! fit Barbedor, j'avais cru que tu avais vu au moins l'acte de mariage de ta fille.

— Est-ce que tu voudrais insinuer...? commença Roger.

Mais Barbedor avait ce qu'il était venu chercher. Il possédait de quoi payer l'article des *Débats*, qui perçait la barrière. Son renseignement valait bien celui de Léon Rodelet. Prudemment il battit en retraite, fit des excuses, et Roger ne refusa pas la main qu'il lui tendait.

Palaproie se réveilla pour une nouvelle tournée, et Barbedor qui voulait ramener la gaîté entonna une de ces chansons militairement rabelaisiennes, où l'on se moque des moines et des nonnes avec autant d'esprit que de cœur.

IV

LE RÉVEIL DE BÉATRICE

Le soleil de midi inclinait les bouquets trop lourds des lilas. La feuillée était chaude ; sous les bosquets, l'air circulait tout imprégné du parfum des fleurs.

Il y avait, vers l'extrémité orientale de l'hôtel, deux croisées dont les persiennes étaient closes. Elles donnaient sur un gracieux parterre, au-delà duquel un quinconce de grands ormes abaissait ses branches pleureuses jusque sur la pelouse.

Ces deux croisées appartenaient à la chambre à coucher de la comtesse Béatrice : Un temple charmant que l'amour du comte Achille s'était plu à rendre digne de l'idole !

Car il aimait bien, au commencement, ce comte Achille. C'était un de ces cœurs fougueux dont les premières

ardeurs imitent à s'y méprendre la passion délicate et profonde. Ceux-là sont d'autant plus dangereux qu'ils ne mentent point. Leur âme est donnée de franc jeu.

La chambre à coucher de la comtesse Béatrice, tendue de lampas bleu sur bleu, montrait à demi ce matin les mignardes coquetteries de son style Louis XV. On voyait bien que ces meubles, ces tentures et ces délicieux colifichets avaient été appareillés à plaisir par le soin amoureux d'un artiste. C'était adorablement joli, et rien ne manquait dans ce boudoir-musée qui ressuscitait le luxe du dix-huitième siècle.

Il y faisait presque nuit ; la mousseline des Indes tamisait ces douces lueurs qui venaient du jardin au travers des persiennes closes et des tentures tombantes. Il fallait s'accoutumer à cette obscurité pour apercevoir, au fond de l'alcôve, parée comme un autel, le délicieux visage de Béatrice endormie.

Vous avez tous éprouvé une surprise mêlée de colère à la vue de certains abandons. Il y a des femmes si belles et à la fois si bonnes que l'injure qui les frappe semble un sacrilége et un blasphème.

Le cœur se serre quand on songe que le malheur et la tristesse peuvent courber ces fronts d'anges, — et qu'une créature, la plupart du temps inférieure, a le pouvoir de cacher sous un voile de deuil ces radieuses auréoles.

Hélas ! il en est toujours ainsi, depuis que le monde est monde.

Le récit du bon capitaine Roger était un peu vague, attendu que ni son gendre ni sa fille ne lui avaient raconté leurs petits secrets; mais ce récit ne contenait du moins rien qui ne fût conforme à la vérité. C'était à Liége que le comte Achille et Béatrice s'étaient vus pour la première fois. Béatrice habitait avec son père un petit appartement modeste, Achille occupait de l'autre côté de la rue le plus bel hôtel qui fût dans la ville.

Béatrice chantait tout le jour. Depuis qu'elle se connaissait, elle n'avait éprouvé qu'un chagrin : l'absence de sa mère.

Le capitaine Roger n'aimait pas à lui parler de sa mère.

Mais quelquefois, par boutades, quand il avait vidé avec un ancien camarade un flacon ou deux de vin de France, il abordait ce sujet de lui-même et ne tarissait plus. C'étaient alors de singulières paroles étrangement contradictoires. La pensée du bon capitaine s'exprimait en ces cas-là plus confusément encore que d'habitude. On n'aurait vraiment su dire, après l'avoir entendu, ce qui dominait en lui, de la rancune ou de l'enthousiasme.

Deux noms se faisaient jour dans cette avalanche de paroles confuses, Perlette et Garnier. Perlette, Béatrice le devinait bien, c'était le nom de sa mère. Garnier devait être le génie du mal, le traître de cet humble drame.

Depuis bien longtemps, Béatrice n'interrogeait plus, car il suffisait d'une seule question pour plonger son père dans le silence.

Elle écoutait, essayant de faire la lumière dans ce chaos. Elle rapprochait les aveux échappés, elle tirait des inductions. De ce qu'elle avait pu entendre, une certitude ressortait pour elle, c'est que sa mère vivait. Le capitaine, en effet, parlait parfois de la punir.

Mais il n'y avait que cela de clair. Impossible de savoir où était cette Perlette, ce qu'elle faisait, ni rien autre chose.

C'était peu. C'était assez pour servir de base aux rêves et aux aspirations d'un jeune cœur. Quand Béatrice était seule à la maison, elle évoquait l'image de sa mère. A l'aide des paroles incohérentes arrachées par l'ivresse à Roger, elle se faisait un portrait de sa mère. Elle la voyait, elle l'aimait, elle se disait :

— Quelque jour, je la retrouverai !

Roger l'avait mise dans une petite pension, tenue par de pauvres vieilles qui ne prenaient pas bien cher, parce qu'elles n'en savaient pas bien long. Elles avaient du moins de la religion, de l'honneur et du cœur. Béatrice s'excitait à les aimer pour l'amour de sa mère, qui ne devait être, selon toute apparence, ni bien savante ni

bien riche. On se représente la femme du capitaine Roger.

Les maîtresses de pension étaient deux. Béatrice en choisit une, la plus douce et la moins grêlée, pour essayer son cœur et jouer à l'amour filial.

Béatrice réussit. Elle était capable de tout en fait d'amour. Elle parvint à aimer Émérance Fayel comme si c'eût été sa mère. La bonne fille le lui rendait bien. Comment ne pas aimer cet ange au candide sourire, dont le regard était comme un beau reflet des pureté célestes?

Les demoiselles Fayel avaient bien quelques livres : Béatrice les dévora et devint un peu plus savante que ses maîtresses. Le niveau musical vaut mieux là-bas que chez nous; Émérance était une musicienne d'instinct; Béatrice avait toutes les aptitudes heureuses. Elle devint une exécutante remarquable sur le clavecin vermoulu de la pension.

Quand elle eut quatorze ans, Roger, qui devenait habile au métier de buveur de bière, voulut faire des économies. Il supprima du même coup la pension de Béatrice et les gages de sa gouvernante. Béatrice remplaça la gouvernante. Elle fut chargée de racommoder le linge et de tenir la maison. Les fenêtres du logement de Roger avaient pour vis-à-vis la façade de ce grand hôtel où personne n'habitait. Béatrice connut la solitude et regretta bien souvent les pauvres joies de la pension Fayel.

Roger avait raison de vanter l'éducation de sa fille; il avait tort seulement de s'en appliquer les mérites. L'éducation de Béatrice, humblement commencée se poursuivit toute seule. Elle devint musicienne par la grâce de son admirable organisation, et les livres qu'elle pouvait se procurer nourrirent son intelligence.

Deux années se passèrent. Un matin, cet immense palais qui fermait, en face de la maison de Roger, ses hautes croisées grises, sembla s'éveiller tout à coup de son sommeil. Un peuple d'ouvriers emplit les salons et les galeries. On restaurait l'hôtel; l'hôtel allait être habité.

Roger, qui savait tout à la brasserie, dit en revenant, le soir, qu'on attendait un comte français.

— Un propre à rien, ajouta-t-il de son crû, un aristocrate, comme on les appelait dans le temps, un colonel pour rire, qui ferait bien mieux d'être à la tête de son régiment, comme les nôtres, dont la valeur a soumis l'Europe avec gloire!

Ceci importait peu à notre Béatrice.

Elle avait bien autre chose à penser, mon Dieu Seigneur!

L'aînée des demoiselles Fayel était morte. La cadette, cette pauvre Émérance, n'avait pu soutenir toute seule la petite pension. Au moment où la décadence de l'établissement prenait des proportions inquiétantes, la maladie était venue : dernier coup de massue! Émérance, dépossédée, se mourait dans la misère.

Nous savons bien que le capitaine Roger n'était pas du tout un méchant homme, mais son appétit et sa soif étaient réellement au-dessus de ses ressources. Béatrice avait imploré en vain un petit secours.

Aussi, elle travaillait, la chère enfant! Le jour levant la trouvait à l'ouvrage, et si la pauvre Émérance avait quelques douceurs dans son taudis, elle les devait à son ancienne élève.

C'était par une après-dînée de septembre. Roger était en fonctions à la brasserie, comme d'habitude, et Béatrice, la tête lourde, les yeux rougis pour avoir veillé toute la nuit précédente, essayait en vain de combattre le sommeil.

Ses paupières fatiguées battaient ; sa main d'ordinaire si preste, s'engourdissait à la besogne. Elle travaillait néanmoins, car, avec le prix de la broderie commencée, elle comptait porter à la pauvre vieille Émérance une potion et du vin.

Mais bientôt, vaincue par la lassitude, elle s'affaissa contre l'appui de la fenêtre et s'endormit à son insu.

Un léger mouvement se fit alors à la fenêtre de l'hôtel, qui s'ouvrait précisément en face de la sienne. Le ri-

deau de magnifique mousseline s'écarta, une tête de jeune homme se montra, Le jeune homme était beau. Sa physionomie peignait une admiration sans bornes. Tant que dura le sommeil de Béatrice, il resta en contemplation devant elle. Quand Béatrice s'éveilla, il se retira brusquement.

La belle enfant reprit sa tâche en se reprochant sa paresse. Elle travailla tant et si bien qu'elle arriva au bout vers la tombée du jour.

— Comme ma bonne Émérance va être contente! se dit-elle.

Je ne sais comment cela se fit. Le beau jeune homme n'avait point quitté son poste d'observation. Il dut se pencher imprudemment pour mieux voir le geste tout gracieux de Béatrice, car celle-ci l'aperçut tout à coup.

Elle ne put retenir un cri.

Les regards de cet inconnu l'avaient blessée comme un rayon trop éclatant.

Elle ferma sa croisée pour la première fois depuis bien longtemps. En s'habillant, elle était toute troublée. Le long de la route qui menait chez l'ancienne maîtresse de pension, elle songeait.

Dès qu'elles se mettent à rêver, les jeunes filles ont frayeur, Béatrice, tant que dura le chemin, se figura qu'elle entendait derrière elle des pas d'homme qui tâchaient de se faire légers sur le pavé. Elle n'osa point se retourner.

Cette nuit-là Béatrice dormit peu. Elle croyait de bonne foi n'avoir d'autre souci que la maladie d'Émérance et son état de complet dénûment.

Mais le lendemain il s'était opéré un prodige : la baguette d'une bonne fée avait touché le seuil de cette indigente demeure où l'ancienne maîtresse de pension se mourait découragée.

Comment expliquer autrement le changement qui s'était opéré ? La chambre nue avait de bons meubles bien simples, mais commodes et propres. Dans l'armoire, qui était elle-même un cadeau de la bonne fée, du linge

s'empilait. Au lieu du grabat misérable, un lit confortable et tout neuf étalait ses draps blancs.

La pauvre vieille demoiselle était aux trois quarts ressuscitée par la joie. Elle parlait d'ange et de miracle.

Le miracle était l'œuvre du jeune comte de Mersanz, qui était l'ange.

Est-il besoin de conter le reste en détail?

Ce fut près de ce lit d'agonie que Béatrice entendit pour la première fois la voix d'Achille.

Achille était venu chez Émérance sur les pas de Béatrice. La beauté de la fille de Roger l'avait littéralement ébloui. C'était comme cela qu'Achille devenait amoureux.

Il portait encore le grand deuil de sa première femme, cette pauvre douce créature que madame de Sainte-Croix avait tué par le chagrin, la mère de Césarine.

Le comte Achille la regrettait sincèrement, il faut bien le dire. Depuis le commencement de son deuil, le comte Achille menait une vie exemplaire et se croyait cuirassé contre l'amour. Ce serait se tromper que de croire à une séduction préméditée. Le comte Achille était incapable de cela.

Achille aimait comme un fou. Ses amours le prenaient par accès subits et foudroyants, comme d'autres ont des attaques d'apoplexie ou de haut-mal.

Sa première idée fut d'épouser. Il garda cette idée-là longtemps, à l'exemple de ce débiteur loyal qui disait : J'aimerais mieux ne vous payer jamais que de nier ma dette un seul instant.

Il était riche, il était libre, et, en définitive, la fille d'un capitaine en retraite occupe une de ces positions neutres qui ne peuvent être un obstacle insurmontable.

Il n'y avait que deux obstacles sérieux.

Le premier était une vivante barrière, le meilleur ami, le tuteur, le père d'Achille, le vieux général S***, devenu maréchal duc de ***. La pensée d'une mésalliance l'eût très-fort irrité. Pas autant, cependant, que la pensée d'un parjure ou d'une lâcheté.

Le second obstacle était d'une autre nature : les convenances, le deuil de la première comtesse de Mersanz. Chaque jour devait entamer cet obstacle et l'user à la fin dans un délai donné.

Les amours du comte Achille étaient pressées. Quelques mois d'attente s'allongeaient pour lui à la taille d'un siècle. Est-ce un crime d'enlever sa femme?

Nous n'avons pas dit encore quel était l'état du cœur de Béatrice. Ce que Béatrice avait éprouvé pour le comte Achille dès le premier moment, c'était de l'adoration. Elle était subjuguée, et sa passion à elle devait être de toute sa vie.

Rien n'absout, je l'avoue de tout cœur, la fille qui abandonne son père. Mais l'affection filiale de Béatrice plaidait aussi la cause de son amour. Comme il allait être heureux, ce bon Roger, quand sa fille l'appellerait à partager son opulence!

Qu'était-ce d'ailleurs : Une absence de quelques jours. Le temps de se marier en Hollande ou en Prusse. L'inquiétude du père serait guérie par une lettre. Et que de joie pour payer les ennuis de cette courte absence!

Béatrice quitta volontairement la maison de son père. Achille l'avait effrayée par la possibilité d'un refus, motivé sur son extrême jeunesse. Elle partit baignée de larmes, mais heureuse.

En ces années qui précédèrent et suivirent la révolution de juillet, il y eut, on s'en souvient, un déluge de réformations religieuses. Le mariage de Béatrice avec le comte Achille de Mersanz fut célébré non loin d'Aix-la-Chapelle, sur le territoire neutre, par un prêtre de l'Église Universelle-Allemande.

Il fallait peu de chose pour tromper les scrupules de la pauvre jeune fille, et Achille, dans son âme et conscience, comptait payer à échéance cette lettre de change entachée de nullité.

Quant au mariage civil célébré à Bruxelles, selon le récit du capitaine, rien de semblable n'avait eu lieu. Le capitaine avait été trompé. En arrivant dans la capitale

belge, il avait trouvé sa fille installée à l'hôtel de Mersanz et portant officiellement le titre de comtesse. Aucun doute ne s'était élevé dans son esprit, et si l'on veut bien réfléchir, on accordera que la plupart des pères eussent partagé son erreur.

Achille et Béatrice parlaient de leur mariage comme d'un fait patent. Tout le monde, à Bruxelles, les croyait mariés et la jeune comtesse était la folie de la ville. Pour empêcher un bon capitaine en retraite de boire sa chope avec sécurité, il faut au moins l'ombre d'un doute, un prétexte d'inquiétude, une tache au soleil.

Quand les jeunes époux quittèrent Bruxelles, ce fut pour voyager. Roger eut une pension et alla s'établir en province.

Le deuil du comte Achille prit fin. Une seule fois, Béatrice réclama l'accomplissement de la foi jurée; ce fut lorsqu'il s'agit d'affronter ce grand monde parisien qui, de loin, lui faisait peur.

Le comte Achille opposa une fin de non-recevoir assez spécieuse. Il dit :

— Tout le monde nous croit mariés depuis un an. Allons-nous révéler au monde le malheur de notre position? Tu es ma femme devant Dieu, ma Béatrice chérie, et rien ne presse, puisque nous n'avons point d'enfants. Quand je t'aurai présentée au maréchal, à ma famille et à mes amis, nous chercherons, nous trouverons un moyen. Puisque notre union feinte à été publique, il faut de toute nécessité que notre union réelle soit secrète, sous peine de faire mentir ces jours de bonheur et d'honneur qui viennent de s'écouler pour nous.

Béatrice lui répondit :

— Un prêtre a consacré notre tendresse. J'ai confiance en toi puisque je t'aime. Tu choisiras l'heure.

Depuis lors, bien des années s'étaient écoulées. Béatrice n'avait pas peur.

Le comte Achille, qui adorait sa femme et sa fille, redoutait beaucoup le moment de leur première rencon-

tre. Quand ce moment vint, Césarine pleura, mais le sourire naquit parmi ses larmes, et elle tendit son front à sa nouvelle mère en disant :

— Je croyais que je ne pourrais pas vous aimer.

Béatrice la prit dans ses bras.

Achille, tout heureux, malgré les souvenirs évoqués, s'éloigna. Achille les retrouva ensemble : Césarine sur les genoux de Béatrice.

Depuis ce moment, Césarine eut en Béatrice la meilleure des amies. Il n'y eut pas un nuage entre elles jusqu'au moment où mademoiselle Maxence de Sainte-Croix fit son entrée à la pension Géran. Vers cette époque, Césarine commença à se refroidir.

Béatrice aurait eu pourtant grand besoin de ses caresses. Il y avait déjà du temps qu'elle avait appris ce que c'était que le chagrin. Le maréchal, si bon avec tout le monde, lui tenait rigueur depuis les premiers jours. Il n'avait jamais voulu lui pardonner son entrée brusque et mystérieuse dans la famille.

Béatrice souffrait. Le comte Achille ne cessait pas d'être affectueux et bon avec elle, mais il s'éloignait.

Dans l'isolement qui se faisait autour d'elle, Béatrice avait deux consolations. M. Baptiste et mademoiselle Jenny trouvaient ces consolations mal choisies. Nous ne pouvons pas trop les blâmer pour cela.

Ces consolations avaient un nom chacune. La première s'appelait Marguerite, tout uniment : c'était notre petite marchande de plaisirs. La seconde se nommait Vital : c'était un grand beau garçon d'officier.

Marguerite encore passe. La bienfaisance pouvait expliquer les visites de la petite bonne femme. Mais le lieutenant Vital!

Au moment où nous entrons dans sa chambre, Béatrice sommeillait encore, malgré l'heure avancée. Nous savons pourquoi. Les larmes fatiguent.

Il fallait la contempler à genoux. Elle était belle à défier le pinceau du peintre et le magique miroir du poëte. Sa main paresseuse venait de laisser échapper ses che-

veux qui tombaient en masses opulentes sur la batiste brodée, jetant ça et là de fauves et mystérieux reflets. Les contours chastes et riches de sa taille, se dessinaient dans le demi-jour. Son sein battait; ses lèvres désunies laissaient voir l'émail perlé de ses dents.

Comment exprimer cela? Il y eut dans sa poitrine des tressaillements fréquents et légers. L'arc gracieux de ses sourcils se détendit; ses lèvres se séparèrent davantage, et, sous cette adorable pâleur qui couvrait ses joues, un glacis rose se montra.

— Achille! murmura-t-elle.

En ce moment, une voix de Stentor éclata dans le jardin, une voix qui chantait :

Un jour le bon frère Étienne,
Avec joyeux frère Eugène,
Tous deux la besace pleine,
Suivis de frère François..,

On eût fait serment que le terrible chanteur était là, au milieu de la chambre.

Béatrice s'éveilla en sursaut. Son regard effrayé fit le tour de la chambre.

Le cousin Jean-François Barbedor avait fini son couplet.

On n'entendait plus rien.

V

BON PETIT CŒUR DE DOMESTIQUE

— Madame la comtesse a sonné? demanda mademoiselle Jenny, qui montra son minois chiffonné à la porte entrebâillée.

— Que veut dire ce tapage, Jenny?

— C'est étonnant, répondit mademoiselle Jenny, que madame la comtesse ait pu se reposer si longtemps, les amis du père de madame la comtesse n'ont pas cessé de faire du tapage depuis ce matin.

— Les amis de mon père! répéta Béatrice qui baissa les yeux.

Elle resta un instant silencieuse, et enfin demanda:

— Mon mari est-il encore à la maison?

— Monsieur le comte a été réveillé vers midi par les deux invalides, il a sonné M. Baptiste. Mais madame sait bien que je ne cause jamais avec les domestiques.

— Et Césarine est-elle arrivée?

— Pas encore, madame.

— Quelqu'un est-il venu ce matin?

— Deux personnes, la marchande de plaisirs à qui madame la comtesse a la bonté de s'intéresser, et le jeune officier.

— Atteignez mon peignoir, Jenny, je veux me lever.

Mademoiselle Jenny avait prononcé toutes ces réponses d'un ton parfaitement convenable. Elle n'était pas fille à briser les vitres trop tôt. Il y avait des choses, cependant, qu'elle voulait dire et qu'elle n'avait pu glisser. L'occasion avait manqué à mademoiselle Jenny.

Béatrice était perdue. Pour ces belles natures de domestiques c'est le moment de frapper fort et ferme. Seulement il faut toujours frapper de manière à pouvoir, le cas échéant, nier effrontément le coup porté.

Mademoiselle Jenny alla chercher le peignoir de madame au porte-manteau. Le porte-manteau était dans un cabinet de toilette. Quand on est ainsi occupée et que les étoffes frôlées bourdonnent aux oreilles, on croit souvent entendre parler.

Mademoiselle Jenny fit semblant d'avoir ainsi entendu la voix de Béatrice, et montra au seuil sa figure effarée.

— Plaît-il, madame? fit-elle avec empressement.

— Quoi donc, Jenny? demanda la jeune comtesse.

— Par exemple, voilà qui est étonnant ! s'écria la soubrette ; j'avais ce taffetas dans les oreilles. J'ai cru que madame m'appelait et me disait : Mon mari s'est-il rencontré avec le lieutenant Vital ?

Béatrice garda un instant les yeux baissés, comme si elle eût essayé de comprendre.

Quand son regard se releva sur mademoiselle Jenny, celle-ci rougit et se détourna, tant elle vit d'étonnement et à la fois de calme.

— Je croyais... balbutia-t-elle.

— Donnez-moi mon peignoir, je vous prie, l'interrompit la comtesse.

Mademoiselle Jenny se mit aussitôt en devoir de l'habiller.

Béatrice, dès qu'elle eut son peignoir, alla vers une des fenêtres et l'ouvrit toute grande.

Elle n'avait pas besoin du demi-jour, celle-là. Les rayons du soleil, en frappant son visage, illuminèrent sa merveilleuse beauté où la fatigue et la tristesse mettaient un charme de plus. Mademoiselle Jenny qui la suivait de l'œil ne put retenir un mouvement de dépit.

— Rien ne fait ! pensa-t-elle ; je crois qu'elle a embelli depuis que je suis à la maison !

Dans le jardin, le chant faisait trêve, mais nos quatre bons vivants causaient et se disputaient bruyamment.

Mademoiselle Jenny se mit à ranger les effets de nuit de sa maîtresse et poussa de grands soupirs. Sa première attaque n'avait point réussi. Elle n'était pas découragée.

— Ce n'est rien à présent ! dit-elle. Ils sont sages en comparaison de ce matin !

Béatrice était immobile et froide auprès de la fenêtre.

— Cela contrarierait peut-être madame la comtesse, reprit mademoiselle Jenny, si je lui racontais ce qui s'est passé. Franchement, si je n'avais pas eu cette crainte, j'aurais dit déjà depuis longtemps tout ce que je sais.

Béatrice ne répondit pas.

— Césarine devrait être arrivée, murmura-t-elle.

— Je me doutais bien, dit entre haut et bas la camériste, que madame la comtesse ne se souciait pas de savoir.

Ce sont les femmes seules qui sauraient dire pourquoi la meilleure manière de se faire entendre, c'est de parler à demi-voix.

— Savoir quoi? demanda en effet Béatrice.

Mademoiselle Jenny eut grand'peine à réprimer un triomphant sourire.

— Les voisins étaient à leurs fenêtres, dit-elle en feignant de parler à contre-cœur; le balcon de l'hôtel du Tresnoy était plein de monde. J'ai reconnu madame et mademoiselle de Sainte-Croix.

Béatrice n'interrogeait plus.

— C'était au point, poursuivit la camériste, qu'au moment où M. le comte a ouvert ses fenêtres...

Mademoiselle Jenny ne pût s'empêcher de glisser une œillade sournoise vers sa maîtresse. Celle-ci venait de s'asseoir. Ses deux mains s'appuyaient contre sa poitrine. Elle semblait prête à défaillir.

Mademoiselle Jenny n'eut point pitié.

— Ça va et ça vient! reprit-elle; le premier moment de colère emporte tout! Demain, M. le comte ne se souviendra plus de ce qu'il a dit.

— Qu'a-t-il dit? demanda faiblement Béatrice.

— Quant à cela, répondit mademoiselle Jenny, un homme dans la position de M. le comte n'aime pas à être la fable du quartier. Il paraît que ses amis le font enrager avec ce beau-père, ça le taquine. En cassant le grand vase il a dit : ma maison est un cabaret, je résisterai plutôt! je m'en irai, je suis à bout! Le vase avait coûté quatre mille francs chez Monbro. Si encore ça servait à quelque chose de se mettre dans des états pareils! à moins qu'on n'ait besoin d'un prétexte pour briser les vitres, ça s'est vu. Des fois, on crie bien haut à propos de ceci, parce qu'on n'ose pas souffler mot à propos de cela.

Désormais, Béatrice l'écoutait, passive et atterrée.

Il y avait longtemps qu'elle craignait cet éclat, il y avait longtemps que la présence de son père la terrifiait. C'était pour elle la mèche qui devait mettre le feu à la mine. Parmi ses craintes, celle-là seule avait un corps, une forme, un nom. Les autres, elle ne se les avouait pas. Si ses autres craintes avaient eu un sens précis comme celle-là, Béatrice fût morte de chagrin.

Cette angoisse sourde que Béatrice éprouvait depuis des années, mademoiselle Jenny l'irritait et l'exaltait. L'idée de la séparation naissait.

Mademoiselle Jenny s'interrompit tout à coup et resta, bouche béante, à regarder la porte.

Béatrice avait mis sa pauvre main pâle au devant de ses yeux. Elle ne prenait point garde.

Elle tressaillit violemment au son d'une voix bien connue qui disait :

— Sortez!

En levant les yeux, elle vit mademoiselle Jenny qui s'esquivait, rouge comme une pivoine et la tête basse.

Elle s'élança les bras tendus. Les larmes et le sourire lui vinrent à la fois M. le comte Achille de Mersanz était debout à quelques pas d'elle.

VI

VIEUX JEUNE PREMIER

Ce que venait faire là le comte Achille de Mersanz, nous ne le savons pas.

Il était entré sans frapper, ce qui dénotait en lui une préoccupation extraordinaire. C'était en effet l'homme des formes exquises et des procédés irréprochables. Il était entré sans se faire annoncer dans la chambre de sa

femme. C'est tout au plus si pareille chose s'était produite parfois, jadis, au temps des jeunes amours.

Il avait franchi le seuil sans savoir. Son visage était sombre ; son front se chargeait de nuages.

C'était bien, ce comte Achille, le cavalier qui, dans tous les salons, passe pour un *homme charmant*, dans la plus flatteuse acception du terme. Césarine, le blond lutin de la pension Géran, avait raison : il n'était pas trop vieux pour Maxence.

Le comte Achille était grand; sa taille élégante et riche emplissait merveilleusement l'habit noir.

Il avait toutes les vertus physiques de l'homme du monde : c'était un tireur précieux, un chasseur de premier ordre, un écuyer hors ligne. Son tailleur le plaçait fort haut; il mettait généralement ses fournisseurs à la mode, et pourtant rien en lui ne dénotait cette ridicule préoccupation du dandy, ce culte idiot de soi-même qui fait de nos *beaux* un type à part dans l'espèce humaine.

Le comte Achille était simple dans ses goûts et magnifique dans ses dépenses. Il avait l'esprit du monde au plus remarquable degré. Il savait vivre. Il plaisait. Il était bon. Il faisait le bien sans faste et peut-être aussi sans entraînement. Mais sa charité était assurément à la hauteur de sa fortune, et ceci devient rare dans notre siècle perfectionné. Il avait aimé sa première femme, il aimait sa seconde femme, il adorait sa fille,

Que manquait-il donc à ce beau comte Achille?

C'était un cœur faible et inconstant, voilà tout.

Que votre esprit fasse une halte et s'assimile cette vérité : De tous les vices, le plus homicide est la faiblesse.

Le comte Achille existe dans toutes les classes de la société. Il est toujours ou presque toujours le fils d'un homme fort. Il est la réaction du repos, du bonheur : deux mollesses, contre la bataille gagnée par la précédente génération.

Le père du comte Achille de Mersanz avait été un lutteur et un vainqueur.

Achille était de la génération qui se repose.

Il avait été *gâté*, puisqu'il faut prononcer ce mot vulgaire et si terrible dans sa naïve impudeur, ce mot que toutes les mères folles prononcent en souriant. Il avait été gâté.

C'était une riche et noble nature. Le moindre effort eût mûri cette jeunesse opulente. Il n'y eut pas d'effort.

Ses muscles se fortifièrent, parce qu'il était né au château, non point à l'hôtel. Il fut l'enfant gâté de la campagne, toujours supérieur par le corps à l'enfant gâté des villes et plus dangereux par cela même.

Son père et sa mère moururent au moment où les plis pris restent, mais où il est encore possible de refaire l'apparence et l'habitude de l'homme. Achille avait quatorze ans.

Son tuteur fut le maréchal duc de***, vieillard chevaleresque, ami partial des anciennes coutumes, esprit obstiné, caractère tout d'une pièce. Il voulut refondre violemment cette éducation inepte. Il essaya de la sévérité sans ménagements et sans transition.

Achille était faible. Il étudia. Il acquit l'enveloppe complète d'un homme distingué.

Sous cette écorce factice, la lâche pulpe du fruit attaqué restait telle quelle.

L'enfant gâté n'aurait pu être guéri que par le cœur.

En entrant chez sa femme aujourd'hui, le comte Achille était très-pâle; son visage, qui gardait ordinairement tout le poli, toute la fraîcheur de la jeunesse était défait. Ses yeux avaient un cercle noir. S'il y avait eu sur ce crâne, que l'habitude ornait d'une si riche frisure, une seule place vide, on l'aurait découverte à cette heure, car ses cheveux étaient en désordre et presque épars.

Il y avait longtemps qu'il n'avait franchi le seuil de cette chambre à coucher. Depuis plusieurs mois, Béatrice était très-franchement malheureuse.

Le comte Achille n'eut pas le loisir de se reconnaître. Sa haute taille fléchit sous la douce pression des bras de

Béatrice. Elle lui mit ses lèvres sur la joue une fois, dix fois, caressante et vive comme un enfant.

— Que vous êtes bon d'être venu, Achille! dit-elle parmi ses baisers; je ne sais pas vous exprimer comme je suis heureuse de vous voir. Dussiez-vous me gronder ou me faire des reproches, aujourd'hui j'aime mieux cela que votre absence. J'avais besoin de vous. Je ne peux pas m'exprimer autrement, et je le répète : J'avais besoin de vous!

Elle l'entraîna vers un divan et s'assit tout émue auprès de lui.

Le comte Achille avait compté sur un autre accueil. Il s'était armé en guerre contre les larmes. Les larmes de Béatrice étincelaient dans un adorable sourire. Le comte balbutia :

— Pourquoi vous gronder, mon amie? Et des reproches, pourquoi?

Béatrice rougit.

— Mon pauvre bon père, dit-elle, ne pèche que par ignorance, mais je sais que sa conduite vous fâche.

— Ne parlons pas de cela, l'interrompit le comte ; il faudra renvoyer cette fille. Tout ce qui vous touche m'est cher, Béatrice.

Il attira sa main jusqu'à ses lèvres et l'effleura d'un baiser qui n'était que galant.

Béatrice lui tendit son front d'un air suppliant.

— Vous êtes le meilleur des hommes, Achille, dit-elle; quand vous ne m'aimerez plus du tout, je mourrai.

Le visage d'Achille s'altéra si notablement que Béatrice fit un geste d'étonnement. Achille appuya ses deux mains contre son front où perlaient des gouttelettes de sueur.

— Je souffre beaucoup depuis deux jours, murmura-t-il en forme d'explication; je ne sais pas ce que j'ai.

— Autrefois, prononça tout bas Béatrice, j'avais une part de vos chagrins et de vos joies.

Le comte Achille baissa la tête.

Une vague douleur traversa l'âme de Béatrice; ce fut

aigu comme un coup de poignard. Un instant elle se sentit condamnée.

Elle reprit d'une voix si douce et si tendre que le comte en eut le cœur serré :

— Je sais que vous êtes bon. Je sais que vous avez pitié. Il y a des moments où mon cœur révolté me crie : Qu'as-tu fait pour subir un si horrible châtiment? C'est impossible ! il t'aime encore.

— Je suis prêt à vous épouser, Béatrice, dit le comte qui se redressa.

C'était un gentilhomme à ses heures. La jeune femme secoua la tête avec tristesse.

— Regardez-moi, Achille, murmura-t-elle lentement; je veux voir votre âme dans vos yeux. Je n'ai pas d'enfant : mon droit n'est qu'à moi.

— Voudriez-vous donc me quitter, Béatrice? s'écria M. de Mersanz.

— Non, fit-elle avec un sourire céleste: je vous aime et j'ai mon père. Je mourrai comtesse de Mersanz.

Achille voulut parler. La belle main caressante de Béatrice lui ferma la bouche.

— Dans votre grande maison, poursuivit-elle, une morte tiendra si peu de place! Ne me chassez jamais, Achille. Dites-moi seulement : j'ai un autre amour, ce ne sera pas long, je vous le promets, et mon père n'aura qu'un deuil à porter.

Elle souriait toujours et sa beauté rayonnait si touchante que vous l'eussiez adorée comme une madone.

Les yeux d'Achille battirent brûlés par les larmes qui voulaient jaillir :

Béatrice reprit :

— J'étais bien enfant. Tout ce que vous disiez, Achille, je le croyais comme si c'eût été la parole même de Dieu.

— Sur mon honneur! l'interrompit le comte, je ne vous ai pas trompée!

— Non, fit la jeune femme, tandis qu'une nuance d'amertume venait parmi son sourire, vous ne m'avez pas trompée, vous êtes prêt à m'épouser.

Elle s'arrêta tout à coup et un nuage passa sur son front.

— Césarine, dit-elle, a fait enlever de ma chambre le portrait de sa mère, la vraie comtesse de Mersanz.

— Césarine est une capricieuse enfant .. commença le comte!

— Césarine ne m'aime plus. Quelqu'un s'est mis entre nous. Avez-vous parfois compris comme j'aimais votre fille, Achille?

— Votre cœur est si beau et si bon!

Il y eut un silence. Achille avait un poids sur la poitrine. Le souvenir évoqué de sa première femme remuait toutes les fibres honnêtes qui étaient en lui. Il contemplait Béatrice à la dérobée. Jamais il ne l'avait vu si belle.

La figure de Béatrice s'était animée. Son œil avait quelque chose d'extraordinaire et d'inspiré. La fièvre était là.

— Je vous en prie, Achille, poursuivit-elle tout à coup de cette voix plus brève qui est un symptôme; ne me faites jamais le mal que j'ai souffert en songe. C'était une de ces nuits dernières, et je voulais toujours aller vous raconter cela. Le portrait de la comtesse de Mersanz pendait encore au lambris. Douce sainte! bien souvent ma prière l'a invoquée. Césarine était là aussi; il y avait un petit chevalet; Césarine peignait devant la croisée. Je regardais tour à tour la mère et la fille. Il me semblait que j'étais de trop entre elles deux et que j'occupais une place usurpée. Vous savez comme les rêves sont fous. Le tableau se mit à vivre, les yeux de la comtesse me parlèrent et le vent passa dans ses beaux cheveux blonds. Mais, vivante, elle était bien plus pâle, et je sentais dans ma propre poitrine son pauvre cœur qui souffrait.

Césarine chantait, rieuse et gaie. Son chant me faisait mal.

Je lui dis : Ne chante pas; ta mère souffre.

Elle ne m'entendait pas. La comtesse était debout dans

son cadre. Elle oscillait comme dans une draperie au vent. Je me disais : Elle va mourir encore une fois.

Césarine chantait toujours. Le visage se voilà comme si une grande ombre avait passé sur sa beauté. Je ne la voyais plus qu'au travers d'un nuage.

Et j'éprouvais une indicible épouvante à voir ses traits se transformer peu à peu.

Je crois qu'elle était plus belle. C'étaient maintenant de longs cheveux noirs à reflets fauves, des sourcils dessinés hardiment, des yeux de feu, un teint d'Espagnole. C'était, pourquoi ne vous le dirais-je pas, Achille? c'était une figure que j'avais vue, que nous avions vue ensemble tous les deux. Cette jeune fille qui a l'air d'une femme, cette enfant au regard profond et hardi, Maxence, l'amie de notre bien-aimée Césarine. Elle fixait sur moi ses yeux qui me brûlaient.

On eût dit qu'elle voulait me chasser. Elle me montrait du doigt à Césarine. Césarine s'éloignait de moi.

Puis nous fûmes seuls tous deux, Achille. Vous étiez triste et doux. J'avais la mort dans le cœur, — comme à l'heure où nous sommes.

Quelque chose vous empêchait de me parler; mais je voyais votre pensée en dedans de vous-même.

Vous vouliez vous séparer de moi. Toute votre fortune était dans une cassette, sur la table. Vous vouliez me dire : Partageons, prends-en la moitié.

Ici, le comte Achille releva la tête tout à coup et ses yeux brillèrent.

Ce qu'il fut sur le point de dire, nous ne le répéterons pas. Béatrice ne le devina point, puisqu'elle resta debout.

C'eût été à lui briser le cœur.

Elle prit les deux mains du comte et les serra doucement entre les siennes qui brûlaient.

— Je vous connais, murmura-t-elle; s'il était possible que vous me chassiez, du moins vous ne m'insulteriez pas!

Mademoiselle Jenny l'a dit bien souvent depuis à

M. Baptiste et à d'autres : il ne tint pas à un cheveu que M. le comte ne proposât la moitié de sa fortune.

Vous sentez que mademoiselle Jenny était là quelque part aux écoutes.

Mon Dieu, oui, du moins mademoiselle Jenny le comprit ainsi : M. le comte n'aurait pas mieux demandé que de faire comme dans le rêve de Béatrice. Le mot *partage* lui vint positivement jusqu'aux lèvres.

Ce mot, dans la bouche du comte Achille valait juste quatre cent mille francs de rente.

Béatrice ne parla plus. Elle fixa son regard chargé de mélancolie sur Achille. Elle essaya de sourire encore.

M. de Mersanz était à la torture. Ce n'était pas un cœur de roche, bien au contraire : il avait donné en sa vie des preuves multipliées de sensibilité vulgaire; mais il avait rarement subi ces violentes tempêtes morales qui bouleversent et qui brisent. Sa nature n'allait pas à ces excès.

En ce moment, nous l'affirmons, sa détresse arrivait au tragique.

Quand son regard tomba sur Béatrice, il vit les longs cils de sa paupière s'abaisser lentement et ses grands yeux se clore comme si la force eût manqué désormais aux muscles de sa paupière.

Les mains de la jeune comtesse qui pressaient les siennes devinrent froides, puis se détendirent.

Mademoiselle Jenny, qui n'entendait plus rien, mit son œil de lynx au trou de la serrure.

— Pauvre Minette! pensa-t-elle, nous allons essayer d'un petit évanouissement. Mais c'est vieux comme Mathusalem, et ça ne réussit plus que dans les ménages du commun!

Béatrice était dans les bras d'Achille qui la soutenait, pâle comme elle, le cœur serré par un remords dont la violence inattendue l'étonnait lui-même.

Il la connaissait bien. Il savait que ce ne pouvait être un jeu.

Il n'avait point compté peut-être sur la révolte de sa

propre conscience. Il n'avait pas mesuré surtout la profondeur de cet abîme creusé par son caprice. Enfant gâté maintenant comme autrefois, car ils vieillissent sans cesser d'être enfants, il allait aveuglément où l'entraînait sa passion.

Chemin faisant, si quelque scrupule s'était soulevé en lui son insouciance native l'avait suffisamment combattu. Et d'ailleurs il y a des mots vides de sens qui sont inventés tout exprès pour endormir la conscience.

On se dit : Cela se fait; je ne suis pas le premier. Les mésalliances ne réussissent pas.

On ajoute : Je compenserai, je réparerai.

Mais la mort n'a pas de compensation dans nos mœurs modernes. Mais ce comte Achille avait déjà laissé un pauvre beau corps inanimé sur le chemin de ses folles amours.

Il y avait là, aux boiseries de la chambre de Béatrice, une place vide. Avez-vous remarqué cette trace claire et un peu jaunâtre que les cadres absents laissent à l'endroit qu'ils ont longtemps recouvert?

En certains cas, cette trace produit un effet lugubre.

Une trace pareille se voyait dans la chambre de Béatrice. Elle nous a dit elle-même que le portrait de la première comtesse de Mersanz avait été récemment enlevé.

Ce carré long, plus pâle, marqué sur la boiserie, fascinait le comte Achille.

C'était quelque chose de terrible qui se passait en lui.

Y avait-il déjà deux cadavres dans le sillage de la barque où voguait ce vulgaire don Juan?

Le comte Achille déposa Béatrice sur le canapé. Sa première pensée fut de sonner pour appeler du secours.

Il ne sonna point.

Il s'agenouilla auprès de Béatrice inanimée et se mit à prononcer son nom doucement comme s'il eût cru que cette caresse suffisait pour la rendre à la vie.

Il tournait le dos à la place vide du portrait.

Mais il voyait le portrait, et sa détresse lui faisait trouver je ne sais quelle douloureuse ressemblance en-

tre sa femme morte et celle-ci qui avait déjà parlé de mourir.

Elles avaient le même âge. A toutes deux il avait promis devant Dieu un amour qui devait durer autant que la vie.

Le comte Achille appuya sa belle tête sur sa blanche main et se dit :

— Il est donc vrai! je brise tout ce que je touche!

Il se fit horreur à lui-même. C'est flatteur.

Ce ne fut qu'un moment. Si mademoiselle Jenny fût restée une minute de plus à son poste d'observation, elle aurait vu le comte Achille agenouillé devant le sofa et contemplant Béatrice les larmes aux yeux.

De vraies larmes cette fois. Cette auréole de fatalité qu'il s'était adjugée donnait satisfaction à son amour-propre futile. Cela le faisait clément en même temps que victorieux. La corde des bonnes impressions vibrait en lui avec une vigueur inaccoutumée.

Il avait pitié. Peut-on regarder sans compassion ces pauvres fleurs inclinées sur leur tige? L'idée vient, l'idée de la goutte d'eau secourable qui pourrait leur rendre l'existence. L'eau à la plante, le bonheur à la femme, Une goutte d'espoir, une goutte de cette rosée d'amour qui ranime et qui vivifie!

Une fois entré dans cette voie, la faiblesse même de sa nature et la débonnaireté réelle de son cœur devaient le mener très-loin. La plupart de ces gens ont du moins cette qualité neutre de ne savoir pas plus résister au bien qu'au mal. Le comte Achille valait certes mieux que le commun des jeunes premiers en retraite : s'il eût été en bonnes mains, on aurait fait de lui un père noble passable en quelques années de temps. Entre des mains habiles comme celles de madame la marquise de Sainte-Croix... mais nous ne savons pas encore à quelle sauce cette éminente personne prétendait le dévorer.

Il fut touché loyalement et profondément. Il ne serait pas juste d'analyser avec trop de minutie les diverses causes de son émotion. L'appareil de Marsh trouve partout

de l'arsenic. Il est incontestable que notre analyse découvrirait dans l'émoi présent du comte Achille une très-notable dose d'égoïsme.

En somme, le comte Achille pouvait bien se reprocher la fin prématurée de sa première femme, conduite au tombeau par le chagrin; mais il ignorait, nous l'affirmons, les moyens terriblement ingénieux pris par madame de Sainte-Croix et ses complices pour hâter cette catastrophe. Il ne connaissait pas la comédie nocturne jouée au chevet de la jeune comtesse.

Le seul coupable, à son sens, c'était lui-même. Devant cette pauvre belle créature inanimée, il fit serment de n'être pas deux fois meurtrier.

Il resta, seul, là en face de ce mal semblable à la mort; il ne voulut point d'aide, parce que sa sensibilité, tout à coup exaltée, conçut pour un instant les délicatesses du dévouement viril. Il se dit avec raison : Il suffira de moi pour lui rendre la vie.

Ainsi agenouillé et réchauffant de ses lèvres la bouche froide de cette femme qu'il avait adorée presque enfant, dont les sens et le cœur étaient nés à son profit, il évoqua malgré lui tout le passé.

Tout ce poëme charmant des jeunes amours se déroula autour du comte Achille comme une guirlande fleurie. Il revit ce sourire qui avait éclairé son deuil; il écouta ce chant suave et doux qui tombait de la fenêtre modeste, là-bas, en la vieille cité de Liége. Comme elle était charmante, inclinée sur sa broderie et secouant ses grands cheveux prodigues qui l'aveuglaient comme un voile !

Puis ce furent les joies de la conquête, chastes et chères prémices d'un hymen loyal des deux parts.

Car le comte Achille se fût fait dégoût à lui-même s'il n'eût pas pu se dire à cet instant : J'étais sincère ! je voulais tenir au-delà de mes promesses.

Tout en pensant ainsi, le comte Achille entourait Béatrice de ces soins que chacun sait administrer aux personnes privées de sentiment. Quand Béatrice poussa le

premier grand soupir, il se mit à guetter ce réveil qu'il allait faire si joyeux. Il l'admira, pâle qu'elle était encore et gracieusement affaisée dans ses bras. Il s'écria dans le fond de son cœur : Je l'aime! je sens que je l'aime ! Elle est ma femme ! Je veux lui donner assez de bonheur pour expier toutes ses larmes!...

Un baiser acheva le réveil de Béatrice qui ouvrit les yeux, cherchant ses souvenirs.

— Vous ici! murmura-t-elle.

C'était du ravissement qui brillait dans ses yeux, pendant qu'elle le contemplait agenouillé.

Achille s'assit auprès d'elle sur le sofa et passa son bras derrière sa taille.

— Peux-tu, murmura-t-il, me pardonner et m'aimer comme autrefois?

Le sourire entr'ouvrit les lèvres de Béatrice; et tandis que ses yeux restaient clos comme dans l'extase!

— Je t'aime mieux qu'autrefois, répliqua-t-elle.

Achille mit ses lèvres dans cette chevelure opulente aux masses flexibles et parfumées.

— Ange ! pauvre ange chéri! balbutia-t-il.

Puis s'interrompant :

— Écoute ! Il y a des heures où je ne suis pas moi-même. Un mauvais génie plane autour de moi. Je t'aime et je n'aime que toi, Béatrice...

Elle jeta ses deux bras autour du cou de son mari. Sa bouche se fronça cherchant à tâtons le baiser.

— Répète cela, balbutia-t-elle.

— Je t'aime! je n'aime que toi! Béatrice ! ma compagne chérie ! ma femme !

Béatrice rouvrit les yeux et l'enveloppa d'un long regard tout plein de passion.

— Merci ! fit-elle.

— Je voulais te dire, reprit Achille ; tu ne sais pas, toi, pauvre sainte, gardée par ta vertu sereine, ce que c'est que l'entraînement de la passion... Il y a des cœurs qui brûlent comme la lave... Il y a des ardeurs à la fois si fatales et si folles...

— Allons loin de Paris ! l'interrompit-elle.

— Oh ! tu m'as deviné! s'écria-t-il avec un naïf transport; ton amour t'a donné l'intelligence de ces choses inconnues!... Fuyons ! tu as bien dit! fuyons tous deux, loin, bien loin... Je te confie mon bonheur et toute ma vie... tu me garderas contre moi-même...

Béatrice pensa tout haut :

— Tu l'aimes donc bien?

Une plus savante n'aurait pas dit cela.

Le comte Achille laissa tomber sa tête jusque sur sa poitrine. Il avait la conscience de la beauté de son rôle. Il posait en héros avec un véritable plaisir.

— Béatrice! prononça-t-il d'une voix altérée, n'essaie pas de sonder un abîme insondable! Sauve-moi de moi-même, voilà la tâche que Dieu te donne. Elle est belle; accomplis-la! Je t'aime et je veux que tu sois ma femme: que te faut-il au-delà? Nous partirons demain. Je ferai de notre union, sanctionnée et cimentée par la loi, un port où m'abriter contre la tempête. Tu seras une barrière entre moi et l'enfer...

La tirade fut longue.

— As-tu fini!... pensait mademoiselle Jenny, derrière la porte.

L'instant d'après, Achille et Béatrice étaient émus et silencieux à côté l'un de l'autre. Leurs mains réunies se parlaient. Béatrice ne se souvenait point d'avoir goûté un bonheur aussi parfait, Achille, fier de la joie qu'il donnait, se sentait libre et heureux. Béatrice avait consenti au départ. Elle remerciait Dieu dans son cœur pour cette félicité qui lui tombait du ciel, au plus fort de sa détresse.

Quand le comte Achille reprit la parole, ce fut pour dérouler ces doux projets qui naissent toujours d'une bonne résolution, pour esquisser le tableau de cette solitude enchantée que leur amour allait embellir. Il se complaisait à cela et Béatrice l'écoutait comme on savoure un beau rêve.

Tout à coup, la porte s'ouvrit et mademoiselle Jenny,

feignant d'être tout essoufflée d'une course qu'elle n'avait point faite, s'écria :

— Mademoiselle Césarine !

Béatrice se leva d'un bond, tandis que M. de Mersanz fronçait, en vérité, le sourcil. La situation le tenait; il n'était point content d'être dérangé.

— Qu'elle vienne, la chère enfant, qu'elle vienne ! dit vivement Béatrice.

Au lieu d'obéir ou de répondre, mademoiselle Jenny annonça de nouveau, mais d'un ton patelin et en baissant les yeux :

— Madame et mademoiselle de Sainte-Croix.

Achille se leva à son tour. Il chancelait sur ses jambes.

La figure de Béatrice se couvrit d'une mortelle pâleur.

Elle regarda son mari qui détournait la tête.

— Je ne reçois pas, dit-elle; allez et répondez que je ne reçois pas !

— C'est que... balbutia mademoiselle Jenny en jouant l'embarras, ces dames sont déjà au salon.

M. de Mersanz fit un mouvement pour sortir.

— Et qui vous a autorisée?... demanda la jeune comtesse.

Cette fois, mademoiselle Jenny releva la tête et répondit d'une voix assurée :

— C'est mademoiselle de Mersanz qui m'a donné l'ordre de les recevoir.

Béatrice se laissa choir sur le divan.

Le comte Achille hésita un instant, puis il lui baisa la main et sortit en disant :

— Je vais embrasser ma fille.

VII

LE CABINET DU MARI

C'est maintenant à l'hôtel du Tresnoy que notre drame se continue.

Madame la baronne du Tresnoy et madame la vicomtesse de Grévy étaient réunies dans une vaste pièce à l'aspect sombre et austère qui avait servi de cabinet de travail à feu M. du Tresnoy. Depuis sa mort, tous les objets à son usage étaient restés là tels quels. Le respect de la famille défendait ce sanctuaire, qui sentait énergiquement le renfermé.

L'ameublement du cabinet affectait le style empire. Les siéges en bois d'ébène chargé de sobres sculptures avaient cette tournure lourde et courte qui imprimait, en ce temps, à tous les objets usuels un caractère d'uniformité si fâcheux. Le bureau, également en ébène, incrusté carrément d'un filet de nacre azurée, touchait à la muraille entre les deux fenêtres.

Au-dessus du bureau pendait le portrait de M. le baron du Tresnoy en costume de conseiller-maître à la cour des comptes. Il avait occupé cette position avant d'être préfet de police.

Madame la baronne du Tresnoy et la vicomtesse étaient assises auprès du bureau, dont les séparait l'ancien fauteuil de travail de feu M. du Tresnoy.

Sur ce fauteuil, recouvert de maroquin d'un vert noirâtre, plusieurs liasses de papiers étaient posées. Ces papiers avaient été pris parmi ceux qui dormaient depuis des années sous la serge du bureau.

Madame du Tresnoy était pâle. De vagues inquiétudes se lisaient dans son regard.

La vicomtesse semblait fort émue. Sur son visage spirituel et gracieux, qui paraissait tout jeune au demi-jour tombant des hautes fenêtres voilées, vous eussiez reconnu cette vaillance agitée et un peu fiévreuse des chevaliers enfants toujours prêts à se jeter dans quelque romanesque aventure.

Elle attendait. Depuis une minute ou deux, madame du Tresnoy gardait le silence. Évidemment, la rêverie la tenait.

— Il y a ici bien des secrets! dit-elle tout à coup comme en se parlant à elle-même.

Puis, prenant la main de la vicomtesse :

— Ma chère Anna, voulez-vous réfléchir encore? demanda-t-elle; le danger existe, je vous le répète. Cette femme a brisé des obstacles plus forts que vous.

— J'ai réfléchi, chère madame, repartit la vicomtesse en assurant sa voix un peu altérée. Je vous répète à mon tour qu'il me plaît en ce moment d'affronter un danger, quel qu'il soit.

Madame du Tresnoy se pencha vers elle et la baisa au front.

— Je sais que vous ne vous plaignez pas. Je sais que vous avez jeté un spirituel et hardi paradoxe sur vos tristesses. Mais je sais que vous souffrez.

— J'ai souffert, chère madame, rectifia madame de Grévy; voilà longtemps que je ne souffre plus.

Les traits de la vieille dame exprimaient une sorte de pitié maternelle.

— Puisque vous êtes bons tous deux, poursuivit-elle, tous deux généreux et sincères, le mal n'est pas sans remède.

La vicomtesse fronça le sourcil.

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-elle révoltée.

— Je veux dire, continua la baronne, que M. de Grévy pourrait bien se trouver sur la même route que nous.

— Alors je change de chemin ! fit vivement la vicomtesse.

— Je veux dire, acheva madame du Tresnoy, souriant avec reproche, qu'on a vu des réconciliations s'opérer ainsi, entre braves au champ d'honneur.

— Chère madame, dit sérieusement Anna, ne me liez pas les mains au moment d'agir. Si je croyais que M. le vicomte fût mêlé à tout ceci...

— Vous craignez donc bien le bonheur ! murmura madame du Tresnoy.

Elle regarda un instant la vicomtesse en face. Puis, changeant de ton brusquement :

— Ne parlons donc plus de cela, dit-elle, et venons à nos faits. Je vais vous raconter une histoire assez mystérieuse, qui n'a pas de commencement et à laquelle manque un dénouement. Le secret ne m'appartient à aucun titre. Mon mari, dont j'ai transgressé les ordres en cette circonstance seulement, voulait l'emporter avec lui dans la tombe. Je vous préviens que si je désobéis, pour la première fois de ma vie, à mon mari mort, ce n'est pas au hasard. Mon mari craignait pour moi, mère de deux orphelines ; il est possible que si j'eusse été seulement sa veuve et sans charge d'âmes, mon mari m'eût dit : Achève ma tâche. Cela est possible ; je ne l'affirme pas.

Dans mon opinion arrêtée, il est aussi coupable de laisser passer l'assassin armé que de tuer un homme volontairement. Le crime passif n'a pas plus d'excuse que l'action du crime. La jurisprudence humaine admet ceci à un certain degré ; c'est ce que le Code appelle complicité morale.

Voici le poids que j'ai sur le cœur :

A cause de la volonté dernière de M. du Tresnoy, mon mari, et chargée que je suis de ce dépôt délicat entre tous, mes deux filles, j'ai reculé, lâche comme une mère, devant ma foi et ma loi.

J'ai laissé passer l'assassin armé. Je suis restée immo-

bile et muette, quand il fallait agir et quand il fallait parler haut.

— Et vous voulez réparer votre faute? demanda la vicomtesse.

— Non, je ne veux pas réparer ma faute, j'ai agi par réflexion. Ce que j'ai fait hier, je le ferais demain.

Le rouge monta au visage de la vicomtesse.

— Ma chère belle, reprit madame du Tresnoy, notre conférence a un caractère plus singulier encore que vous ne le pensez. Je ne fais pas de pruderie avec vous; je vous dis sans ménagement et sans fard : je ne veux rien risquer, rien! entendez-vous! absolument rien!

— Mais les aveux que vous venez de me faire! s'écria madame de Grévy.

La baronne eut un singulier sourire.

— Voilà un mot téméraire, murmura-t-elle; je pourrais le prendre pour une menace et jeter au feu ces papiers qui sont ma seule imprudence. Mais je n'ai pas peur de vous, chère enfant. D'abord, vous êtes honnête jusqu'au bout des ongles, je vous ai jugée; ensuite, vous n'avez plus dans notre monde cette autorité intacte... Comment exprimer mon idée sans vous blesser?... Cette virginité du crédit..

La vicomtesse fit un mouvement comme pour se lever et prendre congé.

— Je ne vous retiens pas, prononça doucement la baronne; vous pouvez vous retirer : il est temps encore. J'ajoute tout de suite, afin qu'il ne puisse y avoir entre nous l'ombre même d'un malentendu, j'ajoute que dans la lutte à entamer, vous n'aurez à attendre de moi aucune espèce de secours, pas même un témoignage. Vous irez à la bataille seule et presque désarmée, car les armes qui sont là vaudront peu contre votre terrible adversaire.

Elle avait posé sa main étendue sur les papiers.

— Le hasard vous aura fourni cette arme, comprenez-moi bien : je vous interdis jusqu'au droit d'en désigner la véritable source. S'il vous arrivait de prononcer mon

nom ou celui de mon mari, vous me trouveriez partout sur votre passage, froide comme vous me voyez, et je vous dis d'avance la parole qui tomberait de mes lèvres : imposture !

Ses yeux n'avaient pas quitté le visage de la vicomtesse. Elle n'éprouvait à prononcer de semblables paroles ni peine ni honte.

Cependant, elle ajouta en manière de laconique excuse :

— M. du Tresnoy ne nous a pas laissé de fortune et j'ai mes filles.

Madame la vicomtesse de Grévy s'était rassise. Elle resta un instant silencieuse. Son regard se fixait sur ces papiers jaunis déjà par le temps, que recouvrait la main de madame du Tresnoy.

Celle-ci attendait. Son attitude était tranquille ; sa physionomie peignait l'indifférence.

Elle vit l'œil d'Anna briller tout à coup ; elle dit :

— Prenez garde ! Si ce n'est que la curiosité, cela peut vous coûter trop cher !

Anna se redressa, véritablement fière et charmante.

— A quel prix peut-on payer trop cher une amie ? dit-elle avec un beau sourire et en faisant signe à sa compagne de prendre les papiers ; personne ne m'aime plus ; je n'aime plus personne : J'aimerai cette pauvre belle créature dont on veut déchirer le cœur... J'aimerai Béatrice et je serai bien payée !

Avant de prendre le dossier, madame du Tresnoy se leva et vint la baiser au front.

— Que Dieu vous soit en aide, ma chère enfant ! dit-elle avec une solennelle émotion.

VIII

37 ET 37 BIS

C'était, dans cette vaste et sombre pièce, un silence profond.

Aucun bruit ne venait, sauf, par intervalles, le son sec du piano de mademoiselle Juliette qui jouait un *morceau brillant* à l'étage au-dessus.

Madame du Tresnoy feuilletait déjà le dossier. Elle commença ainsi, d'une voix tout à coup altérée :

— J'ai perdu mon mari le 17 septembre 1829. Je crois qu'il n'est pas mort de sa mort naturelle.

La vicomtesse tressaillit vivement.

— Je crois, répéta la baronne en appuyant sur ce mot : je n'ai pas de preuve absolument certaine. Mon mari, quelques heures avant son décès, me montra ces papiers que je tiens à la main et me dit : « — Je meurs de cela... »

— Madame ! s'écria Anna indignée, moi qui n'ai pas toujours fait *bon ménage*, si mon mari agonisant m'avait fait une révélation pareille...

— Vous l'auriez vengé, n'est-ce pas ? prononça la baronne d'un ton glacial.

— Ou j'aurais péri à la peine, madame !

La baronne secoua la tête. Il y avait une tristesse amère dans son sourire.

— Vous êtes jeune, murmura-t-elle, et vous êtes seule...

— D'ailleurs, s'interrompit-elle, je ne suis pas en cause. Ce n'est pas pour avoir votre avis sur ma conduite que je vous ai ouvert la porte de cette chambre.

« — Au commencement de juillet de l'année 1819, re-

prit la baronne d'une voix plus basse, mais très-distincte, un homme se présenta qui demandait instamment à entretenir M. du Tresnoy. Mon mari donnait sa vie entière aux travaux de sa charge. Il avait pris pour règle de conduite de ne jamais négliger un renseignement, lors même que la source en devait rester inconnue.

» Ainsi le magistrat peut-il payer de sa personne tout aussi bien que le soldat sous les armes. Malgré de sages précautions, la vie de M. du Tresnoy fut plusieurs fois en danger.

» Mais, en cette circonstance, il s'agissait d'un personnage absolument inoffensif. C'était un garçon qui se nommait Fromenteau et qui gagnait péniblement sa vie à pratiquer dans Paris je ne sais quel pauvre petit courtage. Il était jeune encore, très-naïf et pris de la passion de s'établir.

» Sa fiancée, en effet, une fille Stéphanie, lui avait posé cet *ultimatum :* point d'établissement, point de mariage.

» Ces détails peuvent vous sembler d'une très-puérile petitesse. En fait de police, il n'y a point de petits détails.

» Ce Fromenteau demandait une place d'agent, afin de gagner les premiers fonds destinés à fonder son établissement. Il n'arrivait pas les mains vides. Voici le rapport qu'il fit à M. du Tresnoy dès le premier soir :

» Une femme, jeune encore et très-belle, habitait le numéro 37 de la rue du Cherche-Midi sous le nom de madame Octave Merriaux. Ce devait être, au dire de Fromenteau, un pseudonyme que ce nom de Merriaux, et le logis un pied-à-terre de contrebande.

» Le logis était petit et de médiocre aspect. La dame qui l'avait loué depuis assez longtemps n'était venue l'habiter que tout à fait à la fin d'une grossesse, dont le résultat avait été entouré d'un certain mystère. La dame allait et venait à pied dans le quartier, mise très-simplement et toujours voilée d'une épaisse dentelle noire.

» Mais Fromenteau demeurait dans la petite rue du

Bac. Fromenteau prétendait qu'au-devant de sa porte bâtarde, à vingt-cinq pas du point de jonction de la petite rue du Bac et de la rue de Sèvres, une fort belle voiture, sans armoiries ni chiffre, stationnait chaque jour depuis le matin.

» Madame Octave Merriaux, avec son voile noir et sa toilette modeste, montait quotidiennement dans cette voiture dont les stores étaient à l'avance fermés. L'attelage excellent partait aussitôt comme une flèche.

» Fromenteau ajoutait que, dans la journée, il avait rencontré très-souvent madame Octave en toilette simple encore, mais très-riche, soit seule, soit dans un équipage armorié, soit dans la voiture du vieux prince de ***.

» Au numéro 37 *bis* de la même rue du Cherche-Midi, il y avait un petit ménage de jeunes gens nouvellement mariés, qui étaient de la connaissance de Fromenteau. Ils s'appelaient M. et madame Seveste. Madame Seveste était enceinte en même temps que madame Merriaux. Lors de l'accouchement de madame Seveste, qui n'était pas riche, la concierge du numéro 37 *bis* lui servit de gardienne.

» Cette concierge était une femme d'âge moyen, qui passait dans le quartier pour être très-originale et très-charitable. Madame Seveste accoucha d'un garçon; madame Octave Merriaux mit au monde une petite fille.

» Ceci au dire de Fromenteau, car personne, dans le quartier, n'avait connaissance de ce qui se passait chez madame Octave. Elle ne recevait personne, sinon une vieille femme et un homme de trente-huit à quarante ans, qui avait la tournure d'un ancien militaire. La vieille femme et l'homme entre deux âges, que Fromenteau désigna plusieurs fois dans son rapport sous le nom de l'*habit bleu*, assistaient seuls à son accouchement.

» Un certain mystère entoura ce dernier événement. Les derrières des deux numéros 37 et 37 *bis* se touchaient, formant une de ces maisons doubles si communes à Paris. Il n'y avait pour les deux maisons qu'un

seul propriétaire. Du modeste appartement des époux Seveste on put entendre les cris de madame Octave.

» Madame Seveste s'intéressait à cela d'une façon toute naturelle, étant arrivée elle-même à son terme et attendant à chaque instant les douleurs. Les deux appartements n'étaient séparés que par un mur, à la vérité fort épais, mais dans lequel deux armoires étaient ménagées, une de chaque côté.

» Madame Seveste écouta d'abord de sa place, quand les cris de la voisine parvinrent jusqu'à elle ; mais bientôt la passion de mieux entendre la saisit, car elle se disait : Demain, peut-être, je serai comme cela.

» Elle ouvrit son armoire. Elle n'était plus séparée de l'accouchée que par l'armoire de l'appartement voisin. Les cris étouffés et les gémissements lui arrivaient maintenant distincts. Elle était seule. Son mari l'avait quittée le matin pour faire un petit voyage.

» Tandis que la jeune femme écoutait ces plaintes déchirantes qui passaient à travers la cloison, une sensation d'angoisse inexprimable la saisit et fit monter la sueur à ses tempes. La solitude lui pesa tout à coup comme une menace. Elle sentit que l'heure était venue.

» Elle essaya de se traîner jusqu'à la porte pour appeler la concierge qui lui avait promis son aide. Une douleur la tordit sur place et la mit à genoux. Cela fut rapide comme l'éclair. Au bout d'une seconde, elle n'éprouva plus rien. Elle se dit :

» — Ce que c'est que la frayeur, quand on est toute seule !

» Elle ne songea plus à appeler.

» En ce moment, ceux qui étaient autour de la voisine ouvrirent l'armoire de l'autre côté du mur, pour y prendre sans doute quelque objet dont la patiente avait besoin. On ne criait plus. On gémissait. Le fond commun des deux armoires, une mince planche, laissait passer le son si distinctement qu'on eût dit que les deux chambres n'en faisaient qu'une, coupée en deux par un

paravent. La petite madame Seveste entendit madame Octave Merriaux qui disait d'une voix épuisée :

» — Je souffre ! je souffre ! je souffre !

» — Bah ! bah ! fit une grosse voix, il faut bien souffrir pour être princesse !

» Madame Seveste crut avoir mal entendu. C'était un homme qui avait parodié ainsi le dicton populaire. Ses bottes sonnaient sur le parquet. Une autre voix, qui n'appartenait point à l'accouchée, prononça dans l'armoire même :

» — Allons ! ma bonne madame ! courage ! Dans dix minutes, nous allons avoir un beau gros garçon...

» L'homme ajouta :

» — Quand on accouche d'une fortune, ça peut bien faire crier un peu en passant.

» L'armoire se referma chez madame Octave Merriaux. Madame Seveste n'entendit plus avec les plaintes de l'accouchée qu'un vague murmure de conversation. Puis, au bout de quelques minutes, le diapason des voix s'éleva, comme si un sujet de violente discussion eût surgi tout à coup.

» — Faites bien attention à ceci, disait l'homme ; de quelque sexe que soit l'enfant, je veux qu'il ait l'héritage du vieux fou.

» — Vous voulez ! se récria l'accouchée avec un accent de fureur ; c'est vous qui parlez ainsi... chez moi !...

» Il se fit un silence.

» — Y a-t-il longtemps qu'on parle comme cela ? demanda-t-on derrière madame Seveste.

» Celle-ci se retourna en tressaillant. Elle n'était plus seule dans sa chambre. La concierge du numéro 37 *bis* se tenait debout à quelques pas de la porte.

» Il n'y avait là rien d'étonnant. Les Seveste n'étaient pas riches, et la concierge, excellente créature s'il en fut, montait plusieurs fois dans la journée pour voir si la jeune femme avait besoin d'aide.

» — Avez-vous entendu tout ce qu'ils ont dit ? demanda-t-elle encore.

» Madame Seveste, honteuse d'avoir été surprise aux écoutes, cherchait à s'excuser. La concierge secoua gravement la tête.

» — Ce n'est pas de bon monde, murmura-t-elle; il y a encore quelque coquinerie sous jeu!

» Cette concierge du numéro 37 *bis* de la rue du Cherche-Midi était une toute petite bonne femme, propre comme une souris, avenante et avisée. Elle ne faisait point de cancans.

» La concierge du numéro 37 *bis* se nommait Marguerite. Le rapport de ce pauvre apprenti agent Fromenteau fait à peine mention d'elle. Si je vous parle de cette Marguerite, c'est que M. du Tresnoy apprit plus tard à la connaître.

» Quand la jeune madame Seveste voulut refermer son armoire, Marguerite l'en empêcha. Elle dit : Je veux écouter. Par le fait, elle prit une chaise et s'assit tout auprès de l'armoire. Dix ou quinze minutes après, comme l'avait prédit cette voix qui parlait de l'autre côté de la cloison, la crise principale eut lieu pour madame Octave Merriaux. Elle poussa un long et terrible cri, puis le silence se fit, rompu par la voix d'homme qui dit :

» — Que le diable l'emporte! c'est une fille!

» Les bottes sonnaient bruyamment sur le parquet. L'homme devait combattre son désappointement par une gymnastique énergique.

» — Affaire flambée! gronda-t-il enfin; vous n'avez jamais eu de bonheur au jeu! Il est temps d'apprendre à faire sauter la coupe!

» L'accouchée dit : — Montrez-moi mon enfant.

» On put entendre comme le bruit d'un baiser; puis l'homme s'arrêta de marcher et dit avec un juron :

» — La mère, vous devez tenir ces articles-là... Il nous faut un garçon nouveau-né... et tout de suite!

» La voix de femme protesta faiblement. Marguerite, la petite concierge du numéro 37 *bis*, avait écouté ces singulières paroles avec une extrême attention.

» Ma bonne madame Seveste, demanda-t-elle, n'avez-vous rien perdu de tout cela?

» Et comme la jeune femme ne répondait point, elle ajouta en baissant la voix : — Témoigneriez-vous en justice?

» Un gémissement étouffé de madame Seveste l'empêcha de poursuivre.

» Marguerite se retourna effrayée. Elle vit la jeune femme courbée en deux et saisissant à poignée les couvertures de son lit. Elle la vit si pâle et si bouleversée qu'elle s'élança pour la soutenir.

» — Mon mari! balbutia madame Seveste parmi ses pleurs; je veux voir Seveste... je veux voir mon pauvre mari avant de mourir.

» Marguerite oublia du coup la scène qui se passait de l'autre côté de la cloison. Elle prit madame Seveste dans ses bras et l'aida à se coucher.

» — C'est une sage-femme qu'il faut, dit-elle, je m'y connais ; nous n'avons que le temps. N'ayez pas peur : je cours chercher une sage-femme! »

— Je vous prie de me prêter ici toute votre attention, ma chère Anna, s'interrompit madame du Tresnoy, et je vous répète que mon récit est emprunté non-seulement au rapport de Fromenteau, mais aux recherches subséquentes de M. du Tresnoy. Plût à Dieu qu'il ne les eût jamais entreprises!

« Madame Seveste resta toute seule, en proie aux premières douleurs de l'enfantement.

» De l'autre côté de l'armoire, dans la chambre de madame Octave Merriaux où nous nous transportons pour la première fois, nous trouvons réunies les trois personnes dont tout à l'heure nous entendions les voix à travers la cloison : l'accouchée étendue sur son lit, l'homme à l'habit bleu et une sage-femme de quarante-cinq à cinquante ans, nommée madame Suleau.

» L'accouchée avait les yeux fermés ; elle ne regardait déjà plus l'enfant qui criait dans les bras de la sage-femme. Ce visage doué d'une grande beauté, mais carac-

térisé durement, avait en ce moment une bizarre expression de souffrance et de lutte. Ce n'était pas là une vraie mère, puisque les prunelles voilées ne cherchaient déjà plus l'enfant... »

— Vous êtes trop jeune, Anna, s'interrompit encore la baronne pour avoir connu le dernier prince de ***, mais votre mère était de son monde et vous avez entendu parler de lui.

— Beaucoup, répartit la vicomtesse; j'avoue que je suis curieuse de savoir le rôle qu'il jouera en tout ceci.

— Un rôle tout passif, vous devez bien vous en douter. Le vieux prince était l'honneur même. Seulement, privé d'enfants et possédant une fortune presque royale, il avait le mal des collatéraux. Il se sentait entouré de cousins, de cousines, de nièces et de neveux qui le regardaient comme les paysans contemplent la moisson mûre. Il avait eu deux femmes et jamais l'héritier direct. C'était son désespoir. Aussi, traversait-il le monde en cherchant une troisième femme, et son cahier des charges ne contenait qu'un article : — « Sera princesse celle qui me donnera un fils. » Dans les salons on riait beaucoup de cette idée, et on trouvait que le prince s'y prenait un peu tard.

Il y eut pourtant une personne qui osa prendre au sérieux la bouffonnerie de ce programme et qui combina toute une intrigue avec cet élément burlesque : madame Octave Merriaux...

— Pourquoi ne l'appelez-vous pas tout de suite madame la marquise de Sainte-Croix? demanda la vicomtesse avec une sorte d'humeur?

— Parce que j'ai par devers moi une funeste expérience, ma toute belle, répondit la baronne avec sa glaciale tristesse, j'ai mes filles... et je ne veux pas gagner la maladie dont leur père est mort.

« Ce qui précède, continua-t-elle, reprenant son récit, me paraît avoir établi assez clairement la position de madame Octave Merriaux. Elle voulait épouser le vieux prince de***. Elle avait pris ses mesures pour cela. Elle

jouait le principal rôle dans une honteuse comédie; l'homme à l'habit bleu et sans doute aussi la sage-femme étaient ses complices. Il s'agissait de faire croire au prince qu'il avait un fils.

» L'homme et les deux femmes venaient de tenir conseil; une grande inquiétude régnait dans le cénacle; la pendule était à chaque instant consultée par les regards anxieux. On attendait quelqu'un: on attendait le médecin du prince chargé d'assister à l'accouchement.

» — Ah! fit l'habit bleu; si nous savions seulement comment nous retourner! Je suis bien sûr que le bonhomme ne viendra pas lui-même. Il joue au mystère. Il a une peur terrible de ses héritiers... Quant au médecin, je me chargerais bien de le mettre en retard... mais c'est ce coquin d'enfant!

» L'homme à l'habit bleu se rapprocha de la sage-femme.

» — Avez-vous notre affaire? demanda-t-il tout à coup, en donnant à son accent une tournure de cynique brutalité.

» La sage-femme hésita. Elle était comme vous, chère petite, elle croyait comprendre.

» — Puisqu'il n'a pas d'enfants du tout, commença-t-elle, peut-être prendra-t-il bien la petite fille, ce vieux monsieur?

» L'habit bleu frappa du pied.

» — On ne vous demande pas votre avis! s'écria-t-il; on vous demande si, dans vos pratiques...

» — Non, répondit madame Suleau, je ne vois rien.

» En ce moment, tous ceux qui étaient dans la chambre de l'accouchée tressaillirent. Un cri déchirant s'était fait entendre. Il semblait sortir de l'armoire.

» — Qu'est cela? demanda madame Octave.

» — A-t-on pu nous écouter? fit l'habit bleu déjà pâle.

» La sage-femme les rendit muets d'un geste impérieux. Elle prêta l'oreille, et dit :

» — Il y a là, derrière cette cloison, une femme en mal d'enfant.

» L'habit bleu se précipita vers l'armoire; il y mit sa tête tout entière. Après une minute passée, il se retira en disant :

» — Il n'y a personne avec elle... j'en suis sûr ! Cent louis pour toi, Suleau, si tu nous rapportes un petit garçon !

» Madame Octave se leva sur le coude et fit un mouvement pour défendre le berceau ; mais l'habit bleu la repoussa sans façon et dit, avec son gros rire de Diogène : Pas de sensiblerie ! Vous me remercierez demain !

» Sous l'effort de cet homme que je désigne par le nom de l'habit bleu, madame Octave s'affaissa, suffoquée. Il y eut un court conciliabule entre lui et la sage-femme : puis celle-ci prit résolûment son parti.

» — C'est au numéro 37 *bis*, dit-elle. Je n'y connais personne... Faites-moi un billet pour les cent louis.

» Le billet fut souscrit à la hâte. La Suleau enveloppa l'enfant nouveau-né dans ses langes et le cacha sous son châle.

» Dès qu'elle fut partie, l'habit bleu, au lieu de s'occuper de sa compagne, pratiqua un trou à la planche formant le fond de l'armoire, un trou de vrille qui lui permit de glisser son regard dans l'appartement voisin.

» Je n'ai pas besoin de vous expliquer comment la Suleau parvint auprès de madame Seveste. Marguerite, la concierge, courait le quartier pour trouver une sage-femme, et sa petite domestique était à la recherche de M. Seveste : il n'y avait personne dans la loge.

» La Suleau ne fut pas plus de trois quarts d'heure en tout chez madame Seveste. Quand elle y entra, l'accouchement était commencé par le seul secours de la nature. Il n'y eut point d'explication. La patiente trouva la venue de la sage-femme toute naturelle, et s'étonna seulement de ne voir ni son mâri, ni la concierge.

» Elle s'étonna aussi, quand sa délivrance l'eut laissée plus calme, des regards inquiets que la sage-femme jetait vers la porte d'entrée.

» Cette inquiétude de la Suleau ne se rapportait point,

comme vous pouvez le supposer, à l'arrivée probable du mari ou de la concierge du numéro 37 *bis*. Elle avait son thème fait à cet égard. L'inquiétude avait un autre objet. C'était la petite qui l'inspirait, la petite fille de madame Octave Merriaux. La Suleau l'avait laissée sur une chaise de l'antichambre, enveloppée dans son châle. La petite fille ne poussa qu'un seul cri, et ce fut après l'opération achevée. Madame Seveste demanda d'où venait ce cri, et la sage-femme répondit : — C'est votre garçon.

» De l'autre côté de la cloison, l'homme à l'habit bleu se frottait les mains, pensant : « — Nous avons notre affaire ! » Il avait entendu ce mot : Un garçon !

» La Suleau ayant fait la toilette du chérubin, comme elle l'appelait, revint à la mère et lui dit :

» — Il y a des précautions à prendre pour ne pas rester estropiée. Appuyez-vous sur moi. Ferme ! passez vos deux mains autour de mon cou et tournez-vous de manière à reposer sur le flanc droit... c'est nécessaire.

» L'ignorance complète de la jeune mère ne pouvait contrôler cette perfide prescription. Elle se pendit au cou de la sage-femme et parvint à prendre la position ordonnée qui lui faisait tourner le dos au jour.

» Elle avait la face contre la ruelle du lit ; elle ne pouvait plus rien voir de ce qui se passait dans la chambre. Elle entendit bien la Suleau aller et venir : mais le moyen de soupçonner ? D'ailleurs, il y avait bien peu de chose à voler dans le pauvre ménage.

» La Suleau sortit sur le carré ; elle écouta. Nul pas ne se faisait entendre dans l'escalier. Elle développa lestement la petite fille de madame Octave Merriaux qu'elle mit dans le berceau à la place du petit garçon.

» — On dirait qu'ils sont deux ! fit l'accouchée.

» — Ne bougez pas ! au nom du ciel, s'écria la Suleau, ou je ne répondrais plus de rien !

» Le petit garçon était déjà empaqueté dans le châle.

» — Je vais chercher votre potion, reprit la sage-

femme ; le temps de descendre chez le pharmacien... ne bougez plus; je reviens tout de suite.

» Elle sortit. Madame Seveste, obéissante, demeura immobile, malgré ses souffrances et la bonne envie qu'elle avait de regarder son petit enfant qui criait dans le berceau. Elle commençait à trouver le temps long, lorsque tout à la fois arrivèrent Marguerite, une sage-femme et le mari.

» Tout le monde fut joyeux de trouver la besogne faite. Mille questions se croisèrent. Madame Seveste ne savait pas même le nom de celle qui l'avait accouchée.

» — Je croyais, dit-elle, qu'elle venait de la part de notre bonne Marguerite... mais cela ne fait rien : elle ne va pas tarder à remonter. Embrasse ton fils, Édouard! Embrasse ton fils !

» Le premier soin de la nouvelle sage-femme fut de retourner l'accouchée dans son lit en maugréant contre l'ineptie de sa collègue ; mais ces imprécations sont le pain quotidien des médecins mâles et femelles. On n'y prend pas garde.

» — Un fils ! répéta cependant M. Seveste qui venait de prendre l'enfant dans ses bras ; qui t'a dit que c'était un fils?

» Belle question ! répliqua la jeune femme en riant; comme si je ne l'avais pas vu!

» Le malentendu ne pouvait longtemps durer. Quelques secondes après, madame Seveste, échevelée et demi-folle, criait qu'on lui avait volé son enfant.

» Il faut que vous notiez bien cette circonstance : personne, excepté madame Seveste, n'avait vu la Suleau. Cependant la concierge Marguerite avait ses soupçons. Elle prit son courage et se rendit à la maison voisine, où elle demanda madame Octave Merriaux. On la fit entrer dans la chambre même de l'accouchée. Marguerite avait son petit plan. Elle dit pour motiver sa venue :

» — Je viens payer les honoraires de la sage-femme qui a delivré madame Seveste, une des locataires de la maison ici près.

» Les persiennes étaient fermées, les rideaux tombaient ; il faisait presque nuit dans cette pièce où trois personnes étaient réunies : deux hommes et l'accouchée. Il était impossible de voir l'accouchée dans son lit. Les deux hommes étaient près d'un berceau où vagissait un enfant nouveau-né. L'un des deux hommes, l'habit bleu, répondit brusquement à Marguerite :

» — Il n'y a point de sage-femme ici ; c'est mon médecin qui a délivré ma nièce.

» L'autre homme, vieillard d'apparence respectable et portant à sa boutonnière un ruban rayé de diverses couleurs, examinait l'enfant. Marguerite eut peur de celui-là. Elle s'excusa et sortit.

» Le mot : *mon médecin* l'avait trompée ; le vieillard avait tout à fait la tournure d'un médecin, d'un grand médecin. Devant la porte de la maison, un équipage stationnait. Marguerite fit ce dernier effort de s'informer auprès du cocher qui lui dit :

» — C'est la voiture du docteur C***, mon maître.

» Il n'y avait qu'à courber la tête. Ce fut au point que Marguerite, malgré les paroles surprises à travers la cloison, se dit :

» — Madame Seveste aura eu un petit moment de délire.

» Et pourtant Marguerite n'en était pas à sa première rencontre avec cette femme qui portait maintenant le nom de madame Octave Merriaux.

» Le découragement de Marguerite était le résultat d'une erreur. Elle avait appliqué les mots : Mon médecin, prononcés par l'habit bleu, au vieillard décoré de plusieurs ordres, au praticien illustre, M. C***. M. C*** n'ayant point réclamé, par la bonne raison qu'il entendait tout autrement le sens de la phrase, Marguerite avait dû penser qu'il acceptait comme son œuvre personnelle l'accouchement de madame Octave Merriaux.

» Cela n'était point, vous le savez déjà, ma chère belle. M. C*** se trouvait là pour satisfaire un désir de son client et ami, le prince de***. Ses premières paroles, après

le départ de la bonne petite concierge, auraient éclairé la situation tout d'un coup, si elle avait pu les entendre.

» — Je suis fâché, dit en effet le docteur C***, d'être arrivé un instant trop tard. Mais en groupant les faits que je puis du moins constater *de visu*, savoir : l'état de madame et celui de l'enfant, qui annoncent l'accouchement accompli depuis quelques minutes à peine, je crois pouvoir rendre, en conscience, à monsieur le prince le témoignage qu'il désire. Veuillez me dire le nom de votre médecin, monsieur. Il s'adressait à l'habit bleu. Celui-ci répliqua sans hésiter :

» — Le docteur Wintermayer.

» M. C***, qui avait à la main déjà son calepin et sa mine de plomb, se redressa.

» — Je croyais connaître à peu près tous mes confrères, dit-il.

» — Le docteur G. W. Wintermayer, interrompit l'habit bleu, est sujet de Sa Majesté le roi de Wurtemberg et docteur de l'Université de Tubingen.

» M. C*** s'inclina et inscrivit ce nom sur ses tablettes.

» — Il demeure? demanda-t il encore.

» L'habit bleu consulta sa montre gravement.

» — A l'heure où je vous parle, répondit-il, le docteur doit être en route pour Stuttgard. J'ai eu toutes les peines du monde à le retenir jusqu'au moment de l'accouchement.

» Notez que la voie mensongère où s'embarquait l'homme à l'habit bleu était choisie à l'improviste. Il n'avait point compté sur cette complication. La venue seule de Marguerite et le premier mensonge, consistant à renier la Suleau, l'induisaient désormais à tout un système de tromperies.

» M. C*** ferma son calepin. Peut-être avait-il un vague soupçon, mais tant de choses tiennent dans ces têtes des princes de la science!

» Il vint jusqu'au lit avant de prendre congé et tâta une dernière fois le pouls de l'accouchée.

» — Adieu, madame, dit-il ; je vais donner à notre ami d'heureuses nouvelles.

» Dès que le docteur eut refermé la porte, la Suleau sortit d'un cabinet noir où elle était cachée. L'habit bleu la prit par la taille et lui fit faire un tour de valse autour de la chambre. L'enfant, réveillé, se mit à crier.

» — Vas-tu te taire, monsieur le prince ! s'écria l'habit bleu ; tu peux dire, toi, que tu nous dois une belle chandelle ! Et comme l'accouchée réclamait le repos :

» — Allons ! allons ! princesse, pas de mauvaise humeur, le jour où nous gagnons un quine à la loterie ! »

IX

LE COUPÉ MYSTÉRIEUX

Madame la vicomtesse de Grévy demanda en cet endroit du récit :

— L'enfant fut-il, en effet, l'héritier du prince de*** ?

— Procédons par ordre, chère petite, répartit madame la baronne du Tresnoy. Nous instruisons une affaire à nous deux... une affaire compliquée jusqu'à devenir diabolique. Ne nous embrouillons pas dès le début.

— Dès le début ? répéta madame de Grévy ; il y a donc encore autre chose ?

La baronne eut un sourire singulier.

— Nous ne sommes qu'aux premières scènes du mélodrame, répondit-elle ; nous ne connaissons qu'une des heures de l'un des jours de cette vie si atrocement active... Oui, certes, il y a autre chose... Avant et après. Pensez-vous que je vous aurais amenée dans ce sanctuaire pour un enfant changé en nourrice, et quelques hardis mensonges ?

Souvenez-vous ; je vous ai promis mieux. Écoutez seulement :

« Voilà ce que M. du Tresnoy connut de l'affaire par le rapport de Fromenteau et les recherches qui en furent la conséquence immédiate. Il avait été très-vivement frappé de cette aventure. L'idée de soulever un voile bien épais et bien lourd, de percer une barrière d'inextricables brousailles, de voir par-dessus un haut et infranchissable obstacle, le passionnait à coup sûr.

» Fromenteau eut une place d'agent subalterne et se crut un instant sur la voie fleurie qui mène à l'autel. Il fut sur le point d'épouser Stéphanie. Cela ne tint qu'à la rencontre faite, par cette ingrate et cruelle amante, d'un petit bourgeois complétement établi.

» Fromenteau fut placé sous l'aile d'un agent doué d'un flair mémorable, un animal du genre fouilleur : la fouine la plus pointue qui ait orné jamais la collection de la police.

» La Suleau fut interrogée et confrontée avec madame Seveste, mais un an seulement après l'événement.

» Marguerite, la petite concierge du numéro 37 *bis*, fut entendue, ainsi que la concierge de madame Merriaux et plusieurs locataires de sa maison.

» Il y eut un commencement d'instruction secrète qui sembla promettre d'abord que la lumière ne tarderait pas à jaillir. Tous les gens interrogés savaient quelque chose, et les renseignements obtenus concordaient assez bien.

» Pour comble, la famille du vieux prince de *** se mit de la partie. La branche espagnole envoya ses mandataires à Paris, et ses trois neveux : le marquis, le comte et le vicomte de Monthieux, se transportèrent à la préfecture pour faire leurs déclarations entre les mains de mon mari lui-même.

» Les déclarations de la famille formaient une base précieuse et donnaient un point de départ authentique. Elles posaient comme certain ce fait, que la vieillesse de M. le prince de *** servait de point de mire aux cupidités d'une bande d'intrigants, et qu'il y avait une femme, une aventurière d'une habileté prodigieuse, qui

prétendait conquérir à la fois le titre de princesse et les immenses biens de la succession.

» On désignait assez haut cette aventurière, mais son nom prononcé ne suscitait point dans ce monde qui était un juge compétent, dans ce monde auquel, en définitive, nous appartenons toutes les deux, ma bonne petite, cette réprobation qui, une fois née, grandit sans raison ni rime, avec une incomparable séve.

» Contre toute attente, le monde fit la sourde oreille. Et quand enfin, ému, le monde parla, ce fut pour crier à la calomnie.

» Ceci ne pouvait arrêter M. du Tresnoy, mais il devait se fourvoyer comme les héritiers, parce que le gibier chassé avait une provision inépuisable de ruses.

» Madame la marquise de Sainte-Croix, et je ne prononce ce nom devant vous, chère petite, qu'en vous déclarant, pour la troisième ou quatrième fois, que j'ai un démenti tout prêt à votre service si jamais vous vouliez me mettre en cause ne fût-ce que comme témoin : j'ai mes filles; madame la marquise de Sainte-Croix vint un beau matin au-devant de la bataille.

» Elle se présenta au cabinet de mon mari, demandant la protection de la loi contre les calomnies qui l'entouraient. Elle offrit sa vie à nu. Elle appela sur toute son existence l'œil de la police.

» Ce même jour, le prince de *** arriva furieux et menaça de porter ses plaintes jusqu'au pied du trône.

» Ce même jour encore, Sa Majesté manda M. du Tresnoy aux Tuileries. L'avis de Sa Majesté, après explications fournies par mon mari, fut qu'il ne fallait éclairer ces scandaleux mystères qu'à la dernière extrémité.

» L'affaire en fût restée là très-certainement, — au moins pour l'heure présente, — si madame la marquise de Sainte-Croix n'eût exigé elle-même, avec la plus impérieuse instance, que la lumière se fît. L'excès nuit en tout, même lorsqu'il s'agit d'audace. Ceci fut un excès.

» M. du Tresnoy, obéissant aux désirs de madame la marquise, entama l'enquête contradictoire. Ce fut une

succession d'étonnements pour lui, une série de triomphes pour madame la marquise.

» L'œil de la justice, pénétrant tout à coup dans la vie privée de cette femme, n'y découvrit que des bonnes œuvres. Elle tenait à tout ce qui est charité. Les œuvres de bienfaisance les plus illustres et les mieux connues s'alignaient autour d'elle comme un rempart.

» Pour ce qui regarde les faits mêmes de l'enquête, la victoire fut plus complète encore. Il fut prouvé que madame la marquise de Sainte-Croix n'avait jamais quitté son hôtel. Il fut prouvé, car elle ne voulut point arguer seulement de la haute pureté de sa conduite, qu'elle n'avait jamais eu la moindre apparence de grossesse.

» D'autres choses furent prouvées, et votre étonnement va redoubler. Toute cette histoire du numéro 37 de la rue du Cherche-Midi, qui était le point de départ des soupçons, pure fantasmagorie ! Il y avait bien deux appartements jumeaux séparés par une double armoire. La jeune madame Seveste se souvenait bien d'avoir vu son fils en une sorte de rêve. Mais c'était tout.

» Personne ne put établir ce fait d'une voiture mystérieuse stationnant journellement dans la petite rue du Bac. Madame Octave Merriaux était, dirent les voisins, une petite femme bien tranquille qui avait quitté son logement après avoir payé son terme. Personne ne voyait rien là-dedans d'extraordinaire ou de romanesque.

» La sage-femme qui avait assisté madame Octave Merriaux avait disparu ; on ne trouva point sa trace.

» La jeune dame elle-même était partie un soir sans donner d'explications, et c'était le monsieur en habit bleu qui était venu déménager son modeste mobilier. Mais à qui donc devaient-ils des comptes?

» M. Seveste n'était pas éloigné de se fâcher quand on lui parlait de ce premier mouvement de sa femme, le jour de l'accouchement. Il disait : ce sont des lubies.

» Restait une suprême épreuve. Un jour, madame la marquise de Sainte-Croix descendit de son brillant équi-

page à la porte du numéro 37. Elle était accompagnée par deux dames de la famille du prince de ***. La réconciliation avait eu lieu. Les collatéraux du prince ne juraient plus que par madame la marquise de Sainte-Croix. M. du Tresnoy était le quatrième dans la voiture.

» Sa confusion dut être grande s'il avait espéré beaucoup de cette confrontation. Le résultat en fut si frappant que M. du Tresnoy faillit être converti à l'idée que la belle marquise était une victime de la calomnie.

» On visita l'appartement de madame Octave Merriaux. Les voisins et voisines ne se firent pas faute de regarder. La concierge était présente. Certes, on ne garrotte pas tant de langues à la fois ! Pas un mot ne fut prononcé qui pût faire croire qu'il existât seulement une ressemblance fortuite entre madame la marquise de Sainte-Croix et madame Octave Merriaux.

» Bien plus, ce pauvre diable de Fromenteau, qui était là, perdit tout à coup son ancienne assurance à la vue de la belle marquise. M. du Tresnoy remarqua qu'il changea plusieurs fois de couleur. Cela finit par un aveu explicite et complet : Fromenteau s'était trompé. Ce n'était pas madame de Sainte-Croix qui montait en voiture vis-à-vis de chez lui, petite rue du Bac.

» La visite de madame la marquise avait un prétexte de bienfaisance.

» Comme elle regagnait son équipage, escortée par les bénédictions d'une pauvre famille largement secourue, M. du Tresnoy qui la suivait crut remarquer un léger tressaillement.

» Il ne pouvait voir son visage caché par la passe de son chapeau, mais il jeta vivement son regard à la ronde.

» Sur le pas de la porte voisine, Marguerite, la concierge du numéro 37 *bis*, se tenait debout, portant dans ses bras la petite fille de madame Seveste. Elle regardait fixement la marquise, qui tourna la tête.

» Le soir même, M. du Tresnoy offrit sa démission. Le roi ne voulut pas l'accepter.

» Je ne savais rien en ce temps. M. du Tresnoy ne

m'avait rien dit. J'avais pu deviner seulement qu'une grande préoccupation tenait mon mari, et je rapportais son souci à la politique.

» Ce fut le lendemain de la visite au numéro 37 que M. du Tresnoy me parla pour la première fois de cette mystérieuse affaire.

» J'avais dix-sept ans de moins qu'aujourd'hui, et cependant l'idée me vint que nous courions tous un grand danger. Je suppliai mon mari de s'arrêter. J'invoquai les pauvres berceaux de mes filles. Mon mari ne me promit rien. Il me dit : — Je serai prudent, mais j'agirai selon ma conscience. Il a été prudent, sachez cela; très-prudent; et il est mort... »

Madame du Tresnoy s'arrêta, et sa tête lourde tomba sur sa main.

— J'ai peut-être manqué d'intelligence, dit la vicomtesse après un silence; mais tout cela, chère madame, me laisse une impression si vague, que mon esprit n'en peut rien dégager. Vous accusez madame de Sainte-Croix d'avoir soustrait l'enfant de cette jeune femme, madame Seveste... Que fit-elle de cet enfant?

— Nous ferions fausse route, répondit la baronne, si nous cherchions, dans ce que je vous ai dit, une histoire ayant son exposition et son dénouement. S'il en eût été ainsi l'embarras de M. du Tresnoy n'aurait pas existé. Je puis répondre cependant tout de suite à votre dernière question : que devint l'enfant? L'enfant mourut au bout de quelques semaines. Il était en nourrice au Bas-Meudon, près de Paris : le prince de *** l'allait voir publiquement. La nourrice ne connaissait point madame Octave Merriaux qui durant la courte existence de l'enfant, ne mit pas une fois les pieds chez elle.

« Nous allons causer un peu de cette madame Octave Merriaux. Puisqu'il était bien démontré que ce n'était pas une seconde incarnation de la marquise de Sainte-Croix, on devait pouvoir la joindre, l'interroger et faire, à l'aide de ses réponses, un peu de jour dans l'étrange nuit de ces mystères. Pour le préfet de police de Paris,

il n'y a pas d'être humain qui puisse disparaître ainsi sans laisser de trace.

» M. du Tresnoy, masquant désormais ses batteries, feignit de ne plus donner aucune attention à toute cette histoire. Je fis visite à madame de Sainte-Croix qui me la rendit et tout rentra dans l'ordre. Mais deux agents souverainement habiles continuèrent sous main la chasse. On les mit sur la piste d'un double gibier : madame Octave Merriaux et cet homme que je vous ai désigné sous le nom de l'habit bleu.

» L'habit bleu ne fut pas très-difficile à trouver : c'était un ancien militaire adonné à la profession de marieur. Il avait des bureaux. Son commerce se faisait au soleil. Pour mille raisons mon mari ne pouvait l'interroger : c'eût été se mettre, du premier temps, hors de garde.

» L'un des agents, un Normand du nom de la Gouesnais, se présenta chez lui comme client et lui promit une bonne somme s'il parvenait à l'établir. Il espérait voir chez lui madame Octave Merriaux, ou tout au moins trouver ce nom sur quelques listes de fiancées d'occasion. Mais, sous une apparence de rondeur brusque et commune, ce Clérambault cachait une adresse de chat. »

— Qui appelez-vous Clérambault? demanda la vicomtesse.

— L'habit bleu, répliqua la baronne; ne vous ai-je pas dit son nom? M. Garnier de Clérambault. Ne l'oubliez plus, c'est un de nos plus importants personnages.

« M. Garnier de Clérambault joua donc son rôle en perfection. Il fit juste ce qu'il aurait fait vis-à-vis d'une de ses dupes ordinaires.

« Il promit monts et merveilles, proposa tout un paradis de Mahomet, garni de jeunes filles et de jeunes veuves ayant des dots échelonnées depuis vingt mille francs jusqu'à je ne sais quel chiffre; des anges, pour la plupart, possédant presque autant de talents que de vertus. On ne pouvait, en vérité, savoir s'il avait flairé le limier. Notre Normand, la Gouesnais, n'était pas non

plus un manchot. Il se fit présenter à plusieurs anges et manœuvra toujours de manière à garder sa physionomie de Gogo matrimonial. Il payait bien, Clérambault ne se fatiguait point de le mettre à contribution.

» Un matin, la Gouesnais arriva chez lui tout effaré.

» — J'ai mon affaire, lui dit-il, mais il me faut votre aide. L'argent n'a pas d'odeur, n'est-ce pas ? eh bien, je sais une histoire qui peut me rendre l'époux d'une femme charmante et richement dotée. Outre la dot, il y a la protection du prince de ***. C'est une spéculation admirable! Au nom du prince de ***, le Clérambault avait dressé l'oreille.

» — Expliquez-vous, dit-il pourtant : il est probable que je puis vous donner un coup d'épaule, à cause de mes relations dans la haute société.

» La Gouesnais prononça le nom de madame Octave Merriaux. Mais Clérambault avait eu le temps de se remettre.

» — Mon cher monsieur, répondit-il, vous avez le flair bon et la vue juste. Il n'y a pas de doute que c'était une superbe affaire, seulement vous venez un peu trop tard. Nous avons allumé les flambeaux de cet hyménée. Madame Octave Merriaux est à Moscou.

» — Il faut que vous vous trompiez! s'écria le Normand ; quelqu'un m'a dit l'avoir vue à Paris ces jours-ci.

» — Elle serait donc revenue? répartit froidement le marieur qui atteignit son portefeuille.

» Dans son portefeuille, il choisit une lettre timbrée de Berlin, qu'il tendit à son client désappointé.

» Il est certain que ces gens-là, toujours sur le qui-vive, inventent des milliers de petites mécaniques dont la plupart ne servent pas, faute d'occasion. Mais quelques-unes, sur le nombre, sont destinées à porter coup.

» La lettre de Berlin était signée d'un nom slave et contenait cette phrase : « Dites à mes bons amis de « Paris que *la petite madame Octave Merriaux* ne portera « plus jamais de tartan ni de socques. Elle a un château, « la petite madame Octave Merriaux! Elle a un inten-

« dant en uniforme? Elle a des paysans qu'elle pourrait « faire knouter à la journée, si c'était sa fantaisie. »

» Quand la Gouesnais vint rapporter ceci à M. du Tresnoy, il reçut défense de se présenter chez Clérambault désormais. M. du Tresnoy me raconta ce fait et me dit : Cette lettre doit être fabriquée.

» Il resta un instant pensif, puis il ajouta : — Ces gens doivent avoir à cacher plus encore que je ne croyais!

» L'autre agent, homme de façons rassises et presque distinguées, avait été lâché contre madame la marquise elle-même, avec ordre de n'opérer jamais qu'à distance et de surveiller surtout les rapports qui pouvaient exister entre la marquise et Garnier de Clérambault.

» Néant! La vie de madame de Sainte-Croix était limpide comme du cristal de roche. Elle se donnait tout entière à ses devoirs mondains et à ses œuvres de piété.

» Cependant, un soir d'hiver, l'agent fashionable vit la voiture de la marquise s'arrêter, à l'heure du salut, devant l'église de Saint-Sulpice. Madame de Sainte-Croix descendit et entra ; l'agent la suivit. Madame de Sainte-Croix alla prendre place en dehors de la nef. Au moment où le prédicateur montait en chaire, elle fit comme si sa prière eût été achevée et se dirigea naturellement vers la porte, mais non point vers cette porte où son équipage officiel l'attendait.

» L'agent eut cette fièvre qui accompagne toujours les grandes découvertes. Madame la marquise était entrée par le perron et le portail ; elle sortait par cette porte latérale qui donne sur l'embouchure déserte de la rue Servandoni. L'agent la suivit encore.

» Un coupé stationnait à l'angle de la rue Servandoni. Madame la marquise y monta sans parler au cocher. Elle était évidemment chez elle. Inutile de dire que ce n'était point la voiture qui l'avait amenée.

» Aussitôt que madame la marquise eut refermé la portière, le coupé partit au grand trot. L'agent ne perdit pas de temps à chercher un cabriolet de place. Il prit sa course, résolu à faire le tour de Paris s'il le fallait.

» La voiture de madame de Sainte-Croix tourna à droite au bout de la rue Servandoni pour enfiler la rue de Vaugirard. Le cheval était bon; l'agent eut toutes les peines du monde à garder sa distance. La journée avait été pluvieuse. Au bout de cinq cents pas, le pauvre diable avait de la crotte jusqu'à l'échine.

» Mais c'était un garçon de mérite et de volonté. Il ne se découragea pas. La redingote sur le bras et le chapeau à la main, il poursuivit sa course à fond de train, de manière à ne jamais perdre de vue le coupé suspect. Ainsi fut parcourue la rue de Vaugirard. Elle est longue.

» L'agent était soutenu par cette idée que la marquise ne pouvait pas aller bien loin désormais. Pourquoi sortir de Paris à cette heure? Malgré sa lassitude, il allait toujours. A quelques centaines de pas de la barrière de Vaugirard, le coupé s'arrêta dans un endroit désert. Il y eut un court colloque entre la marquise et son cocher. L'agent profita de ce répit pour regagner un peu de terrain et souffler, assis sur une borne. La sueur l'inondait et la respiration commençait à lui manquer.

» Il reprit néanmoins sa course dès que le cocher de la marquise eut lancé de nouveau son cheval. Le coupé sortit de Paris par la barrière de Vaugirard. Il prit le boulevard extérieur à droite, passa devant la barrière de Sèvres et disparut aux yeux du pauvre agent, considérablement distancé cette fois à la hauteur du petit bâtiment qui porte le nom de barrière des Paillassons, bien que le mur d'enceinte n'ait, à cet endroit, aucune ouverture.

» L'agent épuisé arriva, au bout d'une minute ou deux, à la place où le coupé avait disparu. Cette boue terrible du boulevard extérieur paralysait sa course. Il s'orienta.

» En face du pavillon de la barrière des Paillassons, s'ouvre une petite ruelle qui monte en biais dans les terres; elle a nom la ruelle Saint-Fiacre.

» Notre homme s'y engagea résolûment. Au détour du premier coude, il dut croire que le succès allait ré-

compenser sa peine. Une lanterne de cabaret éclairait en plein le fameux coupé arrêté au milieu de la route.

» A ce moment, une grosse voix parlait sous les berceaux qui flanquaient la porte de la guinguette. Elle disait : — Nous n'avons vu personne ce soir!

» L'agent s'arrêta, collé au mur pour n'être point aperçu. Le cocher allongea un maître coup de fouet, et le coupé repartit. Aucune parole n'était tombée de la portière. Le coupé n'avait pu tourner, à cause de l'étroitesse de la ruelle. Il se dirigeait au galop vers la rue de l'École. En passant devant le cabaret, l'agent déchiffra une bizarre enseigne : *Au Château de la Savate.* Quand il arriva rue de l'École, le coupé avait définitivement disparu. »

X

LES PAPIERS DU BARON

— Ma chère belle, poursuivit la baronne du Tresnoy, votre patience va être bientôt récompensée. Nous touchons au fait. Permettez-moi de vous dire que M. du Tresnoy eut encore plus de patience que vous. Sa patience dura des années.

Peut-être avez-vous ouï déjà ce nom de *Château de la Savate?*

— Ces messieurs en parlent quelquefois, répondit la vicomtesse; n'est-ce pas une salle de pugilat et de lutte?

— C'est un lieu plus singulier encore que son enseigne. Ne vous étonne-t-il pas un peu qu'il y ait un rapport entre madame la marquise de Sainte-Croix et le Château de la Savate?

— Tout m'étonne, chère madame, et rien ne m'étonne, pourrais-je dire, j'écoute et j'attends.

« — Pendant des mois entiers, reprit madame du Tres-

noy, on entoura cette maison de la barrière des Paillassons d'une surveillance active et incessante. Il n'y eut point de résultats. Dans quelques minutes, vous allez savoir ce qui rompit les chiens et donna le change.

» Un matin, c'était déjà bien longtemps après l'affaire de la rue du Cherche-Midi, si longtemps que l'ardeur de M. du Tresnoy commençait à se ralentir, le secrétaire de M. le fermier général des jeux se présenta à la préfecture. Il venait porter plainte contre les maisons clandestines, faisant aux établissements autorisés une concurrence ruineuse. Il arrivait avec des documents. Il prétendait que ces maisons se multipliaient dans une proportion véritablement affrayante. M. du Tresnoy avait coutume de s'en fier, le moins possible, au zèle de ses subordonnés. Il reçut dans son cabinet, où nous sommes, le secrétaire de la ferme des jeux.

» Les détails fournis par l'employé des jeux frappèrent souverainement mon mari. Je me souviens que le soir de ce jour il me dit :

» — J'ai fait une découverte. Tous les vices se tiennent et forment la pente qui conduit au crime. Madame la marquise de Sainte-Croix est une joueuse effrénée.

» — Vous pensez donc encore à cette femme? demandai-je.

« — Elle joue par elle-même, poursuivit M. du Tresnoy, qui rêvait, et par ce Garnier de Clérambault, le marieur. Elle joue au tripot et à la Bourse. Elle perd des sommes extravagantes, où les prend-elle?

» Il s'arrêta sur cette question.

» — On ne les a nommés ni l'un ni l'autre, continua-t-il, ni la marquise, ni ce Garnier, mais je les ai devinés, et c'est une nouvelle brèche au rempart dont ils s'entourent. Je veux tenter encore un assaut!

» — Prenez garde! murmurai-je.

» — Je prends garde, répliqua M. du Tresnoy qui fronça les sourcils; j'ai déjà donné bien des veilles à cette tâche. Ma conscience me crie qu'il ne la faut point abandonner. Il y a de grandes iniquités derrière les pré-

cautions qu'ils prennent : ce que je sais n'est rien auprès de ce que l'avenir m'apprendra. Ce n'est pas un espoir que j'exprime là, c'est une certitude !

» Comme il prononçait ce mot, un domestique entra et lui remit deux lettres. Il ouvrit la première ; c'était une lettre d'invitation autographe et très-aimable ; le prince de*** priait M. le baron du Tresnoy de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui le mardi suivant.

» Le post-scriptum disait que M. le prince avait un service à demander à M. le préfet de police. Mon mari ordonna d'atteler.

» Pendant qu'on lui obéissait, il ouvrit la deuxième lettre qui était de la directrice de Saint-Lazare. Une détenue du nom de Justine demandait à faire des révélations à M. le préfet de police, personnellement.

» Mon mari ne voulut pas me permettre de l'accompagner. Il rentra cette nuit-là fort tard. Il avait refusé le dîner du prince, tout en se mettant à sa disposition. Le prince, pauvre esprit que l'âge amenait presque à la faiblesse de l'enfance, lui avait demandé sa protection, pour madame la marquise de Sainte-Croix, à l'insu de celle-ci.

» C'était une sainte que cette femme, tout uniment ! Elle avait refusé sa main à lui, le prince de*** par des scrupules qui, vraiment, n'appartenaient point à la terre.

» Et comme il arrive toujours à ces belles âmes, la haine des méchants la pressait de toutes parts. Elle était persécutée, elle était victime. Les sept péchés capitaux dressaient leurs embûches sous ses pas. On l'attaquait d'en haut et d'en bas à la fois, les grands et les petits.

» Il y avait surtout, au dire du prince, une misérable créature nommée Justine qui, lassant à la fin l'inépuisable et patiente charité de la marquise, s'était attiré un refus de secours...

» J'ignore quel accueil M. du Tresnoy eût fait à la communication de la directrice de Saint-Lazare sans cette visite à l'hôtel du prince. Ce que je sais, c'est qu'en sortant de l'hôtel du prince, M. du Tresnoy se fit mener en directe ligne à la prison de Saint-Lazare

» On fit mander la fille Justine sur-le-champ. M. du Tresnoy s'enferma avec elle dans le cabinet de la directrice. Ceci se passait au mois de septembre 182..., trois semaines environ avant la mort de M. le baron du Tresnoy.

» La fille Justine et lui restèrent enfermés pendant plus de deux heures.

» Le lendemain, M. du Tresnoy envoya au secrétariat général l'ordre de faire chercher sur-le-champ, soit à Paris, soit ailleurs, un individu nommé Jean Lagard, neveu du propriétaire du Château de la Savate. En même temps, il manda en son cabinet la concierge du numéro 37 *bis* de la rue du Cherche-Midi, deux domestiques ayant été au service de M. le comte Achille de Mersanz, du vivant de sa première femme, M. Isidore-Adalbert Souëf, notaire royal, la dame Ernestine Rodelet, demeurant à Chartres, et Garnier de Clérambault.

» M. du Tresnoy avait coutume de vivre en famille. Ses deux filles étaient sa joie. Nous passions presque toutes nos soirées ensemble. A dater de ce moment, il s'éloigna de nous. Un travail de toutes les heures l'absorbait. Il veillait toutes les nuits dans ce cabinet où il est mort, debout, auprès de ce bureau dont la tablette a été son dernier oreiller. Il veillait sans relâche. Le jour levant le retrouvait chaque matin, acharné à son œuvre.

» Un soir, il me dit, oubliant qu'il ne m'avait point mise au fait de ce qui passait : — Cette Ernestine Rodelet et ce Jean Lagard me rendront fou!

» Je lui serrai la main en silence. Je le voyais depuis si longtemps maigrir et pâlir!

« Je pense qu'il vit dans mes yeux les larmes que je voulais lui cacher, car il m'attira contre sa poitrine.

» —Voilà deux jours que je n'ai pas embrassé nos petites chéries, murmura-t-il.

» Mon cœur me fit mal. Je me levai précipitamment. J'allai chercher les deux enfants. Je n'avais été qu'une minute absente, et pourtant, quand je revins tenant par le main Juliette et Dorothée, il nous avait déjà oubliées.

Je le trouvai noyé de nouveau dans ses préoccupations. Il murmurait : — Ce Jean Lagard est introuvable ! Et cette Ernestine Rodelet!..

» — Non, non, madame, s'interrompit-il en me voyant, il y a temps pour tout ! Emmenez ces deux petites. Bonjour, mes mignonnes, bonjour !

» Comme je restais interdite sur le seuil, il haussa les épaules avec impatience et me tourna le dos.

» Huit jours se passèrent encore. Vous n'eussiez pas reconnu M. du Tresnoy. Une fièvre lente le tuait. Quand je l'apercevais un instant, le soir, il me faisait frayeur. Ses yeux avaient des regards fous. Je résolus enfin d'aller me jeter à ses genoux et de le prier, au nom de nos enfants, de faire trêve à cette tâche mortelle.

» Mortelle, j'ai dit le mot; car il n'avait plus que peu d'heures à vivre.

« Je le trouvai calme. Il avait vu cette femme, Ernestine Rodelet. Jean-Lagard sortait de son cabinet.

» Il ne me laissa point parler.

» — Tout est fini, ma chère femme, me dit-il; si Dieu me donne vingt-quatre heures d'existence, cette femme, ce monstre ! va recevoir le châtiment qu'elle a tant de fois mérité !

» Il avait la main sur ces papiers que je tiens et dont, tout à l'heure, vous allez prendre connaissance, car mon récit n'est qu'une explication préalable et nécessaire. Il secouait la tête lentement, comme un homme qui compte avec sa conscience, s'applaudissant en soi-même d'un rude et loyal travail accompli.

» — Jean Lagard seul est resté muet, reprit-il; cett classe a un bizarre point d'honneur qui consiste à ne jamais dénoncer. J'ai bien compris que Jean Lagard a connaissance des faits révélés par cette Justine et confirmés par d'autres : Justine a dit la vérité, je le sais! mais il faudra du temps avant que ces pauvres gens comprennent que la honte n'est pas dans l'aveu véridique et complet. Il y a trop d'habiles, intéressés à entretenir chez eux la haine, la défiance, le mépris de la justice.

Jean Lagard déteste cette femme et son complice : il a refusé de les charger. Mais madame Rodelet a parlé! Je prends encore cette journée. Demain je serai tout à vous, ma femme et mes enfants ; demain, à l'heure où nous sommes, la main de la loi sera sur ces criminels!

» Le soir de ce même jour, M. le baron du Tresnoy était assis dans ce fauteuil où je suis, livide, les mains tremblantes, les yeux injectés de sang.

» Il se sentait mourir, et il avait peur pour nous qui restions ici-bas sans protection ni soutien. Il avait peur de cette femme. Il sentait l'infernal pouvoir de cette femme. Il me fit jurer de ne jamais m'attaquer à cette femme. Il mourut d'une attaque d'apoplexie pendant qu'on allait chercher le médecin.

» Ce furent les propres paroles du médecin : il mourut d'une attaque d'apoplexie. Je n'ai ni preuve, ni indice sur quoi fonder l'opinion que le médecin se trompait.

» J'adorais M. le baron du Tresnoy, mon mari. Sur ma religion, je l'adorais ! Mais j'ai mes filles. »

La baronne laissa tomber sa tête entre ses mains.

Il y avait longtemps que madame de Grévy n'interrogeait plus. Elle écoutait calme et sombre. Il y avait dans ses yeux une résolution presque virile.

A l'étage supérieur, le piano radotait ses gammes grêles et sèches. Le jour s'en allait tombant.

— Allez-vous me confier ces papiers? demanda la vicomtesse après un instant de silence.

— Si vous ne les lisiez pas, répliqua madame du Tresnoy, tout ce que j'ai dit serait inutile. Les faits sont là-dedans, vous n'avez eu que la préface.

La vicomtesse se leva.

— Restez, lui dit la baronne, vous allez faire ici votre lecture. Tout cela est de la main de mon mari. Pas une de ces feuilles ne sortira de ce cabinet.

Il y eut comme une nuance de provocation dans son accent quand elle ajouta :

— Si vous voyez là-dedans de la défiance et que cette

défiance vous choque, je ne puis qu'en être fâchée. Mettons que je ne vous ai rien dit.

La vicomtesse, sans manifester aucune impatience, se rassit et disposa de nouveau les plis de sa robe.

Madame du Tresnoy la regardait avec une curiosité croissante.

— Ceci était ma dernière épreuve, dit-elle; j'ai voulu tenir la porte de sortie ouverte jusqu'à la fin. Certes, vous aviez le droit de vous formaliser ou de faire semblant. Rien n'était si aisé que de me dire : vous passez les bornes, et de prendre la clef des champs. Les vieilles femmes comme moi, chère belle, ont la prétention de connaître le cœur humain. Vous avez dû rencontrer dans le monde madame la marquise de Sainte-Croix au temps où elle était encore belle, est-ce que par hasard ?...

— Je vous comprends, chère madame, l'interrompit froidement la vicomtesse, mais vous faites fausse route. Mon mari, que je sache, ne s'est jamais occupé de madame la marquise de Sainte-Croix, et jusqu'à présent je n'ai point eu d'amants qu'on me pût enlever. Je vous donne ma parole d'honnête femme qu'il n'y a jamais rien eu, absolument rien, entre la marquise et moi !

Un instant, le regard de la veuve exprima une sorte d'admiration, qui s'éteignit peu à peu en une nuance de bienveillante ironie.

— Je vous crois, murmura-t-elle; en vérité, je vous crois ! Vous n'êtes pas faite comme les autres. Vous êtes une manière de petit chevalier errant. Eh bien ! s'il faut vous dire toute ma pensée, je vous aime mieux comme cela : vous avez la force du franc-juge. Si j'avais trouvé en vous une rancune personnelle, j'aurais eu peur.

Les papiers qu'elle avait triés et qu'elle tenait à la main étaient divisés en cinq cahiers portant chacun son titre.

Sur la couverture du premier étaient écrits ces mots :

Arrivée à Paris — Mariages. — Mort du marquis de Sainte-Croix.

Sur le second cahier :

Mort de M. Rodelet — n° 81.

Sur le troisième :

Mort de Madame la comtesse de Mersanz — n° 23.

Sur le quatrième :

Fabrique de mariages. — Affaire Justine et Lagard.

Sur le cinquième :

Madame Octave Merriaux. — Madame Seveste — nos 37 et 37 bis.

La baronne mit ces cinq cahiers sur les genoux de madame de Grévy et se dirigea vers la porte en disant :

— Voici le résultat de huit ans de recherches. Huit années s'écoulèrent entre la première dénonciation de Fromenteau et la mort de M. le baron du Tresnoy. Mais c'est tout au plus si vous en aurez pour une heure à lire ces papiers. Vous verrez que ma préface était bien faite et que vous comprendrez tout. Je vais inspecter un peu ces demoiselles, et je suis à vous.

Elle sortit. La vicomtesse entendit la clef tourner dans la serrure au dehors. On l'enfermait.

— Ce fou de vicomte a raison, pensa-t-elle en souriant, quand il dit qu'il aimerait mieux avoir affaire à douze bandits qu'à une seule mère de famille !

Elle rejeta le cahier sur lequel était ce titre : *Madame Octave Merriaux, Madame Seveste, nos 37 et 37 bis*, et ouvrit celui qui portait cette inscription : *Mort de M. Rodelet, n° 81.*

Dès les premières lignes, elle fut saisie violemment par l'intérêt de cette lecture. Dans ce travail, que feu le baron du Tresnoy avait écrit lui-même d'un bout à l'autre, les faits étaient présentés avec une clarté magistrale. La lumière sortait du récit lui-même, comme la flamme jaillit tout à coup de deux sombres tisons rapprochés

Le caractère de Flavie était saisi avec une telle précision que son crime apparaissait pour ainsi dire en relief.

Et pourtant il n'y avait point de preuves à l'appui. M. du Tresnoy comptait sur les témoignages rassemblés par lui. Ceci n'était que le plan même de l'attaque qu'il allait diriger contre la marquise au moment où la mort l'avait surpris.

La vicomtesse resta un instant comme éblouie en découvrant l'ensemble de cette combinaison à la fois machiavélique et romanesque employée pour dépouiller l'opulent fournisseur. L'histoire d'Ernestine séduite de sang-froid pour arriver à isoler complétement le bonhomme la frappa et l'épouvanta.

—Oui, se dit-elle en renfermant le cahier; cette créature est un adversaire redoutable. Elle ne ménage rien, elle ne respecte rien. Malheur à quiconque se met en face d'elle!

Ses doigts distraits feuilletaient déjà un autre cahier, celui qui portait pour titre : *Fabrique de mariages ; affaire Justine et Lagard.*

Ses yeux déchiffrèrent machinalement quelques mots, et son attention fut tout de suite réveillée. Il s'agissait d'une histoire beaucoup plus récente, et dont les personnages étaient tous vivants. Ici, la preuve ne manquait point.

Ce cahier était comme un recueil des aveux de Justine, la jolie ouvrière en chambre, qui avait autrefois trahi par ambition l'amour de Jean Lagard.

En moins de deux années Justine avait subi toutes les diverses phases de cette existence brillante et misérable que tant de jeunes filles prennent de loin pour le bonheur.

Justine, à son point de départ, n'était pas du tout une de ces écervelées dont la cohue tourbillonne dans les bas-fonds de la joie parisienne. Ce n'était pas l'entraînement qui l'avait jetée hors de la droite voie : c'était le calcul.

Il n'y avait guère que Garnier de Clérambault pour

tirer son épingle du jeu avec une pareille commanditaire. Et encore! Justine rendit gorge. Furieuse, elle voulut se venger. Madame de Sainte-Croix la brisa comme un jouet.

Justine vaincue et la rage dans le cœur essaya une seconde bataille. Elle usa de ruse. C'était peine perdue avec notre marquise. Justine alla de chute en chute heurter le seuil de Saint-Lazare.

Ce fut Justine qui porta le premier coup à cette cuirasse sans défaut qui avait protégé si longtemps madame la marquise de Sainte-Croix, et ce fut Justine qui causa la mort de M. le baron du Tresnoy.

Il y avait beaucoup de choses dans ce second cahier. On voyait que Justine avait espionné consciencieusement quand elle était libre encore.

D'abord, le système de l'association de madame la marquise avec Garnier de Clérambault, y était expliqué tout au long. Le mécanisme de ce piége, perpétuellement tendu au beau milieu de Paris pour prendre les riches dupes, était clairement dévoilé. Justine avait connu à madame de Sainte-Croix jusqu'à six nièces, et presque toutes avaient joué leur rôle un certain nombre de fois.

Ensuite Justine parlait des sommes folles que la marquise jetait dans le gouffre sans fond creusé par sa passion pour le jeu. Elle expliquait à son insu la longue inutilité des recherches du préfet de police : madame de Sainte-Croix et Garnier ne se voyaient plus depuis longtemps qu'à la dérobée, dans des maisons tierces, et parfois loin de Paris.

Le lieu de rendez-vous de la barrière des Paillassons lui-même avait été abandonné.

Enfin, Justine insinuait que le véritable père de cet enfant mis au monde par madame Octave Merriaux au numéro 37 de la rue du Cherche-Midi était... Mais il est des détails qu'il ne faut point creuser.

La vicomtesse repoussa ce cahier avec plus de dégoût

que le premier. Un instant, sa tête plus lourde se pencha sur sa poitrine.

— Elle a ses filles! murmura-t-elle, répétant sans moquerie le refrain de la baronne; elle a un but ici-bas, un devoir, une mission. Elle protége quelqu'un, elle est nécessaire à quelqu'un. Ces deux créatures, au cœur étroit, elle les aime, elle les couve, c'est son trésor! Elle brûlerait le temple d'Éphèse pour leur trouver des maris. Elle en fera des femmes à force de travail, des femmes passables, des femmes à qui la maternité donnera à leur tour un but, un cœur, un prétexte de s'efforcer et de vivre. C'est le monde. Je suis au-dessous de ces gens-là, puisque je vis sans prétexte et sans but!

Sa main, qui était encore charmante, pénétra sous la moelleuse étoffe de son corsage et en retira un petit médaillon d'or émaillé.

Elle avait un secret, cette chère vicomtesse, car son regard inquiet fit le tour de la chambre!

Nul ne la regardait, sauf le portrait du préfet de police. Et bien! l'œil froid et ferme du magistrat défunt la fit tressaillir.

Elle avait un secret, un secret bien gardé, un secret tout entouré de terreurs et de défiances!

Que renfermait ce médaillon joli suspendu à un cordonnet en cheveux?

Ce portrait, dont on faisait si grand mystère, puisque la seule crainte de le voir découvert donnait des frissons et des battements de cœur, ce portrait qu'on dissimulait comme l'indice d'un crime, c'était l'insouciant sourire du beau vicomte Henri de Grévy à l'âge de vingt-cinq ans.

Vous figurez-vous cependant sans frémir, quelqu'un entrant à l'improviste et surprenant la vicomtesse, cette sceptique, cette moqueuse, contemplant le portrait de son mari!

Malheureuse vicomtesse! Que de rires! Que de bravos ironiques!

On se demande avec stupéfaction d'où vient le magique pouvoir du rire des sots!

La vicomtesse ne donna qu'un coup d'œil au médaillon, mais elle y joignit un baiser. Une larme vint à ses yeux, puis un sourire mutin chassa cette larme.

Le médaillon fut remis à cette chère place que M. le vicomte de Grévy ne se doutait certes point d'occuper.

Plût à Dieu qu'il en fût selon les paroles de la baronne! murmura-t-elle; pour toute récompense, je ne demanderais que son affection!

— Mais il faudrait d'abord réussir, reprit-elle; et quelles chances puis-je avoir?

Elle avança la main pour prendre le troisième cahier.

— Tous ceux et toutes celles qui se sont mis en face d'elle sont morts, murmura-t-elle. Si je mourais aussi, dit-elle, peut-être qu'il me regretterait.

Le troisième cahier était le récit des derniers jours de cette pauvre jeune femme, la première comtesse de Mersanz. Dans cette partie de son œuvre, la manière de M. le baron du Tresnoy semblait avoir subitement changé. Vous n'eussiez jamais cru que c'était l'austère magistrat qui parlait. Cela paraissait écrit sous la dictée d'un esprit simple, naïf et imbu de poésie.

La main d'une femme s'y reconnaissait à chaque ligne.

On voyait la jeune comtesse mourir, tuée lentement par ce poison moral que lui versait son bourreau, sans pitié ni trêve. Tout était présenté d'une façon si claire et si énergique à la fois, que l'idée d'invraisemblance ne venait même pas à l'esprit.

Quand madame de Grévy lut la course en voiture, au bois de Boulogne, devant la grille de la Muette, les larmes jaillirent de ses yeux. C'était le coup suprême. Dans la voiture refermée. Anna entendait ce pauvre souffle de la victime qui allait s'éteignant par degrés.

Le cahier s'échappa des mains de la vicomtesse. Elle avait le cœur serré comme si le drame eût déroulé devant ses yeux sa scène unique et si longue.

La porte s'ouvrit. L'heure était passée. Madame la

baronne de Tresnoy se montra sur le seuil. Elle était froide et bourgeoisement affairée. Son visage ne gardait aucune trace d'émotion.

— Et bien! demanda-t-elle en posant sa main sur le genou de madame de Grévy, nos impressions? Comment trouvons-nous cela?

Elle s'arrêta en remarquant la maladive pâleur qui envahissait les joues de la jeune femme.

— Écoutez donc! fit-elle, cela ne m'étonne pas, chère petite, on aurait peur pour moins que cela!

Madame de Grévy dit :

— Vous vous trompez, je n'ai pas peur.

— Alors, vous êtes brave comme les preux de la table ronde, ma toute belle!

Elle allait parler encore. La jeune femme l'arrêta d'un geste.

— J'ai tout lu, dit-elle; j'ai tout compris. La tâche me plaît : je l'accepte.

— Je ne puis, répliqua la baronne en changeant de ton, vous offrir que mes souhaits et mes prières.

— Mais ces papiers eux même?....

— Ces papiers surtout vous sont refusés, vous comprenez que vous ne pourriez vous en servir sans mettre en cause M. du Tresnoy.

— Alors, je ne vous demande point ces papiers chère madame. Je vous remercie purement et simplement de la science que vous m'avez donnée; un mot encore cependant : en dehors de vous, il se peut trouver un aide, un témoin, un instrument. Avant que je sorte de chez vous permettez que nous cherchions ensemble.

— Je permets, répliqua la baronne, seulement mon nom ne doit pas être prononcé.

— Cela va sans dire, vous avez vos filles!

La baronne sourit sans amertume aucune.

— Si jamais Dieu vous en donne, vous serez moins brave, dit-elle.

— Cherchons, reprit madame de Grévy ; cette Justine.

— Envolée de Saint-Lazare, l'interrompit la baronne; elle perche on ne sait où.

— Madame Seveste?

— Morte il y a très-longtemps, morte veuve et laissant cette pauvre petite dont je vous ai raconté l'histoire à la grâce de Dieu.

— Madame Rodelet?

— Muette pour un morceau de pain qu'on lui jette.

— Ce Lagard?

— Incapable et tombé trop bas.

— Les agents employés autrefois par votre mari?

— Je vous les interdis, ma toute belle!

— Il n'y a donc personne?

— Si fait, il y a un être en ce monde qui peut combattre le monstre avec quelque chance de succès. C'est une femme, je vous le dis tout de suite. Elle est plus forte que je ne le serais moi-même; elle est plus forte que ne l'était mon mari. Elle sait tout ce que nous savons et tout ce que nous ignorons. Sa position la met à l'abri des coups qui nous briseraient.

— Elle est donc bien haut placée? fit la comtesse.

Madame du Tresnoy se mit à sourire.

Une voix douce et perçante à la fois, qui chevrottait légèrement dans les notes hautes, montait en ce moment de l'esplanade des Invalides. Elle chantait :

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!

Madame de Grévy fronçait déjà ses sourcils mutins, parce que la réponse se faisait attendre. La baronne lui fit signe d'approcher et de s'accouder près d'elle à l'appui du balcon.

— Aimez-vous le plaisir? demanda-t-elle en fermant les yeux à demi.

Son doigt tendu désignait une pauvre frêle créature dont le pas inégal semblait gêné par la boîte cylindrique qu'elle portait sur la hanche : une vieille petite marchande de plaisirs qui tournait l'angle de la rue Saint-Dominique.

Madame de Grévy resta bouche béante, mais son regard interrogeait.

— Dieu me garde de plaisanter en un sujet pareil madame, dit la baronne, devenue tout à coup grave et presque solennelle. Cette femme est la seule arme que je sache assez bien trempée pour vous la mettre dans la main — car je vous admire et je vous aime. Cette femme a nom Marguerite Vital. Elle a été concierge au n° 37 *bis* de la rue de Cherche-Midi.

— Ah ! fit madame de Grévy dont tout le corps s'inclina en dehors du balcon.

— Elle connaissait madame Seveste, dont elle a recueilli dans le temps la fille orpheline, continua la baronne ; — cette femme a été concierge du n° 81 de la rue de l'Université ; elle a vu mourir le millionnaire Rodelet. Cette femme a été concierge du n° 23 de la rue de Varennes: elle a eu le dernier soupir de madame la comtesse de Mersanz.

— Merci ! s'écria la vicomtesse ; merci !

— Ce n'est pas tout, acheva madame du Tresnoy qui la retenait par le bras ; cette femme est mariée légitimement au capitaine Roger, ce beau-père terrible dont la marquise de Sainte-Croix fait une machine de guerre.

— Et alors ?

— Et alors, vous pouvez lui parler haut et franc, car la comtesse Béatrice est sa fille !

XI

TOILETTE DES DEMOISELLES GÉRAN

La baronne parlait encore que madame de Grévy descendait déjà en courant les escaliers de l'hôtel du Tresnoy.

— Tête folle ! murmura la veuve en se rapprochant de la fenêtre pour voir ce qui allait se passer au dehors ; excellent cœur !

Madame de Grévy venait de sauter dans sa voiture.

La baronne s'accouda sur son balcon.

La voiture de madame de Grévy rejoignit la petite marchande de plaisir à quelques pas des bosquets.

La jolie vicomtesse bondit sur le trottoir et saisit par le bras la petite femme étonnée.

La baronne ne pouvait entendre les paroles échangées, mais elle devinait, et le souffle s'arrêtait dans sa poitrine, tandis qu'elle regardait avidement cette scène, muette pour elle, le corps tout entier penché en dehors de son balcon.

Madame de Grévy, serrait les mains de la petite bonne femme entre ses mains frais gantées. Elle la poussa de force dans son coupé, avec la boîte cylindrique contenant ces excellents plaisirs, la joie de la pension Géran.

Les gamins ameutés faisaient cercle alentour.

Le coupé partit au grand trot.

De son balcon, où elle était restée accoudée, pensive et inquiète, madame du Tresnoy aurait pu entendre la cloche de la pension Géran. Elle sonnait, cette cloche bénie, pour appeler les pensionnaires à la récréation du soir.

Du jardin qui était vide encore, on commença d'entendre à l'intérieur un vague et subtil murmure : c'était un composé de mille petits mouvements et de mille bourdonnements plus petits. L'essaim qui, tout à l'heure, allait se débander en liberté, était encore sous la surveillance des sous-maîtresses. Pour avoir le droit de courir et de chanter, de cabrioler et de crier, il fallait que la sévère porte du vestibule fût dépassée.

Mais le perron est franchi. La sous-maîtresse, débordée à droite et à gauche, prend déjà le chemin de ce banc où elle va présider, mélancolique et ennuyée, aux jeux de la troupe turbulente. Son œil morne cherche dans les groupes les condamnées de la classe qui vient de s'achever.

Les cris espiègles se répondaient sous les bosquets. Dans les allées, les grandes entamaient la bourse des cancans du jour.

Il était question justement de Césarine et de Maxence.

Toutes deux avaient quitté la pension le même jour, à l'improviste. Il y avait là-dessous un mystère.

Aussi, autour du groupe formé par les grandes, les moyennes se mirent à rôder. Elles voulaient savoir, les curieuses! On parlait bas : raison de plus!

Voici cependant quelles étaient les deux nouvelles qui agitaient si profondément le peuple Géran : Césarine avait deux amoureux. Deux! à son âge! Quelle horreur! mais quelle gloire!

Maxence de Sainte-Croix se mariait. Elle devenait comtesse et belle-mère de Césarine de Mersanz. Le comte Achille de Mersanz n'était pas veuf c'est vrai, mais tant mieux : mystère!

Comment ces deux nouvelles, vraies ou fausses, avaient-elles franchi la grille de la pension Géran? Nous ne saurions rien dire à ce sujet, sinon que plusieurs étrangers étaient venus au parloir, entre autres madame la marquise de Sainte-Croix et ce grand Garnier de Clérambault, orné d'un habit bleu tout neuf. L'agitation était à la maison depuis le matin. Les sous-maîtresses, avant les élèves, avaient tenu la bourse aux cancans. Mesdames n'avaient fait ni la classe du matin ni la classe du soir; on avait pu remarquer leur préoccupation profonde.

Elles dînaient en ville. Après le dîner, elles allaient au bal. Au bal! la grande mademoiselle Mélite! Au bal! la modeste Philomène!

Au moment où nous parlons, elles étaient à leur toilette.

Elles étaient là toutes deux : Mélite devant la glace, Philomène sur le seuil de sa chambre à coucher. Philomène nattait ses cheveux qu'elle avait assez beaux, Mélite serrait d'un bras robuste les lacets de son vaillant corset en coutil écru. Elle y allait de bon cœur : sa face était rouge et la sueur perlait à ses tempes.

Le doux regard de Philomène, fixé sur elle, n'était pas exempt d'une petite pointe de raillerie.

— Est-ce que vous allez danser, ma sœur? demanda-t-elle.

Mélite rougit. Philomène reprit d'un ton très-sérieux :

— Faut-il parler franc? Je n'aime pas beaucoup la besogne que nous allons entamer.

— Pourquoi cela, ma sœur?

— Se mêler des affaires des autres...

— Quand c'est pour le bien et sans danger.

— Est-ce sans danger? demanda Philomène. Est-ce pour le bien?

Mélite prit une pose d'orateur.

— Ma sœur, prononça-t-elle avec emphase, est-ce vous qui parlez ainsi? Faites-vous si bon marché des principes les plus sacrés de la morale! Songez-vous qu'il s'agit d'une personne de seize ans, élevée dans notre propre maison, nourrie de ces principes qui placent notre établissement si haut dans l'estime des familles bien posées? Songez-vous que cette jeune fille, livrée à elle-même, privée de nos conseils, de nos exemples et de nos enseignements, va se trouver en contact avec une femme dont l'état civil est un mensonge? J'emploie les propres expressions de M. Garnier de Clérambault, une femme qui porte un nom que le mariage ne lui a point donné, une femme qui trompe effrontément le monde?

Philomène posa sa main sur le bras de sa cadette et dit :

— Vous êtes sévère, ma sœur!

Mélite se moucha.

— Ma parole d'honneur, s'écria-t-elle, tu n'as pas le sens commun! M. Garnier de Clérambault se fait fort de nous donner la famille de Croze : il y a quatre jeunes filles faites, et trois qui poussent; madame de Sainte-Croix m'a promis les Berton, tout ce qu'il y a de plus riche dans la Chaussée-d'Antin. Nous avons dix-sept lits vides, et le loyer va toujours! Est-ce avec tes idées que tu rempliras nos cadres?

— J'ai voulu dire seulement, murmura Philomène qui battait en retraite, que ma conscience...

— Non! interrompit l'impétueuse Mélite, il y a des jours où je planterais là toute la boutique, vois-tu!.

— Ma sœur!

— Ce mariage fera un bruit d'enfer, et quand on saura que les demoiselles Géran ont accompli cette bonne œuvre, toutes les mères voudront en tâter. Une pension qui marie peut augmenter son prix d'un tiers sans compter les cadeaux et les pots-de-vin. Mais n'en parlons plus, c'est fini, j'y renonce !

— Si tu crois, ma bonne Mélite...

— J'y renonce ! j'ai une sœur qui ne comprend pas, elle avoue franchement celà ! qui ne comprend pas qu'on se donne un peu de mal pour produire un grand bien. J'ai une sœur qui fait de la sensiblerie et qui s'intéresse aux femmes, vivant dans le concubinage.

Philomène à ce mot cruel, eut grande envie de se fâcher. Elle était au fond bien plus forte que sa sœur. Mais qui n'a observé ce singulier phénomène si commun dans les ménages : l'oppression de la supériorité par l'infériorité?

— Mon Dieu, ma sœur, dit Philomène, veux-tu savoir le fin mot de mon opposition ?

— Voyons le fin mot !

— Le fin mot, dit Philomène, c'est que j'ai peur de jouer le rôle de marionnette, entre des mains trop habiles.

Mademoiselle Mélite eut, pour le coup, un sourire de pitié.

— Fais ce que dois, advienne que pourra ! prononça-t-elle avec un magnifique sérieux ; puisque nous trouvons l'occasion de sauvegarder l'avenir d'une de nos élèves, de régulariser une position et de...

— Arrête-toi là, chère sœur, l'interrompit Philomène. Voilà le mot qui me détermine : *régulariser une position*, quand même nous devrions en souffrir. Si tu crois pouvoir compter sur ces nouvelles élèves, d'ailleurs, je n'ai aucune répugnance, moi, pour opérer les rapprochements en tout bien tout honneur et faire de temps en temps un mariage.

Mélite se retourna radieuse et tendit la main à sa sœur.

La paix fut cimentée par un double sourire; après quoi Mélite ouvrit la fenêtre et appela :

— Mademoiselle Mathilde!

La sous-maîtresse leva sa pauvre figure maigre et farouche.

Mélite lui fit signe de monter.

Quand mademoiselle Mathilde passa le seuil, Mélite s'occupait à faire bouffer les plis de sa robe.

— Mademoiselle, lui dit-elle de son air le plus majestueux, je ne vous dirai pas que je vous laisse une grave responsabilité! Je hais l'exagération. La pension Géran est, Dieu merci, organisée de telle sorte qu'elle pourrait marcher longtemps d'elle-même. Cependant, veuillez laisser vos romans à 20 centimes tranquilles jusqu'à notre retour. Vous voyez que je sais tout. S'il se passait quelque chose d'imprévu qui nécessitât impérieusement notre présence, nous dînons à l'hôtel de Sainte-Croix et nous passons la soirée à l'hôtel de Mersanz.

Mathilde, que le mot : *Roman à vingt centimes* avait désarçonnée, s'inclina en silence. Elle essaya de se rendre utile en dépliant le châle boiteux de sa suzeraine qui jetait à la glace un orgueilleux regard.

— Ferais-je avancer une voiture? demanda-t-elle.

— Il n'est pas besoin, répondit la grande Mélite en style noble.

Son doigt montrait, par la croisée de sa chambre à coucher, un équipage arrêté de l'autre côté de la grille.

Philomène était prête. On descendit triomphalement l'escalier, au moment où la cloche rappelait les élèves à l'étude. Rien ne put empêcher les grandes, les moyennes et les petites de traverser le vestibule et de se mettre en rang sur le perron pour assister au départ de *mesdames*.

La porte de la grille s'ouvrit.

On put reconnaître sur les panneaux de l'équipage l'écusson de madame la marquise de Sainte-Croix. Il y avait quelqu'un dedans. Tous les regards s'aiguisèrent. C'était un beau jeune homme en habit noir et ganté de blanc. Son visage disparaissait un peu dans l'ombre. Mais quand

il descendit pour offrir la main aux demoiselles Géran, dix voix s'élevèrent pour prononcer son nom, ce qui prouvait à quel point grandes, moyennes et petites savaient le menu de la chronique.

— Celui qu'on allait voir sur le cavalier! dirent les unes.

Le jeune homme de la terrasse! chuchotèrent les autres.

Et toutes :

— M. Léon Rodelet!

XII

UNE FÊTE A L'HOTEL DE MÉRSANZ

Le dîner de l'hôtel de Sainte-Croix nous sera connu par ses résulats; nous avons à dire ici seulement le nom des convives. Autour de la table de madame la marquise s'asseyaient Philomène et Mélite Géran, M. Garnier de Clérambault, Léon Rodelet et Maxence.

Après le dîner, les deux demoiselles Géran furent prises par madame la marquise; l'entretien ne dura pas très-longtemps.

M. Garnier de Clérambault, pendant ce temps-là, s'était emparé de Léon Rodelet qui semblait triste et inquiet.

Maxence était à sa toilette.

A la suite de son entretien avec Clérambault, Léon Rodelet sortit de l'hôtel de Sainte-Croix. Vous l'eussiez rencontré seul dans les rues désertes du faubourg Saint-Germain. Il était très-pâle, et ses mains froides touchaient souvent son front qui brûlait. Il allait chancelant comme un homme ivre.

Les deux demoiselles Géran, au contraire, paraissaient très-contentes d'elles-mêmes et de leurs hôtes. Les dernières paroles prononcées tombèrent avec aménité de la bouche de Philomène, qui dit, résumant sans doute la conférence tout entière :

— Du moment qu'il s'agit de régulariser la position de toute une famille, il n'y a pas à hésiter.

La marquise tendit ses deux mains. Mélite et Philomène, fort honorées, les pressèrent. C'était désormais deux héroïnes allant à la croisade des positions à régulariser. La conscience de leur dévouement les transfigurait.

Elles voyaient la vie en rose, et dix-sept petites demoiselles qui venaient remplir les dix-sept lits vides.

Les préparatifs de cette fête, destinée à célébrer la rentrée de Césarine de Mersanz sous le toit paternel, étaient depuis longtemps déjà le soin le plus cher de Béatrice. L'idée de la fête lui appartenait. Son excellent cœur qui s'élançait passionnément vers la fille de son mari, trouvait chaque jour un plaisir nouveau à s'occuper de ces détails.

C'était d'abord une surprise qu'on avait dû faire à Césarine. Sans mauvaise intention aucune, le comte Achille avait vendu le secret un jour qu'il s'était rendu seul à la pension Géran. Il avait omis de faire mention de Béatrice. Parlons plus vrai : il avait évité de prononcer le nom de Béatrice parce que mademoiselle Maxence de Sainte-Croix était au parloir avec sa mère.

Pour un empire, le comte Achille n'aurait pas prononcé le nom de Béatrice devant Maxence.

Béatrice, néanmoins, gardait tout le plaisir de son invention. Elle était tout entière à son mari et ne savait point ce qui se passait au dehors. Elle aimait Césarine autant qu'Achille lui-même. Elle s'endormait souvent,

et c'était son meilleur rêve, en serrant dans ses bras Césarine qui lui souriait et lui rendait ses caresses.

Césarine, du reste, avait eu de bons moments parfois. Elle avait le cœur honnête et tendre. L'affection si vraie, si évidente de sa belle-mère l'avait souvent attirée. Mais nous savons que Césarine subissait de perfides influences. Il est des préjugés si faciles à exalter !

Peut-être aussi, Béatrice, dans l'excès de sa bonté, n'avait-elle pas pris tout de suite la position qui convenait. Elle avait exagéré le sentiment exquis et désintéressé qui était en elle. Il ne faut pas, vis-à-vis des enfants, faire sa place trop humble. L'enfance abuse. Un peu de force ou de dignité aurait maintenu Césarine. Le respect amène parfois l'affection.

Mais Béatrice aimait tant ! C'était à genoux qu'elle avait sollicité jadis les baisers de l'enfant rebelle. Elle s'asseyait si craintivement à sa place d'épouse et de mère, qu'on eût dit sans cesse qu'elle demandait pardon de l'occuper.

A dater du moment où le comte Achille avait mis fin au tête-à-tête que nous avons raconté. Béatrice était restée seule jusqu'à l'heure du dîner. Césarine avait fait demander de ses nouvelles par mademoiselle Jenny, et la pauvre Béatrice, exaltant la portée de cette attention banale, était arrivée à table toute joyeuse.

Le dîner fut froid et convenable. Achille n'eut pas besoin de faire effort pour éloigner les sujets d'entretien qu'il redoutait. La présence de Césarine arrêtait toute parole confidentielle sur les lèvres de Béatrice. Elle se borna à faire d'une manière douce et charmante les honneurs de sa maison.

Après le dessert, elle s'éloigna contente, parce que M. de Mersanz, en l'engageant à faire toilette, et pressé par un remords peut-être, lui dit tout bas :

— Nous causerons demain.

Béatrice vint baiser le front de Césarine, qui se laissa faire. C'était une belle journée.

A minuit, les salons de l'hôtel de Mersanz étaient

pleins. Ce n'était pas du tout une petite fête de famille, selon la première idée de Béatrice. C'était un bal de bonne seconde force, avec un ban tout entier des invités de premier rang et une partie de l'arrière-ban.

Le comte Achille touchait au faubourg Saint-Germain par quelques côtés, entre autres par sa démission donnée en 1830.

Mais par d'autres points assez nombreux il rentrait dans la catégorie du mélange.

L'hôtel de Mersanz ne pouvait en aucune façon être cité parmi les sanctuaires.

Aussi ne pouvons-nous, à propos de l'hôtel de Mersanz, nous occuper que du faubourg Saint-Germain *un peu mêlé*.

Même à ce degré, ce n'est pas petite chose.

Le faubourg Saint-Germain, considéré comme peuple noble ou matière à foule, pourrait être divisé en une soixantaine de catégories pour le moins.

Le classement de cette élégante population, par rang d'importance mondaine, n'est assurément pas difficile, mais il demanderait le même soin délicat que la confection d'une carte des vins parfaitement équilibrée, où la préséance légitime des différents crûs serait graduée selon l'art et au-dessus de toute réclamation.

Chez M. le comte Achille de Mersanz, diverses mains, il faut bien le dire, avaient lancé les invitations. Pour sa part, Béatrice n'avait guère appelé que les intimes de la famille et quelques amies de Césarine. Cependant, les salons regorgeaient et les indifférents se montraient en considérable majorité. Pour mettre le lecteur à même de trouver le mot de cette énigme, peut-être suffira-t-il de rappeler un mot de l'entretien confidentiel entre M. Baptiste et mademoiselle Jenny.

Ces deux discrètes personnes s'étaient avoué mutuellement qu'elles avaient, en tout bien tout honneur, des relations avec madame la marquise de Sainte-Croix.

Or, la façon dont devaient être dressées les listes d'in-

vitation n'était pas du tout indifférente à madame la marquise de Sainte-Croix.

Le comte Achille se trouvait n'avoir point de secrétaire. M. Baptiste, profitant de l'intérim, rendait de bons services. Nous ne saurions trop respecter le pouvoir de ce maire du palais.

La fête était fort belle, nonobstant certaines causes de désordre, inhérentes à la composition même de son public. Pendant ce premier temps, qui est comme le prologue ennuyeux d'un bal, madame la comtesse de Mersanz avait fait les honneurs avec une grâce charmante. Il fallait être initié aux menaces qui planaient au-dessus de cette maison pour deviner la mélancolie derrière le beau sourire de Béatrice.

Césarine aussi avait fait les honneurs. C'était parfaitement bien pour un début. Elle avait joué son petit rôle d'héritière présomptive avec un aplomb résolu qui dénotait une envie de prochainement régner.

Sans risquer précisément aucune démarche contre la bienséance, Césarine ne s'était point placée sous l'aile de sa belle-mère.

Beaucoup de gens avaient remarqué cela.

Césarine avait dansé. On lui avait donné rang parmi les plus jolies.

Un instant, un seul instant on avait pu voir mademoiselle Maxence de Sainte-Croix au milieu du tourbillon de la valse. Son cavalier était le comte Achille.

Il n'y eut pas deux avis. L'opinion commune, cet aéropage souverain, la déclara unanimement la plus belle.

Maxence était la fille de la nuit, de la nuit radieuse où mille feux s'épandent et se croisent. Ses yeux profonds semblaient absorber tous ces éblouissements; son teint mat, aux rares et splendides reflets, buvait la lumière. Il y avait sur son front de seize ans je ne sais quel fardeau de fatalité qui la parait hautement comme la couronne d'une reine.

Une heure après la fête commencée, Maxence était illustre parmi les hôtes de M. de Mersanz. On la montrait

aux nouveaux venus comme la maîtresse-perle du vivant écrin qui miroitait dans les salons. Elle était le principal attrait, la principale curiosité de l'assemblée : elle était la *lionne*, s'il est permis de prononcer encore ce mot tombé dans le domaine ultra-vulgaire.

Et ce qui la faisait lionne, ce n'était pas seulement sa merveilleuse beauté. Sa merveilleuse beauté n'eût excité que l'étonnement, l'admiration, l'amour ou la jalousie.

Il y avait autre chose que cela dans l'impression produite par elle.

Des bruits couraient; des rumeurs, semées à dessein peut être, circulaient de salon en salon. Les bruits qui couraient, les rumeurs qui, sans cesse, allaient et venaient, unissaient au nom du comte Achille le nom de Maxence.

Maxence était l'héroïne de ce drame annoncé, attendu, dont les péripéties allaient éclater peut-être sous les feux éblouissants de ces lustres, parmi les harmonies de cette fête.

XIII

RÉGULARISER UNE POSITION

Le comte Achille, par sa fortune, par son nom, par ses alliances, était du plus haut monde ; mais ses oscillations politiques et aussi son second mariage l'avaient fait un peu déchoir. On savait que le maréchal le tenait à distance, et cette parenté avec le maréchal était la plus belle plume de son aile. Dans ses salons il y avait bien un peu de l'un et de l'autre. L'ivraie s'y mêlait au froment en assez notable quantité.

Depuis le commencement de la soirée, madame la baronne du Tresnoy avait déjà souventes fois fait la grimace à l'aspect de certains visages.

Elle était là avec ses deux grandes filles, pompeusement attifées; car il est de règle, là comme ailleurs, que la toilette des demoiselles est en raison inverse du carré de leurs dots.

Juliette trouvait peu de danseurs, Dorothée n'en trouvait pas du tout et restait sur sa chaise. Aussi se donnaient-elles à leurs impressions du moment, avec la rancune de deux grandes filles qui font tapisserie. — « Quelle cohue ! » disait mademoiselle Juliette. — « D'où sortent tous ces gens là ! « murmurait Dorothée.

Deux jeunes vicomtes de province, ayant encore le duvet des fruits de Béziers ou de Saint-Brieuc, vinrent en ce moment, solliciter les mains de ces demoiselles pour la prochaine contredanse.

Madame la baronne du Tresnoy avait bien reconnu, dans cet envoi, la main charitable de Béatrice; mais mademoiselle Juliette ni mademoiselle Dorothée ne voient jamais ces choses-là.

Notons pour mémoire que madame la baronne du Tresnoy avait salué fort légèrement madame la vicomtesse de Grévy lorsque ces deux dames s'étaient rencontrées. Au contraire, elle avait accueilli avec reconnaissance et respect la demarche de madame la marquise de Sainte-Croix, qui avait bien voulu lui souhaiter le bonjour en passant.

Madame la marquise avait une cour. Dix fois, Césarine de Mersanz était venue s'asseoir auprès d'elle. Le comte Achille l'avait promenée dans le bal. On s'approchait d'elle avec une sorte de ferveur, et chacun voulait avoir un mot d'elle.

Sa toilette était un véritable chef-d'œuvre de combinaison. Cette femme avait réellement un grain de génie. Elle posait en vieille femme, ce soir, en grand'mère plutôt qu'en mère, et cependant sa mise gardait une fière et souveraine élégance.

Elle était, avec Maxence, l'objet de la curiosité générale. Son apparition faisait nouveauté, comme la *rentrée* de quelque comédien célèbre. Depuis longtemps elle te-

nait rigueur au monde et le monde n'avait pas besoin de chercher le motif de son retour. Ce motif était là, vivant et charmant : c'était sa fille, c'était Maxence.

La présence de cette délicieuse enfant lui était une parure nouvelle. On lui savait gré de cette toilette d'aïeule dont nous parlions naguère; on la trouvait plus belle dans ce rôle imprévu, où elle apportait une douce et simple sérénité.

Les deux demoiselles Géran, placées non loin d'elle comme des aides de camp, n'étaient pas sans faire ressortir le ton exquis et la noble aisance de Flavie. La grande Mélite, portant haut comme un coursier de parade, cachait son embarras sous un air rogue. Moins intelligente que sa petite sœur, la suave Philomène, elle sentait bien cependant qu'elle n'était là que par tolérance et pour fournir la réplique, à un moment donné du drame. Elle appartenait à cette catégorie de bonnes gens qui chantent à pleine voix quand ils ont peur, et qui se drapent superbement quand on les déconcerte.

C'était de ce groupe, si bien composé, qu'était parti *le mot de la situation.*

Un mot illustre à la façon d'Attila et de Gengis-Khan, un mot-fléau, un mot qui fait des ruines; un mot qui, cependant, exprime une chose morale, bonne, nécessaire, chrétienne; mais qui a servi de prétexte, ce terrible mot depuis que le monde est monde, à des millions de trahisons, d'abandons et de lâchetés.

C'était dans ce coin où les deux demoiselles Géran *travaillaient* pour la marquise qu'on avait dit pour la première fois.

— Vous sentez bien que maintenant, avec une jeune fille de seize ans dans la maison, M. le comte de Mersanz ne peut manquer de songer à RÉGULARISER SA POSITION.

Que vous en semble? Cela paraît bien innocent.

Cela a égorgé des monceaux de femmes, depuis Ariane jusqu'à cette pauvre fille qui peut-être respire, à l'heure où nous écrivons ces lignes, la mortelle vapeur du charbon, parce qu'un vulgaire Thésée la délaisse pour

épouser Phèdre bourgeoise, chargée fatalement de la venger.

Il y a bien un autre mot qui se dit, *réparation*, et qu'on applique avec enthousiame, au cas où quelque gros seigneur barbu juge à propos d'épouser une coquine; mais c'est un tout autre sujet et nous n'en parlons que par manière de génuflexion devant le discernement public.

Le ballon d'essai avait donc été lancé dans la partie du salon qui avait l'honneur de posséder les deux demoiselles Géran, la grande et la petite, la superbe et la modeste. Le mot trouva immédiatement de l'écho; il en trouve toujours, et cela ne peut être autrement, puisqu'il promet pis que pendre : scandale nécessaire, catastrophe, péripéties.

Il est si doux de manger son spectacle gratis.

En un clin d'œil, le mot fit tache d'huile et se répandit d'un bout à l'autre des salons.

Il glissa sans gêne et sans encombre entre les figures enchevêtrées d'une douzaine de quadrilles, il se balança aux mesures allemandes de la valse, il circula décemment le long des respectables galeries, effleurant les groupes politiques galopant, parmi les petits clubs des sportsmen, interrompant un peu plus loin la critique éclairée de la comédie nouvelle, coupant en deux sur sa route un demi-cent de chroniques scandaleuses, prenant ses aises au buffet, occupant autour du tapis vert l'entr'acte de deux parties.

Au bout d'une demi-heure, tous les hôtes du comte Achille savaient qu'il s'agissait de régulariser sa position, c'est-à-dire d'envoyer Dieu sait où celle qui portait le nom de comtesse de Mersanz et de faire un mariage *convenable*.

La veille, les trois quarts ignorent, l'autre quart doute ou nie en haussant fièrement les épaules. Le lendemain, tout le monde sait; la chose existe; elle est incontestable. L'évidence éclate. Qui a dit le secret? Personne, souvent.

Le secret est mûr. Il est tombé sans qu'on ait pris la peine de le cueillir. Le secret de la comtesse Béatrice était mûr. On se le renvoyait comme une balle du salon à l'antichambre. Les petits jeunes gens qui dansent le savaient. Que dire de plus?

Aussi personne n'avait besoin d'explication préalable pour comprendre cette grande nouvelle : La position va être régularisée. Il y avait lieu. Cette fameuse comtesse jouait de son reste. Avait-elle bien le front encore de faire les honneurs!

Pauvre petite demoiselle Césarine! Quelle humiliation! N'aurait-on pas dû se hâter davantage et faire la maison nette, au moins pour son retour?

Puis le reflux avait lieu. Vous connaissez tous ces marées qui vont et viennent sous le feu des bougies, marées bien plus capricieuses que celles de nos grèves. Soudain, le flot humain s'agitait : un contre-courant se faisait. On venait de voir passer la comtesse Béatrice calme, noble, souriante, au bras d'un ami ou d'un parent de M. de Mersanz. Les choses alors changeaient de face. D'où pouvaient partir tous ces cancans absurdes et peut-être intéressés? Quelles preuves avait-on pour croire à ces on-dit impossibles? Le comte avait-il parlé? Césarine avait-elle prononcé un seul mot? ou Béatrice elle-même s'était-elle trahie?

Ces symptômes si clairs s'obscurcissaient. On s'étonnait d'avoir cru après s'être reproché d'avoir douté. C'était fort intéressant ce mouvement d'oscillation; cela occupait; on s'amusait véritablement beaucoup à l'hôtel de Mersanz, ce soir-là.

On n'était pas au bal, on était au spectacle. On ne dansait que pour la forme, en réalité on regardait et on attendait; quoi? nul ne le savait ; mais à coup sûr ce devait être quelque chose d'étrange et d'exorbitant.

Les vieilles dames chuchottaient terriblement sous leurs évantails, épiant les moindres symptômes. D'abord la comtesse se compromettait singulièrement. Qu'était-ce que ce lieutenant au bras duquel elle se promenait?

Justement, Frémiaux, le gentleman bourgeois, adressait cette question au vicomte de Grévy qu'il venait d'alléger de cinq cents louis, à l'écarté.

— Et le sais-je, moi ? avait répondu Grévy.

— C'est que c'est grave, continuait Frémiaux, très-grave, après ce qu'on dit surtout.

— Ma parole d'honneur, exclamait Grévy, si j'étais garçon, moi, ou si j'étais seulement cousin de cette Béatrice...

— Grévy est né pour faire un bon mari, interrompit Montmorin.

— C'est vrai, aussi, continuait le vicomte, si j'étais femme, par ce temps d'austérité, j'aurais peur de promener mes neveux qui sont au collége!

— Bravo! fit Frémiaux, mais la belle Maxence est-elle si pensionnaire qu'Achille ne se compromette pas en disparaissant avec elle? Car il a disparu, bonsoir, il y a éclipse. Madame de Sainte-Croix n'en a, ma foi! pas l'air inquiète, l'excellente mère! Savez-vous, messieurs, qu'elle est encore bien, cette marquise? Mettez votre lorgnon, Grévy, et regardez-la un peu là-bas, elle cause avec la baronne du Tresnoy.

Après une habile manœuvre, madame de Sainte-Croix avait en effet réussi à s'assoir près de la baronne, de façon à l'isoler de ses filles.

— Sauriez-vous me dire, madame, pourquoi cette petite Grévy est mon ennemie? commença-t-elle brutalement.

— J'ignorais, répondit sans embarras la baronne, que la vicomtesse fût votre ennemie.

— Feu votre mari ne m'aimait pas, chère madame.

— Chère madame, mon mari me parlait bien rarement de ses affaires.

— C'est que, reprit la marquise en baissant la voix, c'est faire un présent bien funeste à ses amis, que de leur raconter certaines histoires.

— M. du Tresnoy est mort pauvre, répliqua la baronne,

nous avons peu d'amis ; je n'aime pas raconter les histoires.

Ces dames étaient assises côte à côte, leurs visages se touchaient presque, elles avaient le sourire aux lèvres, on aurait juré qu'elles échangeaient les plus fades compliments. Juliette et Dorothée faisaient des efforts insensés pour entendre. En vain, hélas !

— Chère dame, reprit la marquise, vous n'avez rien fait des papiers de votre mari ; vous avez senti le danger ; vous avez vos filles... j'ai la certitude morale que vous n'en userez jamais, néanmoins je vous en offre deux mille louis.

— A défaut de fortune, répondit froidement la baronne, M. du Tresnoy nous a laissé le souvenir de ses vertus... je chercherai ces papiers puisque vous semblez y tenir si singulièrement. Si je les trouve, j'aurai l'honneur de vous les remettre en mains propres, heureuse d'avoir pu vous être agréable.

La marquise se leva avec son meilleur sourire :

— Vous connaissez ces papiers, murmura-t-elle, et vous les avez montrés à madame de Grévy. Adieu, chère madame, vous entendrez parler de moi !

La baronne était très pâle. Elle lui rendit son salut et parvint à sourire quoiqu'elle fût près de se trouver mal.

A deux pas de la baronne, Césarine passait, donnant le bras à Léon Rodelet, oui, à Léon Rodelet lui-même, introduit à l'hôtel de Mersanz par madame de Sainte-Croix.

Césarine avait d'abord refusé le bras que Léon lui offrait gauchement, mais tout à coup elle avait aperçu Béatrice et Vital franchissant la porte de la serre.

— Il fait trop chaud, ici, dit-elle en se levant brusquement, allons chercher un peu d'air.

Au buffet, le bon Roger faisait merveille. Il gardait bien encore quelques traces de la bombance de l'après-midi, mais il avait dormi trois heures sous les charmilles et ses deux amis Niquet et Palaproie avaient présidé à sa toilette. En somme, il était magnifique et produisait un grand effet. Debout au milieu d'un cercle d'auditeurs

ravis, il racontait ses campagnes, cartouchibus! du temps de *l'autre*. Il passait une rivière sous le feu de l'ennemi, lorsqu'il se sentit toucher légèrement l'épaule.

— Capitaine, lui dit à demi-voix la vicomtesse de Grévy je voudrais vous dire un mot.

— Deux, belle dame, répondit le capitaine qui se redressa.

La vicomtesse l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre; elle essaya d'obtenir de lui sinon qu'il se retirât, au moins qu'il se privât du buffet; mais il refusa tout net, déclarant qu'il était chez lui et que...

La vicomtesse coupa court à ses rodomontades en prononçant rapidement quelques mots à son oreille.

Elle avait touché juste et fort. L'enluminure du Chambertin disparut subitement des joues du vieux soldat, il devint plus blanc qu'un linge et fut obligé pour ne pas tomber de s'appuyer à la boiserie.

— Dites-vous vrai, madame? balbutia-t-il.

— Malheureusement, oui capitaine.

— Alors, s'écria-t-il, en faisant un effort pour se redresser, je vais aller trouver mon gendre, et je lui dirai... non, mille tonnerres, je ne lui dirai rien, je lui brûlerai la cervelle!

— Capitaine vous ne bougerez pas d'ici.

— Par exemple! je voudrais bien savoir qui m'en empêchera.

— Moi, en prononçant ces simples paroles : Si vous dites un mot, si vous faites un geste, vous tuez votre fille!

XIV

MAXENCE DE SAINTE-CROIX

Depuis quelques instants, madame la marquise de Sainte-Croix était inquiète et agitée. Il n'y paraissait

rien, et c'est à peine si Garnier de Clérambault, introduit tout à coup dans les salons de Mersanz, eût découvert quelque signe de trouble sur le bronze sculpté qui était le visage de sa souveraine.

La marquise, tout en soutenant la conversation, suivait d'un œil furtif les mouvements du comte Achille.

Était-elle mère, ne fût-ce que pour un moment! Voyait-elle le danger ou l'inconvenance de la position de Maxence! Avait-elle honte ou peur?

Nous savons bien que non. Rien de pareil ne pouvait exister entre la marquise de Sainte-Croix et Maxence. Il y a des mendiants qui volent des enfants et s'en servent pour exciter la charité des passants; il y a des Bohémiens qui volent aussi des enfants pour leur rompre les muscles et en faire des saltimbanques. Madame de Sainte-Croix avait une autre industrie, voilà toute la différence. Maxence faisait partie de son fonds, comme les enfants volés sont la marchandise des gueux et des acrobates.

Elle nous a dit une fois, cette femme, dans un heure de solitude et de passion : Si j'avais eu une fille...

Mais nous n'ignorons point que Flavie avait eu une fille. La baronne du Tresnoy n'était pas de ces femmes qui mentent pour trop parler. Tout au plus aurait-elle pu mentir *parce qu'elle avait ses filles*. Or, ici, l'accusation mensongère ne pouvait que nuire à sa maison.

L'histoire du numéro 37 *bis* de la rue du Cherche-Midi devait être vraie.

Flavie, sous le nom de madame Merriaux, avait mis au monde un enfant dans cet humble appartement qu'une mince cloison séparait du logement des époux Seveste.

Comme Flavie avait répudié ce gage de suprême miséricorde, comme elle avait vendu l'espoir de son salut, son amour, la dernière goutte de rosée qui pouvait raviver et refleurir son cœur? les papiers de feu le baron du Tresnoy nous l'ont dit.

Cette femme était un abîme où rien d'humain apparemment ne restait.

Maxence semblait triste et comme absorbée. C'était la

seconde fois que le comte Achille dansait avec elle. Il lui parlait avec une extrême vivacité. Les réponses de la belle Maxence tombaient rares et courtes. Sa démarche et son attitude respiraient une fatigue découragée.

La contredanse allait finir.

Madame la marquise de Sainte-Croix avait peine à dissimuler désormais son humeur. Elle n'avait pas honte, mais elle avait peur.

Sa principale attaque faisait long feu et il lui était impossible de sonner la charge.

Elle restait condamnée à une douloureuse immobilité, pendant qu'une aile de son armée pliait. Elle rongeait son frein; elle se disait derrière son immuable sourire :

— Cette petite fille ne l'aime pas, comme je l'espérais, c'est une poupée! cela ne marche pas, rien ne se noue!

Mais, tout à coup, ses yeux brillèrent extraordinairement. Elle poussa un long soupir et son être entier sembla se détendre en une joie soudaine.

Achille et Maxence venaient de disparaître derrière une draperie.

Le seuil que M. de Mersanz et sa jeune compagne venaient de franchir était marqué d'avance pour la mise en scène du drame. Madame la marquise de Sainte-Croix, Mélite et Philomène savaient où donnait cette porte. C'était un boudoir où la fête n'avait pas le droit d'entrer.

Une minute après que la portière fut retombée sur Achille et Maxence, le bruit de l'aventure courait du buffet au fumoir en passant par la serre et par tous les salons.

Il y avait dans ce boudoir un portrait de Béatrice et un portrait de la première comtesse de Mersanz, deux pauvres belles jeunes femmes qui semblaient se sourire avec mélancolie.

Le comte Achille n'avait peut-être pas songé à cela. Il était de ceux que ces coïncidences ne frappent pas très vivement.

Cependant, lors de son entrée, les deux portraits lui sautèrent aux yeux et il éprouva une sensation pénible.

Son regard rapide et sournois interrogea la physio-

nomie de Maxence. La physionomie de Maxence était muette.

Achille mit un soin puéril à la faire asseoir de manière qu'elle ne vît ni l'un ni l'autre des portraits. Maxence s'assit comme Achille le voulut. Une fois assise, elle croisa ses deux belles mains sur la blanche étoffe de sa robe et demeura immobile.

Cela n'avait certes point l'air d'un rendez-vous d'amour. Cela ressemblait assez à ces entrevues auxquelles la foule bavarde faisait allusion, là-bas, de l'autre côté de la porte, à ces tête-à-tête d'essai où un monsieur et une demoiselle se rapprochent officiellement pour savoir, en une heure, s'ils s'entr'aimeront fidèlement toute leur vie. Cette chose est burlesque entre toutes. Personne n'en rit. *Cela se fait*, pour employer la solennelle et vide formule des Pandectes mondaines.

Achille se plaça sur une chaise, à côté de la bergère où Maxence était assise.

Achille était un homme à succès, qui savait sur le bout du doigt toute la série des sermons séducteurs. Il arrivait là sûr de lui-même. Le seuil de cette chambre, c'était le Rubicon. La belle Maxence l'avait passé.

Le comte Achille ouvrit la bouche pour entamer le discours-ministre commandé par la circonstance. Le discours ne vint pas. Le comte Achille resta muet.

Les paroles qui venaient à ses lèvres lui semblèrent tout à coup démodées et surannées. Il n'y avait pas de prétexte à exorde. Cette charmante créature avait franchi le seuil de cette chambre sans émotion ni terreur.

Était-ce vaillance précoce et menaçante? Était-ce le comble de la candeur?

Les minutes s'écoulaient. Et plus le temps allait, plus la soudure de la conversation interrompue devenait mal aisée.

Achille prit la main de Maxence. Elle ne la retira point. Cette main était de marbre : froide comme la mort.

— Vous souffrez? balbutia le comte au hasard.

— Non, répondit mademoiselle de Sainte-Croix.

Un soupir souleva son beau sein. Le comte ajouta :

— Auriez-vous frayeur de moi?

— Frayeur? répéta lentement la jeune fille; pourquoi frayeur?

Puis, se ravisant au moment où cette réponse naïve éperonnait le sommeil de Don Juan, elle ajouta :

— Et pourtant, c'est vrai, je crois que j'ai peur.

Le comte fit à ses talents oratoires un appel désespéré.

— Mademoiselle, dit-il, pensez-vous donc qu'il puisse exister un grand amour sans un grand respect? Comment vous ferai-je comprendre que ma passion pour vous n'est pas un désir, mais un esclavage? J'ai déclaré mes sentiments à madame la marquise, et c'est de son aveu que je m'agenouille à vos pieds.

Il s'agenouilla. Les mots ne lui venaient point.

Et néanmoins, il parlait vrai. Son émotion, qui ne le servait point, était profonde. Il aimait avec fougue, avec violence. Mais, à l'encontre de l'aventure de Pygmalion, cette Galathée le changeait en pierre.

Maxence releva sur lui ses yeux humides, ses grands yeux où Dieu avait mis d'irrésistibles rayons. Elle sourit avec tristesse. Elle lui dit :

— Il y a longtemps que je vous aime!

Le comte faillit tomber de son haut.

Il y avait dans la voix de Maxence un tremblement adorable qui démentait la froideur de sa pose et l'invraisemblance de son aveu.

— Serait-il vrai? s'écria le comte comme un amoureux de comédie.

— Bien longtemps, répéta mademoiselle de Sainte-Croix d'un accent rêveur : depuis la première fois que je vous vis au parloir de la pension.

Le comte voulut porter la main qu'il tenait à ses lèvres. Elle la retira sans affectation et se tourna soudain vers le portrait de la première comtesse.

— Elle était belle!

Le comte tout pâle se rejeta en arrière.

— Quel âge avait-elle quand on la tua! demanda

Maxence avec simplicité, comme si elle n'eût point aperçu le trouble de M. de Mersanz.

— Mademoiselle !... murmura ce dernier dont les lèvres raides se crispaient.

— L'autre était encore plus belle! fit doucement Maxence dont le regard alla chercher le jeune et suave visage de Béatrice.

Elle avait employé le verbe être à l'imparfait comme si Béatrice eût déjà rejoint dans la tombe celle qui se nommait avant elle, madame la comtesse de Mersanz.

Le comte Achillé restait frappé de stupeur.

— Tout ce que je dis vous étonne, reprit Maxence avec ce sourire étrangement découragé qui faisait sa physionomie si différente de celle des autres jeunes filles; je n'ai point voulu vous faire du mal. Je ne crois pas que vous ayez l'âme méchante... et pourtant j'ai bien fait tout ce que j'ai pu pour ne pas vous aimer, car vous portez malheur!

Ces choses étaient si bizarres, si contradictoires et si absolument inattendues, que le comte Achille se réveilla par l'excès même de sa surprise.

Il y eut comme un froid qui traversa les fougues de son caprice.

Mais Maxence se taisait maintenant et rêvait. Au bout de ses longs cils une larme brillait. Achille ne l'avait jamais vue si splendidement belle.

— Je vois, mademoiselle, dit-il en essayant un ton indifférent, qu'on m'a noirci dans votre esprit.

— Oh! non, répondit-elle; tous ceux qui me parlent de vous ont intérêt à entretenir les sentiments que j'ai pour vous.

Ceci devenait inexplicable. Achille jeta de son côté son pauvre arsenal diplomatique et dit tout uniment :

— J'avoue, mademoiselle, que je ne vous comprends pas. Notre entretien prend une tournure tellement imprévue que je vous prie en grâce de vous expliquer clairement.

— Clairement! répéta-t-elle avec une sorte d'amer-

tume ; il n'y a rien de clair en moi ni autour de moi... rien, sinon que je vous aime et que je suis condamnée.

C'était la troisième ou quatrième fois qu'elle mettait en avant son amour, sans retenue aucune et appelant bravement les choses par leur nom.

Le résultat ordinaire avait lieu : devant cet amour exprimé avec une franchise inusitée, Achille ne parlait plus du sien.

— Il est pourtant une femme, reprit Maxence, suivant un ordre d'idées dont le lien échappait au comte, une femme qui pourrait parler clairement... mais je n'ai jamais osé l'interroger.

— Quelle femme? demanda M. de Mersanz.

Au lieu de répondre, Maxence passa la main sur son front.

Puis, d'une voix changée, elle se mit à réciter ces vers :

A son insu, l'acide mord,
A son insu, la fange tache ;
Et le vil poignard qui se cache
A son insu donne la mort.

Achille ouvrit à ce coup de grands yeux. La pensée lui vint qu'elle était folle.

Cela pouvait se lire sur son visage, paraît-il, car Maxence poursuivit avec lenteur :

— Non... non ! je n'ai pas perdu la raison. Avant de vous aimer, il y avait des années que je vous connaissais... vous et cette pauvre morte !.

Son doigt montrait le portrait de la première comtesse.

Achille, désormais, se taisait. Maxence reprit, sans qu'on l'interrogeât :

— Il faut bien que vous sachiez mon histoire... J'ai connu ma mère loin d'ici, à la campagne... Auparavant j'étais à Paris... du moins, je crois que c'était Paris... Mes souvenirs sont fort incertains à cause d'une maladie que je fis dans ce temps-là et qui dura deux ans. Je fus comme morte. J'avais tout oublié, sauf cette mystérieuse

et terrible aventure qui mit votre femme dans le tombeau.

— Mais qu'elle aventure? s'écria le comte avec un commencement de colère.

— L'ignorez-vous? demanda Maxence, oui... Je crois qu'on disait cela : vous ne saviez pas. Pourquoi ce souvenir a-t-il survécu à tous ceux de mon enfance? Pourquoi votre nom était-il resté en moi qui avais oublié tous les autres noms? c'est qu'il était écrit que je vous aimerais... et que je mourrais pour vous.

— Sur mon honneur, mademoiselle, fit le comte en se levant à demi, je ne vois pas du tout où peut aboutir ce colloque fantastique...

— Restez! prononça la jeune fille sévèrement; si vous ne le voyez pas, je me charge de vous le faire voir.

Achille se rassit, dominé par le regard qu'elle lui jeta.

— Tout ce qui, dans mes souvenirs, se rapporte à vous, reprit-elle, comme si nulle interruption ne fût venue à la traverse de son récit, date de l'époque qui précéda ma maladie. Je devais être dans une maison très pauvre et mêlée à des enfants indigents. C'est du moins la vague impression qui m'est restée. Il y avait une femme qui avait soin de moi... il me semble parfois, tant ma mémoire est malade et confuse, que j'ai revu cette femme et que je ne l'ai point reconnue... C'était elle qui racontait l'histoire de la belle comtesse de Mersanz, assassinée lentement, cruellement, horriblement, monsieur le comte, à l'aide d'un poison qui ne laisse point de trace : la jalousie...

— Aurait-on osé m'accuser?...

Maxence secoua sa belle tête sur laquelle ondulèrent ensemble les perles de sa parure et les masses brillantes de ses cheveux.

— Je me représentais cela, continua-t-elle, tout enfant que j'étais... je dédaignais les contes dont on amuse le premier âge : je ne voulais que cette histoire... Combien de fois ne l'ai-je pas vue tout blanche dans son lit, tandis que le prétendu fantôme parlait au nom de sa

mère décédée et lui disait : ton mari ne t'aime plus, ton mari en aime une autre...

La main d'Achille se crispa sur son front.

Lui aussi avait un souvenir.

Le lendemain de la mort de sa femme, la concierge de la maison était venue à lui. Entre les révélations de cette femme et les paroles de Maxence il y avait une analogie menaçante.

Mais le comte Achille était de ceux qui disent : le passé est un mort qu'il faut enterrer.

— Je n'ai jamais ajouté foi à ces extravagances! murmura-t-il.

— On vous l'avait donc dit! fit Maxence en détournant ses yeux de lui; ce dut être une mort digne de pitié... et votre sommeil ne peut être tranquille!

Dans ces paroles prononcées d'un ton plus bas et presque mystérieux, le comte crut trouver la clé de toute cette énigme. On n'avait pas fait fond sur ses promesses. On voulait le retenir par l'effroi. La main de madame de Saint-Croix était là. Sur ce terrain, le comte Achille se retrouvait lui-même.

— Mademoiselle, demanda-t-il d'un ton leste et délibéré, avons-nous dit assez de folies? Vous plaît-il que nous rentrions dans le bal?

— Non, repartit simplement Maxence; quand nous rentrerons dans le bal, vous me connaîtrez tout entière et vous saurez pourquoi jamais je ne puis être à vous!

Pour le comte Achille de Mersanz, la question n'était réellement pas de savoir à cette heure si la belle Maxence serait ou ne serait pas à lui. L'aventure avait pris un pli si extraordinaire que ses pensées d'amour faisaient trêve bel et bien.

Les dernières paroles de Maxence lui prouvaient qu'il s'était trompé en supposant que sa conduite était l'œuvre de madame de Sainte-Croix, qui voulait à tout prix assurer le mariage. Maxence, en effet, repoussait ce dénouement. L'énigme devenait de plus en plus obscure : c'était tout ce qu'y voyait le comte Achille.

Maxence, elle, conservait son calme mélancolique. Après avoir refusé de rentrer dans le bal, elle avait gardé un instant le silence, comme si elle eût voulu se recueillir.

Quand elle reprit, elle sembla parler pour elle-même et ne s'inquiéter point si Achille l'écoutait.

— Lorsque je m'éveillai de cette longue fièvre, dit-elle, j'avais six ans. J'étais dans une maison de campagne auprès de Blois. Ma mère venait m'y voir une fois par an.

Je l'appelle ma mère, parce qu'elle me dit : Tu es ma fille.

Je n'ai jamais aimé que vous et la comtesse Béatrice, votre femme. J'aurais aimé l'autre aussi, la morte. D'où vient cela?

Tout à l'heure, pendant que la valse nous entraînait tous deux, sentiez-vous battre mon cœur? Pour être à vous un instant, je donnerais toutes les heures de ma vie. C'est votre fille Césarine, — pauvre enfant imprudente, vaine, orgueilleuse et bonne, — qui a fait naître en moi l'idée d'être votre femme. C'est elle, du moins, qui a formulé ce rêve un jour que nous étions seules à causer. Césarine est un cœur loyal, mais capable de mal faire ; veillez sur elle.

Je n'ai jamais eu pour ma mère qu'un sentiment : la soumission. Je vais lui désobéir aujourd'hui pour la première fois. Ce n'était pas par crainte que je faisais ses volontés. Celles qui aiment leur mère et Dieu doivent avoir le paradis sur la terre...

Le comte Achille contemplait Maxence; ses yeux s'animaient en la regardant; son esprit, revenu à sa pente naturelle, cherchait déjà un moyen de vaincre.

— J'ai peu de bons souvenirs derrière moi, poursuivait la jeune fille ; les années de mon enfance furent tristes. Quand j'eus huit ans, on me mit en pension à Blois. J'apprenais mal, mais j'étais très-belle. Mes compagnes étaient jalouses de moi et se vengeaient en me disant que j'étais idiote.

Je n'ai eu mon intelligence qu'à l'âge de quatorze ans. Ma mère me prit un instant chez elle à Paris. Il y avait là des gens qui m'accablèrent de flatteries. Je fus fière de ma beauté pour la première fois.

Je me rappelle ceci : Je demandais un jour à ma mère où j'étais avant ma grande maladie. Elle ne me répondit pas tout de suite. Ma mère est la femme la plus adroite et la plus habile que je connaisse. Elle fit en sorte d'abord de savoir au juste l'état de mes souvenirs. Cela fut aisé. J'étais sans défiance. Quand elle m'eût suffisamment sondée, elle me répondit :

— Voilà un singulier phénomène et je le soumettrai au docteur. Cette maladie a coupé ton existence en deux, puisque tu ne te souviens pas de moi : je ne t'ai jamais quittée.

Ma mémoire confuse ne pouvait repousser cette tromperie par des faits. Mais le brouillard n'est pas la nuit. J'avais parfaite conscience que cette assertion était un mensonge. Depuis lors, je n'ai jamais plus interrogé ma mère.

On me mit à la pension Géran, et l'on me dit de me lier avec mademoiselle Césarine de Mersanz, votre fille...

Cela vous fait tressaillir, monsieur le comte, s'interrompit ici Maxence qui releva sur lui ses yeux tout à coup souriants et pleins d'une espiègle raillerie, vous n'avez jamais songé à tout l'attrait qu'ont vos huit cent mille livres de rente?...

Achille rougit et se mordit la lèvre.

— Sur ma conscience! poursuivit Maxence, déjà redevenue sérieuse, je ne sais pas comment il se fait que je vous aime. Toute jeune que je suis et bien pauvre, je me crois au-dessus de vous.

Cela n'était point fait pour dérider M. de Mersanz, qui salua en tâchant de prendre à son tour un air ironique.

La jeune fille le regarda un instant en silence.

— Vous vîntes seul la première fois au parloir, poursuivit-elle; le nom de famille de Césarine m'avait déjà rappelé la fatale et mystérieuse histoire qui était tout le souvenir de mes premières années. J'avais interrogé Cé-

sarine avidement et souvent; je ne sais pourquoi je possédais sur elle un singulier empire . elle m'avait aimée tout de suite. Césarine me raconta volontiers ce qu'elle savait de la mort de sa mère.:. elle me dit qu'elle avait une marâtre : une toute jeune femme, belle, douce et bonne. Je fus prise tout de suite d'un désir passionné de la voir et de vous voir.

Bien des fois je m'étonnais de la violence avec laquelle je détestais votre femme.

Vous vîntes. — Je compris. Jamais mon cœur n'éprouva d'émotions si poignantes; il me sembla que je restais toute seule après votre départ. Je compris pourquoi je haïssais votre femme.

Césarine me disait, la pauvre chère enfant : — Comment trouves-tu mon père, n'est-ce pas que mon père est bien beau? n'est-ce pas que mon père est tout jeune?

J'attendais désormais avec une impatience pleine de fièvre la venue de la comtesse. Sa vue me mit au désespoir. Je n'avais rien rencontré jamais de si parfait. Je crus comprendre pour la première fois ce que c'était que la beauté, la grâce et le charme d'une femme. Se peut-il qu'on ait aimé Béatrice de Mersanz et qu'on ne l'aime plus?

Sa main levée imposa silence au comte qui allait répliquer.

Elle reprit :

— Je m'habituais à l'idée que cette femme était mon ennemie, c'est-à-dire l'obstacle élevé entre moi et vous...

— N'est-ce pas la vérité? s'écria le comte.

— Ce n'est pas la vérité répondit froidement Maxence. Je vous dirai le vrai nom de la barrière qui nous sépare. Je fus lâche et méprisable à mes propres yeux. J'enseignai de la défiance à cette pauvre Césarine... je travestis les actions de la comtesse : je la calomniai !

Achille voulut prendre ses mains.

— Laissez, dit-elle, j'aurai bientôt achevé : ne m'interrompez plus. Il y a quelques jours, j'ai eu comme une vision... une pauvre femme, que je voyais chaque

matin et chaque soir, m'est apparue tout à coup sous un aspect nouveau. Pendant un instant, ma mémoire morte a fait un effort pour renaître...

— Puis-je enfin parler? demanda le comte d'un ton qu'il voulait faire enjoué.

— Pas encore... ce soir, quand nous sommes arrivées, votre femme était seule. Son mari la délaissait. Sa fille, qu'elle aime tant, s'éloignait d'elle. A un moment où personne ne faisait attention à moi, je me suis approchée...

— Et vous lui avez parlé ? fit Achille avec un dépit effrayé.

— Écoutez bien ceci, monsieur le comte, repartit Maxence; on a voulu tuer mon cœur, mais il vivra autant que moi! Je ne veux pas être le poison qui mord ni le stylet caché dans la manche de l'assassin. Je ne veux pas! entendez-vous!

Elle se redressait, belle et grande comme une reine. Toute la vaillance d'une âme héroïque était sa pose. Ses yeux brûlaient. Une tempête intérieure soulevait son sein.

Achille comprenait-il? Achille admirait.

Maxence ne parla plus. Achille était de ceux que la résistance échauffe. Bourreau de deux anges, il eût assurément rampé devant un de ces délicieux démons qui prennent leur rôle de femme au rebours et domptent leurs maris comme un écuyer hardi réduit un étalon.

Ce qui avait perdu la première comtesse de Mersanz, ce qui allait perdre Béatrice, c'était leur pareille et inaltérable douceur. Il fallait des verges pour mener ce gentilhomme. Les femmes russes aiment, dit-on, être battues. Le comte Achille avait la vocation de ces dames. Il s'ennuyait quand l'aiguillon n'entrait pas dans sa chair.

Pendant plus d'une minute, il resta comme en extase devant la miraculeuse beauté de cette fille qui venait de lui faire ces deux déclarations contradictoires : Je vous aime et jamais je ne vous appartiendrai.

Il se recueillait. Il choisissait son point d'attaque. Il pensait : faut-il tant d'artillerie pour donner l'assaut à un cœur de seize ans ?

—Mademoiselle, dit-il enfin d'un ton qu'il réussit à rendre calme, et avec toutes les marques du respect le plus soumis, vous avez essayé de me blesser, quoique je ne me souvienne pas de vous avoir jamais fait de mal. Vous avez accumulé contre moi des accusations absurdes dans la réalité, mais graves par la manière dont vous les avez formulées. Une heure viendra, reprit-il d'un accent plus attendri, où je serai jugé d'après mes actes et non point sur les vaines rumeurs d'un monde toujours hostile, parce qu'il ne cesse jamais d'être jaloux. Une heure viendra, mademoiselle, où vous connaîtrez ma vie, où vous saurez quel a été mon dévouement, quelles ont été mes souffrances... Si cette pauvre femme que j'ai tant pleurée pouvait parler...

Il s'arrêta, pâlissant à la conscience de sa propre lâcheté. Mais il ne recula point; au contraire, il eut le courage d'ajouter, en se tournant à demi vers le portrait de Béatrice : Et s'il était permis à un galant homme de soulever certains voiles...

— Oh!... fit Maxence indignée, taisez-vous, monsieur!

— Cela n'est pas permis, continua le comte dont la voix s'affermit, parce que le plus fort était fait; je me tais... Mais ce qui n'est pas permis non plus, c'est de laisser une belle et noble enfant briser sa vie et tuer son avenir par je ne sais quel vain sophisme de dévouement et de générosité. Vous m'aimez, Maxence, vous m'aimez malgré vous, et jamais aveu ne m'a touché si profondément que le vôtre. Pourriez-vous donc m'aimer si vous me méprisiez?...

— Oui, murmura Maxence d'une voix faible.

— Vous vous trompez vous-même, s'écria M. de Mersanz; vous jouez avec le feu, Maxence! Je vois votre cœur battre au travers de vos dédains mensongers...

Je ne sais si Maxence l'écoutait, mais elle dit, comme si sa pensée se fût échappée malgré elle :

— Avant de vous avoir vu, jamais je n'avais songé à mourir...

— Mourir! répéta le comte en attirant jusqu'à ses lèvres la belle main de la jeune fille.

Peut-être qu'en cet instant il était sincèrement ému, car le découragement de mademoiselle de Sainte-Croix ne ressemblait point à ces petits rôles désolés qui composent la comédie des pensionnaires en mal de roman.

Et en vérité, cette langueur qui voilait son regard, ce tremblement qui accompagnait ses paroles, démentaient énergiquement les froideurs méprisantes dont naguère elle enveloppait son étrange aveu. L'amour était là. Le comte Achille, appuyé sur son expérience; interrogeait ces symptômes et ne pouvait méconnaître la passion combattue, mais victorieuse. Cette lutte éclairait comme un rayon la suprême beauté de cette enfant. Achille la contemplait dans son adorable défaillance et sentait courir dans ses veines ce subtil frisson qui est à la fois de glace et de feu. L'ivresse où il entrait lui montra le moment propice.

— Non, s'écria-t-il, rien désormais ne pourra nous séparer!

En même temps, il saisit Maxence toute pâle et voulut la serrer dans ses bras. Pendant la dixième partie d'une seconde, elle subit cette étreinte et la rendit peut-être. Un rouge ardent avait remplacé la pâleur de ses joues. Ses yeux se fermaient. Sa bouche entr'ouverte demandait le baiser. Ce fut rapide comme l'éclair.

Elle se raidit tout à-coup, et, redressant son corps souple, elle repoussa le comte Achille avec toute la force d'un homme.

Il était là encore, étourdi et stupéfait, à la même place, que déjà Maxence touchait du pied le seuil. Elle se tourna vers lui. Un sourire triomphant mais bien triste était autour de ses lèvres. Ses paupières demi-closes laissaient passer une flamme.

Sa main effleura sa bouche comme pour envoyer un baiser, puis elle disparut en disant :

— Jamais!

XV

ENTRE DEUX CONTREDANSES

L'instant d'après, Maxence s'asseyait, tranquille et froide, à côté de madame la marquise de Sainte-Croix. Celle-ci l'entoura aussitôt de soins et de caresses.

Les voisins se disaient : Comme c'est touchant et beau l'amour d'une mère !

Madame la marquise de Sainte-Croix cherchait du regard le comte Achille, mais celui-ci était devenu invisible. Flavie n'était pas femme à montrer son anxiété. Elle n'adressa aucune question à Maxence, seulement le diable n'y perdait rien. Elle se livrait en silence à une sorte d'auscultation morale.

Au bout de dix minutes, elle lissa des deux mains les beaux cheveux de Maxence et déposa un baiser souriant sur son front. Son examen était achevé. Elle savait ce qu'elle voulait savoir.

— Ne l'invitez pas à danser, dit-elle à M. de Grévy, qui s'approchait; elle aura demain une courbature.

M. de Grévy baisa la main de la marquise.

— Voilà une heure, dit-il, que je rôde autour de votre trésor. Tout le monde chante victoire, la huitième merveille du monde est trouvée !

— Mademoiselle, s'interrompit-il, ayez pitié d'un pauvre aveugle, s'il vous plaît. Plutôt que de vous lorgner, je me mets à vos genoux pour vous demander la permission de vous regarder un instant.

— Faites, vicomte, faites ! répartit en riant la marquise. J'ai prévenu Maxence, qui vous connaît déjà pour le plus myope de tous les originaux.

Elle se dirigea vers les demoiselles Géran et se prit à leur parler d'un air parfaitement tranquille.

C'était très-sérieusement que Grévy présentait ses requêtes aux personnes qu'il voulait voir. Il s'assit auprès de Maxence et se mit au point comme une lorgnette. Sa figure de franc évaporé prit une expression d'admiration profonde.

— Mademoiselle... commença-t-il.

Maxence lui coupa la parole.

— Où est madame la vicomtesse ? demanda-t-elle rapidement et à voix basse.

— Vous connaissez ma femme! s'écria Grévy étourdiment; je la croyais jusqu'au cou dans le parti de la comtesse Béatrice.

Maxence sourit avec amertume. Comme sa mère la regardait en ce moment, elle prononça d'un ton dégagé quelques paroles insignifiantes qui semblaient répondre à un compliment.

Puis baissant la voix de nouveau :

— Monsieur de Grévy, dit-elle, vous avez le cœur bon et loyal; peut-être est-il possible encore de conjurer un grand malheur. Faites que je puisse entretenir un instant madame la vicomtesse.

Grévy s'inclina et prit congé sur-le-champ. La marquise le suivit de l'œil tandis qu'il traversait les groupes.

— Maxence nous trahit, dit-elle à Mélite; quel est son motif? je l'ignore. L'heure marche, il faut jouer notre va-tout sur Césarine.

Philomène et sa sœur échangèrent un coup d'œil. La marquise fixait sur elles son regard demi-fermé.

— Êtes-vous prêtes ? demanda-t-elle.

— C'est pour faire le bien, murmura Philomène.

— Notre chère Césarine, ajouta Mélite, ne peut décemment habiter sous le même toit que cette créature !

— Êtes vous prêtes? répéta la marquise.

Mélite prononça un oui franc et brave. Philomène avait la douce et vaillante résignation d'un martyr qui marche au combat.

Nous allons bien voir maintenant pourquoi madame de Sainte-Croix avait introduit à l'hôtel de Mersanz ces deux discrètes personnes. Leur véritable rôle commence. Il est modeste, mais réellement utile. C'est un simple soldat qui, d'ordinaire, met le feu à la mèche chargée de faire sauter un bastion. La mèche ici, c'était, paraît-il, cette belle petite demoiselle Césarine.

— Assez dansé, mon cher ange, lui dit mademoiselle Mélite en la saisissant au passage; nous n'avons plus, il est vrai, aucuns droits sur vous...

— Sauf les droits du cœur! intercala Philomène.

Césarine, rouge d'animation, essoufflée par la polka qu'elle venait de finir, essuya la sueur dont les gouttelettes perlées ruisselaient sous les boucles de ses cheveux blonds. Elle souriait heureuse et lasse de tout ce plaisir qui l'entourait comme une enivrante atmosphère. Il y avait un siége auprès de mademoiselle Philomène. Césarine s'y laissa tomber en poussant un soupir joyeux.

— Jamais je ne me suis amusée ainsi! dit-elle.

Elle éprouvait un certain plaisir à revoir les deux demoiselles Géran. Le captif, une fois sorti de prison, aime à retrouver son geôlier. Le bon air du ciel ne semble que plus libre quand on contemple du dehors le profil du donjon où la chaîne est restée.

Mélite, la terrible Mélite, n'avait plus d'autorité sur Césarine; ses actions étaient à l'abri du contrôle de la suave Philomène.

Elle le croyait, du moins; aussi ses charmants sourcils se froncèrent-ils tout à coup avec mutinerie, quand, après des caresses alternées comme les distiques de Virgile, Mélite et Philomène lui dirent presque en même temps :

— Mon enfant, il faut que nous causions raison.

Causer raison! Césarine connaissait ce redoutable préambule.

Toute grande demoiselle qu'elle était désormais, elle ne put se défendre de faire un rapide examen de conscience. Elle sentit deux baisers qu'on mettait sur son

front, l'un à droite, l'autre à gauche, et deux voix prononcèrent à l'unisson ces paroles étranges :

— Il faut que vous veniez au secours de votre bon père!

La jolie fillette se redressa étonnée. Elle regarda Mélite, puis Philomène, qui fixaient sur elle leurs yeux remplis d'onction.

Elle crut deviner et dit en rougissant :

— Jamais je ne ferai de peine à mon père. On peut être convenable avec quelqu'un, mes bonnes demoiselles, sans se jeter toute la journée à son cou. Je sais le respect que je dois à ma belle-mère, et si je ne puis l'aimer bien tendrement, du moins...

Elle s'interrompit à ce mot, étonnée de l'expression double et singulière qui naissait sur le visage de ses anciennes maîtresses,

Mélite atteignait vigoureusement son foulard. Il y avait de l'indignation sur ses traits majestueux. Avant de se moucher avec un bruit de clairon, elle répéta :

— Du respect! chère enfant! du respect!

— Et que faut-il donc de plus? bon Dieu! s'écria Césarine.

Les deux demoiselles Géran jouèrent, chacune de son côté, la stupéfaction.

— Pauvre ange! fit Mélite, elle ne comprend pas!

— Et comment comprendrait-elle? s'écria Philomène, ce n'est pas chez nous qu'on s'instruit sur ces sujets-là!

— Certes, certes, reprit Mélite; cependant, comme mademoiselle de Sainte-Croix était sa meilleure amie...

Elles causaient maintenant par-dessus la tête de Césarine, qui était tout oreilles.

Philomène parut frappée de l'observation de sa sœur. Elle baissa les yeux et répliqua :

— Notre chère Maxence est la réserve même. Peut-être n'a-t-elle pas voulu montrer qu'elle avait connaissance de ce secret.

— Mais quel secret? s'écria Césarine qui était entre

ces deux bonnes femmes comme un petit cheval fougueux, impatienté par les mouches.

— Vous voyez bien, dit Mélite, en s'adressant toujours à sa sœur, notre Maxence n'a pas parlé.

— Elle est admirable! ajouta Philomène ; à cet âge-là!

Cependant Césarine avait changé de couleur. Un fait lui revenait en mémoire. Lors de sa dernière conversation avec Maxence, sur le banc du cavalier, dans le jardin de la pension Géran, Maxence allait lui faire une confidence au moment où le pas furtif de la petite bonne femme s'était fait entendre derrière les lilas.

Césarine s'en souvenait bien désormais. Sans cette interruption, Maxence allait lui dire un grand secret, un secret qui l'intéressait, et qui avait trait à sa belle-mère. Maxence s'était fait prier beaucoup. Cela devait être terrible.

— Vous avez été trop loin pour ne pas achever, mes chères demoiselles, dit Césarine en prenant son petit air impérieux ; si Maxence m'a caché une chose que je devais savoir, vous pouvez suppléer à son silence. Je vous le demande, je l'exige de votre maternelle affection.

Les deux sœurs semblèrent hésiter.

— Le cas est embarassant, murmura Mélite.

— Vaut-il mieux, objecta Philomène, que la pauvre enfant l'apprenne par d'autres que par nous?

Mélite se recueillit et prit son air le plus solennel.

— Césarine, commença-t-elle, malgré votre innocence, vous allez comprendre nos scrupules. La chose est tellement grave et vous vous attendez si peu à cette malheureuse révélation, que je cherche en vain la tournure de phrase à employer pour...

— Dites-moi tout simplement de quoi il s'agit, ma chère demoiselle, l'interrompit Césarine, pâle et les sourcils froncés.

— Eh bien! fit la grande Mélite ; eh bien!... mais, je vous en prie, que ce soit vous, ma sœur Philomène!

— Je ne m'en sens pas la force, ma sœur Mélite!

— J'attends ! murmura mademoiselle de Mersanz entre ses dents serrées.

Ce fut Mélite qui prononça enfin le mot :

— Celle que vous appelez votre belle-mère, dit-elle, n'a pas le droit de porter le nom de votre père.

Césarine resta bouche béante. Elle était vivement frappée. Les jeunes personnes qui sortent de la pension Géran ne sont pas sans comprendre parfaitement une phrase pareille.

Philomène et Mélite la guettaient du coin de l'œil. Voici ce qu'elles virent : D'abord, sous le coup même de sa surprise, la prunelle de Césarine brilla. Elle eut cette joie méchante de l'enfant qui aime *plaies et bosses*, selon l'expression vulgaire. Il y avait bien réellement en elle contre sa belle-mère, un instinct d'éloignement : c'est la loi.

Mais la réaction se fit bien vite. Notre pauvre Césarine avait bon cœur. Son front se chargea de tristesse. Le froncement mutin de ces sourcils tomba. Elle baissa les yeux en murmurant : — Elle doit bien souffrir !

— Ce n'est pas à vous de la plaindre ! dit sèchement Mélite qui ne s'attendait pas à cela.

Philomène lui fit un signe en poursuivant.

— Il est incontestable, mon trésor chéri, que vous ou moi — s'il était possible de supposer que nous tombions si bas — nous éprouverions de cruelles souffrances. Il arrive même parfois qu'un reste de sentiments survit même au sein du vice...

— Songez, mademoiselle, dit Césarine avec hauteur, que votre blâme pourrait atteindre mon père !

Mélite massa convulsivement sa prise et dit d'un ton tranchant :

— Cela ne déshonore pas les hommes !

— Dans le monde, fit précipitamment Philomène ; ajoutez dans le monde, sœur Mélite. Dans le monde, en effet, malheureusement, on donne à l'autre sexe une latitude funeste ; mais, selon nos principes, à nous, et notre

chère Césarine a tous nos principes, Dieu merci, la présence de cette femme dans la maison de M. le comte de Mersanz...

Mélite l'interrompit pour s'écrier :

— C'est un scandale et une honte !

— Et pourquoi me dites-vous cela ? demanda Césarine avec une farouche défiance.

— Parce que, répliqua Mélite, nous vous aimons de tout notre cœur.

—Et parce que, ajouta Philomène de son accent le plus mielleux, d'autres bouches moins délicates pouvaient vous l'apprendre. C'est malheureusement le secret de la comédie.

La tête de Césarine s'inclina, tandis qu'elle murmurait :

— Qu'y puis-je faire ?

— Vous pouvez tout ! répliquèrent les deux sœurs avec une égale vivacité.

— Prétendriez-vous, dit la jeune fille dont la droiture ne voyait qu'une issue à cette situation et qui, d'un autre côté, suivait les mauvais conseils de son aversion raisonnée, prétendriez-vous que mon devoir fût de forcer la main de mon père et de le pousser à un mariage avec cette femme ?

Mélite ouvrait la bouche pour protester carrément. Philomène vit le danger et saisit la parole.

— Ma bonne petite enfant, dit-elle, plus onctueuse que jamais, vous possédez un discernement bien supérieur à votre âge. Nous sommes fières, très-fières, d'avoir contribué à développer en vous cette exquise sûreté du sens moral qui sera votre guide dans toutes les situations de la vie. Oui, mille fois oui, vous avez parfaitement jugé la situation.

Mélite regardait sa sœur avec un étonnement plein d'inquiétude.

— Oui, poursuivait cependant Philomène, vos instincts d'honneur ne vous trompent point. Dans la plupart des cas, ce serait votre devoir, à tout le moins, votre devoir de chrétienne, mais...

Mélite respira, du moment qu'il y avait un *mais*.

— Mais, répéta Césarine, dont les grands yeux interrogateurs étaient fixés sur Philomène.

Celle-ci se composa un maintien qui voulait dire : J'ai pudeur et scrupule d'achever.

L'orchestre emplissait les salons de lestes et joyeux accords. La gaieté du bal avait fini par prendre le dessus, couvrant ou chassant les menaces ou les promesses de drame qui naguère gênaient l'essor du plaisir. On dansait franchement, on se divertissait pour tout de bon, et les mille petites intrigues qui se croisent au milieu d'une fête, écheveau charmant et embrouillé de passions menues comme des fils de soie, allaient et venaient sans souci de la récente inquiétude.

Nous avons parlé de la ferveur du bal parce qu'il nous faut bien dire que cette voix grossissante du plaisir donnait de nombreuses distractions à notre jolie Césarine. Les révélations qu'on venait de lui faire la tiraillaient dans un sens, le plaisir l'attirait de l'autre. Ses puérils désirs de vengeance contre sa belle-mère allaient en même temps s'éteignant. Elle ne pouvait haïr désormais celle qu'on lui disait être si bas tombée. Bien plus, elle était sur le point de la plaindre.

Césarine avait un carnet. Ce carnet était riche en noms inscrits, car le premier pas de mademoiselle de Mersanz dans la vie mondaine ressemblait à une ovation.

Dès le commencement de la soirée, Vital, tout de noir habillé, avait demandé une contredanse à Césarine. C'était déjà bien tard. Césarine n'avait pu accorder que la huitième. Les sept premières lui avaient paru durer longtemps, même celles qu'elle avait dansées avec Léon Rodelet, le second soupirant du temps de la pension.

Tout en écoutant, avec une émotion mêlée d'impatience, les harangues jumelles de mademoiselle Mélite et de mademoiselle Philomène, Césarine faisait tourner entre ses doigts déliés le bijou de nacre et d'or qui renfermait le bilan de ses obligations de la soirée : polkas, valses et quadrilles. Machinalement, peut-être, peut-être

aussi pour hâter la péroraison du double sermon qui la retenait prisonnière, Césarine ouvrit son carnet. Ses yeux tombèrent sur la première page. Elle vit le nom de Vital écrit en regard de la huitième contredanse.

Césarine l'avait revu ce soir tel que ses souvenirs le lui montraient bien souvent. Elle avait retrouvé son loyal et beau sourire ; son émotion d'autrefois était revenue, mais décuplée.

Cet homme qui allait venir réclamer sa main pour la huitième contredanse tenait assurément un des rangs les plus humbles de la hiérarchie sociale. Césarine le voyait grand comme un maître.

— Ma sœur, dit Philomène après avoir hésité un instant, je ne trouve point de paroles pour me faire comprendre de cette chère enfant, remplacez-moi; vous lui expliquerez cela bien plus clairement.

La prochaine contredanse était la huitième. Césarine songeait au moyen de s'esquiver. Elle regardait à toutes les portes, cherchant le noble et beau visage de Vital.

— Faites, ma sœur, faites, répartit Mélite ; puisque vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

Philomène parut se recueillir. Au moment où Césarine, tout à fait distraite, ne prenait même plus la peine de feindre l'attention, elle dit d'une voix basse, mais pénétrante :

— Mon enfant, connaissez-vous bien l'histoire de votre malheureuse mère ?

Césarine bondit sur son siége comme si un choc violent l'eût atteinte. Une pâleur livide couvrit son front et ses joues.

— Pourquoi, demanda-t-elle d'une voix altérée, pourquoi choisissez-vous cette heure et ce lieu pour me parler de ma mère?

XVI

LA HUITIÈME CONTREDANSE

Nous le disons en pleine sincérité, mademoiselle Philomène Géran était une douce fille sans angles, sans défaut. Elle valait mieux que Mélite, qui était cependant une personne de très-belle tenue.

Mademoiselle Philomène Géran croisa ses mains sur ses genoux et répondit à la question de Césarine :

— Je vous parle de votre mère à cette heure et en ce lieu, ma pauvre enfant chérie, parce que cette heure et ce lieu font naître en moi de cruels souvenirs. La dernière fois que nous la vîmes, elle dansait, toute jeune et toute belle. Souvenez-vous de ce que je vous disais naguère : Dans la plupart des cas, votre devoir serait de remplir ici un rôle de paix et d'employer votre influence à resserrer des liens illusoires. Mais ajoutais-je, et j'hésitais, ma fille, vous l'avez bien vu, voici ce que je voulais dire : votre mère est morte bien jeune, morte bien malheureuse, et cette femme qui ose s'asseoir à la place qu'elle occupait...

Philomène s'arrêta.

Les yeux de Césarine étaient fixes et brillants, et c'est d'une voix étonnée qu'elle dit :

— Accusez-vous ma belle-mère ? l'accusez-vous de la mort de ma mère ?

Et comme Philomène tardait à répondre.

— Elle n'était pas à Paris ! reprit la jeune fille au comble de l'agitation; elle ne connaissait pas encore mon père !

Il y eut un silence.

Césarine avait mis sa main au-devant de ses yeux.

Peut-être évoquait-elle au tribunal de sa conscience la victime chère et l'accusée, tout à l'heure encore détestée. On la faisait juge. Peut-être jugeait-elle.

Elle dut les voir ensemble, au travers de ses yeux fermés, les deux femmes qui avaient porté le nom de son père, les deux comtesses de Mersanz dont les portraits rivaux se regardaient dans le boudoir où Maxence promenait tout à l'heure, de l'un à l'autre, sa prunelle mélancolique et profonde.

Il n'y avait point de colère vengeresse dans les yeux limpides de la sainte. Dans les yeux de celle qui vivait, il n'y avait point de remords. Césarine releva la tête et dit :

— Je ne soupçonne pas ma belle-mère.

Elle appuya sur ce dernier mot. Son accent était du reste si péremptoire qu'il fallait se taire ou engager la lutte sur un autre terrain.

Philomène sembla grandir dans ce revers. Elle redressa de son mieux sa taille un peu difforme et prit un air de résignation digne :

— J'ai de la joie, dit-elle, à voir sous toutes ses faces votre âme si naïve et si belle, ma chère enfant; ne soupçonnez donc point. En y réfléchissant, peut-être vous ai-je causé un chagrin inutile. Mon excuse, c'est le dévouement sans bornes que je portais à celle qui n'est plus.

— Chère demoiselle, l'interrompit Césarine, je n'ai point prétendu...

Elle n'acheva pas. Ses yeux se fixèrent sur la porte du salon d'entrée et prirent incontinent un éclat nouveau. Involontairement, ses mains touchèrent sa coiffure pour s'assurer que perles et fleurs étaient bien à leur place parmi la soyeuse richesse de ses blonds cheveux si doux. En même temps, elle disposa les plis de sa robe et cacha son sourire ému derrière l'ivoire à jour de son éventail.

Le lieutenant Vital venait de paraître à la porte du salon. Il semblait inquiet. Il cherchait. Qui pouvait-il

chercher, sinon Césarine, à qui était promise la huitième contredanse?

Il traversa la pièce d'un pas rapide, jetant ses regards à droite et à gauche, puis il disparut par la porte opposée qui donnait sur un cabinet de repos.

— Il ne m'a pas aperçue! se dit Césarine tristement.

De tout ceci, Philomène et Mélite n'avaient rien perdu.

Il y eut entre elles, par-dessus la tête de leur ancienne élève, une sorte de conversation muette. Ce petit événement allait-il leur nuire ou les servir? La bataille, d'abord bien engagée, devenait scabreuse. Césarine résistait beaucoup plus qu'on n'avait pu le prévoir. Une déroute était possible. Or, en cas de défaite, mademoiselle Philomène et mademoiselle Mélite se sentaient déplorablement compromises.

— Je vous remercie, ma bonne petite, reprit Philomène qui était décidément l'orateur en titre d'office, de l'opinion avantageuse que vous avez de nous. Ce n'est du reste, que justice; nous la méritons par notre complet désintéressement.

— Voici le prélude! murmura Césarine qui eut aux joues une rougeur légère; je vous demande pardon, mes chères demoiselles, je suis engagée.

— Par le lieutenant Vital, fit Mélite, non sans aigreur.

Césarine fronça le sourcil en rougissant davantage.

— Un charmant jeune homme, s'empressa de dire Philomène, et qui va venir vous prendre quand il en sera temps. Terminons notre affaire, ma petite chérie : voulez-vous, oui ou non, être le salut de votre père et le bon ange de la maison?

— Consultez votre cœur avant de répondre, chère enfant, ajouta Mélite.

— Mon Dieu! mesdemoiselles, répartit Césarine, je viens d'avoir seize ans. Ma volonté n'est rien ici où je suis toute nouvelle...

— Votre volonté est tout! l'interrompirent à la fois les deux Géran.

Césarine continua de ce ton qui veut mettre fin à l'entretien :

— Mon père est le maître ; mon père sait ce qu'il doit faire. Ce que vous reprochez à ma belle-mère...

— Nous ne vous avons pas dit encore, ma fille, prononça Philomène, ce que tout le monde ici lui reproche !

— Non, appuya Mélite, la plus majestueuse de toutes les mouches du coche, nous ne vous l'avons pas dit!

Mais Césarine n'avait plus confiance, ou plutôt l'aversion un peu folle qu'elle nourrissait contre Béatrice s'était évanouie sous le coup des efforts mêmes qu'on avait faits pour l'exalter. Cela rendait à son bon sens natif toute sa liberté. Elle flairait désormais d'instinct une trahison ou tout au moins une calomnie.

Si elle ne quittait pas en ce moment ses deux anciennes maîtresses, c'est qu'elle attendait Vital, et que l'attente, comme il arrive toujours, doublait et triplait la fougue de sa fantaisie. Il y avait en elle une véritable angoisse. Elle interrogeait avec effroi son pauvre petit cœur endolori par la première peine d'amour. Elle sentait la fièvre lui monter au cerveau. Elle souffrait comme une femme ; l'enfant qu'elle était !

Les paroles des deux Géran bourdonnaient autour de son oreille comme des bruits extérieurs qui importunent et fatiguent.

Philomène s'adressa gravement à Mélite.

— Ma sœur, dit-elle, faut-il que nous accomplissions notre tâche jusqu'au bout?

— Oui, ma sœur, répondit Mélite aux trois quarts découragée.

— Eh bien, poursuivit Philomène, je vaincrai ma répugnance. Je dirai à cette pauvre enfant, aveugle et frivole comme son âge : Le nom de votre père est à vous : c'est la meilleure part de votre héritage... Cette femme a sali le nom de votre père !

— Assez, mademoiselle, fit Césarine en se levant à demi; vous oubliez qui je suis!

Mélite, toute pâle, pliait et dépliait son foulard qui

n'en pouvait mais. Philomène, supérieure à l'orage, montra en cette circonstance quel merveilleux talent se cachait sous son exquise modestie.

Elle se leva comme Césarine. Elle l'attira entre ses bras d'un geste véritablement pathétique et la pressa avec passion contre son cœur. Mélite a prétendu depuis qu'elle avait réussi à verser des vraies larmes.

— Chassez-moi donc! s'écria-t-elle en un beau mouvement, chassez ma sœur! Dites à vos valets d'expulser deux pauvres femmes qui vous donnent, à cette heure, la preuve de leur incomparable dévouement!

Mélite mit son foulard sur ses yeux secs, tandis que sa sœur continuait :

— Mais non, mon enfant bien aimée... Ayez plutôt pitié de vous! Ayez pitié de votre père!... Songez que la conduite de cette femme est la fable de tout Paris... Songez que personne n'ignore, dans cette maison qui est la vôtre, le degré d'égarement où elle est tombée. Votre père, faible ou généreux, ferme les yeux encore... Ouvrez-les-lui...

Césarine fit un mouvement pour se dégager. Toute cette éloquence était en pure perte.

L'orchestre jetait les premières mesures de la contre-danse.

Césarine ne croyait pas, et Césarine interrogeait du regard tous les coins du salon pour chercher son danseur.

La sueur perlait à ses tempes. Si Vital n'allait pas venir!...

— Vous ne répondez pas? murmura Philomène prête à battre en retraite.

— Si fait, répliqua mademoiselle de Mersanz d'un ton glacé; je vous réponds, chère demoiselle, que vous ne pouviez vous adresser plus mal. Je ne suis point venue ici pour y établir ma royauté de seize ans. La maison est grande... La place qu'on m'y voudra bien donner sera toujours suffisante, et jamais, entendez-vous, jamais je ne jouerai le rôle de dénonciateur!

C'était assurément le dernier coup et il n'y avait plus d'attaque possible.

Mais en ces instants désespérés, le hasard se plaît parfois à changer subitement la face d'une bataille.

Mélite pinça par derrière le coude de Philomène atterrée.

Elle lui montra du doigt le cabinet de repos où Vital avait naguère disparu. Philomène, qui en était à chercher un moyen de faire retraite, songeant déjà sans doute au mauvais accueil qui l'attendait près de madame de Sainte-Croix, Philomène tourna un regard distrait dans la direction indiquée par sa sœur.

Elle ne vit rien d'abord, parce que le cabinet de travail était beaucoup moins éclairé que le grand salon ; mais au bout de quelques secondes, elle distingua deux ombres au milieu du cadre brillant formant le fond de la perspective.

Le cadre était une glace. Les deux ombres, un homme et une femme, se dessinaient de plus en plus distinctement.

Mélite avait aux lèvres un méchant sourire. Philomène eut peine à retenir une exclamation de joie.

— Mignonne, dit-elle d'un ton dégagé qu'elle n'aurait certes pas pris l'instant d'auparavant, vous nous donnez la récompense qui trop souvent attend ceux qui se dévouent au bien. Vous êtes jeune. Peut-être était-ce trop demander à un enfant. Plus tard, quand vous serez femme, souvenez-vous, mon pauvre ange, de l'effort tenté près de vous par vos deux vieilles amies... Allez danser, ma fille!

Mélite se leva et répéta :

— Allez danser, ma fille !

— Seulement, reprit Philomène, de son ton le plus mielleux, ce ne sera pas avec le cavalier inscrit pour la huitième contredanse...

— Parce que ? demanda Césarine piquée au vif.

— Parce que pour tromper son mari, murmura Philomène en rougissant, il faut pour le moins un complice.

— Mademoiselle !... commença Césarine avec menace.

Philomène n'acheva point; Mélite se tut. Mais ces deux respectables personnes étendirent à la fois leurs doigts indicateurs qui désignèrent le cabinet de travail.

Les deux ombres se miraient encore dans la glace du fond : le jeune homme et la jeune femme. La main de la jeune femme était dans celles du jeune homme. Ils étaient tous deux sur un sofa et devaient se croire protégés contre les regards indiscrets. Pour les voir, en effet, il fallait l'angle réflecteur de la glace.

La jeune femme souriait. Voici ce qu'elle disait au jeune homme qui la contemplait avec tendresse :

— Je vous assure que vous vous trompez, Vital, vous, la bonne Marguerite et cette nouvelle amie dont vous me parlez, madame la vicomtesse de Grévy... votre affection vous porte à tout exagérer... rien ne me menace, je vous l'affirme, je vous en réponds !... Mon mari a été pour moi aujourd'hui d'une bonté parfaite. Mon pauvre père est sur le point de me quitter. Tous les dangers qui semblaient m'entourer s'évanouissent...

— Béatrice, ma chère Béatrice, interrompit le jeune homme qui porta sa main à ses lèvres, prenez garde?

Ce fut à ce moment même que les yeux de Césarine se fixèrent sur la glace.

Si les deux Géran avaient voulu frapper un coup de foudre, elles furent servies à souhait. Césarine chancela et se retint à l'épaule de Philomène pour ne point tomber à la renverse.

Sa face se couvrit d'une pâleur livide. Elle mit sa main gauche sur son cœur en poussant un cri étranglé.

Était-ce l'orgueil blessé, car elle était vaine? ou seulement la détresse d'un pauvre jeune cœur déchiré cruellement par les ronces, dès son premier pas dans le sentier d'amour?

Cette femme qu'elle venait de défendre, cette femme coupable envers son père, c'était cette femme justement qui mettait sa vie en deuil!

Par un effort violent, elle se dégagea des mains des

Géran, qui maintenant voulaient la retenir. Cette enfant, affolée par le poison qu'elles-mêmes avaient versé, leur faisait peur.

Césarine se dirigea d'un pas ivre vers la porte du cabinet.

Par un de ces hasards qui servent presque toujours les catastrophes, Vital et Béatrice, dont l'entretien était achevé, lui épargnèrent la moitié du chemin. Ils rentraient au salon et venaient par conséquent à sa rencontre.

Sans cela les premiers éclats de la fureur de Césarine se seraient perdus dans la solitude du cabinet de travail. Mais Césarine avait peine à marcher. Vital et sa compagne passèrent le seuil les premiers.

Elle les aborda dans le salon. Béatrice ne la voyait point. Vital, effrayé à son aspect, balbutia :

— Mademoiselle, qu'avez-vous?

Un son rauque sortit de la poitrine de Césarine de Mersanz. Béatrice s'avança pour la soutenir, car il semblait qu'elle fût sur le point de s'affaisser mourante. Elle repoussa Béatrice et marcha sur elle comme un homme qui va provoquer son ennemi face à face.

— Madame, lui dit-elle, avec emphase et ces excès de langage auxquels sont sujettes toutes les pensionnaires, même celles qui sortent de l'établissement modèle tenu par les demoiselles Géran, votre présence va-t-elle encore déshonorer longtemps la maison de mon père?

Cela fut prononcé d'une voix haute et mordante. Cinquante personnes l'entendirent.

La danse commencée s'arrêta comme si le lustre se fût détaché du plafond. Il y eut un instant de silence morne et d'immobilité absolue, pendant lequel l'orchestre continua de jeter à cette foule muette sa légère et sautillante harmonie.

On s'attendait, il est vrai, à un coup de théâtre, mais ceci dépassait de beaucoup les espoirs des plus implacables amis du drame. En un clin d'œil, le bal changea d'aspect: la danse fit trêve; l'orchestre, après avoir

achevé la première figure, se tut tout à coup; le buffet se vida, le fumoir aussi; l'antichambre (*infandum!*) laissa passer quelques marauds par sa porte entre-bâillée.

Mélite et Philomène s'étaient esquivées au moment où Césarine avait bondi sous l'aiguillon. Elles avaient rejoint madame la marquise de Sainte-Croix, froide et calme comme le mineur qui se sent à l'abri après avoir mis le feu à la traînée de poudre. Aux premières paroles qu'elles prononcèrent, la marquise les interrompit en disant :

— J'ai tout deviné : vous serez récompensées.

Césarine et Béatrice étaient toujours là en face l'une de l'autre. Césarine ne voyait point ce flot qui envahissait le salon. Son regard méchant et dur allait droit à sa belle-mère. Les paroles qu'elle venait de prononcer n'avaient pas assouvi sa haine. Ses yeux brûlaient d'un feu sombre; sa gentillesse presque enfantine s'était transformée pour prendre un caractère tragique. Vital qui l'examinait avec une sorte de terreur, vit deux ou trois fois ses paupières battre, comme si elle eût forcé sa prunelle à ne se point tourner de son côté.

Vital avait pour cette enfant une tendresse qui tenait du culte. C'était l'amour soumis et tremblant de la vingtième année qui lui était venu longtemps après l'âge. Vital, depuis bien des mois, passait sa vie à la regarder de loin et d'en bas comme les dévots d'Italie contemplent la Madone.

Vital comprenait mieux que Béatrice elle-même la portée de cette attaque brutale. Il savait d'avance que l'attaque devait avoir lieu; il était venu tout à l'heure pour l'en prévenir de la part de madame de Grévy; mais il ne s'attendait pas à trouver devant lui Césarine. C'était un cœur primitif, d'une loyauté sévère et sans bornes.

Entre son amour, qui était toute sa vie, et son devoir, nous pouvons assurer que Vital n'eût pas un seul instant hésité.

Vital était homme à briser ici d'un mot, avec réflexion, avec volonté, l'espoir de son existence tout entière. Il

l'eût fait si deux bâillons ne s'étaient posés à la fois sur sa bouche : d'abord les ordres exprès de madame de Grévy, d'après lesquels il agissait depuis le commencement de la soirée ; ensuite, le regard suppliant par lequel Béatrice elle-même implorait de lui le silence. Il se tut, et ses yeux cherchèrent parmi les assistants, dont le nombre augmentait sans cesse, quelle main avait pu pousser mademoiselle de Mersanz.

Mais, ce qui était à peindre et ce que nous désespérons de rendre par des paroles, c'est l'expression du visage de Béatrice. Elle était sortie de ce cabinet toute gaie et toute heureuse. Le calme de sa conscience angélique éclatait sur ses traits, en même temps que la joie de ces chères illusions qu'elle nourrissait depuis le matin. S'il faut le dire, ses amis la gênaient, loin de lui être secourables. Dans sa pensée, il ne fallait rien devoir qu'à M. de Mersanz, son bienfaiteur et son sauveur.

Cette sourde conspiration dont Vital lui avait parlé n'était pour elle que le rêve de cette bonne Marguerite, toujours entourée d'inquiétudes et de visions. Le danger lui semblait être tout entier dans cette autre conspiration organisée par ceux qui l'aimaient : Vital, Marguerite et madame la vicomtesse de Grévy.

Tout était riant et rose. Il n'y avait dans l'avenir que des promesses et que des espoirs.

Béatrice tomba de son haut aux premières paroles de Césarine. Elle fut blessée au plus profond de son cœur. Nous savons comme elle aimait la fille d'Achille. Il y eut en elle une grande, une immense douleur, sans aucun désir de représailles ou de vengeance. Ses beaux yeux humides, qui se fixèrent sur ceux de la jeune fille, disaient toute sa souffrance et aussi une sorte de douce compassion, car elle plaignait au fond de l'âme celle qui la frappait si cruellement.

Il est à peine besoin de dire que cet état de silencieuse immobilité dura à peine le quart d'une minute. Les minutes, en ces occasions, semblent longues comme de longues heures.

— Césarine, prononça enfin Béatrice d'une voix basse, mais plus ferme qu'on ne devait s'y attendre, que vous ai-je fait, ma chère enfant !

— Ce que vous m'avez fait ! répéta l'implacable fillette avec une provoquante amertume ; osez-vous bien me le demander, madame !

Il y eut ici un mouvement dans le cercle qui entourait le groupe principal. Les rangs s'ouvrirent. Madame la marquise de Sainte-Croix parut, calme et digne, avec son grand air de reine. Derrière elle, madame la vicomtesse de Grévy se glissa. Sur leurs pas, un flot nouveau afflua.

La marquise vint prendre Césarine par la main et lui dit :

— Ma fille, retirez-vous !

Césarine la repoussa comme elle avait fait tout à l'heure pour Béatrice.

— Je sais ce que je fais, madame, dit-elle avec hauteur.

Dans l'autre salon, Maxence, qui restait seule, s'approcha de la baronne du Tresnoy. Les deux Géran voulurent se mettre en tiers aussitôt. Maxence leur dit :

— Je suis comme ma mère, j'ai tout deviné.

Son doigt impérieux montra les siéges que les deux sœurs venaient de quitter. Elles se rassirent. Maxence reprit, en s'adressant à la baronne :

— Madame, je vous prie, au nom de Dieu, de dire si je suis la fille de madame de Sainte-Croix !

La baronne laissa tomber sur elle un regard de glacial étonnement :

— La folie est contagieuse ici, murmura-t-elle.

Madame la baronne du Tresnoy sortit. Maxence, rêveuse et triste, se dirigea vers le salon où se dénouait le drame. On eût dit qu'une force invincible l'entraînait de ce côté malgré elle.

Deux acteurs de plus étaient en scène : le comte Achille de Mersanz et le vicomte de Grévy qui, myope à toute outrance, était sorti des rangs pour mieux voir.

Frémiaux, Montmorin, et autres lorgnaient en amateurs.

Comme M. le vicomte de Grévy s'avançait sans défiance, il se trouva tout à coup nez à nez avec une femme qui lui prit le bras.

Il mit aussitôt son lorgnon en arrêt et recula d'un pas en reconnaissant la vicomtesse.

— Monsieur, lui dit-elle, il se peut que je prononce ici des paroles qui vous mettraient en danger...

— Y avait-il longtemps que je ne vous avais si bien vue, Anna! répliqua le vicomte qui passa son bras sous le sien. Dites et faites ce que vous voudrez... avec mon lorgnon, je puis encore très-bien tirer l'épée.

— Dans la position où nous sommes... murmura la jeune femme.

— Elle est pitoyable, madame, notre position! Parce que je suis votre mari, est-ce une raison pour ne point être mon amie? Si je suis blessé, vous me soignerez : ce sera un prétexte pour nous remarier... Je vous trouve charmante et je vous demande la permission de vous refaire la cour.

La vicomtesse rougit; mais elle sourit.

— Vous êtes fou, Henri, dit-elle; éloignez-vous, je vous en prie.

La réponse de M. de Grévy fut coupée par la voix brève et stridente de Césarine qui appelait son père.

Béatrice n'avait point vu venir Achille. Elle tressaillit à ce nom. Ses yeux se fermèrent; un instant l'on aurait pu distinguer les gouttelettes de sueur qui perlaient à ses tempes. C'était l'heure de l'angoisse suprême; son arrêt allait être prononcé.

Le comte Achille était entré par le cabinet de travail.

Chacun remarqua l'air d'indécision et d'inquiétude qui était sur son visage.

Il resta un instant sur le seuil. Son regard, plein d'un étonnement qui allait jusqu'à l'effroi, interrogea le cercle des spectateurs avant de se porter vers le groupe principal. Il avait bien plutôt la mine d'un accusé que celle d'un juge.

De tous côtés, les gens qui se prétendaient à la hauteur de la question, les personnes bien informées et capables de juger les coups, se prirent à chuchoter. Ces mots firent le tour de la galerie :

— Il n'osera pas!... il n'osera jamais!

M. le comte Achille de Mersanz balbutia, en homme qui ne sait s'il parle ou s'il se tait :

— Qu'y-a-il donc?

Césarine fixa sur lui ses yeux hardis.

— Il y a, répondit-elle d'une voix nette et claire, que la maison est trop petite pour nous deux, cette femme et moi...

Les paupières de M. de Mersanz tombèrent, il ne dit rien et devint seulement plus pâle.

On murmurait tout alentour :

— Peste! voilà qui n'est pas marchandé!

M. de Grévy dit à l'oreille de sa femme :

— Je vous donne carte blanche, Anna!... quoiqu'il soit pénible de s'attaquer à ce pauvre Achille...

— Ce n'est pas lui que nous attaquons! prononça la vicomtesse entre ses dents serrées.

Elle avait les yeux à demi fermés. Ses cils laissaient passer deux flammes qui allaient à madame de Sainte-Croix.

Césarine continua en marchant sur son père, comme tout à l'heure elle avait marché sur Béatrice :

— Il y a que si cette femme reste à l'hôtel de Mersanz, j'en sortirai!

Un murmure se fit encore, mais cette fois, c'était le silence du comte Achille qui le provoquait. Tous les écrivains l'ont dit : rien n'est si changeant que le sentiment de la foule. Le comte Achille impatientait ses hôtes. Il indignait ces messieurs; il donnait sur les nerfs de ces dames.

Quelques minutes auparavant, Césarine était pour tout ce monde « la pauvre petite demoiselle Césarine, » une victime que chacun plaignait à cœur-joie, écrasée qu'elle était par la tyrannie de cette Messaline, sa ma-

râtre. Maintenant, on était obligé d'intervertir les rôles.

Béatrice, aux dernières paroles prononcées par Césarine, avait tressailli faiblement. Elle leva vers le comte Achille ses beaux yeux où brillaient des larmes.

Le comte Achille tourna la tête. Il venait de rencontrer le regard de madame la marquise de Sainte-Croix.

— Ah çà! demanda Grévy entre haut et bas, qu'est-ce que cet homme-là a donc dans les veines?

Un peu de sang était revenu aux joues de M. de Mersanz. Il dit tout haut :

— Monsieur de Grévy, je ne vous ai pas entendu.

D'un bond, le vicomte fut auprès de lui. On vit leurs visages à deux pouces l'un de l'autre, tandis que Grévy disait en contenant sa voix :

— Achille, je vous laisse à choisir : vous êtes la plus imbécile des dupes, si vous n'êtes pas le plus lâche de tous les coquins!

M. de Mersanz respira avec force. Sa figure s'éclaira tout d'un temps. On eût dit qu'il éprouvait une volupté véritable à se montrer homme, au moins par ce côté du courage brutal.

— Je suis chez moi, monsieur le vicomte, répliqua-t-il, cela m'empêche de vous châtier manuellement. Nous nous reverrons demain.

La vicomtesse abordait madame la marquise de Sainte-Croix au moment où Maxence entrait dans l'intérieur du cercle. Personne ne fit attention à elle, parce que, au même instant, le vieux Roger parut chancelant et si défait qu'on eut peine à le reconnaître.

La vue de son vieil uniforme et de ses épaulettes rougies commença par faire naître quelques rires, malgré la gravité du moment.

Mais le rire se glaça bien vite quand on vit le vieillard, tête nue et les regards effarés, tendre ses mains tremblantes vers le comte Achille.

Nul ne s'attendait à cela. Le père Roger, c'était la partie comique de ce drame, et voilà que ce pauvre plas-

tron serrait le cœur frivole de cette foule, rien qu'en montrant ses cheveux gris!

Au moment de l'arrivée du vieux Roger, Béatrice, qui avait attendu vainement un mot de son mari, s'appuyait faible et brisée au bras de Vital et disait à Césarine :

— Restez, ma fille, et que Dieu vous pardonne! C'est moi qui sortirai de cette maison.

Au milieu de l'émotion générale, un cri de détresse retentit, poussé par le vieux Roger qui se précipita au devant de sa fille.

— Reste, reste, balbutia-t-il, reste, ma pauvre enfant chérie!

Evidemment il ne savait rien de ce qui s'était passé. Il en était toujours à sa conversation avec la vicomtesse. Il croyait que tout ce trouble venait de son équipée du matin, en compagnie des deux invalides et de Barbedor.

La plupart de ceux qui étaient là comprenaient le secret de cette situation. Dans son erreur et dans son repentir d'enfant, le vieux soldat était si profondément touchant que bien des paupières eurent des larmes.

— Il n'y a pas d'offense, reprit-il en se tournant vers le comte Achille ; si je gêne votre ménage, je vais retourner dans mon trou, et je jure, foi de vieux de la vieille, que vous ne me reverrez plus! J'ai fauté, il n'y a pas de doute, puisque ça a causé tant de dégât, mais je n'y voyais pas plus loin que le bout de mon nez, mon gendre... c'est-à-dire, monsieur le comte... bien des pardons! Je m'étais mis comme ça dans l'idée que j'étais chez moi un petit peu, puisque j'étais chez ma fille. C'est le défaut d'habitude des manières de l'éducation... Ah! dame! je n'ai pas été beaucoup à l'école... Il y a donc que vous avez honte de moi et surtout la petite demoiselle... ça se conçoit... le temps n'est plus au militaire. C'est pourquoi je file au pas accéléré en disant le bonsoir à la compagnie... excusez... c'est fini... Reste avec ton mari, ma fille : ni vu ni connu le vieux Roger!

Il salua militairement et fit ce qu'il put pour retenir une larme qui tomba sur le ruban de sa croix d'honneur.

Personne ne raillait plus, pas même Frémiaux.

Béatrice, qui jusqu'alors avait caché de son mieux sa détresse, se couvrit le visage de ses mains. Césarine eut pitié. Qui n'a vu parfois d'excellents cœurs aller incroyablement loin dans la mauvaise voie? Césarine avait bon cœur. La colère qui l'aveuglait devait avoir sa réaction, tôt ou tard. Mais Césarine, ayant jeté sur sa belle-mère un regard déjà sournois et presque repentant, s'aperçut que Vital, ému autant qu'elle-même, la soutenait dans ses bras. Il n'en fallut pas davantage à la fougueuse enfant. Son orgueil se détendit comme un ressort. La voix qui plaidait en elle pour la miséricorde se tut. Elle s'écria en s'adressant, non plus à Béatrice, mais bien au pauvre vieux soldat lui-même :

— On vous a trompé. Votre fille n'est pas la femme de mon père!

Achille baissa la tête comme si le fardeau de honte eût pesé trop lourdement sur son front. Mais il ne protesta point.

Le vicomte s'éloigna de lui.

Un silence morne avait suivi les dernières paroles de mademoiselle de Mersanz. Béatrice découvrit son beau visage baigné de larmes. Elle se redressa les yeux baissés, les bras croisés sur sa poitrine.

Des voix s'élevèrent dans la foule : — M. Roger se trouve mal!

Le vieillard, en effet, semblait perdre le souffle. Sa respiration s'embarrassait dans sa gorge et ses jambes mollissaient sous le poids de son corps.

Césarine, épouvantée du mal qu'elle venait de faire, s'élança pour le soutenir. Vital la prévint et lui dit avec une angoisse profonde : — Je ne vous connaissais pas, mademoiselle!

Maxence, en même temps, lui saisissait le bras par derrière et le serrant jusqu'à lui faire pousser un cri de douleur : — Vous vous repentirez de ce mot-là toute votre vie! murmura-t-elle.

Césarine se laissa choir sur un siége, auprès de son père, immobile comme une statue.

La marquise, passant sa main dans les cheveux de Maxence, dit : — Bien, ma fille! Très-bien!

Et Philomène, qui se glissait derrière Mélite, eut le front d'ajouter : — Nous sommes fières d'avoir formé un pareil cœur!

Le public, cependant, ne comprenait plus. Au profit de qui se jouait cette tragédie, puisque Maxence et madame de Sainte-Croix semblaient déserter leurs rôles? On n'eut pas le temps de chercher le mot de cette énigme. M. le vicomte de Grévy, donnant le bras à Béatrice, se dirigea vers la porte de sortie. Les rangs s'ouvrirent avec respect pour lui donner passage. Derrière, suivait Vital avec le vieux Roger qu'il portait presque dans ses bras. Les trois quarts des gens qui restaient dans le salon firent cortége.

Le comte Achille ne bougea pas, quoique Césarine eût dit : — Mon père, si cette femme n'était pas coupable, je sens que je mourrais!

Sur le seuil du second salon, Béatrice se retourna. Son regard tomba d'abord sur le vieux Roger, qui se laissait mener comme un enfant et qui vraisemblablement n'avait plus la conscience de sa détresse; puis elle releva les yeux jusqu'au groupe formé par Achille et Césarine.

— Ma fille, prononça-t-elle doucement, je vous pardonne.

Puis on passa le seuil; il n'y avait plus de comtesse de Mersanz.

Le salon sembla vide. Il y régnait une sorte de stupeur. Personne n'avait cru le dénouement si proche; personne n'avait soupçonné qu'il pût être ainsi fait. L'événement semblait impossible, surtout dans le milieu où l'on était. Ces catastrophes arrivent de nos jours encore, mais autrement. On lave, pour employer l'expression vulgaire, son linge en famille; on ne choisit pas l'instant où la maison remplie déborde pour mettre à nu ses plaies.

Toute cette scène avait une couleur invraisemblable. La fille s'était faite odieuse à plaisir et la lâcheté du père avait dépassé les bornes. On avait vu, mais on doutait encore.

Tout à coup le comte Achille se leva et regarda d'un air effaré la consternation de ses hôtes.

— Retirez-vous, dit-il durement à Césarine.

Celle-ci obéit et sortit par le cabinet de travail.

Le comte se rendit droit au groupe formé par les vivants du buffet et du fumoir. Bien peu, parmi ces messieurs, se défendirent d'un mouvement de recul.

Ce fut du reste comme un signal. Le cercle des spectateurs, déjà bien éclairci, commença à opérer sa retraite.

— Je me bats demain contre Grévy qui m'a insulté, dit le comte. Montmorin, et vous, Beaumont, je vous choisis pour mes témoins.

Beaumont et Montmorin se regardèrent.

— Ma foi, dit Montmorin le premier, Grévy est mon meilleur camarade...

— Moi, ajouta Beaumont, qui s'était battu la semaine précédente, mes principes bien connus sur le duel...

Il n'acheva pas et fit demi-tour.

— Messieurs... insista le comte.

— Impossible! répondit un petit baron.

— Désolé! fit M. d'Orange.

— Excusez-moi, répartit un autre.

— Ma foi de Dieu! s'écria M. de Kerguern, digne gentilhomme du Finistère, on m'avait bien dit qu'on voyait de drôles de choses dans ce Paris. A parler franc, vous m'avez échauffé les oreilles : J'aimerais mieux vous les couper que de vous servir de témoin!

Ces choses ont bien plus de saveur et de grâce quand elles sont soutenues par l'accent de Brest ou de Quimper.

Achille allait répliquer, lorsqu'une voix grave s'éleva du centre du salon.

— Mon neveu, disait-elle, me voici, je vous servirai de témoin!

C'était un vieillard à cheveux blancs, portant haut sa tête vénérable. Avait-il assisté à la scène d'expulsion? Etait-il entré pendant que les autres sortaient? Personne n'aurait pu le dire.

Il se tenait debout au premier rang de ceux qui restaient, entre la vicomtesse de Grévy et la marquise de Sainte-Croix, qui étaient demeurées jusqu'au bout en face l'une de l'autre.

La marquise ne put retenir un regard de triomphe. La vicomtesse resta calme et froide.

— Le maréchal! disait-on cependant de toutes parts.

Montmorin, Beaumont et les autres personnages passèrent devant lui et saluèrent avec respect, mais sans prononcer une parole. Ces gens ne faisaient pas retraite, ils s'esquivaient.

Achille regarda le maréchal duc de *** avec une joie mêlée de défiance. Le visage de l'illustre soldat était, comme d'habitude, impassible. Achille s'avança et lui tendit la main en balbutiant des paroles de remercîment.

Le maréchal la prit et la serra.

— Savez-vous ce dont il s'agit, monsieur le duc? demanda la vicomtesse de Grévy.

Le maréchal sans quitter la main de son neveu, salua la marquise, puis la vicomtesse.

— Je sais, répondit-il avec un sourire dont il eût été difficile d'analyser l'expression, que M. de Mersanz, mon neveu, va régulariser sa position; il ne fait en cela que son devoir.

— Je voudrais... commença madame de Grévy.

La marquise l'interrompit sans affectation et comme par mégarde.

— Maréchal, dit-elle, en qualité de vieille amie, je réclame votre bras pour gagner ma voiture.

Elle ajouta tout bas :

— Je vous conterai tout; il faut laisser M. de Mersanz. Il y avait une cabale pour cette femme.

Le duc de *** lui offrit aussitôt son bras et fit de la main un signe à son neveu.

— Maréchal, dit à son tour madame de Grévy, il m'a fallu un grave motif pour rester dans cette maison jusqu'à ce moment. C'est, en effet, contre M. de Grévy, mon mari; que M. de Mersanz doit se battre.

Le vieux soldat s'inclina de cet air qui veut dire : Abrégez!

— Maréchal, poursuivit la vicomtesse, vous avez de plus vieilles amies que madame la marquise de Sainte-Croix.

— Ce n'est pas vous, du moins, belle dame... commença le duc de *** en souriant galamment.

La vicomtesse l'interrompit d'un ton à la fois respectueux et ferme :

— Maréchal, reprit-elle pour la troisième fois, tandis que la marquise éventait son dédaigneux sourire, pendue déjà au bras de M. le duc, je réclame moi aussi votre bras pour me conduire à ma voiture. C'est pour cela que je suis restée, et j'appuie ma demande sur ceci : le reconnaissez-vous?

D'un geste rapide, elle avait tiré de son sein un mouchoir de batiste dont le tissu léger avait comme des taches de rouille. Elle le déplia. Le mouchoir enveloppait un objet qu'elle mit sous les yeux du vieux duc.

Celui-ci tressaillit et porta les deux mains à son front, comme si un éblouissement l'eût saisi. La marquise se pencha avidement pour voir. Dans les plis du mouchoir, il y avait une agrafe de diamants. Le maréchal n'en détachait point les regards, il semblait fasciné par cette vue.

Au bout d'une minute, pendant laquelle il avait essayé en vain de surmonter son émotion, il tendit brusquement la main à madame de Grévy en disant à madame de Sainte-Croix :

— Madame la marquise, je vous supplie de m'excuser... Je suis bien vieux et l'on me rappelle une bien vieille promesse... Mais, à soixante-dix ans que j'ai, je ne

manquerai pas à mon serment pour la première fois de ma vie!

Il se retourna vers la vicomtesse et ajouta :

— Madame, je vous appartiens!

Ils étaient les derniers. Ils sortirent.

Achille et madame de Sainte-Croix restèrent stupéfaits en face l'un de l'autre.

— Y a-t-il donc encore des talismans! gronda madame de Sainte-Croix qui se laissa choir dans un fauteuil.

— Où est Maxence? demanda Achille.

— Elle a suivi Césarine.

— Par pitié! murmura le comte; madame, j'ai souffert cette nuit, en une heure, les tourments de toute une existence... Il faut que votre fille soit à moi demain ou jamais!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

LE CHATEAU DE LA SAVATE

I

LETTRE DE LA VICOMTESSE

« Ma bonne petite Aglaé,

« Tu as été un mois sans recevoir de mes nouvelles, et voilà que depuis quinze jours je t'accable de ma prose. Tu ne t'en plains pas, j'en suis certaine, parce que tu as pour moi l'affection d'une sœur et que tu es l'indulgence même. Mais tu t'étonnes, j'en suis très-sûre aussi, et tu te creuses l'esprit pour savoir la cause de ce subit excès de bavardage.

« C'est que j'étais morte et qu'un bienheureux hasard m'a tout à coup ressuscitée. J'aime, je suis aimée; j'ai plus que le bonheur, chère petite cousine, j'ai l'espoir. Ne crains rien, cependant. C'est mon mari que j'aime et qui m'aime.

« Ris-tu, Aglaé! Je pense que tu ris. Après dix ans de ménage! mon oreille qui tinte a entendu cela. L'as-tu dit? Eh bien! oui! c'est la vérité. Après dix ans de mé-

nage, Henri et moi nous avons la lune de miel. Si c'est un miracle, j'en remercie Dieu du meilleur de mon cœur : Dieu a fait ce miracle. Henri est jeune, tout jeune. Il reste à mes côtés des journées entières. Je chante, figure-toi ; il trouve que je chante bien. Il s'occupe de ma toilette ; il proscrit les bandeaux parce que la frisure me va mieux ; il me dit : Tu mettras telle robe aujourd'hui. L'autre jour je l'ai vu jaloux...

« Vois-tu cela toi, Aglaé? Moi, j'avoue qu'il y a des moments où je crois faire un rêve. Je me demande si ces dix années ne comptent pas, — ou si Henri est remarié avec une femme jeune et belle. Je me tâte. Je suis pour tant bien moi. Miracle ! miracle !

« Mais ce n'est pas pour te parler de moi que je prenais la plume. Ma grande histoire a marché, et j'ai bien des choses à te dire. Moi qui ne suis pas habituée au bonheur, j'ai besoin de triompher et de chanter victoire. J'éprouve un indicible plaisir à constater mes conquêtes et à classer les causes de mon succès.

« Dieu a eu pitié de nous, Aglaé, Dieu voyait bien que nous étions fous et non pas méchants. Sa Providence a fait que nous nous sommes rencontrés dans une bonne action. Nous nous sommes ligués, mon mari et moi, sous prétexte de protéger la même détresse et de combattre un ennemi commun. Cher prétexte ! Divine Providence ! si tu savais comme j'aime Béatrice qui est notre salut ! Si tu savais comme je respecte ce pauvre vieux soldat qui m'appelle son bon ange ! Je n'ai agi que pour moi, ma sœur chérie. Parfois, leur reconnaissance me pique comme un remords.

« C'est elle qui est mon bon ange, cette belle et sainte Béatrice que je connais d'hier et que j'aime presque autant que toi. Ne sois pas jalouse : je t'aime bien mieux depuis qu'elle m'a rendu mon cœur. Mais, n'es-tu pas étonnée, ma bonne Aglaé, de me voir encore en vie après ce que je t'ai raconté dans mes deux dernières lettres? Est-il possible que le poignard m'ait épargnée? que le

poison n'ait pas su m'atteindre? Je me suis attaquée à cette femme, — la marquise de Sainte-Croix!

« C'est que j'ai rencontré une euménide, belle et grande comme le crime antique, effrayante autant que la gorgone, implacable autant que la Borgia ou que la sanguinaire servante de Chilpéric, empoisonneuse à l'égal de la Brinvilliers, un monstre de ruse et d'audace, vivant de ses méfaits comme les bandits du moyen âge, et cachant sous un diadème de nobles vertus les diaboliques souillures de son front!

« Oui, j'ai trouvé dans le chemin frayé où je marche une de ces créatures impossibles auxquelles on ne croit qu'après les avoir vues, et après s'être pincé jusqu'au sang pour se bien assurer que l'on veille : Cela est invraisemblable et absurde; cela tient de la fièvre et du cauchemar; cela n'est possible qu'au-delà du rideau extravagant d'un théâtre de mélodrame! et pourtant, cela est.

« J'ai affronté le monstre et jusqu'à présent je n'ai point de morsures. En sera-t-il toujours ainsi? J'ai les superstitions du bonheur. Je crois que l'amour revenu d'Henri est mon égide.

« Cependant, il ne faut pas se faire plus brave qu'on ne l'est en effet. J'ai pris mes précautions, je me suis armée en guerre. Sachant les façons de madame la marquise, qui cherche toujours à se ménager des intelligences dans la place ennemie, j'ai réformé tout d'un temps ma maison. Au lieu de mes deux femmes de chambre, c'est Gote, ma vieille nourrice bretonne qui m'habille. Notre cordon-bleu a été honorablement congédié; Gote fait la cuisine. Le mari de Gote est notre cocher et sert de valet de chambre à monsieur. Notre maison est à mourir de rire. Henri s'est d'abord fâché tout rouge; mais, après mes explications, il a fort admiré ma sagesse. Cet état de siége l'amuse énormément.

« Nous avons quitté notre hôtel, qui a un bel écriteau sur sa porte cochère. Cela fait jaser. On nous dit ruinés. Nous aurons cette année vingt mille écus d'économies.

Mais que je te dise dans quelle forteresse nous nous sommes réfugiés, quels créneaux nous avons dressés, quelles douves nous avons creusées pour dormir tranquilles au milieu des embûches de toutes sortes qui, très-certainement, nous entourent. L'idée est de moi. Si tu m'accordes que je ne suis pas folle, j'espère que tu me trouveras tout uniment sublime. Où rencontrer dans Paris une citadelle imprenable ?

« Le commissaire de police du dixième arrondissement est un peu propriétaire. Sa maison a deux étages : il habite le premier; j'ai loué le second. Pends-toi? tu n'aurais pas trouvé celle-là ! Les rois de Portugal faisaient coucher un gentilhomme la nuit au travers de leur porte. Pour deux mille quatre cents francs par an, nous faisons servir au même usage un employé du gouvernement, un fonctionnaire, un magistrat!

« Où en étions-nous de mon histoire? Je t'ai raconté en détail mon étrange entrevue avec cette bonne madame du Tresnoy « qui a ses filles. » Je t'ai parlé des papiers de feu le préfet de police : un galant homme, un magistrat intègre qui n'a eu qu'un tort : le tort de laisser au serpent le temps de s'enrouler et de bondir.

« Je comble ici une lacune, car je me souviens que je t'ai conduite au bal de l'hôtel de Mersanz en sortant de chez la baronne. Avant d'arriver au bal, j'aurais dû te parler de cette petite bonne femme à la boîte cylindrique, criant de sa voix douce sur l'Esplanade des Invalides : Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!

« Cette petite vieille est un mystère comme notre Brinvilliers. Je la pris à la volée en sortant de chez la baronne, et je la fis monter bon gré mal gré dans ma voiture. Elle accueillit d'abord mes questions avec une certaine défiance; mais elle sait tout, cette fée : quand je lui eus dit mon nom, elle se dérida tout d'un coup.

« Un quart d'heure après, nous étions une paire d'amies. Mon premier dessein avait été de la conduire chez moi; mais elle me proposa de la suivre dans son réduit, et j'acceptai avec empressement.

« Si peu d'attention que tu aies donné à mes premières lettres, ma bonne Aglaé, tu dois te souvenir que Marguerite Vital était la concierge du n° 37 *bis* de la rue du Cherche-Midi, où demeurait madame Seveste. Elle ne me donna pas, sur cette affaire, tous les renseignements que j'aurais désirés. Quelque chose semblait la retenir. Ce n'était point défaut de confiance. Il est évident pour moi qu'elle a pour se taire quelque motif de haute délicatesse.

« Ne t'y trompe pas : Marguerite Vital, dans la très-humble position où Dieu l'a laissée, est une femme pour qui cette expression : *haute délicatesse*, ne dit rien de trop. Elle est absolument au-dessus du capitaine Roger, son mari, qui dut l'abandonner autrefois parce qu'il ne la comprenait point. Elle est digne, en tout, d'être la mère de cette créature angélique, Béatrice de Mersanz, et d'un autre ange dont j'ai dû prononcer le nom dans mon récit de la scène du bal, mais un ange à moustaches, celui-là, le magnifique et trop doux lieutenant Vital. Elle n'a fait aucune difficulté de m'avouer ces deux points.

« — Je sais, m'a-t-elle dit, que vous ne ferez pas mauvais usage de ma confidence, et d'ailleurs, le danger n'est pas là. Aucun effort humain ne peut empêcher une catastrophe. Il n'est plus temps de rien cacher. Ce soir ou demain, Paris entier saura qu'elle n'est pas sa femme.

« — Entendons-nous, pourtant! s'interrompit-elle avec fierté ; c'est devant les hommes seulement qu'on peut les condamner : devant Dieu, nous sommes mariés ; nous avons eu la bénédiction d'un prêtre. Mais la loi ne reconnaît plus cela. Quand Paris tout entier saura la chose, Béatrice ne sera plus chez son mari. J'ignore l'expédient qu'ils choisiront pour la chasser ; mais ce doit être arrangé déjà, Béatrice ne résistera point ; son mari ne lui dira pas : Va-t'en ; mais il ne fera rien pour la retenir. Celui-là ne vaut même pas la peine d'être haï.

« — Ah ! madame s'interrompit-elle encore, si l'enfant avait eu sa mère, rien de pareil n'aurait eu lieu. Si vous

saviez comme j'aurais veillé sur ma fille! J'aurais été toujours entre elle et le danger ; je l'aurais donnée à l'honnête homme qu'elle eût distingué...

« Au lieu d'achever, Marguerite se leva et se mit à chercher la clef de son grand coffret sur lequel tout à l'heure elle était assise. Elle me regarda d'un air un peu sournois, et son sourire eut de la coquetterie.

« — Merci, me dit-elle avec une respectueuse sensibilité, merci, madame la vicomtesse. J'aurais dû vous parler plus tôt de reconnaissance. Vous allez me rendre un grand service aujourd'hui. Je cherchais justement une personne qui eût accès chez M. de Mersanz. C'est vous qui ferez ma commission, ce soir, n'est-ce pas?

« — De tout mon cœur, répliquai-je.

« Elle ouvrit précipitamment son coffre et mit, sans chercher, la main sur un bijou qu'elle me tendit après l'avoir baisé. C'était un anneau d'or : une alliance.

« — Voici la bague de mariage de la première comtesse de Mersanz, reprit-elle. Quand madame de Sainte-Croix lui eut donné le coup de la mort, quand la pauvre martyre avait déjà son dernier soupir sur les lèvres, elle retira cet anneau de son doigt et me le donna... Je ne savais pas alors ce que je sais aujourd'hui... Cette femme ne tuera pas ma fille, je vous en réponds, madame la vicomtesse !

« Ses yeux brillaient, toute sa petite personne avait pris un air de force et de dignité.

« — Savez-vous, lui demandai-je, ce qu'est devenu l'enfant qu'on mit au chevet de madame Seveste?

« Elle tourna la tête et plongea ses deux mains dans son coffre.

« Madame la baronne a donc parlé ! murmura-t-elle, je sais bien des choses, ma belle dame, chacune de ces choses viendra en son temps... Écoutez!

« Une voix de jeune homme, chantant un air de vaudeville, montait de l'étage au-dessous.

« — La marquise a deux instruments, continua Margue-

rite : une jeune fille qui se nomme Maxence et qui est plus belle que Béatrice elle-même.

« — Celle qui doit épouser le comte, l'interrompis-je, mademoiselle de Sainte-Croix : je la connais.

« Ses yeux, qui étaient fixés sur moi, se baissèrent.

« — Elle n'épousera jamais le comte, prononça-t-elle lentement ; elle n'est pas mademoiselle de Sainte-Croix, et vous ne la connaissez pas. Personne ne la connaît. C'est une âme fermée. Et moi qui devrais savoir, j'ignore encore si cette âme est un poignard empoisonné dans sa gaîne ou un pur diamant dans son écrin. L'autre instrument, c'est ce jeune homme qui chante sous mes pieds et qui se nomme Léon Rodelet.

« — Rodelet ! répétai-je en recueillant mes souvenirs ; madame du Tresnoy ne m'a-t-elle pas parlé d'un Rodelet ?

« Au lieu de répondre, Marguerite Vital continua :

« La marquise déteste Maxence comme le bohémien maltraite et hait l'enfant qu'il a volé dans ses maraudes nocturnes.

« — Elle n'est donc pas sa fille ?

« — La Providence de Dieu, murmura la petite bonne femme, a des voies où nous marchons à l'aveugle.

« Puis elle reprit :

« — La marquise déteste Léon Rodelet, parce qu'elle a ruiné, déshonoré, assassiné son aïeul, son père et sa mère.

II

SUITE DE LA LETTRE

« Je me rappelai aussitôt toute cette étrange affaire du numéro 81 de la rue de l'Université et la disparition de la famille du millionnaire Rodelet. La petite bonne femme avait été concierge au numéro 81.

« Elle continuait cependant :

« — Maxence est pour le comte ; Léon Rodelet, pauvre garçon qui chancelle en équilibre entre l'honnêteté native de son cœur et l'entraînement d'une passion trop forte par sa faiblesse, est pour Césarine. Je ne sais pas encore quel rouage il sera dans la machine infernale inventée par cette femme. Mais il sera un rouage. On se servira de lui comme on se servit de son père. Et qui sait si, tout simplement, l'audacieuse comédie de la maison Rodelet n'aura pas sa seconde représentation ? On fait de tout dans la fabrique de mariages de cette femme, tout excepté des mariages. On y fabrique de l'or avec des larmes et du sang...

« Le jeune homme chantait toujours à l'étage inférieur. Une grosse voix l'interrompit tout à coup. La petite bonne femme se tut aussitôt. Elle alla ouvrir la porte de sa chambre, étouffant son pas avec une adresse de chatte et neutralisant le bruit des gonds. Elle sortit sur le carré et me fit signe de la suivre. Nous restâmes là environ trois minutes. M. Léon Rodelet et son interlocuteur causaient maintenant tout bas.

« Au bout des trois minutes, la porte de M. Rodelet s'ouvrit. Je vis sortir un de ces beaux hommes à tournure quasi-militaire dont l'aspect seul inspire une légitime défiance. Celui-ci avait le cigare à la bouche, il était boutonné fièrement dans un frac bleu et portait je ne sais quelle décoration étrangère. C'est à lui qu'appartenait cette grosse voix si bien timbrée.

« En sortant, il dit à M. Léon Rodelet, un fort beau jeune homme :

» — Nous avons fait du chemin ! Les demoiselles Géran sont à nous. La petite en tient dans l'aile ; si vous vous laissez guider bien comme il faut, vous aurez la demoiselle avec un *sac* de taille héroïque.

« Tu connais cet homme à frac bleu, ma bonne Aglaé : c'était le fameux Garnier de Clérambault, directeur de la fabrique de mariages. Quant aux demoiselles Géran, je ne t'en ai point parlé encore. Elles tiennent une ins-

titution distinguée avenue de Saxe. Elles font partie de l'armée de la marquise de Sainte-Croix. Je ne sais pas quelle est leur solde. Césarine de Mersanz et cette belle Maxence sont de leurs élèves.

« Nous rentrâmes dans la mansarde de la petite vieille, qui était toute pensive.

« Elle me fit asseoir et, avec une lucidité d'expression, assurément extraordinaire pour une femme de sa sorte, elle me détailla son plan de campagne. Je n'aime pas les choses trop subtiles. Le fil d'Ariane peut se rompre. Le plan de la petite bonne femme me fit peur. Je lui dis mon sentiment.

« — Vous serez là, me répondit-elle, et pensez-vous que ce ne soit pas déjà un sourire du bon Dieu pour notre cause que votre présence parmi nous? Puis, sans transition :

« — Monsieur le vicomte est-il jaloux?

« Je fis de mon mieux pour éclater de rire. Si tu savais, petite sœur, combien souvent j'ai désiré qu'Henri fût jaloux.

« — Pas le moins du monde, répondis-je.

« — C'est que, reprit-elle, mon garçon Vital est le plus bel officier de l'armée française.

« Elle s'était redressée rayonnante d'orgueil.

« — Et que nous fait cela, ma bonne Marguerite? demandai-je.

« — C'est vous qui allez conduire mon garçon au bal, ce soir, ma belle dame, et si M. le vicomte avait été jaloux... vous m'entendez bien?

« Mon sourire dut exprimer trop clairement ma pensée, car elle ajouta d'un air piqué :

« — Il n'est que lieutenant, c'est vrai, mais il compromettrait tout de même une duchesse, et très-bien! pas volontairement, au moins, le pauvre agneau!

« Naïve vanité des mères! Je me déclarai prête à prendre le lieutenant Vital pour cavalier, au bal de l'hôtel de Mersanz.

« J'acceptai en outre la mission de parler à cette su-

perbe Maxence et de glisser dans la conversation certaines paroles mystérieuses dont je n'eus point moi-même l'explication. Je puis bien te dire, du moins, quatre vers assez bizarres que je dus apprendre par cœur et qui, le soir même, répétés par moi, firent sur Maxence un effet extraordinaire. Les voici :

A son insu l'acide mord,
A son insu, la fange tache ;
Et le vil poignard qui se cache
A son insu donne la mort.

« Mais j'ai hâte d'arriver à un autre talisman que je devais aussi emporter avec moi. Cette petite bonne femme est toute cousue de mystères, de grands mystères.

« Quand je vais au fond des choses, je suis bien forcée de me rendre justice. Ce n'est pas moi qui combats madame la marquise de Sainte-Croix : ce n'est pas moi surtout qui l'abattrai : c'est Marguerite Vital, la marchande de pommes d'api et de plaisirs. Je ne suis qu'une arme de plus dans sa main.

« Marguerite rouvrit son grand coffre, derrière lequel, plus attentive, je pus apercevoir cette fois une manière de trophée composé d'une veste de vivandière, d'un petit baril de cantine, d'une paire d'épaulettes, d'un sabre, etc. Elle souleva une première planche où les objets de son humble commerce étaient rangés avec un ordre admirable. Sous cette planche, formant double fond, reposaient sa toilette du dimanche et ses bijoux.

« Je dis bien : ses bijoux. Marguerite possède d'autres joyaux que la bague de mariage de la première comtesse de Mersanz. Il y avait parmi ses hardes une croix de chevalier de la Légion d'Honneur, un hausse-col d'officier et une agrafe de diamants que j'estime à vue de nez, voyons !... Mais tu ne croirais pas. L'agrafe est d'un grand prix, voilà ce qui est certain. Ni toi, ni moi n'avons rien de pareil.

« Ce fut précisément cette agrafe de diamants que

Marguerite Vital prit au fond de son coffre ; elle était enveloppée dans un mouchoir de batiste, jaune comme une relique, merveilleusement brodé et marqué de taches brunes qui ressemblaient à des gouttes de sang.

« Elle resta un instant silencieuse, contemplant les brillants qui miroitaient dans sa main. Sa main avait un tremblement léger qu'elle essayait en vain de réprimer. Elle approcha le bijou de ses lèvres.

« — S'il a bon cœur et bonne mémoire, murmura-t-elle, comme sa glorieuse renommée le dit, cela peut sauver ma fille Béatrice !

« — Nous n'avons qu'un ennemi loyal, dit-elle en faisant un pas vers moi, c'est l'oncle de M. le comte de Mersanz, le maréchal duc de*** Celui-là est contre nous par un sentiment que je ne blâme point : le comte Achille doit hériter de sa pairie. Il faut que certaines familles se gardent toujours au niveau de leur fortune ou de leur gloire. C'est la loi de conservation. Je la comprends. Mais ma fille Béatrice mourrait si la volonté du maréchal était faite. Je me défends contre lui ; je suis dans mon droit de mère comme il est dans son droit de grand seigneur. J'aime mieux mon droit que le sien.

« Le maréchal a toujours été opposé au mariage de son neveu avec Béatrice ; il traitait avec pleine raison cette union de mésalliance. Achille ayant passé outre, en apparence du moins, le maréchal cessa de le voir. Ils se sont réconciliés depuis peu. Le rapprochement a été froid et tout officiel. Le maréchal avait été autrefois pour Achille un véritable père.

« Voici quelques jours seulement que le maréchal sait le mystère de l'hôtel de Mersanz. Il croyait son neveu bien et dûment marié. Je n'ai pas besoin de vous dire par quelle voie cette révélation est venue au maréchal.

« Ce n'est pas un homme qui puisse se liguer sciemment avec des gens d'espèce douteuse, même dans le cas où son intérêt l'y porterait. C'est une gloire honorable. J'appuie sur ce mot, parce que nous avons eu dans notre

illustre armée des gloires qui ont fait des fredaines. Je connais cela : j'ai été militaire. Mais, sans prendre positivement des brigands pour alliés, on peut profiter de leurs méfaits en temps de guerre. Le maréchal est un tacticien. Il se gardera de négliger cet avantage. D'ailleurs je n'ai aucune raison pour penser qu'il ait la moindre idée de ce que peut être madame la marquise de Sainte-Croix.

« Madame la marquise de Sainte-Croix, de son côté, n'est pas femme à négliger l'appui moral que peut lui apporter le maréchal. Il y a entre eux le souvenir d'anciennes relations courtoises ; il a dû subir autrefois plus ou moins l'attrait de son prestige. N'oubliez pas qu'elle a été, pendant un temps assez long, la reine la plus légitime qui ait tenu jamais le sceptre des hautes élégances. Nous n'avons pas affaire à la première venue. La preuve que madame la marquise est un prodige d'habileté, c'est son existence même. Bien des fois, elle s'est jetée à corps perdu dans les témérités les plus grossières ; bien des fois, elle a joué sa position, son crédit, sa vie même sur la plus mauvaise de toutes les cartes. Non-seulement elle n'a pas perdu, mais le monde n'a jamais eu connaissance de ces parties désespérées qui eussent été sa condamnation. Elle est forte. Elle est mieux que cela : elle est heureuse dans le mal ; elle a une étoile.

« Depuis la mort de M. le baron du Tresnoy, dont elle a fait un saint dans le ciel, je suis seule ici-bas pour la connaître bien et la combattre. Je ne dirai pas que je ne peux rien, ce serait mentir. Mais je suis trop faible pour l'attaquer en face. Il m'a fallu attendre, chercher mon terrain et mes armes. Moi aussi je suis un petit peu tacticienne. J'ai suivi si longtemps nos armées victorieuses ! J'ai attendu, j'attends encore. Ma fille a souffert ; ma fille souffrira davantage, mais nous verrons la fin !

« — Pour parler stratégie, reprit-elle, ce que je veux empêcher, c'est la jonction des deux armées ennemies après notre retraite. J'ai compté sur vous pour cela, ma bonne chère dame. Vous êtes de ce monde-là et vous aborderez tout naturellement le maréchal.

« — Je ferai tout ce que vous voudrez, Marguerite, répliquai-je, c'est pour cela que je suis ici, mais j'aurais voulu agir plus efficacement.

« — Soyez tranquille, m'interrompit-elle ; ça ne fait que commencer. Au second engagement, nous vous donnerons un poste d'honneur. Pour ce soir, il s'agit seulement de vous placer entre le maréchal et madame de Sainte-Croix, au moment où Béatrice sortira du salon.

« — Vous pensez que cela aura lieu ce soir même? fis-je dans mon étonnement profond.

« — J'en suis parfaitement sûre. La marquise a sa police, mais j'ai aussi la mienne.

« — Et le maréchal sera là tout à point ?

« — Non pas par l'effet du hasard, ma bonne petite dame. La marquise aura manœuvré pour cela. Je la sais par cœur, voyez-vous, et c'est ma force.

« Elle me tendit l'agrafe de diamants, enveloppée de nouveau dans le mouchoir brodé.

« — Vous montrerez ceci au maréchal, ajouta-t-elle.

« — Et je dirai ?

« — Ce que vous voudrez, l'objet suffit.

« — Mais cependant ?

« — Si l'objet ne suffit pas, rien n'y fera. Mais quelque chose me dit que cet homme a du cœur. C'est un vieux soldat. Vous le prierez de vous accompagner jusqu'à votre voiture. Une fois là, vous le tiendrez et vous me l'amènerez.

« — Ici ?

« — Non, chez vous, ne voulez-vous point que je vous rende votre visite?

« L'heure avançait. J'avais mes instructions, et il me fallait le temps de faire ma toilette. Je pris congé de la petite bonne femme, qui me demanda la permission de m'embrasser. Ce fut en vérité de bon cœur que je lui rendis son gros baiser. Elle est charmante depuis les pieds jusqu'à la tête. Je ne peux pas te dire comme son étroite mansarde a une bonne odeur de propreté.

« Elle me reconduisit jusqu'au bas de l'escalier. La

retraite battait rue de Babylone. Elle remonta les cinq étages en chantant gaillardement l'air de la retraite.

« Tu sais, ma bonne Aglaé, les principaux événements de cette fête à l'hôtel de Mersanz. Je t'ai dit le rôle singulier qu'y a joué la jeune Césarine, — un enfant de seize ans qu'on voudrait aimer. Je t'ai dit les quelques paroles échangées entre moi et Maxence, l'effet que firent sur elle ces quatre vers récités par moi comme une leçon. Il y a là encore un mystère que je n'ai pu percer. Du reste tout est mystère dans cette splendide nature qui semble déjà fléchir sous le poids d'une terrible fatalité. Elle est plus que bonne, elle est noble, — quoique j'aie vu son œil ardemment voilé se fixer sur le comte Achille avec une expression qui m'a remplie d'effroi.

« Je passe tout de suite à l'affaire de l'agrafe, puisque ma dernière lettre finissait au moment où cette petite Césarine, qui semblait agir sous le coup de je ne sais quelle funeste fascination, portait le dernier coup à notre pauvre Béatrice en disant au vieux Roger : Votre fille n'est pas la femme de mon père.

« Comme la petite bonne femme l'avait annoncé encore, madame la marquise a voulu accaparer le maréchal. Elle m'a même pris ma phrase, le priant fort galamment de la conduire à sa voiture. Cela m'a déconcertée. Je n'ai peut-être pas *fait mon entrée*, comme ils disent au théâtre, avec tout l'aplomb désirable.

« Mais je suis bien forcée d'avouer, ma bonne petite sœur, que ma personnalité n'était rien ici. Peu importait réellement que je tinsse bien ou mal mon pauvre emploi de comparse. L'agrafe était tout.

« La marquise triomphante arrondissait déjà son bras lorsque les yeux du maréchal sont tombés sur la magnifique agrafe. Sous les touffes de ses gros sourcils, j'ai vu ses paupières s'écarquiller. Honni soit qui mal y pense! mais derrière ce précieux bijou j'entrevois bien des chapitres de roman.

« Il m'a suivie, docile comme un agneau, le vieux brave, après s'être sommairement excusé vis-à-vis de la mar-

quise furieuse. Nous l'avons laissée en tête à tête avec ce malheureux de Mersanz, qui ressemblait à un mannequin battu. Le maréchal est monté dans ma voiture sans qu'il ait été besoin de l'y engager.

« — A l'hôtel! ai-je dit, car le second étage de mon commissaire n'était pas encore inventé. C'est à peine si le maréchal a pris le temps de fermer la portière.

« — Madame, s'est-il écrié, vit-elle encore? est-elle heureuse?

« Tu juges de mon embarras. Parlait-il de la petite bonne femme? Était-il question d'une autre personne dont Marguerite aurait été la mandataire? Je ne savais rien, et pouvais-je me résoudre à l'avouer après l'usage péremptoire que je venais de faire des diamants?

« Je gardai le silence. Il continua de m'interroger avec une extrême agitation. Je me souviens qu'il me dit :

« — Madame, il faut pardonner à l'état de fièvre où je suis, et surtout ne rien supposer que de bon, car il s'agit d'une créature qui m'est apparue sous l'aspect d'un ange. Il y a bien longtemps! Et depuis lors, j'ai oublié bien des choses. Mais le hasard ne m'a pas blasé sur les aventures romanesques, madame. Je n'ai jamais fait que la guerre. Ce souvenir reste en moi parmi les épisodes de ma vie, comme je revois ces vertes oasis pressées de tout côté par les sables du désert ardent, c'est un coin délicieux où ma mémoire va s'abriter souvent. Je l'ai cherchée, madame, je vous jure que je l'ai cherchée avec soin, avec patience, avec amour. Je vous le demande en grâce, dites-moi si Dieu va me donner cette joie de la revoir?

« Il n'y avait pas deux manières de se conduire. Mon silence avait déjà trop duré. Je dus avouer enfin au maréchal que j'étais purement un messager, ignorant le contenu de ses dépêches, et non point un ambassadeur. J'ajoutai :

« — Du reste, monsieur le duc, votre incertitude sera courte. Mon hôtel est à deux pas et vous allez y trouver la personne qui m'a envoyée vers vous.

« Je croyais ainsi mettre un terme à ses questions. Je me trompais.

« — Vous la connaissez, me dit-il, dépeignez-la-moi, je vous en prie. Pardieu ! j'ai son portrait dans la tête et il me semble que je viens de la quitter : une petite femme...

« — Très-petite.

« — C'est cela ! une taille à prendre dans les deux mains.

« — Pas tout à fait, mais...

« — Au fait, elle n'a plus dix-huit ans... de beaux cheveux noirs.

« — Non, gris !

« — Gris ! Au fait, c'est clair. La Perlette doit être une vieille femme.

« La Perlette ! Te figures-tu cela, mon Aglaé? La Perlette ! Ce nom devait aller admirablement bien à Marguerite quand elle avait vingt ans.

« La voiture s'arrêtait à la porte de l'hôtel.

« Le maréchal, malgré sa goutte, monta les escaliers comme un jeune homme. Marguerite n'avait point voulu entrer au salon, bien que les domestiques eussent mes ordres. Elle attendait dans l'antichambre. Dès son entrée, le maréchal la vit. Il s'arrêta essoufflé à la regarder. En un quart de minute, il changea trois fois de couleur. Puis il dit, riant et pleurant comme un excellent cœur qu'il est :

« — Ah ! ça, de par tous les diables, où vous êtes-vous donc cachée, vous !

« Marguerite était debout. Elle avait la main au front pour dessiner le salut militaire.

« — Maréchal, répondit-elle les larmes aux yeux, vous ne m'avez donc pas oubliée?

« J'étais émue, moi, de confiance et sans savoir, émue jusqu'au fond de l'âme. Le vieux maréchal s'avança vers Marguerite en la menaçant du doigt.

« — C'est mal, fit-il; je ne ris pas, morbleu ! c'est très-mal, moi oublier la Perlette !

Ils s'embrassèrent vaillamment et avec bruit comme deux vieux camarades. Puis Marguerite reprit :

« — J'ai eu de la chance avec vous, maréchal. Je n'aurais pas voulu gâter cette affaire-là, en allant vous importuner.

« — M'importuner! répéta le duc dont l'indignation se traduisit par deux ou trois jurons successifs.

« On eût dit que la vue de la cantinière lui rendait ses meilleures habitudes de bivac.

« — S'il s'était agi de moi, reprit Marguerite, je me serais contentée d'aller de temps en temps, selon mon habitude, à la porte du Luxembourg pour vous voir passer quand vous entrez à la Chambre des pairs (*ici un juron*) ; mais il ne s'agit plus de moi.

« — Et de quoi s'agit-il? (*Un juron*).

« — De ma fille, qu'on veut me tuer, maréchal.

« Six jurons régulièrement enfilés. Après quoi :

« — Il a fallu cela pour vous faire sortir du bois! C'est bien. Contez-moi la chose, Marguerite, et nous allons régler le compte de ceux qui veulent vous tuer votre fille!

« La petite bonne femme se tourna vers moi.

« — Madame la vicomtesse m'a permis de tout oser avec elle?... commença-t-elle.

« — Je me retire, ma bonne Marguerite, l'interrompis-je, passez au salon avec monsieur le maréchal ; vous y serez seuls et personne ne vous dérangera.

« Elle prit ma main qu'elle porta à ses lèvres. Le maréchal qui n'en était pas aux compliments, l'entraîna sans me souhaiter le bonsoir. »

III

AUTRES LETTRES DE LA VICOMTESSE

« Chère madame,

« Vous avez été d'une neutralité superbe, l'autre soir, à l'hôtel de Mersanz. J'ai cru voir que madame la marquise de Sainte-Croix vous menaçait très-durement, tant elle vous souriait avec douceur. Je ne vous dirai pas de ne rien craindre; vous n'êtes pas le moins du monde compromise. Je veux vous entretenir d'un tout autre sujet.

« Pardonnez mon indiscrétion : ne songez-vous point à établir vos charmantes filles? En offrant mes compliments à mademoiselle Juliette et à mademoiselle Dorothée, je vous prie de leur dire de ma part qu'elles ont été fort remarquées chez le comte Achille. Mon parent, M. le baron de Cholieu, m'a parlé de Dorothée avec une chaleur et dans des termes... je le crois fort épris. Il est de bonne maison. Son bien venu monte à treize mille livres de rentes. Il a des espérances : une tante de soixante-seize ans et sept mois.

« Quant à mademoiselle Juliette, elle a tout uniment fasciné le pauvre Mussaton. Le maréchal me le disait hier. Ils sont un peu cousins, Mussaton et le maréchal. Mussaton est bel homme, vous savez. Sondez mademoiselle Juliette. Il y a deux cent mille francs liquides et pas mal de fonds espagnols. La présidente qui est sa marraine, ferait peut-être quelque chose. En tout cas, elle est fort âgée.

« Réfléchissez, croyez-moi tout à vous, et faites-moi un petit mot de réponse.

« ANNA. »

Adresse de cette lettre :

A Madame

La baronne du Tresnoy,

En ville.

« Ma chère enfant,

« Il y a longtemps que nous vous avons pardonné. Nous savons à quel point vous avez été abusée. Ce que vous nous proposez part d'un excellent naturel, mais il est des maladies morales qu'il ne faut pas heurter de front. Ne tentez rien auprès de votre père, pour le présent, du moins. Quand il sera temps d'agir, vous serez prévenue ; car nous avons confiance en vous.

« Vous comprenez que je ne puis me présenter à l'hôtel de Mersanz, après ce qui s'est passé entre mon mari et le comte Achille. Par la même raison, vous ne pouvez venir chez moi. Je partage cependant le désir que vous me témoignez ; je serais heureuse de vous voir et de vous donner quelques conseils dont vous avez grand besoin.

« Entre parenthèses, vous avez eu tort de chasser de chez vous les demoiselles Géran, vos anciennes maîtresses. Un pareil éclat ne vaut rien. On en tirera parti contre vous. La violence, croyez-moi, est rarement utile et presque toujours nuisible.

« La douce et sainte femme à qui vous avez failli donner le coup de la mort ne vous en veut point. Elle n'a jamais cessé de vous aimer comme si vous étiez sa sœur ou sa fille.

« Vous me dites que vous avez bien pleuré : je vous crois ; votre entrée dans la vie a été terrible et funeste. Espérons qu'il vous sera donné de réparer le mal que vous avez fait. Notre Béatrice vous envoie un baiser.

« Soyez aujourd'hui à quatre heures chez votre parrain ; je m'y trouverai. »

L'adresse de ce billet était, comme le lecteur l'a deviné sans doute : *A mademoiselle de Mersanz.*

Le parrain de Césarine était le maréchal duc de***

—

« Madame,

« Votre présence à Paris pourrait sauver monsieur votre fils d'un danger imminent et cruel. Des événements graves, qu'on ne peut vous détailler dans une lettre, ont lieu ici. Le hasard m'a fait connaître une partie de votre histoire. Il est des malheurs qui ne peuvent inspirer qu'un profond et respectueux intérêt ; celle qui vous écrit ce mot, madame, est votre amie.

« Ne répondez pas ; venez. Je prends la liberté de vous adresser un petit mandat parce que je sais la position où vous ont réduite ceux-là mêmes qui veulent aujourd'hui entraîner votre malheureux fils dans l'abîme. »

A madame Ernestine Rodelet, à Chartres.

—

« Madame la vicomtesse de Grévy prie M. Fromenteau de passer chez elle immédiatement pour affaire importante. — De la part de madame la baronne du Tresnoy. »

Elle avait un peu de fatigue sur le visage, cette charmante vicomtesse, au moment où elle cachetait cette dernière lettre adressée à l'humble agent de renseignements qui nous a raconté au début de cette histoire les malheurs amoureux et les innombrables mariages de Stéphanie, son amante. Ses yeux étaient légèrement battus, son teint un peu pâle ; mais elle avait le sourire aux lèvres.

C'était dans une jolie petite chambre d'aspect bourgeois, basse d'étage et modestement meublée. Le guéri-

don où écrivait Anna tenait un des coins du foyer. De l'autre, il y avait un de ces grands fauteuils à roulettes qui servent aux vieillards, ou aux blessés.

Dans l'alcôve voisine, on entendait une respiration égale et calme. Les rayons de la lampe, glissant au travers des rideaux, montraient sur l'oreiller une tête de lion malade. C'était le vicomte Henri de Grévy qui reposait paisiblement. Son bras droit, arrondi sur la couverture, était entouré de bandages.

Cette chambre faisait partie de l'appartement loué au commissaire.

Madame de Grévy sonna. Elle remit au domestique sa correspondance cachetée en disant : Hâtez-vous! Il n'y avait que la lettre de madame Rodelet qui fût pour la poste. Les autres étaient à porter.

Quand le domestique fut parti, Anna se leva et gagna l'alcôve sur la pointe des pieds. Elle dérangea un peu le rideau pour éclairer mieux le visage de son mari, et se mit à le contempler avec une sorte d'extase.

Il était beau, cet Henri de Grévy, de cette heureuse beauté qui annonce la franchise insouciante et les jeunes gaîtés survivant à l'âge viril. Avec son sourire spirituel et *bon enfant* qui n'excluait nullement la distinction, c'était bien le mari qu'il fallait à cette délicieuse Anna, spirituelle jusqu'au bout des ongles et bonne encore davantage. Il ne faut point croire cependant que leur paradis conjugal, nouvellement reconquis, dût être à l'abri de toute bourrasque. Ils étaient faits pour s'entendre, mais aussi pour se contrarier.

La vicomtesse, avec une légèreté d'oiseau, becqueta le front de son vicomte endormi, puis elle disposa la couverture et vint s'asseoir auprès du guéridon.

Les lettres d'affaires étaient expédiées. On allait causer avec la bonne amie.

La plume de la vicomtesse courut bientôt sur le papier, traçant les caractères bleus, inclinés, longs, élancés, coquets qui tombent de toutes les plumes de vicomtesses.

« ..... Il est tard, ma bonne Aglaé, je devrais dormir, mais tu as enfin daigné me donner signe de vie et ta lettre me prouve que notre imbroglio t'a fouetté le sang. N'est-ce pas que c'est fort attachant? Moi, cela m'enchante. Ma vie est désormais un feuilleton-roman. Chaque soir, je m'endors en me disant : la suite à demain. J'ai peur, quand cela sera fini, de trouver l'existence bien monotone.

« Sais-tu quel est mon emploi pour le moment? J'ai monté en grade : félicite-moi. Naguère, je portais les messages, j'étais facteur. Maintenant je fais bel et bien la correspondance. J'ai l'honneur d'être le secrétaire particulier de ma petite bonne femme. J'ose espérer qu'elle est contente de mes services.

« J'ai écrit quatre lettres ce soir, non pas sous la dictée de Marguerite, mais d'après ses instructions formelles. Voici que nous allons prendre la baronne par ses deux grandes filles, Césarine par son repentir bien sincère, la pauvre enfant, et la belle Maxence... Mais on dit qu'elle est bien malade. J'ai peur. Je n'ai pas besoin de te dire de quoi est capable madame la marquise de Sainte-Croix.

« Madame Rodelet, la mère du jeune monsieur Léon, va nous venir en aide. Fromenteau, l'ancien agent de M. du Tresnoy, va se mettre en campagne. Je suis sur les traces d'une nommée Justine dont le témoignage porterait un terrible coup, et d'une sœur de madame Seveste, l'accouchée de la rue du Cherche-Midi.

« Revenons à notre récit. Tu me demandes des nouvelles d'Henri. Henri est ici près de moi, blessé d'un coup d'épée au bras. Rassure-toi, c'est peu de chose et la fièvre traumatique, comme l'appelle notre docteur, est déjà passée.

« Ils se sont battus le lendemain du bal, dans le jardin du comte de X..., honnête gentilhomme qui aime ces sortes d'émotions, pourvu qu'il soit simple spectateur, et qui a fait disposer une de ses terrasses en champ clos. Il prête gratis cet emplacement commode à tous

ceux qui veulent s'entre-couper la gorge sans franchir le mur d'octroi. Il a des armes, un véritable arsenal! depuis le brutal espadon jusqu'à la courtoise épée, depuis le pistolet de tir jusqu'au revolver et à la carabine des duels américains.

« Henri et Achille ne sont donc battus dans l'*établissement* du comte de X... M. de Mersanz n'avait pas pu trouver de témoins parmi les gens de son monde. Sa conduite avait révolté tous ses anciens amis. Henri avait Montmorin et Beaumont.

« A l'heure dite, on vit arriver le maréchal pour M. de Mersanz. Le comte de X... a des témoins dans le quartier : il en fournit un, et le combat commença à l'épée.

« A l'épée, comme au pistolet, mon pauvre Henri est toujours parfaitement sûr de son affaire. Il a une douzaine de piqûres pour s'être battu six fois. Le comte Achille, ne t'y trompe pas, est un homme aussi brave qu'habile au maniement des armes. Je suis toujours étonnée quand je vois le courage, même ce banal courage de duelliste, s'allier à de si tristes défaillances du cœur.

« Les choses se sont passées au contentement parfait de cet honnête comte de X... Henri a reçu son dû, c'est-à-dire sa blessure, et les chirurgiens se sont emparés de lui.

« Avant le combat, je dois mentionner cette circonstance, le maréchal avait refusé la main du comte Achille, son neveu. Après l'engagement, il s'est séparé d'Achille sans mot dire. C'est lui qui est monté dans la voiture d'Henri pour le conduire à la maison.

« Tu te doutes bien que, ce matin-là, je n'avais pas commis le péché de paresse. Au moment où l'on me ramenait mon Henri, je rentrais, moi aussi, je venais de faire ma visite à la mansarde de Marguerite Vital.

« Ils étaient là, tous les trois, campés dans cette pièce étroite : Marguerite, Béatrice et le capitaine Roger.

« Béatrice avait encore sa toilette de bal. Elle ne s'était point couchée. Elle avait passé la nuit auprès de son père, pris d'une sorte de transport au cerveau. Le pauvre

homme restait sous le coup des paroles de Césarine; il n'avait pas recouvré sa connaissance. Je ne peux pas le dire, Aglaé, ce qu'il y aurait eu de tristesse en ce lieu sans la petite bonne femme.

« Quand je suis entrée, elle avait sa fille sur ses genoux. Le père, un peu calmé, sommeillait à demi, la figure hâve et pleine de cheveux gris en désordre. Le lieutenant était venu les voir au point du jour : son devoir l'avait rappelé à la caserne.

« Je m'assis, nous fûmes du temps avant de parler. Moi, je n'osais ouvrir la bouche, parce qu'il me semblait que ma voix allait s'étrangler dans ma gorge.

« — Elle ne regrette rien, dit enfin la petite bonne femme qui baignait ses doigts avec volupté dans les doux cheveux de sa fille; rien de toute cette richesse, rien de toute cette noblesse, elle ne regrette que lui. Elle l'aime.

« Béatrice se retourna vers elle et l'attira dans un long baiser en murmurant :

« — Je vous aime aussi, ma mère.

« Celle-ci la pressa passionnément contre son cœur.

« — C'est la Providence, figurez-vous, me dit-elle, c'est le bon Dieu qui nous a réunies. Je l'avais vue bien souvent, cette belle jeune femme qui remplaçait l'ange que j'avais tant aimée, la première comtesse de Mersanz. C'était une raison pour que j'eusse de l'éloignement pour elle. Et cependant chaque fois que je la rencontrais, moi portant ma boîte, elle entraînée par les brillants chevaux de son équipage, il me semblait que toute mon âme s'élançait sur sa trace. Il me venait parfois à l'esprit qu'elle pourrait bien avoir le même sort que l'autre et mes cheveux se dressaient sur ma tête... Le comte Achille n'est pas un méchant homme, et il est de ceux qui tuent les femmes sans savoir et qui enjambent le corps pour aller où le caprice les mène. J'avais peur.

« Elle ramena Béatrice distraite et muette tout contre sa poitrine pour continuer, en s'adressant toujours à moi :

« — Comment aurais-je su que je l'adorais déjà? Une

fois, à la pension Géran où j'allais vendre mes plaisirs, j'entendis qu'on parlait d'elle : je m'approchai. C'était mademoiselle Mélite qui causait avec la marquise. La marquise disait : Le mécontentement du maréchal est bien naturel; c'est une fille de rien. Je connais quelqu'un qui a fréquenté autrefois son père, un grossier soldat de fortune, sans éducation, sans manières, un homme impossible! Quand on s'appelle le comte de Mersanz, on n'épouse pas une demoiselle Roger...

« — Te souviens-tu, Béatrice, ma chérie, s'interrompit ici Marguerite, tu me vis arriver tout essoufflée. Je pénétrai dans ton jardin malgré le suisse, et j'allai t'offrir des plaisirs. Le suisse venait pour me chasser; tu l'apaisas en riant, et tu m'achetas toute ma boîte. Oh! le bon et cher louis! la sainte pièce d'or! le premier sourire de ma fille!... Depuis, j'allai à l'hôtel bien souvent; j'y étais toujours reçue. Elle ne savait rien, cette enfant-là; je n'étais pour elle que la petite bonne femme : maman Carabosse, comme ils m'appellent tous, et pourtant si vous aviez vu comme elle était bonne avec moi! Je ne me suis découverte à elle qu'au moment où j'ai deviné le danger. Il fallait bien qu'il y eût un homme dans tout ceci; je parvins à introduire mon Vital, et je lui avouai qu'il était son frère... Écoutez, il ne faut pas nous faire meilleures que nous sommes... sur cent femmes dans sa position, il y en aurait eu quatre-vingt-dix-neuf pour se pâmer de désolation en apprenant cette foudroyante nouvelle : La comtesse de Mersanz, fille de maman Carabosse! Eh bien, elle tomba tout de suite dans mes bras, en pleurant de joie et en m'appelant sa mère!

« Le vieux Roger s'agita en ce moment dans son lit. Nous le vîmes se soulever sur le coude. Il avait vraiment l'air d'un spectre.

« — Pourquoi donc, nous demanda-t-il, pendant que son regard abêti faisait le tour de la chambre, pourquoi donc le lieutenant Toussaint s'est-il fait sauter le caisson?... J'ai su cela... Je ne m'en souviens plus.

« Béatrice nous quitta aussitôt pour s'approcher du lit.

Le bonhomme la regarda en face d'abord, puis avec une appréhension sournoise.

« — Comtesse! murmura-t-il, est-ce bien heureux d'avoir une fille comtesse? Il faut regarder où l'on pose le pied dans ces grandes maisons.

« Et tout à coup fronçant le sourcil :

« — Bien! bien! voilà que je me souviens! On rencontre de vieux camarades, n'est-ce pas, on boit un verre ou deux ensemble... Je ne savais pas que c'était péché de boire dans le jardin... Niquet et Palaproie ont fait un peu de bruit : ça n'est pas des marquis... On ne le fera plus... d'ailleurs. Je vais retourner dans mon trou. Je ne gênerai plus personne.

« — Mon père! mon bon père! prononça doucement Béatrice qui lui jeta ses deux bras autour du cou.

« Le vieux Roger se laissa caresser un instant. Il était plus calme, et un sourire voulait naître autour de ses lèvres. Mais nous le vîmes soudain repousser Béatrice, tandis que ses yeux hagards interrogeaient le vide :

« — Est-ce Toussaint ou Langlois?... murmura-t-il. Toussaint avait une fille. Langlois aussi... Lequel des deux s'est brûlé la cervelle?

IV

LA POLICE DE LA VICOMTESSE

« ... Hier soir, ma bonne Aglaé, je n'ai pas achevé ma lettre. Mon malade s'est éveillé. Dès qu'il s'éveille, je vais m'asseoir à son chevet. Nous causons. Naguère, nous ne savions pas causer. Quand le hasard nous rassemblait et que nous étions dix minutes ensemble, l'impatience me prenait et je voyais bien qu'il faisait des efforts terribles pour ne point bâiller. Nous n'avions d'autre souci que d'être quittes l'un de l'autre.

« Depuis hier il s'est passé bien des choses. Mais achevons d'abord de régler notre arriéré. Tu penses bien que je n'ai pas laissé la famille Roger dans la mansarde de la petite bonne femme. Nous avons choisi un appartement dans le quartier, rue Bourbon-le-Château, et nous nous voyons tous les jours. Le pauvre vieux capitaine est toujours fort malade, je ne crois pas qu'on puisse appliquer le mot délire à son état mental. C'est une sorte d'engourdissement, coupé de réveils imparfaits, où il entrevoit comme une vague lueur de réalité. Cela ne va jamais jusqu'à la perception complète. Il n'a aucune idée de ce qui s'est passé. Je ne t'étonnerai pas beaucoup en te disant qu'il n'a point reconnu sa femme.

« Ma belle Béatrice soigne son père et défend son mari que Marguerite veut parfois attaquer. Je n'ai jamais vu résignation plus angélique. Elle serait capable encore de pardonner. Tant mieux!

« Maintenant, procédons par ordre, car il est bien facile de s'égarer dans ce dédale de démarches et de faits.

« Césarine est venue, malgré une lettre de moi qui le lui défendait. Elle est venue de grand matin et s'est presque jetée à mes pieds. C'est une enfant extrême en tout, qui voudrait maintenant payer de sa vie le mal qu'elle a fait. Elle pourra bien faire encore d'autre mal par imprudence ou par excès de zèle, mais il est impossible de ne pas lui pardonner, et de ne pas l'aimer. Dès qu'elle va devenir femme, ce sera un être charmant; — mais je ne connais qu'un homme absolument propre à la dompter. C'est ce pieux Enée de Vital, ce modèle de douceur vaillante, que je n'aurais certes pas choisi pour moi, mais dont la fermeté vertueuse et la mâle patience useraient bien vite l'exubérance de fougue qui met en fièvre cette indomptée.

« Tu vas me demander si je suis folle. Encore passe de travailler à la réunion du comte et de Béatrice, puisqu'il y a fait accompli; mais marier ce lieutenant de la ligne à mademoiselle de Mersanz!...

« Mon Dieu, ma bonne, en principe, je déteste profon-

dément ces épousailles de princesses et de bergers. Mais ici la position de Béatrice change bien l'énoncé du problème. D'ailleurs, l'idée n'est pas de moi. Elle est, ne t'en déplaise, de mademoiselle Césarine de Mersanz elle-même. Hélas oui! à la respectable pension Géran, on prend de ces idées-là, vers la quinzième année, quand on ne les a pas dès quatorze ans. Césarine aime Vital de toute la somme de tendresse que le contraste peut ajouter à la passion. Et le timide Vital le lui rend avec usure.

« La grande scène d'insulte conduite par cette petite Césarine avec tant d'impitoyable audace, était purement une affaire de jalousie. Elle croyait que Vital était l'amant de sa belle-mère. En sortant de la vénérable pension Géran, on est apte à faire, du premier coup, de ces suppositions-là.

« Du reste, je ne prétends pas du tout ici te faire part du mariage du pauvre lieutenant Vital avec mademoiselle Césarine de Mersanz. Nous causons toutes deux et je te dis : si ce mariage se fait, Césarine sera une adorable femme...

« Elle veut voir Béatrice, elle veut embrasser ses genoux, elle veut quitter la maison de son père, elle veut se retirer auprès de Béatrice. Et toutes ces extravagances paraissent le double de leur taille quand elles sortent de sa bouche.

« Traduction littérale : Elle est folle du lieutenant Vital.

« Mais il y a quelqu'un de plus fou qu'elle, c'est son grand bellâtre de père. Quand je songe que j'aurais pu épouser un homme pareil, je suis tentée de mettre mon Henri sous verre. Achille est noyé jusqu'au cou dans sa passion nouvelle ; Achille a le transport au cerveau. Si quelqu'un me disait ce soir qu'Achille s'est jeté du haut de la colonne Vendôme sur le pavé, j'en serais fâchée pour ma pauvre Béatrice, mais non point surprise.

« Ce qui chauffe au rouge l'ardeur du superbe Achille, c'est la résistance qu'on lui oppose, résistance sincère de la part de Maxence ; résistance calculée et admirable-

ment ménagée de la part de madame la marquise de Sainte-Croix.

« Maxence est fort malade, comme j'ai pu te le dire. C'est une fille dont la menaçante précocité n'a pu être domptée que par la plus belle des âmes. Pour moi, Maxence est plus parfaite encore de cœur que de visage. Elle ne voit personne. Césarine, elle-même, n'a pu parvenir jusqu'à elle.

« Tout à l'heure, j'aurai l'honneur de te présenter le précieux Fromenteau, le chef de ma brigade de sûreté. C'est lui qui t'apprendra ce qui se passe dans la maison Sainte-Croix. Césarine n'en sait pas le premier mot. Extrême en tout, elle allait jusqu'à soupçonner Maxence, qui autrefois, paraîtrait-il, lui avait parlé contre Béatrice.

« Cette Maxence a dû beaucoup combattre avant de remporter sur elle-même son admirable victoire.

« Le comte Achille en est donc réduit à faire sa cour par ambassadeur. Il ne traite qu'avec la marquise, et tu juges s'il est bien servi. La marquise lui a mis le pied sur la gorge. Elle pèse. Il est vaincu, il est esclave.

« Ce n'a pas été cependant sans résister un peu qu'il s'est couché devant son vainqueur. Il y a eu réaction après la scène du bal et le duel. La réprobation de ses amis les moins scrupuleux, le vide qui s'est fait subitement autour de lui, la conduite du maréchal, tout cela lui a donné à réfléchir. Le lendemain du bal il resta enfermé tout le jour dans sa chambre. Vers le soir, pris d'un beau mouvement, il chassa M. Baptiste, son valet de chambre, un des plus splendides marauds de la rive gauche, et mademoiselle Jenny, l'ancienne femme de chambre de Béatrice, une peste de premier ordre.

« Il ordonna d'atteler. Césarine croit qu'il avait réellement la pensée d'aller chercher Béatrice.

« Madame la marquise de Sainte-Croix se fit annoncer au moment où il partait. Elle passa toute cette soirée avec lui. M. Baptiste rentra. Mademoiselle Jenny fut gagée pour servir de femme de chambre à la nouvelle comtesse. Le mariage était décidé. Depuis lors, Césarine

elle-même a été tenue à distance. Le comte est comme un étranger dans son hôtel où il ne fait que de rares apparitions. Césarine croit savoir que le maréchal lui avait signifié dans une lettre fort dure qu'il n'était plus son héritier. Ceci l'a touché médiocrement. C'est, il est vrai, une immense fortune de perdue, mais il lui reste son propre patrimoine qui est une immense fortune aussi.

« Le comte a l'air très-triste : il a parlé vaguement de s'expatrier. C'est, une idée qui germe. Si l'intérêt de la Sainte-Croix s'y trouve conforme, il l'exécutera.

« Lors des rares séjours que le comte Achille fait à son hôtel, il y a de nombreuses allées et venues d'hommes d'affaires. M. Souëf, l'un des principaux notaires du quartier, vient jusqu'à trois ou quatre fois par jour à la maison. Quand ce n'est pas lui, c'est l'un de ses clercs.

« Voilà ce que je sais par Césarine ; mais revenons à Fromenteau.

« Figure-toi le plus pauvre diable qui ait jamais battu l'affreux pavé du quartier Saint-Jacques, un cloporte de ces vieilles maisons qui empâtent le palais des Thermes, un ancien petit clerc d'huissier, je pense, monté en graine et devenu écrivain public, habitant le tonneau de Diogène ou une guérite abandonnée, et rédigeant pour cinq sous : pétitions, placets, réclamations, lettre au roi, cédules amoureuses, etc... Figure-toi cela. Fromenteau est plus fort.

« Fromenteau a essayé de tous les métiers, peut-être même de quelque métier honnête. Il n'a pas de bonheur. La *position* le fuit. C'est une victime de notre civilisation.

« Il a du talent cependant. Il nous a déjà rendu des services depuis hier. Je le récompenserai. Peut-être son étoile va-t-elle enfin percer le brouillard.

« Vers sept heures, Fromenteau est entré dans ma chambre. Je lui avais donné ses instructions ce matin. Il m'a demandé un bouillon, ayant couru, à son dire, toute la journée durant sans manger ni boire. Il a du reste parfaitement l'air d'un homme qui ne mange qu'à

l'occasion. Ayant dépêché un bol de potage, il a tiré de sa poche un volumineux dossier et m'a dit :

« — Madame la vicomtesse demeure donc maintenant dans la maison du commissaire?

« Ç'avait été son premier mot ce matin. Cela le préoccupe singulièrement. Pour les gens comme Fromenteau, les commissaires ont une incalculable importance.

« — Qu'avez-vous fait, monsieur Fromenteau? demandai-je.

« — J'ai dépensé les cinq louis que madame la vicomtesse avait bien voulu me confier.

« — Et vous êtes à jeun?

« — Quant à moi, oui, madame la vicomtesse... mais j'ai fait dîner Coqueret, Bertrand, Jolyet, Martelier et Burot.

« — A un louis par tête?

« — Burot à deux louis, madame la vicomtesse : c'est lui qui a traité M. Baptiste de chez le comte de Mersanz.

« — Et que savez-vous par M. Baptiste? demandai-je.

« Fromenteau assura ses lunettes de ce coup de doigt sec qui annonce l'homme de plume, et déplia un de ses papiers.

« — Pas grand'chose, grommela-t-il en haussant les épaules, c'est de l'argent qui ne rapporte pas. M. Baptiste ne se grise jamais tout à fait... et il lui faut du bon : il en a à la maison. Voici le rapport de Burot...

« Je ne te donnerai pas le rapport de Burot. Il ne contenait guère en substance qu'une contrepartie des renseignements fournis par Césarine. M. Baptiste, cependant, ne partageait point l'opinion que le comte pût passer à l'étranger. On est si bien en France pour faire une sottise!

« — C'est vrai, dis-je, après avoir pris connaissance du rapport; il n'y en a pas beaucoup pour deux louis.

« — Il y a, me répondit Fromenteau, de la marchandise plus avantageuse. Coqueret a déjeuné avec Marcailloux, troisième clerc chez maître Souëf (Isidore-Adal-

bert), et ça n'a coûté que douze francs cinquante... Différence des positions!

« Le rapport de Coqueret contenait ces renseignements principaux :

« On avait déjà consulté Me Souëf pour le contrat de mariage. Le mariage était donc arrêté en principe; mais ce fameux contrat est, à ce qu'il paraît, aussi difficile à dresser qu'un traité de paix entre une demi-douzaine de puissances de premier ordre. Il nécessite des travaux diplomatiques extraordinaires. Les protocoles se succèdent avec la rapidité de la foudre, et l'étude de Me Souëf (Isidore-Adalbert) est sur les dents.

« Personne à l'étude ne connaît madame la marquise. Me Souëf ne l'a jamais vue; les clercs donneraient beaucoup pour l'apercevoir. Elle traite par ambassadeur, et son chargé d'affaires est un négociateur de haute importance; un homme dont la spécialité est de faire des mariages, un dieu Mercure du bon motif, un courtier d'hyménées dont le renom est positivement européen :

« M. Garnier de Clérambault, connu par vingt ans de succès, le seul qui, par ses relations dans la haute société, puisse offrir des dots échelonnées depuis six cents livres de rente jusqu'à cinq millions six cent mille francs!

« Tu juges, ma bonne petite Aglaé, si ce rapport m'intéressait. Je savais que ce Garnier de Clérambault avait toujours été l'homme de la Sainte-Croix; mais je savais aussi que, depuis très-longtemps, ils dissimulaient leurs accointances avec une adresse telle que M. du Tresnoy lui-même, lorsqu'il était préfet de police, n'avait pu les surprendre ensemble.

« L'opinion de ce magistrat était qu'ils devaient avoir un lieu de réunion dans Paris même, car les voyages laissent une piste facile à suivre, et ses recherches ne l'avaient jamais mis sur cette trace.

« Quoi qu'il en soit, je n'interrompis point Fromenteau qui poursuivait. Je traduis son rapport :

« Au contraire, M. le comte de Mersanz agit par lui-

même. Il est bien facile de voir qu'il a honte et qu'il ne veut pas élargir le cercle de ses confidents. Quand il ne vient pas à l'étude, Me Souëf lui écrit; il répond, les clercs ne font d'autre office que celui de messagers.

« Le Clérambault lui tient la dragée haute. Il ne faut pas croire que le comte Achille dicte les conditions. Le comte Achille est comme ce malade à qui son chirurgien disait au beau milieu d'une opération : payez ou je vous laisse mourir! Le comte Achille est dépassé, dominé, vaincu. On le pille, on le rançonne, on le pousse à bout. Il courbe la tête.

« Quand la marquise et lui se voient, ils ne parlent jamais d'affaires. La marquise ne veut pas. Elle tient ces choses au plus bas de son superbe dédain. Mais tous les jours Clérambault apporte des exigences nouvelles, et l'on dirait que le comte s'acharne davantage à cet extravagant projet, à mesure que les conditions qui lui sont faites deviennent plus inacceptables.

« Tu sens bien qu'Achille sait où il va. C'est un homme intelligent, après tout, et qui connaît le monde. Il se voit parfaitement glisser sur la pente et ne peut méconnaître à quelle sorte de gens il a affaire.

« Mesure donc son entêtement, puisqu'il ne fait aucun effort pour s'arrêter.

« Il va. Il est aveugle. On dirait un furieux qui prend sa course tête baissée pour se jeter du haut d'un pont. C'est un homme abandonné de Dieu, depuis sa dernière lâcheté. Son bon ange a déserté avec Béatrice. Il reste seul, damné dans sa maison maudite.

« L'argent comptant seul peut se livrer de la main à la main, sans acte ni formalité. Tu verras que ces préliminaires de contrat sont une comédie jouée. J'ai mes soupçons : On veut arriver à une vente. Voilà, note-le bien, l'espoir de la marquise et de son Clérambault. Et certes ils sont bien capables de pousser le comte Achille à se défaire de ses immeubles.

« Mais il faut du temps pour cela, la vente aura lieu :

mais trop tard pour la marquise. Nous marchons à grands pas vers le dénouement. Nous serons en mesure.

« Quand Fromenteau a remis le rapport de Coquerot dans sa poche, je lui ai dit :

« — Avant de passer outre, donnez-moi tous les renseignements que vous avez sur ce Garnier de Clérambault.

« Il a pris aussitôt un air interdit et sournois.

« — Sur ce Garnier de Clérambault, a-t-il répété, c'est que... j'en demande bien pardon à madame la vicomtesse, ça va allonger la sauce pas mal et le potage est déjà loin.

« J'ai sonné. J'ai ordonné qu'on servît à souper sur mon guéridon.

« J'aurais donné quelque chose pour avoir un témoin qui vît la figure jubilante de mon Fromenteau à l'aspect des trois plats de viande froide qui furent étalés devant lui.

« — Bien des excuses! murmurait-il, bien des excuses et des pardons... si j'ai osé... Madame est si bonne!

« — A table! à table! monsieur Fromenteau.

« J'imitai ces candidats qui tiennent table ouverte avant l'élection. Je versai moi-même à l'amant de Stéphanie son premier verre de vin.

« — Bien des pardons. S'il m'était permis de boire à la santé de madame la vicomtesse?

« — Buvez et entrez en matière, monsieur Fromenteau, je vous écoute.

« — Bien des excuses. Tant pis pour le patron!... J'entends M. Garnier!... comme on est traité on sert... Je suis sobre, excepté à l'occasion. M. Garnier de Clérambault est le dernier qui m'ait promis les mille francs pour ma position d'associé avec mon neveu. Ç'a été bien près, mais ce grand coquin de Jean Lagard arriva et *chipa* la chose...

« Si M. Garnier m'avait donné le billet, Stéphanie ne serait pas affichée au onzième, et je ne dirais rien sur lui ni pour or ni pour argent. Mais il ne m'a pas payé seulement les renseignements que j'avais pris sur le jeune

Rodolet et la somme totale des biens de M. le comte de Mersanz, chez Me Souëf (Isidore-Adalbert). Aussi je ne lui dois rien. — Il y a donc que vous ne pouviez pas mieux vous adresser : d'abord parce que M. Garnier et moi nous sommes de vieilles connaissances, ayant été employé par M. du Tresnoy pour le surveiller et m'étant trouvé mêlé à certaine affaire de la rue du Cherche-Midi...

« — Je sais cela, l'interrompis-je ; passez!

« Fromenteau discontinua pour un moment d'adresser à la volaille froide toutes les caresses de son regard et tourna vers moi son œil étonné.

« — Ah! ah! fit-il, vous savez cela! Alors vous connaissez madame la baronne du Tresnoy... ou la petite concierge... ou la sage-femme... ou madame Merriaux... ou...

« — Passez, vous dis-je!

« — Bien des pardons et des excuses... Où en étions-nous?

« — A la seconde raison que je puis avoir de me féliciter.

« — D'avoir fait ma connaissance ! c'est-cela. Elle est fameuse la seconde raison. C'est une histoire. Faut-il comme ça que des individus aient de drôles d'idées !... Il y a dans Paris un homme qui pense le jour et la nuit à faire un trou dans le mur d'octroi... Là, c'est une idée fixe, quoi ! Il veut percer la barrière des Paillassons. Je ne sais pas son nom, mais si madame la vicomtesse le veut...

« — Oh ! fis-je en l'interrompant, je n'ai aucune envie de savoir le nom de cet homme-là !

« Fromenteau sourit avec finesse, quoiqu'il mît beaucoup d'énergie à broyer le reste de la croûte du pâté.

« — Peut-être, peut-être, dit-il; ne jurons de rien. Si j'avais rencontré cet homme-là du temps où je travaillais pour M. le baron du Tresnoy...

« Il vit que sur-le-champ je devenais plus attentive et poursuivit en baissant la voix :

« — La chose qui arrêtait les recherches du feu M. le

baron et qui arrêtera toutes celles qu'on voudra tenter contre Clérambault et la marquise, c'est qu'on ne peut jamais les prendre ensemble. On savait bien dès lors qu'ils mêlaient leur jeu, mais jamais madame de Sainte-Croix ne mettait le pied dans la maison de Clérambault et jamais M. Garnier ne passait le seuil de l'hôtel de Sainte-Croix.

« Ils se voyaient pourtant ; où se voyaient-ils ? Feu le baron s'en est allé avant de savoir la réponse à cette question.

« Ces deux mots d'explication étaient nécessaires pour que madame la vicomtesse comprît le sel de ma petite histoire.

« Voilà cinq ou six jours, je me promenais sur le boulevard extérieur vers cinq heures du matin. C'est un moment où l'on n'y rencontre pas beaucoup de calèches découvertes ; mais moi, je vas et viens, la nuit comme le jour. L'état veut ça. J'aimerais mieux être rentier.

« Je flânais donc, revenant je ne sais d'où, entre la barrière de l'Ecole et la barrière de Sèvres, lorsque j'entendis tout à coup deux hommes qui causaient de l'autre côté de la chaussée. Quand une fois on a pris l'habitude d'écouter ça se fait tout seul. Je marchai cinquante pas pour ne pas effaroucher les oiseaux, et puis je traversai la chaussée tout doucement pour me couler le long du mur d'octroi. Il y avait un grand et un gros. Le gros disait :

« — Nini, c'est fini, rien ne vient, vous m'avez induit. Vous verrez de quel bois je me chauffe quand on se moque de moi !

« Je tressaillis en entendant de plus près la voix du grand. C'était Clérambault. Mes deux oreilles s'ouvrirent comme deux cornets pour les sourds.

« — Vous êtes incorrigible, mon bon, disait-il, on a beau travailler pour vous, c'est comme si l'on chantait ! Pensez-vous que Paris a été bâti en un jour ?...

« Et autres balivernes à l'usage du Garnier. Je vis qu'il était en train d'empaumer mon gros, et je m'ap-

puyai crânement le dos à l'arbre qui nous séparait : histoire de me reposer, en écoutant leur colloque.

« Voilà de quoi il s'agissait. Le gros, qui m'avait la tournure d'un aubergiste de campagne ou d'un cabaretier de la banlieue, avait prêté sa maison à Clérambault et à la marquise pour leurs conférences, — et sa maison devait être bien commode pour cela, je n'y avais vu que du feu dans le temps où M. le baron du Tresnoy m'avait promis une position si je lui trouvais cette piste-là.

« Une autre preuve que la maison était bien commode, c'est que Clérambault se démenait comme un diable pour garder la possibilité d'y continuer ses rendez-vous. Mais le gros ne voulait plus. Il donnait congé en bonne forme. Ça m'amusait. Bien des excuses et des pardons.

« Garnier parlait ferme ; le gros tenait bon, il disait : Voilà assez de temps qu'on me fait aller! Je commence à voir que je suis le dindon. La justice mettra le nez là-dedans un jour ou l'autre ; je ne veux pas que mon établissement soit souillé par le déshonneur!

« — Malheureux! s'est écrié Garnier, vous touchiez au but de vos espoirs! J'avais sur moi le plan de l'ouverture dressé par les architectes du gouvernement! Adieu. Jamais la barrière des Paillassons ne sera percée!

« Il a fait mine de s'éloigner à grands pas. Le gros a hésité, puis il l'a rappelé. Le plus fort, c'est que ce coquin de Clérambault avait dans sa poche un plan, un véritable plan par un homme de l'art. Ce plan présentait une porte à double grille flanquée de deux monuments aussi jolis que toutes nos autres barrières. Il faut que Clérambault et la marquise tiennent diablement... bien des excuses... et des pardons... tiennent fameusement à la baraque du gros pour préparer des frimes semblables!

« Mais conçoit-on cette idée? faire un trou dans le mur d'octroi! Le gros a pleuré, madame! Il a pleuré comme un veau, sauf le respect que je vous dois, il a mouillé le papier qu'il regardait à la lueur d'un reverbère. Il a demandé pardon à Clérambault. Il a promis de ne plus faire le méchant. Bref, son établissement reste entièrement à

la disposition de M. Garnier et de madame la marquise...

« Ainsi se termina le récit de Fromenteau, ma bonne Aglaé, en même temps que la dernière bouchée de la poularde disparaissait dans son vaste estomac. J'avoue que j'attendais mieux, et cependant ce tronçon d'histoire était comme une nouvelle énigme proposée à mon imagination déjà si tendue.

« Ma première parole, a été, tu le penses bien :

« — Pourquoi n'avoir pas suivi ces deux hommes?

« Je te donne dans sa solidité antique la réponse de Fromenteau :

« — Parce que je n'avais plus M. le baron du Tresnoy et que je n'avais pas encore madame la vicomtesse.

« Fromenteau ne fait que sur commande.

« Mais il va rôder. Il se fait fort de trouver le gros avant une semaine.

« Les rapports de ses autres agents avaient trait à divers personnages de notre imbroglio. Je n'ai pas besoin de te dire que cette première campagne a été conduite d'après la haute inspiration de ma petite bonne femme, général en chef. Martelier avait dîné avec un Polonais qui joue le rôle de prince russe dans les grandes occasions, pour le compte de la fabrique de mariages. Il a vingt francs et on lui prête l'habit avec les décorations. Jolyet a obtenu un rendez-vous de la femme de chambre de madame la marquise. Bertrand a pris son repas dans un bouge de la plus excentrique espèce, une maison de jeu clandestine. On lui a parlé d'une femme en noir qui vient s'établir dans une sorte de cage d'où elle dirige son jeu par l'entremise d'un serviteur complaisant. Cette femme boit de grands verres d'eau-de-vie derrière son voile épais de dentelles. Serait-il possible que ce fût la marquise? Elle perd des sommes folles presque tous les soirs.

« Tu ne saurais croire, ma bonne petite sœur, avec quelle passion je me plonge dans cet océan de mystères. Henri va mieux. Il demande à servir comme simple soldat dans notre bataillon. Il m'aime toujours.

« J'ai promis à Fromenteau de lui donner la position

de dentiste associé, s'il fait bien son devoir. Il m'a quitté à minuit; son repas l'avait un peu alourdi. Pourtant, j'ai vu briller un éclair derrière ses lunettes, et pendant que ses mains frémissantes entassaient dans ses poches des montagnes de vieux papiers, il a murmuré d'une voix douce et tendre ce mélodieux nom de Stéphanie. »

V

DERNIÈRES LETTRES DE LA VICOMTESSE

Du 26 mai 1836.

« Je sais le lien qui unit le maréchal et la petite bonne femme; c'est le maréchal lui-même qui me l'a raconté. Marguerite a sauvé la vie du maréchal autrefois dans les guerres d'Allemagne. Elle a fait davantage. Elle a sauvé l'honneur de celle qui porta plus tard le nom du maréchal. L'agrafe de diamants était un gage donné sur le champ de bataille. Marguerite est restée vingt ans dans son humble fortune, sans réclamer le prix du service rendu.

« La maréchale, qui est morte depuis plusieurs années, n'avait jamais vu Marguerite. Elle savait seulement qu'une jeune femme, une vivandière de la 7e demi-brigade, s'était battue comme un vaillant petit soldat dans la forêt de Thuringe, en défendant son mari, alors général S***, qu'une chute de cheval mettait, au milieu de la nuit, à la merci des Autrichiens.

« En mourant, elle lui avait dit : Je veux que cette dette soit enfin acquittée.

« Le maréchal avait donc dans le cœur une double gratitude : la sienne et celle qu'il avait héritée de sa femme, sainte créature dont la mémoire reste en lui comme un culte. Voilà pourquoi l'agrafe joua si bien son rôle de talisman au bal du comte Achille.

« Les choses ont peu marché, en apparence du moins, et pourtant je pressens aux angoisses de mon cœur que le dénouement est proche. Le dénouement sera terrible.

« Te le dirai-je, Aglaé? ce n'est pas de la haine que j'ai contre cette femme. Elle est la cause involontaire de ma résurrection; pour ce fait seul, je lui pardonnerais. Maintenant que la lumière est faite pour moi sur sa vie, car ces quinze jours ont porté leur fruit, sinon pour le présent, du moins pour le passé; maintenant que je pourrais établir la liste exacte de ses crimes, son image se dresse devant moi comme un spectre qui n'a rien d'humain. C'est l'enfant d'une de ces familles matérialistes et sages, commercialement parlant, qui n'ont d'autre dieu que l'intérêt et qui végètent, sans vertus ni vices, plongées jusqu'au cou dans les petites fourberies du comptoir.

« Son premier acte, sa fuite de la maison paternelle, me semble fatalement excusable; il n'en pouvait être autrement. Les murs de cette cellule où le trafic épaississait l'air l'opprimaient. Elle était trop grande pour cette coquille où s'agitaient de mesquines ambitions. Elle a quitté sa famille comme l'enfant sauvage déchirerait, dans un brusque effort, son vêtement trop étroit.

« C'était, en effet, une enfant; Flavie Soyer, madame la marquise de Sainte-Croix, avait quatorze ou quinze ans quand elle vint à Paris.

« Paris dut l'énivrer. Toutes les aspirations, tous les désirs, toutes les jalousies, toutes les forces étaient en elle. Et qui sait ce qu'un enseignement chrétien eût fait de cet être exceptionnel?

« Son premier pas fut une chute, son premier acte une tragédie, le nom qu'elle porte lui coûta deux meurtres.

« Puis son existence embarquée sur cette pente infernale fut comme un brûlot au milieu de ce Paris qui l'adorait, belle, riche, titrée, reine des élégances et des plaisirs. Elle frappa devant, derrière, à droite, à gauche, partout où le chemin était barré, partout où le sang pouvait se changer en or. Plus d'arrêt, plus de trêve;

le crime entraînait le crime. Ce fut comme une longue orgie de forfaits.

« Je vois cette femme ayant déjà les deux pieds en enfer. Je ne la hais pas. L'horreur qu'elle m'inspire va jusqu'à l'épouvante.

« Madame Rodelet est à Paris depuis plusieurs jours. C'est une pauvre femme douce, pieuse et fatiguée de larmes. Elle a reconnu Marguerite Vital. Dès les premiers mots prononcés, parmi lesquels se trouvait le nom de madame de Sainte-Croix, son instinct de mère a tout deviné. Elle a poussé un cri déchirant. Elle voulait voir son fils et l'emporter comme une proie.

« Ce n'était pas tout à fait pour cela que nous l'avions fait venir; Marguerite, qui est l'abnégation même, Marguerite, qui n'a jamais travaillé que pour les autres, a pourtant, à l'occasion, l'égoïsme de quiconque livre un suprême combat. Elle prend ses armes où elle les trouve. Madame Rodelet est une arme.

« Madame Rodelet a d'abord refusé son concours nettement et avec une fermeté qui laissait peu d'espoir. Elle ne voulait, disait-elle, ni réhabilitation ni vengeance. Depuis plus de vingt ans, elle cache son malheur comme un crime, mettant tous ses efforts à se faire oublier. L'idée de recommencer la lutte contre cette femme qui l'a si cruellement brisée, l'écrasait à l'avance et l'anéantissait. Il a fallu encore la pensée de son fils pour la déterminer. Elle témoignera.

« Ce mot te dit, ma bonne Aglaé, sur quel terrain est engagée la bataille. Tes lettres me prouvent que tu n'as pas encore pris au sérieux cette grande et terrible affaire. Tu railles, tu te moques, tu me demandes si nous travaillons pour la *Gazette des Tribunaux*.

« Je te réponds : Oui. A moins que Dieu ne paralyse brusquement nos efforts, ceci sera une *cause célèbre*. Y a-t-il un autre champ clos où l'on puisse attaquer une femme comme la Sainte-Croix?

« Sans parler du comte Achille, à qui mon Henri

garde cependant une sorte d'amitié, nous avons à sauver Césarine, Béatrice et Maxence elle-même.

« Si tu savais quelle joie j'aurais à conquérir cette créature choisie, à la rendre mienne, à lui faire oublier toutes les souillures qui entourèrent son enfance, sans ternir le pur éclat de sa belle âme! Je parle souvent de Maxence à ma petite bonne femme. Nous devons beaucoup à Maxence : s'il lui faut une mère, je l'adopterai.

« Cela viendra plus vite que tu ne penses. J'espère que tu crois à la *Gazette des Tribunaux*.

« Passons maintenant à la baronne *qui a ses filles*. Lis d'abord le billet que je lui écrivais il y a quinze jours, d'après les instructions de ma petite bonne femme. Tu as lu ? Deux *partis !* deux mariages ! tel est l'appât que nous avons jeté à ce modèle des mères. Elle est venue à l'ordre, mais sans empressement, avec sa dignité accoutumée. C'est une belle figure de mère ayant à placer des filles de douteuse défaite. Tu connais le cousin Anatole de Cholieu, sa tête de mouton, ses cheveux crépés, d'un jaune si avantageux, sa décoration de l'Éperon d'or et son zezaiement qui donne tant de suavité à son innocence. Quel mari pour mademoiselle Dorothée!

« Mademoiselle Juliette, elle, sera l'heureuse épouse de Mussaton.

« Mussaton est gentilhomme, sandis! Mussaton de Bassoquai, natif de Libourne. Eh donc! cousin, issu d'arrière-cousin du maréchal ! il sait peindre sur velours et découper les bobèches en papier. C'est un artiste !

« Quand je vois cette austère baronne, il me semble toujours qu'elle va me réciter l'églogue de madame Deshoulières. Elle mène paître ses deux grandes brebis.

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine...

« Mais il ne s'agissait pas de rire ? Elle a ses filles!

« Elle était tout en noir, selon la coutume, et plus grave encore qu'à l'ordinaire, s'il est possible. Tu sais qu'en définitive c'est une femme du plus grand ton quand elle

veut. Sa sévérité ne l'empêche pas du tout d'être gracieuse au besoin. Elle connaît sur le bout du doigt toutes les rubriques mondaines. En toutes circonstances, elle parvient à sauver les périls actuels d'une situation qui n'est pas toujours exempte de ridicule. Je dis actuels, parce que le rire vient souvent après son départ. Mais il ne l'atteint plus.

« — Ce n'est pas vous qui avez commencé mes ennuis, ma belle petite, m'a-t-elle dit en entrant; voilà déjà plusieurs partis qui se présentent. Cela m'apprend trop bien que le temps approche où il faudra me séparer de mes chers enfants.

« Ici, un profond soupir.

« — Mais en définitive, a-t-elle ajouté en changeant de ton, puisqu'il faut en passer par là, menons les choses rondement, n'est-ce pas! Ces demoiselles ont vu ces deux messieurs cet hiver, ils ne déplaisent pas : vous pouvez le leur annoncer. Chargez-vous de la double présentation; ce sera une corvée une fois faite, et tout le monde vous en saura gré. Quant aux contrats, j'ai mon notaire. Quand voulez-vous que nous vous recevions?

« Tu vois qu'elle va vite en besogne. J'ai cru un instant qu'elle allait me demander d'être marraine des deux petits premiers.

« Mais tout ceci n'est rien auprès de la fin. J'avais remarqué, lors de son entrée, qu'elle portait un ample manteau, malgré le premier beau soleil. Le manchon avait été déposé sur un meuble. Comme elle se dirigeait vers la porte, je l'ai arrêtée, disant :

« — Chère madame, ne causerons-nous pas un peu de l'autre affaire?

« Son regard s'est tourné tout de suite vers son manchon. Elle s'est mise à sourire.

« — Bonne petite, m'a-t-elle répondu, comme je ne demeure pas au-dessus d'un commissaire de police, je vous prie de me laisser autant que possible derrière le rideau. Ce n'est pas généreux de m'avoir reproché dans votre lettre ma neutralité : j'ai mes filles.

« Tout en parlant, elle avait pris son manchon. Elle en a retiré un paquet assez volumineux qu'elle m'a mis dans la main.

« Puis fort lestement :

« — Pressons les choses, n'est-ce pas, m'a-t-elle dit en m'embrassant ; au revoir, bonne petite ; vous avez rajeuni de dix ans et embelli. Je vous attends toute la semaine.

« Elle a disparu. J'ai ouvert le paquet qui contenait, comme je m'y attendais, toutes les notes rassemblées par feu le baron du Tresnoy sur madame la marquise de Sainte-Croix.

« Donnant, donnant. Cette baronne paie ses dettes comptant.

« Le soir même, les notes étaient au parquet du procureur du roi.

« Il y a six jours de cela. J'ai déjà reçu trois billets doux de la baronne. »

Du 27 mai au matin.

« La foudre a éclaté, ma chère sœur. Césarine a quitté la maison de son père. Elle est chez le maréchal. Il y a deux jours que le comte Achille n'est rentré chez lui. Personne n'a de ses nouvelles. Le maréchal est fou d'inquiétude. Les erreurs d'un fils ne vous guérissent pas de l'aimer, et Achille était véritablement un fils pour le maréchal. Henri et tous nos amis se sont mis en campagne.

« Hier au soir, 26 mai, un mandat d'arrêt a été décerné au parquet de Paris contre madame la marquise de Sainte-Croix et contre son complice, Garnier de Clérambault. Leurs demeures respectives ont été cernées cette nuit. Les deux maisons étaient vides. On n'a pu capturer ni madame la marquise de Sainte-Croix, ni son complice, Garnier de Clérambault.

« Me Souef, cité au parquet, a déclaré avoir opéré

pour le compte de M. de Mersanz, dans l'espace de trois semaines, diverses ventes d'immeubles, — à l'amiable, — et versé entre ses mains des sommes dont le total s'élève à deux millions cinq cent mille francs.

« A-t-il quitté la France avec ces valeurs, comme il en avait exprimé plusieurs fois l'intention? La Sainte-Croix l'a-t-elle enlevé ou devons-nous craindre quelque chose de pire?

« Clérambault et Flavie sont-ils cachés dans ce repaire dont parle Fromenteau, chez cet homme dont la manie est de percer le mur d'octroi? Ont-ils attiré dans ce coupe-gorge le malheureux Achille?

« Rien de tout cela n'est impossible. Et pourtant l'appât principal leur manque. Maxence n'est pas avec eux.

« Je veux te parler de Maxence. Maxence, aussi, malade qu'elle était, avait disparu de l'hôtel de Sainte-Croix. Quand on est venu me dire cela, mon cœur s'est serré, j'ai senti de la sueur froide à mes tempes.

« A peine lui ai-je parlé deux fois en ma vie, et je l'aime comme si elle était ma sœur ou ma fille. Je l'aime bien mieux que Césarine, pauvre enfant qui pourtant se réhabilite dans le repentir. Je l'aime presque autant que ma noble et sainte Béatrice.

« Pour elle, pour Maxence, j'ai quitté ce matin notre forteresse, où j'attends de minute en minute Fromenteau, toujours en chasse avec ses hommes, et je me suis rendue chez Marguerite Vital. J'avais comme un pressentiment de trouver là des nouvelles de Maxence.

« Lorsque je suis arrivée, on ne savait rien. Toute la famille était rassemblée, et le maréchal tenait Béatrice dans une embrasure. J'ai entendu que Béatrice disait d'une voix brisée par les sanglots :

« — Dieu m'est témoin que je l'aime toujours. Jamais je n'aimerai que lui. Mais la Providence ne nous a point donné d'enfants. Le lien entre nous est rompu; désormais, il ne sera jamais renoué.

« Le maréchal parlait avec chaleur. Un instant, j'eus l'idée qu'Achille venait à résipiscence.

« Mais tout était comme je te l'ai dit. On n'avait point de nouvelles d'Achille. Le pauvre vieux maréchal s'est pris pour Béatrice d'une véritable adoration. Il tâche, il s'efforce. Toute l'inquiète vivacité de la jeunesse est revenue en lui. A chaque instant, il interroge Béatrice, bâtit des hypothèses en cherchant à ramener sa chère nièce, comme il l'appelle toujours, pour le cas où Achille reviendrait.

« Béatrice le traite avec un respect plein d'affection, mais sa résolution paraît irrévocable. Elle veut la séparation éternelle.

« Le reste de la famille est dans l'état que je t'ai dépeint l'autre jour. La situation du vieux capitaine n'a pas varié. Il parle bien souvent du lieutenant Toussaint qui, suivant ses propres paroles, *s'est fait sauter le caisson*.

« Toutes les fois que son délire aborde ce sujet, Béatrice éprouve un contre-coup douloureux et terrible. Je crois deviner ce qu'il y a de menaçant dans ce rêve.

« Mais ce qui est curieux, c'est la façon dont ma petite bonne femme se multiplie. Nous sommes loin de savoir tout ce qu'elle fait. Elle est parfois absente une bonne moitié du jour, et le maréchal lui-même n'a qu'une partie de ses confidences.

« Elle est admirable avec sa fille. Quand elle embrasse son fils, il semble qu'on lui voie le cœur. Je ne t'ai pas reparlé de ce pauvre Vital depuis la scène de la fête. Après la conduite de Césarine, il croyait son amour guéri par l'indignation. Quand donc l'indignation a-t-elle guéri de l'amour? Vital aime Césarine comme un malade souffre de sa fièvre, et Césarine est folle de lui. Marguerite sollicite pour son fils, à l'aide du maréchal, un grade dans les zouaves. Elle dit, les larmes aux yeux, qu'il lui faut l'Algérie.

« Le maréchal sourit. Le vent est aux mésalliances.

« Je crois que le maréchal a pris Césarine chez lui parce qu'on avait tenté à l'hôtel de Mersanz une misérable imitation de la fameuse affaire Rodelet. La marquise

et ses complices ont été pris de court, sans cela, d'assaillants que nous sommes, nous aurions été assiégés : cela est évident pour moi.

« Ce malheureux jeune homme, M. Léon Rodelet, avait été choisi, comme j'ai dû te le dire, pour enlever Césarine. Il y a eu commencement d'exécution. Mademoiselle Jenny, ancienne femme de chambre de Béatrice, est sous la main de la justice. Léon Rodelet est en fuite avec Garnier de Clérambault et la marquise.

« On ne sait pas ce qu'est devenu Fromenteau. On ne l'a vu ni hier au soir ni ce matin. Mon inquiétude est d'autant plus cruelle que c'est moi qui l'ai lancé sur cette piste si dangereuse.

« Mais que je te dise, pendant que j'ai encore une minute, la scène véritablement navrante à laquelle j'ai assisté.

« Il s'agit de Maxence.

« Mes pressentiments ne m'avaient pas tout à fait trompée. Je devais avoir des nouvelles de Maxence avant de quitter la maison de Marguerite Vital.

« Au moment où j'embrassais Béatrice pour me retirer, la porte s'est ouverte brusquement et Maxence est entrée. L'étonnement a été général. Personne, pas même Marguerite, ne s'attendait à cela.

« Du reste, moi seule ai reconnu mademoiselle de Sainte-Croix du premier coup d'œil. Je pensais à elle. J'ai prononcé son nom malgré moi. Elle est changée à ce point qu'elle ne ressemble plus à elle-même. On dirait le spectre délicieux et charmant encore de cette charmante et délicieuse créature qui passait dans la vie comme un éblouissant rayon. Sa beauté serre le cœur, son sourire désolé emplit les yeux de larmes :

« Je me suis avancée vers elle. Sa main froide a touché la mienne; mais, me repoussant aussitôt, elle est allée droit à Marguerite. Dans la chambre, un silence profond régnait.

« Marguerite avait l'air troublé. En quelque circonstance que ce soit, je ne l'ai jamais vue que vaillante. Je ne

sais point de péril qui soit capable de l'effrayer. Et pourtant, en face de cette pauvre belle enfant sur qui pèse si lourdement la main de Dieu, Marguerite tremblait.

« Maxence, arrivée auprès d'elle, s'appuya au dossier d'une chaise pour ne point tomber.

« — Je vous ai écrit, lui dit-elle d'une voix très-basse, mais qui arrivait distincte à l'oreille ; pourquoi ne m'avez-vous point répondu ?

« — Parce que je n'avais rien à vous répondre, répartit Marguerite avec un accent de dureté qui me fit mal.

« Maxence reprit en fixant sur elle ses grands yeux qui semblaient avoir le don de pénétrer jusqu'au fond de l'âme :

« — Marguerite, vous m'avez connue tout enfant. Il y a des moments où je vous vois autour de mon berceau.

« — Folie ! grommela Marguerite qui tourna la tête.

« Maxence poursuivit comme si cet entretien n'eût pas eu de témoins :

« — Il y a des moments où j'ai l'intime certitude que vous m'avez vue naître.

« — Visions ! dit encore Marguerite qui haussa les épaules.

« — Vous ne parviendrez pas à me rebuter, continua Maxence ; je suis venue ici dans un but, ce but sera rempli : Je veux savoir, je saurai !

« Ma petite bonne femme sourit avec dédain. Je ne l'avais jamais vue ainsi, elle qui, d'ordinaire, est si secourable et si douce. Je me disais : Elle devrait avoir plus de pitié. C'est parce qu'elle avait pitié qu'elle se taisait.

« Maxence fit un pas vers elle. Il fut évident pour moi que Marguerite aurait voulu s'éloigner, mais quelque chose de plus fort qu'elle-même la retint. Maxence poursuivit d'une voix qui devenait en quelque sorte plus pénétrante, à mesure qu'elle faiblissait matériellement :

« — Au nom de Dieu ! répondez-moi ! De votre réponse dépend ma mort ou ma vie : Suis-je la fille de cette femme ?

« — Je n'en sais rien, prononça Marguerite entre ses dents serrées.

« — Vous mentez! vous mentez! répéta par deux fois Maxence.

« Puis elle ajouta :

« — C'est mal de tromper une pauvre fille qui va mourir!

« Le rouge montait aux tempes de Marguerite. L'accusation de Maxence était manifestement juste : Marguerite venait de mentir.

« Je m'interromps ici, ma bonne Aglaé, j'avais envoyé au logis de Fromenteau. Voilà deux jours qu'on ne l'a vu. Henri vient de rentrer. Tout le personnel de la préfecture est sur pied. On fouille littéralement Paris. Henri repart pour savoir si Maxence est encore de ce monde. Au moment où je l'ai quittée, ce matin, elle n'avait plus que le souffle.

« Cette journée est terrible. Je vois arriver le soir avec angoisse. Une voix intérieure me dit que la dernière convulsion de cet horrible drame aura lieu cette nuit.

« Dernières nouvelles apportées par Henri : Achille a été reconnu hier dans la cour des Messageries de la rue Montmartre. Il était en costume de voyage. Il a parlé rapidement à une femme qui pourrait bien être madame la marquise de Sainte-Croix. Les registres des Messageries, compulsés scrupuleusement, ne portent point le nom de M. le comte de Mersanz. Aurait-il changé de nom?

« Hier, toute l'argenterie de l'hôtel de Sainte-Croix a été engagée chez J. A., l'orfévre prêteur sur gages, bien connu de nos lions du faubourg Saint-Germain. Ce n'est pas la marquise qui a fait l'engagement. Le signalement de son émissaire ne se rapporte pas à Garnier de Clérambault.

« Je reprends l'histoire de la pauvre Maxence :

« Marguerite avait l'air de souffrir autant qu'elle pendant cet interrogatoire. Habituée que je suis maintenant à lire sa pensée sur son visage, je voyais qu'elle pousserait la résistance à toute extrémité. Je voyais

aussi que Maxence s'obstinerait dans sa volonté de savoir.

« Béatrice n'écoutait pas. Elle ploie de plus en plus sous le poids des pensées qui l'accablent. Le maréchal venait d'entraîner Vital au dehors. Le vieux capitaine Roger dormait. J'étais seule pour entendre et pour voir. Ce fut Maxence qui reprit la parole la première.

« — Ne cherchez pas à vous dérober, dit elle, il n'y a rien de fort comme la dernière étreinte de l'agonie. Je suis une mourante : regardez-moi !

« Marguerite lui tendit la main comme malgré elle. Marguerite l'attira jusqu'à sa poitrine et déposa un baiser sur son front.

« — Ne m'interrogez plus, dit-elle.

« Maxence prononça lentement ces quatre vers, dont je gardais fidèle souvenir :

A son insu, l'acide mord,
A son insu, la fange tache ;
Et le vil poignard qui se cache
A son insu donne la mort.

« Elle s'était tournée à demi vers moi. Son sourire semblait me saluer comme si elle ne m'eût point encore vue. Puis revenant à Marguerite :

« — Sans vous, dit-elle, j'aurais pu être tout cela : poison, fange, poignard, à mon insu.

« Une seconde fois Marguerite la baisa. Maxence se laissa aller contre son cœur, et d'une voix pleine de larmes :

« — Dites-moi, je vous en supplie, dites-moi que je ne suis pas la fille de cette femme !

« Et comme Marguerite gardait le silence, mademoiselle de Sainte-Croix reprit avec vivacité :

« — Écoutez ! vous ne mesurez pas le mal que me fait votre silence ! Craignez-vous de me tuer sur le coup ? Je suis forte !

« Elle chancelait. Marguerite la soutenait dans ses bras. Marguerite me regardait, puis levait les yeux au ciel. Je comprenais cette muette condamnation.. Mon âme était navrée.

« — Je suis forte, répéta cependant Maxence ; à mon âge, j'ai pu résister à l'homme que j'aimais d'un amour qui est au-dessus de mon âge ! Je reste debout quand j'ai le cœur déchiré. J'aimais, j'aime encore et me voici près de vous !

« Maxence se laissa choir sur les deux genoux.

« — Malade, brisée, désespérée, poursuivit-elle, j'ai résisté à cette femme qui me disait d'être heureuse, qui me lisait de brûlantes lettres d'amour, qui me montrait la fortune et le bonheur. J'aime le luxe, moi, j'aime toutes les splendeurs, et j'ai résisté ! Ne voyez-vous pas que je suis forte ? Ses lettres me le montraient agenouillé à mes pieds. Je croyais entendre sa voix si douce qui tremblait. Est-ce un crime, cet amour qui a germé dans mon cœur d'enfant? Les rêves de ma fièvre me le présentaient toujours beau comme un dieu. Et, n'est-il pas le plus beau des hommes ! J'ai résisté pendant de long jours et pendant de longues nuits. J'ai résisté à mes souffrances, à ses prières, à mes songes d'ambitieuse, aux supplications de cette femme qui me disait : Je suis ta mère. J'ai résisté à ma fièvre, à leurs obsessions. Je suis forte.

« Elle porta ses deux mains à sa poitrine où sa respiration oppressée sifflait.

« — Mais, si elle est ma mère ! s'écria-t-elle tout à coup avec éclat ; on se doit à sa mère. Pour l'enfant il n'y a pas de mère coupable !

« Elle courba la tête si bas que ses beaux cheveux inondèrent son visage comme un flot.

« — Sais-je, moi, reprit-elle, si les hommes ne l'ont point attaquée injustement? Sais-je encore si ceux qui l'accusent ne sont pas des calomniateurs? Qu'ai-je vu? Qu'elle voulait marier sa fille à un homme riche et puissant ; mais que font les autres mères ? N'est-ce pas là leur ambition commune? Il y avait des obstacles ; elle a fait ce qu'il fallait pour briser les obstacles : c'est le propre de toute ambition et c'est l'éternelle bataille de la vie.

« Pendant qu'elle parlait, je ne sais quel poids opprimait mon entendement. Je sentais l'effort désespéré

qu'elle faisait pour sophistiquer sa pensée. Je ne crois pas qu'un être humain puisse souffrir plus que je n'ai vu souffrir cette enfant.

« Marguerite, inflexible, gardait toujours le même silence.

« — Elle m'a tout dit, continua Maxence, dont l'accent prit une nuance de menace; pendant trois semaines, elle est restée à mon chevet. Je sais que sa vie, sa fortune, son honneur, dépendent de moi. Elle me l'a dit elle-même, on l'accule comme une bête féroce, c'est pour se défendre qu'elle a besoin d'or, on l'a ruinée, on essaie de la déshonorer, on veut la traîner jusqu'aux bancs infâmes de la cour d'assises, vous voyez bien que je sais tout. Avec l'alliance du comte de Mersanz, elle sera sauvée, car elle dressera son immense fortune entre elle et vous comme un rempart. Que vous a-t-elle donc fait? et que m'a-t-elle fait à moi-même pour que son cri de détresse n'ait point descendu jusqu'à mon âme? Pourquoi cette répulsion qui est presque de l'horreur? Pourquoi? pourquoi? C'est qu'elle n'est pas ma mère!

« Marguerite fit un mouvement. Je vis qu'elle allait enfin répondre. Marguerite avait les sourcils froncés. De courtes convulsions agitaient sa bouche.

« — S'il m'était donné de vous sauver, mademoiselle, dit-elle d'une voix sourde et saccadée que je ne lui connaissais pas, je ferais le possible comme j'ai fait pour bien d'autres. J'ai cru vous haïr autrefois; ce n'était que le regret de ne pas pouvoir vous aimer. Vous êtes une belle âme et Dieu vous avait créée pour aller plus haut qu'aucune d'entre nous. Vous avez le cœur trop fier pour vivre de tolérance et de honte. Le prix que vous valez vous condamne. Vous ne sortirez plus d'ici, Maxence : je vous retiens prisonnière.

« Rien ne peut te dire mon étonnement. J'élevai la voix pour protester.

« La petite bonne femme me lança un sombre coup d'œil.

« — Nous défendons notre peau, dit-elle en ajoutant

par l'expression de sa voix à la brutalité de ce mot; on ne lâche pas comme cela les petits de la louve. Si nous ne mangeons pas, nous serons mangés!

« Béatrice prit la main de sa mère et dit :

« — Il ne sera point fait de mal à cette jeune fille!

« — Du mal! répéta Marguerite avec une surprise pleine de reproche.

« Puis elle ajouta entre ses dents :

« — S'il reste une chance de salut pour elle, cette chance est ici.

« — Maxence demeurait affaissée. Marguerite alla ouvrir son coffre, seul meuble qu'elle eût apporté de sa mansarde. Elle prit quelques papiers et revint à mademoiselle de Sainte-Croix!

« — Béatrice, ma fille, dit-elle, laissez-nous pour un instant. Vous préparerez la chambre de Maxence.

« J'allais suivre Béatrice. Marguerite m'arrêta en ajoutant :

« — Ce que je vais dire n'est pas un secret pour vous.

« Maxence s'était redressée à demi. Elle regardait ces papiers que Marguerite tenait à la main avec un vague espoir mêlé d'un terrible effroi.

« — Tenez! débuta brusquement Marguerite, si vous ne voulez pas être la fille de cette femme, libre à vous! Voici un acte de naissance qui vous donne le droit de porter un autre nom.

« — Et cet acte de naissance est le mien? s'écria Maxence éperdue.

« — Oui, répliqua ma petite bonne femme, dure comme la destinée; mais vous n'en êtes pas moins la fille de la nommée Flavie Soyer, dite la marquise de Sainte-Croix!

« Maxence retomba du haut de sa fausse joie. Elle poussa un long gémissement. J'aurais mieux aimé, je crois, qu'on me torturât moi-même.

« Je devinais à demi. L'acte de naissance était bien, en effet, celui de Maxence, sous le nom de Julie Seveste. C'était Maxence qu'on avait trouvée dans le berceau, près

du lit de madame Seveste, au n° 37 bis de la rue du Cherche-Midi. Si tu as présente cette histoire d'audacieuse substitution d'enfant, à moi contée par madame la baronne du Tresnoy, lors de notre première entrevue, tu te souviendras que la sage-femme, quittant le chevet de la prétendue madame Octave Merriaux (Flavie de Sainte-Croix) passa d'une maison dans l'autre et vint voler le nouveau-né des époux Seveste, qui était un enfant du sexe masculin.

« Il fallait un fils à madame de Sainte-Croix, qui poursuivait en ce temps-là une intrigue avec le vieux prince de***, et bien peu s'en fallut qu'elle ne devînt princesse.

« Je ne saurais plus dire quel fut le sort de l'enfant volé; il dut mourir, puisque Flavie ne fût pas princesse. La petite Julie fut élevée chez les Seveste; mais madame Seveste ne put jamais la voir sans un serrement de cœur. Elle était sûre d'avoir reconnu le sexe de son enfant : c'était un fils. Bien qu'elle ne devinât point les complications romanesques de l'aventure, elle avait conscience d'une tromperie, et la disparition de la sage-femme, qui ne vint point réclamer ses honoraires, ne put qu'augmenter ses soupçons.

« La petite Julie fut donc dès le berceau un être malheureux : elle ne connut point les caresses d'une mère. Madame Seveste eut un second enfant; son mari mourut. Réduite à la misère, elle fit choix entre ses deux petits. Julie fut abandonnée et recueillie par Marguerite Vital, qui la mit à la campagne chez de pauvres gens. Ceux-ci l'élevèrent.

« Pour comprendre le reste de cette misérable histoire, il faut se reporter à l'industrie principale de la Sainte-Croix. Elle avait besoin de belles jeunes filles qu'elle instituait ses nièces, afin de les produire sur les registres de Clérambault. On s'y prenait longtemps à l'avance; il y avait des nièces qui jouaient d'autant mieux leur rôle qu'elles ne croyaient point jouer un rôle. Clérambault pourvoyait à cela : il parcourait de temps à autre la province pour recruter des nièces, car tout s'use.

« Clérambault, un jour, trouva cette enfant miraculeusement belle sur son chemin. La Sainte-Croix la voulut voir.

« On en fut si enthousiasmé, qu'au lieu d'en faire une nièce, on l'éleva à la dignité de fille unique de madame la marquise.

« Maxence parcourut d'un regard troublé l'acte de naissance.

« — Madame de Sainte-Croix a-t-elle donc porté ce nom de Seveste? demanda-t-elle.

« — Non, répondit Marguerite qui choisit parmi les autres papiers un cahier qu'elle lui mit dans la main.

« C'était une des pièces du dossier du Tresnoy, expliquant clairement et distinctement ce que tu sais déjà.

« Maxence en lut à peu près le quart; puis elle se prit la tête à deux mains, et d'un accent plein de fatigue :

« — Je ne comprends pas, dit-elle; je ne sais plus comparer ni réfléchir, qu'y a-t-il là dedans?

« — Votre histoire, répartit Marguerite.

« Maxence releva sur elle ses grand yeux égarés.

« — Mon histoire n'a qu'un mot, murmura-t-elle : affirmeriez-vous sous serment que je suis la fille de cette femme?

« — Oui, sous serment! répliqua Marguerite.

« Maxence, à ce mot, s'est tournée de mon côte comme pour chercher un appui dans son inexprimable détresse.

« Vivrais-je cent ans, ce regard resta gravé dans mes souvenirs.

« Par un mouvement involontaire, je me suis élancée vers elle. Il était trop tard. Elle a fermé les yeux, puis elle s'est affaissée inerte sur le carreau.

« Nous l'avons portée, Marguerite et moi, sur un lit.

« *Quatre heures du soir.* — Mon Henri vient de rentrer. La bonne Béatrice est restée avec Maxence une partie du jour. Elle l'a quittée un instant pour aller près de son père. Maxence a pu se lever, ouvrir une porte donnant sur l'escalier et s'évader.

« Marguerite avait-elle raison? Maxence est-elle complice de la Sainte-Croix? Faut-il tenir en cage toujours les petits de la louve?

« *Huit heures.* — Fromenteau n'a pas été assassiné. Il est sur la piste. Il a rencontré par hasard ce gros homme du boulevard extérieur qui veut percer le mur d'octroi.

« La marquise a juré qu'aucun de nous ne serait vivant demain matin.

« Le courrier part. Je ferme ma lettre. — A demain, si Dieu le veut. »

VI

GRANDE LUTTE D'HOMMES

Il y avait, ma foi, six gros lampions le long de la ruelle Saint-Fiacre, depuis le boulevard extérieur jusqu'à la petite avenue de marronniers qui précédait le château de la Savate. On y voyait assez pour distinguer les tas de boue dès qu'on avait trébuché dedans. Le vent couchait les flammes fumeuses et montrait çà et là sur les murailles crépies les mains peintes dont le doigt tendu et démesurément long indiquait la route à suivre pour gagner *l'établissement* de Jean-François Waterlot, dit Barbedor.

Au bout de la ruelle, du côté du boulevard, un if se dressait, un if à six pots, vis-à-vis duquel un poteau supportait une belle affiche rouge et jaune où le nom de Jean Lagard éclatait en caractères gigantesques.

De l'autre côté apparaissait une grande lueur : c'était la façade du château de la Savate, illuminée *à giorno* par une douzaine et demie de verres de couleur pour le moins.

Le mur d'octroi était-il ébréché? La barrière des Pail-

lassons était-elle une vérité? Jean François Waterlot, plus fort que le destin, avait-il conquis le rameau d'or et franchi le seuil de son paradis terrestre?

Pas encore. Les gens en blouse, les gens en veste, les gens en pardessus doublé de soie qui tournaient en ce moment à l'angle de la ruelle Saint-Fiacre, qui sur leurs souliers crottés, qui sur les coussins de leur fiacre ou même de leur équipage, avaient tous été forcés de prendre la barrière de l'École ou la barrière de Sèvres : une des deux coquines!

Mais Jean-François Waterlot avait oublié pour ce soir ses ambitieux désirs et les hautes aspirations qui dominaient sa vie.

Ce soir, le château de la Savate suffisait au bonheur de Jean-François Waterlot. C'était la renaissance du château de la Savate, dont la gloire, si longtemps éclipsée, reprenait de nouveaux rayons.

Barbedor avait enfin trouvé les éléments d'une affiche.

O vous, simples particuliers, hommes qui touchez des rentes, qui signez des quittances de loyer ou qui vendez à poids douteux une bonne petite marchandise quelconque, Français de tous les commerces et de toutes les industries, vous ignorez les angoisses des hommes publics qui spéculent sur l'art de divertir la foule. Cette phrase navrante et radieuse : *Faire une affiche*, n'éveille en vous aucune fièvre. Vos marchandises sont connues et de première nécessité. Tout le monde a besoin de votre sucre et de votre sel. Vous n'avez à faire aucuns frais de génie : chez vous le mensonge est muet et n'exclut pas l'enviable sottise.

Mais Bilboquet, l'ardent et douloureux Bilboquet, mais l'entrepreneur de plaisirs, voilà l'inventeur! voilà le génie fait homme et le labeur incarné!

Il y a plus d'esprit dans une simple affiche de spectacle qui ruinera son auteur, que dans une fortune de trois millions faite à vendre des étoffes de coton (tout laine) ou des culottes au rabais.

Et cependant, quand Bilboquet devient maire de son

village, sur ses vieux jours, tout le monde s'étonne, tandis que tout le monde accepte Barrabas passé à l'état de marguillier.

Pour faire une affiche, il faut un *nom :* or, malgré la folâtre bénignité du public qui, trop souvent, prend les oies pour les cygnes, les noms sont rares.

Le talent de Bilboquet est précisément de faire des civets sans lièvres ; Bilboquet vit parfois longtemps sur cette aptitude et nous en avons de cruels exemples dans nos théâtres si féconds en civets sans lièvres ; mais un jour de méchante humeur, le public s'écrie : A bas le matou !

Alors Bilboquet, aux abois, cherche un gibier véritable. Son affiche se tait. La baraque est en deuil.

Un nom ! il faut un nom ! Pour trouver un nom, Bilboquet escaladerait le ciel !

C'est Bilboquet lui-même qui a inventé ce substantif : UN NOM. Sa modestie native lui défendait d'employer le mot gloire. La gloire est désintéressée : le nom entre dans le commerce. Un jour viendra où tous les noms payeront patente. Ce sera bien fait.

Barbedor avait un nom de lutteur, de boxeur et de tireur, mais un nom usé et qui ne *faisait plus d'argent.* Son ventre tuait son nom. Jean Lagard avait un nom qui était un éblouissement.

On pouvait l'imprimer en lettres de six pouces sans craindre le méprisant sourire des badauds.

On pouvait le répéter quatre fois au moins dans la composition, car Jean Lagard était l'effroi des lutteurs du Midi et des hercules du Nord, le bourreau des habiles de la canne et du bâton, le maître de la boxe anglaise et l'Achille de cette escrime nationale, le *chausson*, qui a porté si haut et si loin le nom de notre belle France.

Comment Barbedor avait fait pour conquérir le droit d'afficher Jean Lagard, après ce qui s'était passé entre eux, nous ne saurions trop le dire.

Le fait est que Jean Lagard avait cédé, consentant à revêtir encore une fois le caleçon de bain qui est l'uni-

forme des Alcides. Ce consentement était les trois quarts de l'affiche. Il ne restait plus qu'à faire un choix éclairé parmi les Forts-et-Adroits présents à Paris, afin que l'illustre *rentrant* eût au moins un cortége digne de lui.

Barbedor se mit en quête. Il passa trois jours à croiser dans ces quartiers excentriques où respirent les athlètes. Il y a pour cela des zônes propices : le boulevard des Ternes, la Chapelle-Saint-Denis, La Villette et tous les abords de la barrière des Vertus. Barbedor pouvait voyager sans boussole dans ces latitudes héroïques. Au bout de trois jours, il avait sa *botte de bons hommes*. Alors, il entra en loge et produisit ce chef-d'œuvre que nous prenons la liberté de mettre sous les yeux du lecteur.

CHATEAU DE LA SAVATE

Établissement spécial pour tous les genres d'adresse et de force

TENU PAR BARBEDOR

Boulevard de l'École, en face de la barrière des Paillassons.

Le jeudi 27 mai 1836, à huit heures du soir,

GRANDE LUTTE D'HOMMES

A main plate, à l'instar de celles du Midi,

COMPLIQUÉE

Par divers jeux d'adresse et assauts de force dans lesquels paraîtront les premiers sujets

DU MIDI ET DU NORD

Engagés, pour cette fois seulement, à la demande générale des amateurs, pour la rentrée de

M. JEAN LAGARD

Premier lutteur des arènes du Midi, professeur de boxe et d'adresse françaises; premier bâtonniste de l'Académie de Paris, sauveteur médaillé, breveté pour le sabre et la danse

des salons, etc., etc., etc., qui a bien voulu consentir à faire ses adieux au public parisien avant son départ,

Irrévocablement fixé pour le Nouveau-Monde.

M. JEAN LAGARD

Donnera un jeu d'adresse française, un jeu de boxe, un assaut de contre-pointe et quatre luttes à outrance, savoir :

1° Contre

M. PLANTEHOUX, DIT LE POTEAU-DE-BÉZIERS

connu par sa méthode et ses succès;

2° Contre

M. BOICHEL, DIT LE REDOUTABLE AUVERGNAT

Premier sujet, jusqu'alors invincible;

3° Contre

M. L'ENFANT, DIT LE TOULOUSAIN SANS QUARTIER

Lutteur de style, ayant travaillé à Paris, à Lyon, à Berlin, et dans toutes les diverses capitales, connu en outre dans les ateliers pour la pose, etc.;

4° Contre

M. MUSCAMEL, DIT LE BUFFLE DE CARPENTRAS

Pesant 127 kilos, vainqueur du célèbre Soliman, brisant le cristal de roche avec ses dents et portant quatre artilleurs sur chaque bras avec facilité.

M. JEAN LAGARD

Luttera en outre contre tout amateur qui aura préalablement déposé une somme de

MILLE FRANCS

entre les mains des juges choisis par la société.

L'ORCHESTRE SOUFFLARD

Composé de 24 musiciens à vent et militaires, jouera dans l'intervalle des parties,

VALSES, POLKAS, MAZURKAS,

Le tout sous la protection de l'autorité, éclairé au gaz, avec rafraîchissements de première qualité, sans augmentation de prix, à proximité, dans l'établissement même, salons et cabinets de société, soupers à la carte et autres. L'affiche du jour donnera l'ordre des parties et les détails complets de cette

CEREMONIE UNIQUE EN SON GENRE,

Prix des places, pour cette fois seulement : enceinte des lutteurs, 5 francs ; chaises du second rang, 3 francs ; pourtour, 2 francs ; galerie, 1 franc. Moitié partout pour les enfants, les bonnes et les militaires. On pourra entrer, moyennant 20 francs, dans le vestiaire où MM. les Bonshommes font leur toilette.

Personne ne pensera que la rédaction d'une semblable affiche ne soit pas l'œuvre d'un génie ordinaire. Il y a cependant quelque chose de plus fort encore et de plus méritant que la rédaction, c'est, si l'on peut ainsi s'exprimer, la pondération, c'est-à-dire le classement équilibré des différentes valeurs qui la composent.

Ceci est une affaire de tact.

Barbedor fit coller son chef-d'œuvre dans les bons endroits. Il répandit, en outre, quelques prospectus aux abords du Jockey-Club et devant les cafés du boulevard. C'est là que s'obtiennent les places à 5 francs.

La lutte à main plate n'est pas sans posséder quelques fervents parmi notre jeunesse mal dorée.

Ces sortes de spectacles ont un public assez restreint, très-disséminé, mais fidèle. Il s'agit de l'aller chercher. L'affiche de Barbedor avait ce but : elle l'atteignit. Tout ce qui, dans Paris, affectionne l'art aimable des Arpin,

des Rabasson et des Marseille, fut dûment averti de la *rentrée* de Jean Lagard.

Aussi, le voir venu, le fameux soir, quand l'affiche du jour eût donné les détails, trois ou quatre cents personnes représentant les classes les plus diverses de notre civilisation se trouvèrent-elles réunies au château de la Savate.

Dès sept heures on avait reçu du monde; à huit heures moins le quart les voitures avaient commencé à rouler dans la ruelle Saint-Fiacre et dans la rue de l'École.

Huit heures sonnant, Casseur, le chef, installé à la caisse en qualité de contrôleur, dut refuser des chaises de second rang. L'enceinte elle-même était presque remplie. C'était une recette.

Casseur et ses marmitons se reprenaient à vénérer Barbedor.

A l'intérieur, la salle, éclairée par une douzaine de quinquets remplaçant le gaz promis, présentait un aspect entièrement satisfaisant. Un vieux tapis, tendu sur une couche de sciure de bois, tenait le milieu de l'arène. (On fait d'avance ce lit pour adoucir la chute des vaincus.) Aux angles du tapis, on voyait des carafes et des petits tas de sciure fine : les carafes, pour rafraîchir la gorge haletante des champions; la sciure, pour étancher les muscles baignés de sueur et permettre aux mains des athlètes de *prendre* sur le corps ruisselant de l'adversaire.

Les galeries laissaient pendre des drapeaux un peu fanés, mais couverts de devises où l'honneur et la gloire étaient exaltés en style confiseur. On se demande pourquoi la gloire et l'honneur sont les divinités obligées de ces séjours malhonnêtes et obscurs.

Les poteaux étaient entourés de banderoles. Les cigares et les pipes chargeaient l'atmosphère d'un brouillard horriblement suffoquant. L'orchestre Soufflard démenait ses cuivres comme un diable et faisait le plus affligeant tapage.

Il y avait des femmes. Tombez au pied de ce sexe auquel on doit les messieurs.

Au premier rang, dans l'enceinte, c'était un composé assez curieux de sporting gentlemen gourmés dans leur cravate et de grands gaillards hautement débraillés qui faisaient évidemment partie de l'honorable société des Forts-et-Adroits. Ceux-là sont à reconnaître d'une lieue. Ils ont tous des coquins de bras qui sortent violemment de leurs manches fatiguées, des cous hardis et musculeux auxquels ne convient pas la cravate. Quand ils marchent, leur *cassure* produit un déhanchement tout particulier; quand ils sont assis, leur fainéantise les affaisse comme un tas de vieux linge.

Les lions se mêlaient à eux volontiers. On échangeait le feu de la pipe au cigare et réciproquement. Si vous désirez voir en votre vie un touchant tableau d'égalité, franchissez le seuil d'une salle d'adresse et de force.

Les chaises du second rang, — à trois francs, — présentaient un aspect moins caractérisé. C'était le vrai public : les curieux qui ont entendu parler, les gens qui disent; il est bon de tout voir, les pères de famille, les petits étudiants, le *profanum vulgus*. Beaucoup, parmi ces agneaux, avaient la main sur le gousset de leur montre. Leur physionomie disait en général : si ma femme savait où je suis !

Une belle et vertueuse compagnie, c'étaient les gens du pourtour. Morbleu ! de rudes figures ! peu de linge, quelques emplâtres sur l'œil, des moustaches faites pour inspirer la terreur, des redingotes demi-solde, des balafres, des bottes dangereusement blessées.

Qui sont ces guerriers? Ma foi, je n'en sais rien. La police, quoi qu'on dise, n'est pas assez naïve pour employer ces néfastes visages. Ce sont plutôt d'anciens Forts-et-Adroits qui viennent faire opposition, monter des cabales ou soutenir, au contraire, moyennant quelques gratifications, les phases chancelantes du spectacle.

Il y a parfois dans cette zône des batailles sérieuses, ce qui tendrait à sanctionner notre dire. Les mœurs y

sont farouches. Sous péril de prise de corps, il y faut partager l'avis de ses vilains voisins.

Les dames étaient dans les boîtes qui bordaient le pourtour.

Et pour en finir avec le public, nous monterons aux galeries, zône des spectateurs naïfs, payants et sérieux, qui veulent pour leur argent toutes les plaies et toutes les bosses annoncées. S'il manque un coup de pied ou un coup de poing, ceux-là se fâchent tout rouge. Il leur faut leur compte exact de contusions. Mais aussi, pour peu que la mesure déborde, ils entrent en liesse franchement et font les succès de tapage. C'est le parterre de ces vigoureux théâtres où la parole est remplacée par des ruades, parterre tout émaillé de blouses et d'uniformes, quand la séance a lieu avant l'heure de la retraite.

— A bas la musique !

— La paix, Soufflard ! Tais ton cuivre !

A cette audacieuse apostrophe, vous avez reconnu cette petite bête criarde, pointue, vieillotte et coiffée de cheveux couleur poussière, qu'on nomme un gamin de Paris.

Les blouses répètent en chœur :

— Soufflard, tais ton cuivre !

Aux places de deux francs (qu'on a pour cinquante centimes au bureau quand on sait son affaire) :— A bas la cabale ! Allez, la musique ! — Il est huit heures cinq ! L'affiche ! — On nous fait poser ! — La lutte ! la lutte ! la lutte !

Ce dernier et formidable cri partit de tous les coins de la salle en même temps. C'était l'*ultimatum* de la cohue impatientée. On s'attendait à voir paraître Barbedor, si éloquent dans ces circonstances solennelles. La draperie de coton qui fermait l'entrée du vestiaire s'ouvrit, en effet, mais ce fut le Casseur qui montra sa figure à la fois impudente et déconcertée.

— A bas le Casseur ! A tes casseroles, fricotier !

— Bravo ! Casseur ! Laissez parler le Casseur !

Celui-ci fit quelques pas à l'intérieur de l'enceinte. Il

était rouge comme une grosse tomate. Il salua. Il a avoué depuis à sa famille et à ses amis que jamais il n'aurait soupçonné les difficultés de l'état d'orateur, sans cette occasion qu'il eut de s'adresser à la multitude :

— Messieurs et mesdames... dit-il.

— Bravo ! Casseur !

— Mets les dames devant, c'est plus comme il faut !

— Mesdames et messieurs.

— N'y a pas de dames ! s'écria un amateur au-dessus de la grammaire ; n'y a que des demoiselles !

Casseur (au milieu du tumulte). — N'ayant pas l'habitude de la parole...

La foule. — La lutte ! la lutte !

Casseur. — La soirée va s'ouvrir par une partie entre M. l'Enfant, dit le Toulousain Sans-Quartier, et M. Muscamel, dit le Buffle de Carpentras.

La foule. — Bravo ! bravo ! Casseur !

Casseur. Poussez, la musique !

Les ophicléides et les cornets à piston de l'orchestre Soufflard firent incontinent et cruellement leur devoir.

La salle s'emplit d'une harmonie tellement diabolique que les trois quarts des assistants se bouchèrent les oreilles. Il faut cela ; c'est le plaisir.

Deux gros hommes, vêtus comme notre père Adam, sauf de légers caleçons qui leur prenaient les reins, se mirent en scène, égalant en grâce les deux principaux ours de notre Jardin-des-Plantes. Ils se donnèrent la main en souriant et prirent des poses aimables, après quoi ils s'empoignèrent (que l'expression me soit pardonnée), et du premier coup, le Buffle de Carpentras fut lancé, raide comme une balle, par-dessus la tête du Toulousain Sans-Quartier.

Il tomba sur le côté : besogne nulle. Pour que le coup vaille, il faut que les deux épaules du vaincu touchent à la fois le tapis fatal.

Le Buffle et Sans-Quartier reprirent leurs poses aimables et se plantèrent front contre front, les jambes ac-

croupies, le torse tendu, les mains libres et cherchant une prise favorable.

C'étaient deux bonshommes !

Mais que faisait cependant Jean-François Waterlot, dit Barbedor? Comment n'était-il pas là? Pourquoi avait-il cédé au Casseur le privilége si cher de parler au public?

Quelques minutes avant huit heures, et au moment où Waterlot, dans la plénitude de sa jubilation d'artiste et d'impresario, contemplait le troupeau de ses athlètes moutonnant autour de lui, un de ses serviteurs était venu lui parler à l'oreille.

Waterlot avait changé aussitôt de couleur, et son allégresse s'était évanouie comme par enchantement.

— Où allez-vous, papa? demanda Jean Lagard, qui, tout nu sous un paletot, faisait une partie de bésigue avec le féroce Plantehoux, surnommé le Poteau-de-Béziers.

— A mes affaires, répondit laconiquement Barbedor.

Il jeta en même temps sa houppelande sur le costume amphithéâtral qu'il avait revêtu pour se présenter devant son public et sortit à grands pas.

Cela fit un certain effet parmi les différents virtuoses qui se pressaient dans le vestiaire. Généralement, boxeurs, lutteurs, bâtonnistes, tireurs de sabre, de canne ou de chausson, nourrissent une très-médiocre confiance à l'endroit de leur directeur. Tous ces gaillards peu vêtus, mais surabondamment musclés, eurent ensemble la même pensée : si le Barbedor allait *évaporer* la recette!

Il y eut un mouvement vers la porte, mais Casseur était là.

— Pas de bêtises! s'écria-t-il d'une voix tonnante, on va lever le rideau. Si un quelqu'un de parmi vous nous mettait dans le cas de rendre l'argent au bureau, ça serait moi qui lui servirais son affaire!

Je ne suis pas le premier à faire la remarque que ces colosses sont quelquefois poltrons.

Casseur ne travaillait plus guère en public; mais il

avait, ainsi que son patron, la renommée d'un homme terrible sur le terrain. On se tint tranquille.

Jean Lagard appela Casseur du doigt.

— Tu sais que moi, lui dit-il amicalement, je t'enverrais par la fenêtre comme un bouchon, mon gros. Y a-t-il quelqu'un là-haut?

Cette phrase avait une signification particulière. Ceux de nos lecteurs qui se souviennent des événements accomplis au château de la Savate, devineront le sens caché de cette interrogation.

Casseur haussa les épaules et répondit :

— Un jour comme celui-ci ! Vous êtes fou, monsieur Lagard!

Jean le menaça du doigt; son air était moitié riant, moitié sérieux, il répartit en grommelant :

— C'est égal! Il y a quelque chose, ici autour. J'ai idée qu'on va travailler ailleurs que sous les quinquets, cette nuit!

Le vestiaire avait une sortie sur le jardin. Barbedor traversa les allées d'un pas furibond, essayant de boutonner du haut en bas sa houppelande trop étroite. Au lieu de gagner la claire-voie qui rejoignait la rue Saint-Fiacre, il tourna sur la gauche et poussa du pied une petite porte vermoulue donnant sur les marais.

Un homme était là, derrière cette porte. Un ample caban de couleur sombre enveloppait sa taille. Le collet, relevé, lui cachait la figure jusqu'aux yeux.

— Tonnerre du ciel! s'écria Barbedor dès qu'il l'aperçut, avez-vous juré de me faire perdre la tête, vous?

— Parlez moins haut, répliqua l'homme au caban; les haies, les murailles, les choux, tout a des oreilles, cette nuit!

Il plongea dans l'ombre un regard circulaire, et ajouta :

— Savez-vous de quoi il retourne?

— Et qui me l'aurait appris, nom d'un cœur! gronda Barbedor, puisqu'on ne vous a pas vu depuis trois jours!

Si le puissant maître du château de la Savate eût été un observateur, il aurait très-positivement remarqué le

soupir de soulagement qui souleva la poitrine de l'homme au caban à cette réponse.

Et il aurait ainsi traduit ce soupir en bon français :

— Il ne sait rien ! Dieu soit loué !

Du reste, pour un diplomate de moyenne force, d'autres indices auraient corroboré le témoignage de cet imprudent soupir. En effet, l'homme au caban changea de ton aussitôt et reprit d'un accent délibéré :

— Nous n'avons pas le temps de causer, mon vieux Jean-François : tout va bien. Le percement de la barrière est décidé en principe.

— Allez conter vos histoires à d'autres ! l'interrompit Barbedor dont la voix trembla un petit peu.

Trompez cent fois un tendre amant, votre cent-unième parole lui fera battre le cœur. Jean-François Waterlot était l'amant de la barrière des Paillassons.

— Croyez-moi, ne me croyez pas, reprit brusquement l'homme au caban, la question n'est pas là et peu m'importe. Je n'ai pas compté sur votre reconnaissance, ami Jean-François, mais sur votre intérêt. Il nous faut votre maison ce soir,

— Impossible ! fit Barbedor.

— Ce qui est impossible, répartit l'homme au caban, c'est de nous refuser quelque chose quand nous le demandons.

Barbedor se recula d'un pas, et son regard inquiet guetta les mains de son compagnon.

— Allons-nous changer de jeu, monsieur Garnier, dit-il en baissant la voix ; faudra-t-il décidément nous entrecasser quelque chose ?

— Mon bon, répartit Garnier avec le plus grand calme, je n'ai pas le temps aujourd'hui. Vous savez que je ne boude pas, quoiqu'il me fût permis peut-être de me retrancher derrière ma position et ma qualité d'homme du grand monde. Un jour qu'on aura le loisir, je vous casserai avec plaisir tout ce que vous voudrez. Ce soir, il y a de l'ouvrage et la marquise veut votre maison.

— Elle veut ! répéta Barbedor.

— Elle veut! fit Garnier comme un écho.

Ce disant, il écarta les plis de son caban, comme s'il eût voulu ôter au cabaretier toute inquiétude au sujet d'un guet-apens possible ou d'armes cachées. Ils étaient à une cinquantaine de pas du château. La salle avait quatre fenêtres de ce côté. L'éclairage inusité qui faisait resplendir l'établissement de Barbedor envoyait de vagues reflets dans la campagne. Les boutons dorés de l'habit bleu brillèrent. Barbedor dit :

— Quand même vous seriez armé comme un brigand de l'Ambigu, je n'aurais pas peur de vous.

— Ce n'est pas avec des armes que je veux vous faire peur, mon gros, riposta Garnier.

Il ricanait. Il reprit d'un ton doucereux, mais en piquant chacune de ses paroles :

— Il nous faut la clef de la maison, et tout de suite!

Barbedor étouffa un jurement énergique.

— Voyons, monsieur Garnier, reprit-il, essayant la douceur après la colère, comme font tous les gens violents et sans caractère, soyons raisonnables, vous voyez bien qu'il n'y a pas mauvaise volonté. C'est aujourd'hui la rentrée de Jean, mon neveu; nous avons huit cent trente-neuf francs de recette avant huit heures. Je ne peux absolument pas m'occuper de vous.

Les premiers murmures de la salle se firent entendre, Garnier saisit la main du cabaretier qui faisait un mouvement pour s'éloigner :

— Nous ne demandons pas que vous vous occupiez de nous, dit-il; au contraire.

Ce dernier mot fut prononcé avec une si singulière inflexion que Barbedor n'essaya point de se dégager; loin de là, il se rapprocha et baissant la voix :

— Ah! ah! fit-il; au contraire! Vous aviez promis que c'était fini les mauvais coups!

L'habit bleu enfla ses joues et laissa tomber une dédaigneuse exclamation.

— Plus on fait de bruit à votre rez-de chaussée, pro-

nonça-t-il du bout des lèvres, mieux nous serons à votre premier étage.

— Vous me donneriez mille francs comptant, s'écria le cabaretier, que vous n'auriez pas mes clefs!

De grandes clameurs sortaient de la salle. Garnier reprit d'un ton railleur :

— On vous appelle, mon gros, donnez le trousseau et à votre besogne!

Jean-François se prit à crier comme si on avait pu entendre :

— On y va, mes petits, on y va!

Puis dégageant son poignet par une rude secousse :

— Monsieur Garnier, ajouta-t-il, ne me tentez pas! Je dormais tranquille avant de vous connaître. Pour un oui, pour un non, voyez-vous, je vous briserais les côtes!

— Monsieur Waterlot, répartit Clérambault du même ton, ne nous poussez pas à bout. Nous avons déjà beaucoup à nous plaindre. Si la compassion ne nous retenait pas, vous coucheriez cette nuit à la Conciergerie!

— Que dites-vous, infâme scélérat, balbutia Barbedor qui sentait sa voix s'arrêter dans sa gorge gonflée.

Garnier avait la tête haute et les bras croisés sur sa poitrine.

Dans la salle, le tumulte arrivait à son comble, mais Barbedor ne l'entendait plus.

— Je dis, reprit Garnier après un silence, que nous sommes las de vos hésitations et de vos résistances. Je dis que le Code pénal contient au moins une demi-douzaine d'articles qui vous cloueraient au bagne pour le restant de votre vie. Je dis...

Waterlot plia les jarrets et s'élança sur lui comme un animal furieux. Garnier le reçut de pied ferme. Ce ne fut pas dans la salle qu'eut lieu la première lutte. Au bout de quelques secondes, le cabaretier vaincu tomba sur ses genoux.

— Tonnerre du ciel! dit-il, que je voudrais vous voir avec Jean mon neveu? C'est bête de se mettre en colère! Ne sais-je pas bien que vous ne pourriez m'entraîner à

l'eau sans vous noyer avec moi. C'est vrai que j'ai fait des sottises, c'est vrai que vous m'avez mené loin, mais...

— Mais quoi! l'interrompit l'habit bleu avec un air bonhomme, vous êtes toujours le même enfant obstiné. On est bien obligé de faire la grosse voix avec vous. Ça n'empêche pas qu'on est des amis au fond et qu'on irait bien loin pour vous épargner un tort. Voyons, mon brave, pas de niaiseries! madame ne saura rien de ce qui vient de se passer, si vous voulez être gentil.

Au travers des vitres enfumées de la salle, un grand cri passa :

— Barbedor! Barbedor!

Le cabaretier sourit en se caressant le menton.

— C'est tout de même flatteur, dit-il, d'être connu comme ça de toute une nation.

Il fourra ses mains dans les vastes poches de sa houppelande et reprit :

— Vous comprenez, monsieur Garnier, qu'aujourd'hui le moindre esclandre pourrait amener des malheurs.

Barbedor tenait la clef à demi sortie de sa poche.

— C'est un *mariage*? demanda-t-il, en appuyant sur ce mot.

— Oui, répliqua Garnier, c'est un mariage.

— Qu'y aura-t-il pour moi?

— Tout le solde de notre compte et vingt mille francs par-dessus le marché.

— Oh! oh ! fit le cabaretier, c'est bien de l'argent, monsieur Clérambault. Quelle affaire est-ce donc?

— La fin de tout, répartit Garnier, la grande affaire.

— L'affaire de Mersanz?

Garnier secoua la tête affirmativement. Barbedor remit la clef dans sa poche.

— Eh bien? fit l'habit bleu.

— Écoutez donc, monsieur Clérambault, grommela le cabaretier, cette histoire-là fait bien du tort à ma famille. Et si Jean Lagard savait... Je ne vous dis que ça : je pourrais commander mes deux mètres au cimetière Montparnasse.

— Eh ! s'écria Garnier, Jean Lagard ne saura pas ! Le diable soit de vos scrupules, ce soir, ami Waterlot !

C'était le moment où l'éloquence de Casseur calmait l'impatience du public à l'intérieur de la salle. On n'entendait plus qu'un sourd murmure.

— Si je donne mes clefs, dit tout à coup Barbedor, je veux tout savoir ! Monsieur le comte n'apportera pas ses fermes et ses châteaux dans sa poche.

— Le comte a vendu plus de la moitié de ses immeubles.

— En si peu de temps ?

— Maître Souëf mène les choses rondement quand il y a pour boire, le comte a plus de deux millions dans son portefeuille.

— Pas possible ! fit le cabaretier ébloui.

Puis il ajouta par réflexion :

— Et je n'aurais que vingt malheureux mille francs !

— Quarante ! s'écria Clérambault, et le mur d'octroi démoli. Mais, pas de façons, mon gros, ou nous t'envoyons paître en te promettant que tu auras de nos nouvelles !

Waterlot sortit enfin la clef de sa poche. Il semblait réfléchir, et quelque chose comme un sourire se jouait autour de sa lèvre violette.

Il pensait :

— Nous irons un peu inspecter ça dans les entr'actes.

Comme si Garnier eût deviné cette préoccupation secrète, il dit en prenant la clef que le cabaretier lui présentait :

— Et l'autre ?

— Quelle autre ?

— Cette clef n'est-elle pas celle de la porte qui donne sur les terrains ?

— Oui, après ?

— Je veux aussi celle de la porte qui donne dans le couloir intérieur.

— Vous ne comptez pas faire une descente dans ma salle, pourtant ?

— Nous ne voulons pas que votre salle fasse une montée chez nous.

Cette fois Barbedor n'opposa aucune résistance, il tira une seconde clef de sa poche et la remit à Garnier en disant :

— On en passe toujours par toutes vos voloutés, monsieur Clérambault.

Garnier l'examinait maintenant d'un air soupçonneux. A son gré, le cabaretier s'était rendu trop vite.

Le tumulte, cependant, recommençait dans la salle. Les galeries demandaient Barbedor à grands cris. Garnier lui tendit la main.

— A quelle heure finit votre assaut? demanda-t-il.

— A onze heures, par ordonnance.

— A onze heures et demie, vous aurez votre sort fait, mon gros. Et vous pourrez vous vanter d'avoir gagné commodément votre fortune!

VII

UNE NUIT NOIRE

A peine Barbedor et M. Garnier de Clérambault venaient-ils de se séparer, qu'on put entendre un léger coup de sifflet à quelque cinquante pas de là, dans la direction de la rue de l'École.

C'était une nuit triste et froide. Il n'y avait point de lune. Les lueurs rouges qui sortaient du château de la Savate faisaient paraître par le contraste les ténèbres plus profondes. Par une opposition analogue, le silence et l'abandon semblaient s'augmenter de tous les bruits joyeux qui sortaient de la maison de Barbedor.

L'endroit où Garnier était resté seul regardait la fa-

çade donnant sur le jardin, et enfilait de profil cette contre-façade qui formait du dehors maison séparée et jouait l'habitation bourgeoise.

Les fenêtres de cette annexe n'étaient point éclairées.

Au contraire, on voyait briller dans l'obscurité toutes les croisées de la salle et celles du café estaminet, situé du côté de la ruelle Saint-Fiacre.

Le lieu, comme nous avons dû le dire, ne présentait par lui-même absolument rien de pittoresque. C'étaient des terrains vagues coupés de murs bas et caducs, où croissaient çà et là, parmi les légumes, quelques arbres fruitiers rabougris. Mais la nuit change si étrangement la physionomie d'un paysage que ces marais prenaient en ce moment là physionomie d'une vaste et mélancolique solitude.

La lumière basse qui venait des fenêtres illuminées prolongeait à l'infini l'ombre du moindre arbrisseau.

Les murailles demi-ruinées prenaient des formes fantastiques et les tilleuls malades, qui bordaient l'habitation de Barbedor, semblaient des géants de l'ordre végétal.

Clérambault, malgré sa profession de marieur, qui est incontestablement la plus poétique et la plus impalpable de toutes les professions connues, avait l'esprit de la prose. Les objets extérieurs l'influençaient médiocrement. Il n'était pas homme à subir ces vagues inquiétudes que font naître chez les caractères impressionnables la nuit et la solitude.

Et cependant, il n'est pas douteux que Clérambault n'était point à cette heure dans son assiette ordinaire. Si le soleil eût éclairé tout à coup son visage, vous l'eussiez trouvé pâle et défait. Sa taille, d'ordinaire si crâne, s'affaissait sous son caban. A chaque instant, son corps était agité de frémissements qui n'avaient point pour cause le vent humide du soir.

C'est que toute grande résolution porte avec elle sa fièvre et sa souffrance. Il avait à livrer une immense bataille et à prendre une suprême résolution.

Bien qu'il eût entendu parfaitement le coup de sifflet dont nous avons parlé, il ne bougea pas jusqu'au moment où, la porte de l'enclos ayant été refermée, la marche pesante de Barbedor s'étouffa sur le sable du jardin. Il fit alors un pas vers l'endroit d'où le coup de sifflet était parti; mais il ne fit qu'un pas.

Il s'arrêta. Ses deux mains pressèrent ses tempes, puis tombèrent le long de ses flancs.

— Vais-je manquer de courage? se dit-il; voilà bien longtemps que je n'avais senti la sueur froide autour de mon cou, je suis ensorcelé, c'est clair, et j'aurai bien de la peine!

Un second sifflement se fit entendre. Clérambault serra son caban autour de son corps et frissonna.

— Chante, grommela-t-il, chante, couleuvre!

Mais il avait beau railler. Sa voix, profondément altérée, accusait en lui le comble de l'agitation.

— J'aurai de la peine, répéta-t-il, je ne peux pas me faire à l'idée de me séparer de cette femme-là! Il n'y en a pas deux comme elle...

Il essaya de sourire et ajouta :

— Heureusement!

— Allons! morbleu! reprit-il en secouant la torpeur qui s'emparait de lui, c'était décidé tout à l'heure : d'où vient que j'hésite à présent? Il y a deux millions : elle prendra tout, et je n'aurai, moi, que ma part du sang!

Le frisson revint si violent, que ses dents claquèrent. Un troisième coup de sifflet grinça dans la nuit et fut suivi d'une grande clameur partant du château de la Savate : sans doute les applaudissements qui accueillaient l'entrée de Jean-François Waterlot, dit Barbedor.

Clérambault se mit à marcher lentement vers la rue de l'École. Au bout de quelques pas, il joignit le sentier qui menait à l'entrée particulière du logis de Barbedor. Une femme était assise sur l'herbe mouillée au bord de ce sentier.

Nous disons une femme; mais pour quiconque eût

suivi ce chemin sans être averti, ce n'aurait été qu'une masse informe et toute noire.

— Vous voulez donc vous tuer, Flavie ! dit Garnier en s'arrêtant près d'elle. Malade comme vous êtes, commettre de pareilles imprudences !

Madame la marquise de Sainte-Croix fit effort pour se lever, mais il lui fallut l'aide de Garnier. Dès qu'elle fut sur ses pieds, elle chancela et trembla.

— Je ne suis pas malade, dit-elle d'une voix creuse. Avez-vous des nouvelles de Maxence ?

— Aucune.

La marquise s'appuya plus lourdement sur l'épaule de Garnier.

— Il y a trois choses possibles, murmura-t-elle ; Maxence s'est tuée, ou elle nous a vendus, ou elle s'est jetée d'elle-même entre les bras de ce grand benêt d'Achille.

— Dans les deux dernières hypothèses, grommela Clérambault, nous serions bien !

— La dernière, répliqua très-froidement Flavie, est la plus dangereuse et la moins probable, la seconde est dangereuse encore, mais je n'y crois guère ; d'ailleurs, elle ne sait rien de nos projets ; nous aurions le temps. La première est sans danger aucun et je la trouve plausible.

Ceci fut dit avec une effrayante tranquillité. Garnier était tout blême derrière les mentonnières de son caban.

— C'était une belle créature ! murmura-t-il ; l'argent coûte cher !

— L'argent vaut toujours plus qu'il ne coûte, répartit Flavie essayant une pointe de lugubre gaieté.

Mais elle ajouta aussitôt, et sa voix avait je ne sais quelle vague émotion :

— Oui, c'était une belle créature !

Puis, d'un ton si bas que Garnier eut peine à l'entendre :

— Si Dieu m'avait donné une fille comme cela...

Elle se redressa en un ricanement aigu.

— Sotte habitude, dit-elle, de parler toujours de Dieu ! Les autres aussi étaient belles !

— Le hasard! s'interrompit-elle en frappant un coup gaillard sur l'épaule de Garnier, voilà un Dieu qui nous a toujours bien servis! excepté au jeu! Vois l'idée qu'il a inspirée à cette masse de chair inepte : notre ami Barbedor! Pouvions-nous avoir une meilleure occasion? Et n'y a-t-il pas là de quoi dérouter tous les limiers qui nous poursuivent? Allons, relève-toi! C'est ici notre dernier combat! Tu seras riche demain, et nous choisirons quelque bonne capitale, Dresde, Vienne, Berlin où, moins connu qu'ici, tu pourras enfin accomplir le rêve de toute ta vie et trancher un peu du grand seigneur!

Elle semblait avoir repris vie. Elle ne grelottait plus, malgré la pluie fine et froide qui commençait à tomber.

— Donne-moi ton bras, ordonna-t-elle.

Clérambault obéit; ils se dirigèrent tous les deux, le long du sentier gras et glissant, vers l'entrée particulière de la maison de Barbedor. De la route où ils étaient, les fenêtres de la salle étaient complétement cachées; le logis avait une apparence honnête ; on eût dit une de ces pauvres villas de la banlieue qui ont le malheur d'appuyer leur derrière au mur d'un bouge.

En marchant, Clérambault demanda :

— Où est la voiture?

— De l'autre côté de la rue de l'École, au coin du n° 38, les chevaux m'ont paru bons : ils nous mèneront comme des anges jusqu'au premier relais.

Elle s'arrêta pour demander à son tour :

— Tu as tes hommes?

— Oui, répondit Garnier.

— Où sont-ils?

— Vous étiez assise à dix pas de l'un d'eux tout à l'heure.

— C'est vrai. J'ai entendu respirer derrière la haie. Tu es sûr d'eux?

— Pourvu que je m'en mêle.

La marquise appuya ses deux mains sur le caban de Garnier, et se redressa comme si elle eût voulu voir son visage malgré l'obscurité.

— Et tu t'en mêleras ? murmura-t-elle.

— Oui, répondit encore le marieur.

— C'est bien. Je sens que tu dis vrai. Encore quelques minutes et nous aurons atteint le port.

Le petit perron de la maison Barbedor était devant eux. Garnier mit dans la serrure une des deux clefs qu'il tenait à la main.

— Et s'il n'allait pas venir ? murmura-t-il avant de tourner la clef.

— C'est que la dernière de nos trois hypothèses serait vraie, répondit froidement Flavie, il aurait vu Maxence.

— Mais alors ?

— Me demandez-vous ce qui arriverait de vous ou de moi ?

— De vous et de moi, Flavie.

— De vous, je n'en sais rien, les hommes sont lâches quelquefois à ces suprêmes instants ; mais moi, je vous donne ma parole d'honneur que la justice des hommes, comme ils disent, ne peut rien contre ma volonté, je porte toujours sur moi de quoi éviter la cour d'assises.

— Avez-vous donc la crainte ?.... s'écria Clérambault épouvanté.

— D'autres l'auraient, ami, répliqua Flavie, reprenant son air de reine, car ils ont entre les mains de quoi me perdre dix fois. Le baron du Tresnoy a parlé du fond de sa tombe : ils savent tout : ils ont des preuves de tout. Mon histoire est écrite dans leurs dossiers : leur procédure est prête et il ne leur reste plus qu'à trouver ma piste, chose facile si je n'ai point, moi, pour leur donner le change, ce talisman qu'on nomme million. Mais, rassure-toi si tu as compté sur moi, mon ami, mon second, mon bras droit, toi qui as ta part dans toutes les actions qu'ils qualifieront de crimes. Je n'ai pas peur. Mon espoir est entier. Nous avons bien employé, sois-en certain, nos dernières finances : nos ennemis font fausse route ; leurs alguazils galopent, à l'heure qu'il est, sur un grand chemin où nous ne sommes pas. La nuit est à nous, je te l'affirme : c'est cent fois trop de temps pour

triompher. Dans cinq minutes, je serai là-haut, et cette fenêtre, maintenant toute noire, brillera. C'est le signal convenu. Cinq minutes après, Achille s'engagera dans le sentier désert; car ce signal lui dira : Maxence est là !

— Viendra-t-il seul ? demanda Garnier.

— Seul. Il n'a plus d'amis. J'ai fait le vide autour de lui. Cherche qui pourrait l'accompagner. Est-ce le maréchal outragé? Est-ce Béatrice chassée? Est-ce le vicomte de Grévy blessé de sa main? Est-ce sa fille, enfin, qui a voulu un refuge loin de la maison paternelle? Il viendra seul. Il pénétrera seul près de moi. Si je parviens à l'abuser jusqu'au bout, s'il me confie son portefeuille...

— Et comment vous le confierait-il? l'interrompit Garnier, puisqu'il verra déjà qu'on lui manque de parole : Maxence ne sera pas là.

— Ses amis nous servent en ceci, répliqua Flavie, dont l'inflexion de voix laissa deviner un sourire; ses amis le traquent. Il sait que Me Souëf, son notaire, a subi un interrogatoire au sujet des immeubles vendus. Il croit que toute cette meute est lancée non pas contre lui, mais contre ses deux millions. S'il ne se doute de rien, il ajoutera foi au départ de Maxence qui l'attend à Marseille.

— Qui l'attend ? répéta Clérambault.

— Je le lui dirai, du moins, fit la marquise avec un mouvement d'impatience. Il est bien naturel que le comte, chassé à courre, comme il l'est, par sa famille et ses amis, dépose entre des mains tierces ce qu'il a pu réaliser de sa fortune. Tout cela ne veut pas dire qu'il le fasse, car il y a des gens que leur destinée pousse. Cela veut dire seulement que la chance vaut la peine d'être tentée. Achille ne m'a jamais fait de mal. Nous allons trop loin, cette fois, pour craindre de laisser un vivant derrière nous. Je n'aime pas le sang au début d'un voyage...

— Bref, s'interrompit-elle, s'il me donne le portefeuille, tes hommes le laisseront passer au retour.

— Comment saurai-je qu'il n'a plus le portefeuille ? demanda Garnier.

— J'éteindrai ma lumière, répondit la marquise. Est-ce entendu ?

— C'est entendu.

La porte fut ouverte. La marquise entra seule. Garnier s'engagea de nouveau dans le sentier. Arrivé à moitié chemin du château de la Savate à la rue de l'École, il fit entendre à bas bruit ce fameux cri de chouette que les malfaiteurs s'obstinent à choisir pour signal.

Trois cris pareils lui répondirent dans les buissons voisins.

La pluie augmentait; le terrain humecté devenait de plus en plus glissant.

— Mauvaise nuit pour M. le comte! grommela Garnier qui serra son caban autour de ses reins.

Puis après un silence et regardant la maison Barbedor :

— S'il entre là, tout est remis en question. Une fois qu'elle aura le portefeuille, le diable sait quelle part du lion elle se fera. L'ordre et la marche sont arrêtés : il faut que l'affaire de ce beau garçon soit réglée en allant et non pas en revenant!

Il franchit un talus et passa dans les terres. Par trois fois il s'arrêta, et l'on aurait pu entendre quelques mots échangés à voix basse. Il donnait à ses hommes leurs nouvelles instructions.

Quand il regagna le sentier, une lumière isolée brillait mélancoliquement au premier étage de l'arrière-façade du château de la Savate.

Cette lumière était la lampe qui éclairait madame la marquise de Sainte-Croix.

Flavie était, comme d'habitude, vêtue de noir, avec un voile épais sur son visage. En entrant dans la chambre, elle avait trouvé en tâtonnant les allumettes, comme ces pauvres ouvrières qui reviennent chez elles à la nuit, après leur journée achevée. Elle connaissait les êtres. La lampe fut vite allumée, et la porte communiquant à l'é-

tablissement Barbedor fut fermée à double tour, avec accompagnement de verrous.

Flavie, avant de s'asseoir, alla prendre dans un placard une bouteille et un verre qu'elle posa sur la table.

Il faisait froid. Elle grelottait sous sa robe mouillée. La cheminée n'avait point de bois. Son regard fit le tour de la chambre pour en chercher, puis elle se laissa choir sur son siége, au-devant de la table, en murmurant :

— Une demi-heure est bientôt passée !

Elle releva son voile. Son œil était morne. Sa taille, sous les plis mouillés de son vêtement noir, semblait affaissée et comme raccornie. La dentelle molle de son voile tombait droit, de chaque côté de ses joues amaigries. Elle était blême ; sa tête s'inclinait sur sa poitrine creuse. Tout parlait de ruine dans cette femme. C'était, dans toute la force du terme, un être ravagé.

Au bout de deux ou trois minutes, elle avança la main et porta le verre plein à ses lèvres. Elle but d'un trait, mais avec effort.

Puis elle demeura immobile, ramassée sur elle-même pour se réchauffer.

Un silence complet régnait dans la chambre : mais par intervalles, des bruits tumultueux montaient de la salle où se livrait la lutte. La pluie fouettait sourdement aux carreaux.

Après un autre intervalle de deux minutes, l'alcool faisant son effet, un peu de sang revint aux joues de Flavie. Son regard ressuscita. Sa lèvre flétrie et froncée eut comme un sourire.

C'était une pensée qui lui traversait la cervelle.

— Pauvre Garnier, fit-elle ; si je voulais, il n'aurait rien, je partirais toute seule. Avec deux millions en Allemagne ou en Italie, on fait grande figure. Mais, pourquoi le frustrer ? C'est un domestique qui ne coûte rien. La part qu'on lui donne, il est toujours temps de la reprendre. Ce serait folie que de briser cette tirelire vivante où je trouve toujours une poire pour la soif.

Le vent secoua les châssis de la croisée.

Elle tendit vivement l'oreille. Sa face, un instant ranimée, changea de couleur.

— Les millions montent-ils? pensa-t-elle tout haut.

En ce moment, où le tapage du rez-de-chaussée s'amoindrissait jusqu'au murmure, un roulement lointain se fit entendre, c'était une voiture qui cahotait sur l'inégal pavé de la rue de l'École.

Les joues de Flavie devinrent toutes rouges, tandis qu'un cercle bistré se creusait profondément autour de ses yeux. Elle appuya ses deux mains contre sa poitrine oppressée.

— Mon cœur bat encore, dit-elle : voici ma fortune qui vient !

VIII

TEMPS DE BRAS, TEMPS DE HANCHE, TEMPS DE CEINTURE ET TEMPS DE COU

Parfums des roses ! tendres émanations des acacias en fleurs ! douce odeur des violettes ! arôme poético-culinaire de l'oranger, du thym et de la vanille ! enivrantes effluves de toutes sortes qui avez vos grammes comme les sons et comme les couleurs, ô belles jouissances de l'odorat délicat et sensuel ! la salle de Barbedor ! voilà une cassolette !

Tout ce qui peut exaspérer le nerf olfactif était réuni dans cette vénérable enceinte : la fumée des pipes et des cigares, l'huile des quinquets, le cuir des bottes, le vin des haleines, l'ail des fils de la Provence, le caoutchouc des hommes riches et bien mis, la pommade des demoiselles, combinée avec l'eau de Cologne perfidement glissée dans leurs mouchoirs, la garance des militaires, et,

par-dessus tout, la puissante transpiration des bons-hommes!

Ils sont presque tous du Midi; le Midi est la terre des parfums. Quand un Fort-et-Adroit, natif d'Arles ou de Cette, est en effervescence, approchez-vous, si vous avez du cœur!

Aucune plante, depuis le syringa jusqu'au basilic; aucun animal, depuis la civette jusqu'au putois, ne possède assurément une aussi vaillante odeur. C'est le comble, c'est le sublime! Avec un seul Hercule de Tarbes, distillé convenablement, on empoisonnerait l'atmosphère de Paris tout entier et de sa banlieue.

Or, ils étaient dix, ils étaient vingt; tous plus ou moins charabias, tous disant: *Qui est-ceu?* tous jurant trou de l'air et nourris d'oignons depuis leur plus tendre enfance.

On avait lutté déjà. Ils étaient tous en sueur. Chaque pouce carré d'air valait un demi-boisseau de guano pour l'agriculture. Mais on va chercher bien loin les engrais qu'on a sous la main!

Vous auriez pu couper l'atmosphère au couteau. C'était superbe. Un oiseau du bon Dieu y fût mort en trois minutes. Niquet et Palaproïe ouvraient leurs narines gourmandes, ces dames s'éventaient avec les cartes du restaurant Barbedor, nos lions respiraient en désespérés la fumée de leurs cigares, et les gamins de la galerie frétillaient comme le goujon dans l'eau sale.

Chaque être organisé se réjouit quand il trouve le milieu qui lui est propre. L'atmosphère est pour beaucoup dans la passion que bien des gens comme il faut nourrissent pour les assauts de force et d'adresse.

L'atmosphère et les mâles harmonies de l'orchestre Soufflard.

Vingt-quatre hommes de cuivre, quarante-huit poumons de cannibales, polkas de Pilodo, valses de Musard, musique faisant sur l'oreille le bon et salutaire effet de l'étrille sur la peau!

Ce sont les assaisonnements nécessaires de la lutte, du

bâton, du chausson et de la canne. Sans ces condiments appropriés, les dandies, les artistes, les bourgeois, les demoiselles, les gamins et les militaires, ne trouveraient nul charme à ce spectacle.

Voici cependant Jean-François Waterlot qui s'avance sur la pointe du pied, au milieu d'applaudissements frénétiques. Il dandine agréablement son vaste abdomen et se pose au centre de l'arène pour *faire l'annonce.*

Barbedor salua trois fois avec une grâce mêlée de dignité.

— Messieurs, dit-il en s'adressant spécialement aux gentlemen de cinq francs, je n'ignore pas qu'il est de mon devoir de faire le boniment d'usage ici, présent à cette place, sur le coup de huit heures sonnantes, tel que l'affiche annonce le début de la soirée. Il a fallu que le diable s'en mêle pour m'excuser, quoique j'espère que Casseur ne s'est pas rendu désagréable à la société.

Il y eut un bienveillant murmure à l'adresse de Casseur.

Barbedor continua :

— En foi de quoi nous allons compliquer la séance par le jeu d'adresse promis expressément entre monsieur Malebranche, élève du fameux Soubeyrol, et le jeune Mustapha, de Madagascar, d'où la reine du pays l'estimait à sa juste valeur.

— Bravo, Waterlot, bravo !

M. Malebranche, élève du fameux Soubeyrol, arriva en marchant sur les mains; Mustapha, quarteron favori de la reine des Madécasses, se présenta en exécutant une série de sauts périlleux par le flanc à la manière indienne. Cela fit plaisir à la société.

Ils se mirent en garde. L'élève de Soubeyrol était un Spartacus de faubourg, blanc comme du lait et bâti à l'avenant. Mustapha avait un corps de chimpanzé et une figure d'alligator.

Barbedor s'écria avant de rentrer dans le vestiaire :

— Attention ! c'est une belle partie, ces deux hommes ont du talent ! Assez de musique !

Je crois bien qu'ils avaient du talent! Le Struensée malgache surtout : quel favori! A peine la première poignée de main d'usage était-elle donnée et reçue qu'il écrasa d'un coup de pied le nez étonné du faubourien. — Bravo! — Le faubourien voulut répliquer par un arrêt sur place, mais, *ramassé* aussitôt, il mordit la poussière aux applaudissements unanimes du public.

— Un peu plus de soin, Malebranche! dit Casseur sévèrement.

Malebranche obéit et fit un rouge à l'œil du Malgache. La couleur de ce sauvage Monaldeschi ne permettait pas qu'on lui fît un noir.

Il poussa un rauque hurlement. Les nègres n'aiment pas être battus, malgré tout ce que disent les abolitionnistes. Il porta deux coups de boxe, de pied ferme; puis, voletant avec une prodigieuse rapidité, il posa la main droite par terre et lança son pied gauche à l'oreille de Malebranche.

Celui-ci se fâcha, malgré le célèbre nom de philosophe qu'il avait l'honneur de porter. Il se rua sur Mustapha et parvint à lui incommoder l'autre œil.

Alors tout deux y allèrent de bon cœur, à la grande joie des casquettes et même des chapeaux doublés de blanche soie. La lutte se fit sérieuse. Coups de poing et coups de pied plurent comme grêle. Le faubourien rugissait comme un lion; le nègre montrait en grinçant la double rangée de ses dents de crocodile. C'était horrible à voir!

Eh bien! le croiriez-vous? pendant que cette belle partie avait lieu, pendant que ces deux hommes de talent s'assommaient loyalement et de bonne foi, Barbedor était distrait, Barbedor songeait, Barbedor n'aurait pas su dire lequel de Malebranche ou de Mustapha avait reçu le plus d'*atouts*.

Il s'appuyait, mélancolique, au montant de la porte du vestiaire.

Jean Lagard l'observait du coin de l'œil. On eût dit que la préoccupation de son oncle le gagnait. Il était in-

quiet, et plus d'une fois déjà, depuis que la séance était commencée, ses collègues l'avaient entendu grommeler:

— Il y a anguille sous roche!

Au moment où le Malgache et le faubourien s'entreprodiguaient le plus généreusement les produits de leur industrie, Barbedor se sentit toucher l'épaule par derrière. Il tressaillit. Dans la situation d'esprit où il était, le premier mouvement est toujours la frayeur.

— Qu'est-ce que tu as donc, papa? lui demanda Jean Lagard, dont les yeux perçants étaient fixés sur ses yeux.

Le cabaretier haussa les épaules avec mauvaise humeur.

— Ce n'est que toi! gronda-t-il.

— Papa, tu as mauvaise figure! Tu n'es pas à ton affaire.

Barbedor essaya de sourire.

— Grand fou! murmura-t-il en rentrant dans son rôle.

Car depuis quelque temps il accablait son neveu de caresses.

— Je ne sais pas si je suis fou, papa, répliqua Jean, mais tu as quelque chose. Où as-tu été tout à l'heure?

— Bon! s'écria le cabaretier, voilà que je lui dois des comptes à présent!

— Tu ne veux pas me dire?

— Non, je ne peux donc plus avoir mes affaires, avec un établissement comme le mien?

— Il n'y a pas d'affaires pour te forcer à quitter ton rang au moment de l'annonce.

— Paraît que si.

— Pourquoi n'a-t-on pas envoyé la stalle à mon cousin Vital?

— On l'a envoyée.

— C'est un faux! il serait là! il me l'avait promis! et ma marraine? maman Carabosse? lui a-t-on envoyé son billet?

— Aussi vrai que Dieu est Dieu.

— Papa, c'est comme ça que tu parles chaque fois que tu vas mentir! Fais attention à une chose, c'est que s'il

y a du Garnier sous jeu, ce n'est pas avec les amis que je vas me prendre!

Un tonnerre d'applaudissements lui coupa la parole. Le faubourien, littéralement tatoué de coups par le nègre, avait fini par le saisir dans ses bras et faisait le tour de la salle en le brandissant au-dessus de sa tête. Le caïman furieux déchaussait sa mâchoire et cherchait en vain à se dégager.

— La musique! cria Barbedor.

Sur l'honneur, les déchirants accords de l'orchestre Soufflard parurent douceâtres après ce qu'on venait de voir.

— L'ancien, dit Niquet en abordant Waterlot, nous sommes venus, nous deux, Palaproie et moi, voir vos bamboches avec notre argent. Vous ne nous remettez pas? Nous avons trinqué ensemble avec Roger, là-bas sur l'Esplanade.

— Ah! mais oui, appuya l'adjudant, et c'était pas de la piquette!

— Payez-vous un verre de quelque chose, demanda franchement le sergent; votre contrôle a mis la caisse à sec.

— Ça y est, fit Palaproie, rien dans les mains, rien dans les poches.

Barbedor ne fut pas fâché de trouver quelqu'un sur qui décharger sa sourde colère.

— Qui m'a amené cette vieille paire de pique-assiettes? s'écria-t-il. Casseur, mets-moi cela au dépôt des béquilles et parapluies!

On ne sait pas comment ces choses se font; en un clin d'œil, tous les gamins de Paris étaient descendus de la galerie et entouraient la porte du vestiaire.

Niquet et Palaproie, se voyant soutenus par leurs alliés naturels, commencèrent un chant alterné à la façon des bergers arcadiens de Virgile. Niquet éditait les outrages; Palaproie les approuvait par des *Ah! mais oui!* et des *ça y est!* bien nourris.

Il fallut la force publique pour remettre en place Ni-

quet, Palaproie et les gamins. Encore la force publique eût-elle échoué à rétablir le silence si l'orchestre Soufflard, déchaîné à propos, n'eût fait pleuvoir tout à coup cette averse de notes offensantes qui énerve et stupéfie.

Un homme d'esprit du temps de Louis-Philippe avait inventé les pompes contre l'émeute. C'est usé désormais. Essayez, à l'occasion, l'orchestre Soufflard, et vous verrez la révolution détaler en se bouchant les oreilles.

— M. Faydenier, déclama cependant Barbedor, contre M. Mélussart, pour un assaut de canne! La société est priée d'y donner toute son attention, M. Mélussart, venant de Bruxelles, où il a récolté une riche moisson de succès, et M. Faydenier ayant eu l'avantage de se donner en spectacle à Son Altesse Royale le fils aîné de l'empereur de Russie.

— Altesse Impériale, rectifia un rapin.

— Royale ou Impériale, vous, là-bas, la chemise de l'été passé, riposta Waterlot, c'est inférieur, vu que c'est tous les deux des hommes de talent, distingués dans leur partie. Pas de musique, vu l'heure avancée!

Que dire d'une assemblée qui n'eût pas applaudi à ces généreuses paroles?

L'absence de la musique fut surtout appréciée.

M. Faydenier et M. Mélussart entrèrent en scène d'un air noble. Ils avaient tous deux cette belle tenue des hommes de l'art qui ont longtemps manié *la trique*, pour employer l'expression un peu familière du métier. Ils se campèrent sur les jarrets, une main à la hanche, et prirent tous deux la garde de quarte pour se saluer.

Le salut de la canne est long. Les gens qui s'y connaissent le savourent comme un dilettante déguste une sonate de Beethoven.

Puis les masques furent mis, et nos deux champions tombèrent en garde de tierce. L'air coupé siffla. Les deux cannes, frappées tour à tour, résonnèrent. Le sol trembla sous les appels. Têtebleu! M. Faydenier eut le flanc sanglé par un coup franc qui lui ôta la respiration;

mais M. Mélussart reçut un plein coup de tête, suivi à court intervalle d'un coup de fouet qui lui trancha la cuisse.

Mais trêve aux comparses. Le souverain public est las de s'amuser aux bagatelles. Il a prononcé son arrêt.

— Une belle en trois coups!

Puis cent voix à la fois :

— Jean Lagard! Jean Lagard!

Barbedor parut et dit avec émotion ;

— Vous allez l'avoir! Je n'ai pas besoin de vous spécifier ce qu'il est. Les bonshommes qu'il va tordre sous vos yeux ont fait leurs preuves. Plantehoux, dit le Poteau-de-Béziers; Boichel, dit le Redoutable Auvergnat; L'Enfant, dit le Toulousain Sans-Quartier; Muscamel, dit le Buffle de Carpentras, sont tous des premiers sujets, et y a bien des gens qui feraient une affiche avec un seul d'entre eux!

— C'est vrai! c'est vrai! approuva la partie équitable du public.

— Vous allez l'avoir! reprit Barbedor, et, si vous ne l'avez pas eu plus tôt, c'est qu'il veut vous servir un plat de son métier. Il ne se contente pas d'affronter quatre hommes, il veut les *tomber* l'un après l'autre, sans souffler, comme des capucins de cartes.

— Bravo! vivat! vivat!

Jean Lagard bondit dans l'arène, suivi de son premier antagoniste, l'illustre Plantehoux.

Jean était nu, comme c'est la coutume. Un étroit caleçon rayé rouge et noir lui serrait les reins. C'était la perfection de la structure humaine, et vous eussiez dit, quand il se posa immobile au milieu de l'arène, un marbre antique échappé par miracle aux injures des siècles.

M. Plantehoux était beaucoup plus grand et beaucoup plus gros que Jean; il présentait le type accompli de cette vulgaire vigueur qui émerveille nos foules en foire : bras volumineux et musclés brutalement, jambes pléthoriques, vastes épaules supportant un cou très-court, tête de batracien. En marchant il faisait saillir ses pectoraux,

et ses poignets, posés sur ses hanches, gonflaient par un effort coquet et caché ce bourrelet brachial dont les athlètes sont si fiers et dont le nom scientifique est tombé dans le ruisseau : les biceps.

En voyant ces deux hommes en face l'un de l'autre, tout profane eût parié pour M. Plantehoux. Mais il y avait peu de profanes chez Barbedor, et ce fut Jean Lagard qui fut bruyamment acclamé.

Après quoi, on les vit se poser tous deux, souriants et alertes, puis se *tâter*.

Se *tâter*, c'est chercher la prise.

Ce jeu a véritablement quelque chose de gracieux et de mystérieux. Rien, dans ses préludes, n'annonce les violences du dénouement. Ils sont là, calmes et en apparence débonnaires. Leurs têtes amies se touchent. Leurs mains luttent si doucement, que vous croiriez à des caresses.

Mais tout à coup l'un d'eux a écarté d'un mouvement rapide les mains de son adversaire. Il a trouvé un passage ; ses deux bras étreignent les reins de l'autre qui se raidit, qui gémit, qui souffle et met tous ses efforts à ne pas perdre plante. C'est vif comme une explosion. Avant que vous ayez le temps de voir comment la chose est advenue, un des deux champions a mordu la poussière.

M. Plantehoux, dit le Poteau-de-Béziers, lutteur émérite, sachant sur le bout du doigt tous les coups possibles, n'avait qu'un soin : se garer. Il n'attaquait jamais et se retranchait dans sa prudente et savante défense.

Jean Lagard n'en était pas là. Jean Lagard avait à soutenir sa réputation éclatante. La défense lui était interdite. On attendait de lui l'attaque brave et dangereuse qui livre toujours son homme. Noblesse oblige.

Jean Lagard, après deux ou trois minutes de prélude, exécuté dans le grand style, *ceintura* M. Plantehoux, l'enleva de terre et le lança à trois pas. Plantehoux tomba sur le flanc gauche et dit :

— N'y est pas !

Jean sourit, se leva, fut ceinturé à son tour, se dégagea comme une anguille et laissa M. Plantehoux terrassé sur le flanc droit.

— N'y est pas!

— Ça va venir, murmura Barbedor qui oubliait toute préoccupation pour se livrer aux jouissances de son dilettantisme éclairé.

Jean vint bonnement se présenter de dos à M. Plantehoux que la colère rendit écarlate. Plantehoux n'était pas sans savoir que cet insolent défi cachait une feinte ; mais en rassemblant toute sa force pour étouffer son homme, au moment où on l'enlève de terre, il n'y a pas de feinte qui tienne.

Chacun pouvait lire sur la figure de Plantehoux quel effort désespéré il allait tenter. Ses muscles se raidissaient par avance et les veines de son front se gonflaient. Il opéra la prise en poussant un cri rauque. On entendit ses deux mains claquer en se rejoignant sur le ventre de Jean qui fut enlevé de terre comme une plume et renversé si brutalement que chacun craignit pour sa vie.

Mais Jean, souple comme un serpent, se retourna en l'air sans lâcher le bras gauche de son antagoniste. Il retomba élégamment sur ses deux mains, et voltant avec le bras de Plantehoux, emprisonné sous son aisselle comme dans un étau d'acier, il l'entraîna vaincu dans son mouvement de rotation et le coucha tout doucement sur les deux épaules.

— Il y est! il y est! il y est! cria la foule.

Plantehoux se releva, salua et s'enfuit, tandis que Jean Lagard, souriant aux applaudissements de la foule, disait avec bonhommie :

— Un petit *temps* de bras!

Dans la lutte, les différents coups se désignent par ce mot *temps*.

Barbedor s'essuya le front, car il peinait plus que les lutteurs en scène.

— Ah! nom d'un cœur! murmura-t-il, quel amour!

est-ce exécuté ! Ça vaut-il l'argent ! M. Plantchoux est un premier sujet.

— A un autre, papa ! dit Jean Lagard qui frottait dans la sciure ses mains mouillées.

— Tu ne veux pas souffler un peu, neveu ?

— Reposez-vous, Jean, reposez-vous ! dit le public.

— Pas besoin, répliqua Lagard ; envoyez !

— Hein ! fit Barbedor : quel amour ! Avance, monsieur Boichel. Messieurs et dames, c'est M. Boichel, dit le redoutable Auvergnat, homme de talent et beau lutteur. Tais-toi, la musique !

Avez-vous vu un tigre se raser et bondir ! Ce redoutable Auvergnat avait des allures de bête fauve. Loin d'avoir la pesanteur de ses compatriotes, il était bâti comme un Arabe : long corps, longues jambes, bras démesurés, peau de cuivre, abondamment velue, et que sa musculature, qui semblait un réseau de cordes, soulevait au moindre mouvement. De loin, il avait l'air d'une de ces études anatomiques qu'on nomme des *écorchés*. Ses tendons, rudement dégagés, semblaient en dehors de son épiderme.

Une barbe épaisse couvrait sa face basanée. Son front bas se montrait à peine entre ses cheveux crépus et ses sourcils hérissés, au-dessous desquels ses yeux brûlaient : deux charbons ardents.

M. Boichel était vierge de toute chute. On pouvait bien le renverser, mais jamais sur les deux épaules. Son agilité de chat sauvage le préservait toujours.

— Allons, vieux, lui dit jovialement Jean Lagard, faut pourtant y passer !

Il n'avait pas achevé que Boichel lui nouait ses deux mains noires derrière la nuque. C'est le coup favori de ces lutteurs plus agiles que vigoureux qui cherchent à user, à fatiguer, à congestionner, si l'on peut parler ainsi, Hercule plus lourd. Voyez le serpent aux prises avec le buffle.

Quand Boichel tenait, c'était pour tout de bon. Il était d'acier, ce chacal ! Il avait une si terrible manière de se-

couer la nuque des gens qu'il voulait étourdir, qu'on se sentait venir la sueur froide à regarder cette lutte. Là-bas, dans le Midi, deux ou trois bonshommes étaient morts d'apoplexie sous sa main. Cela fait bien dans les états de service d'un fort-et-adroit.

Jean Lagard avait donné sa tête bonnement. Il se laissait secouer avec une patience angélique. Ses cheveux allaient et venaient, fouettant tour à tour son visage et sa nuque, mais il n'avait pas l'air d'en éprouver beaucoup de gêne. Ses deux mains s'appuyaient contre ses cuisses et il tournait tranquillement, suivant les furieuses évolutions de Boichel.

— Tu vas le décoller, coquin! gronda Barbedor qui n'avait plus un fil sec sur le dos.

— C'est de franc jeu, ripostèrent les amis de Boichel; chacun sa manière.

Boichel, se voyant soutenu, redoubla d'efforts. Il avait l'air d'un diable acharné après une âme en peine.

Jean Lagard se mit à rire.

— C'est drôle, dit-il, que rien ne peut me donner la migraine à moi!

Vous jugez du succès de rire. Boichel en devint littéralement enragé.

— Là! là! fit Jean, ne nous emportons pas, ma poule. Tu commences à me gêner un petit peu.

Il se redressa brusquement, jetant son torse en arrière et ne prenant même pas la peine de retirer ses mains, appuyées contre ses cuisses. Il souleva ainsi Boichel, suspendu par ses propres bras.

— De quel côté veux-tu tomber? lui demanda-t-il.

Boichel, râlant et grinçant, essayait de l'étrangler.

— Tu piques, la mouche! s'écria Jean.

Et rabattant sa tête tout à coup, il pesa sur la poitrine de l'Auvergnat, qui s'en alla rouler tout au bout du tapis. Jean n'avait pas fait usage de ses mains.

Pendant que la salle éclatait en trépignements, Boichel se releva et se rua pour ressaisir sa proie: la tête de Jean.

Il était tombé sur les reins, mais une seule de ses épaules avait touché le tapis.

Jean évita l'attaque en se jouant.

— Je n'en veux plus, dit-il, et je vais te punir par où tu as coutume de pécher.

Il s'élança à son tour, et malgré les sauts prodigieux de l'Auvergnat, il le saisit par le cou. Alors commença une sorte de promenade circulaire. Boichel, se débattant comme un démon, et Jean, tranquille comme s'il eût fait les cent pas, bras dessus bras dessous avec un ami, se mirent à tourner autour du tapis. Le bras de Jean maintenait sous presse la tête de Boichel.

Au commencement du premier tour, Jean dit :

— Ce serait méchant de te faire languir.

Il pesa sur le cou en tournant sur lui-même et en faisant saillir brusquement sa hanche droite. Le corps de Boichel bascula sur cette hanche comme sur un pivot. Il resta un instant les jambes en l'air, puis il s'étendit sur le dos, en plein comme un noyé à la Morgue.

Jean mit ses mains derrière son dos, sourit, salua et dit :

— Temps de hanche !

Boichel s'esquivait tout honteux.

— N'y a pas d'affront ! lui dit Barbedor avec emphase; quand on est tombé par mon neveu, ça ne compte pas. Allez la musique ! tonnerre du ciel ! du tapage pour cinquante sous !

Jean Lagard fit un geste de souverain commandement aux musiciens qui prenaient déjà leurs cuivres et s'écria de sa bonne voix sonore et franche :

— A un autre !

— A un autre, puisqu'il le veut ! répéta Barbedor. Vous feriez le tour du monde, mes amis, avant de rencontrer son pareil !

— Messieurs, reprit Barbedor, j'ai l'avantage de vous annoncer M. L'Enfant, dit le Toulousain Sans-Quartier, homme de talent et de résistance.

L'Enfant était un *grazioso*, un favori. Il fit son entrée

en franchissant à saute-mouton les vastes épaules de Jean-François Waterlot. C'était un grand et beau gaillard, presque aussi bien proportionné que Jean lui-même. Il avait les bras et la poitrine criblés de hiéroglyphes tracés au tatouage : des lyres, des cœurs, des canons croisés, des bonnets de la liberté, des drapeaux, des poignards, des grenades, des chiffres, des triangles maçonniques. C'était un véritable album que le corps de ce superbe garçon.

Jean et lui se donnèrent la main et dansèrent avant de commencer, un bout de farandole.

Il se prirent ensuite loyalement, bras de ci, bras de là, comme on fait dans les luttes bretonnes où toute la partie d'escrime est supprimée pour ne laisser place qu'à la force pure.

Il était facile de voir que L'Enfant était de taille à tenir tête à Jean Lagard. Ce fut, en effet, une lutte de beau style, sans échappées ni reculades. Jean, déjà un peu las malgré sa puissante haleine, ne donna pas d'abord tous ses moyens. Il tomba deux fois sur les mains, tandis que L'Enfant ne toucha terre qu'une fois. A la quatrième reprise, les fanatiques de Jean ne savaient que penser.

Le jeu se serra des deux côtés, et L'Enfant, favorisé par la chance, eut une excellente prise. Les pieds de Jean perdirent plante, et il fut obligé de mettre ses deux mains sur la figure de son adversaire, comme cela se fait en pareil cas.

Il y eut dans la salle un grand silence ; parmi ce silence, on entendit la pluie qui tombait au dehors. Et tout à coup une petite voix doucette s'éleva, du côté de la rue Saint-Fiacre, elle chantait :

— Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir!

— Tiens! fit Niquet, maman Carabosse!

Berbedor, qui suivait d'un œil ardent la lutte, tressaillit de la tête aux pieds et changea de couleur.

Les mains de Jean Lagard quittèrent les joues de

L'Enfant. Il se prit à prêter l'oreille aussi attentivement que s'il eût été debout et tranquille sur ses pieds.

L'Enfant, profitant du moment, le fit valser et le renversa selon l'art. Un grand cri s'éleva, chacun crut à la défaite de Jean.

— Il y est! il y est! clamait-on déjà.

Mais Jean s'était retourné comme une carpe entre ciel et terre. Il tomba pour la troisième fois sur ses mains, et resta immobile, continuant à écouter. On n'entendait plus que la pluie versant ses torrents. Le chant ne se renouvela point.

— Renonces-tu, Jean? demanda insolemment le Toulousain Sans-Quartier.

Barbedor s'avança :

— Es-tu blessé, neveu?

— On connaît la chose! dit L'Enfant dont l'impertinence allait croissant; c'est des couleurs. S'il est blessé, il faut que le médecin donne un certificat!

— Non, je ne suis pas blessé, fit Jean.

— Alors en avant! crièrent cent voix; on n'est pas ici pour dormir!

— Qu'il se lève ou qu'il renonce!

— Renonces-tu, Jean, renonces-tu?

— Non, répondit Jean très-froidement, je ne renonce pas. Mais écoutez voir un peu.

Il tendit l'oreille dans la direction de la ruelle Saint-Fiacre.

— Il veut acheter du plaisir! dit Niquet.

Quelques rires s'élevèrent. Jean se tourna vers son oncle en disant :

— J'avais donc bien entendu!

Barbedor haussa les épaules.

Jean était sur ses pieds. — Brûlons ça! gronda-t-il; je n'ai plus le temps de m'amuser.

L'Enfant se présenta aussitôt de bonne grâce. D'un mouvement rapide comme l'éclair, Jean le saisit aux reins. A dater de cet instant, il n'y eut plus un pas de fait. La lutte eut lieu sur place. On vit d'abord disparaî-

tre le brutal sourire du Toulousain Sans-Quartier, qui fit un effort désespéré pour se retourner entre les bras de Jean et lui donner le temps de hanche; mais ces deux bras serrés autour de sa taille étaient comme un moule d'acier. Jean ne fut même pas ébranlé.

La bouche de L'Enfant s'entr'ouvrit, ses tempes battirent, ses jambes eurent un tremblement, et peu à peu l'angle de cambrure de ses reins se referma.

Le silence s'était rétabli si profond qu'on entendait le tictac de la pendule à poids fixée au mur.

L'Enfant roula ses yeux injectés de sang. Ses bras s'ouvrirent tout grands. Il poussa un cri de détresse. Jean le déposa sur le tapis comme un fardeau.

— Temps de ceinture! dit-il.

Puis s'adressant à Barbedor :

— J'ai besoin de sortir, dit-il; faut remettre la lutte à la fin de la soirée.

— C'est impossible, répliqua Waterlot qui baissa les yeux après l'avoir regardé avec défiance; l'annonce est faite et c'est toi qui l'as voulu!

Jean lui mit la main sur l'épaule.

— Papa, dit-il, c'est moi aussi qui t'ai promis que tu ne me tromperais plus qu'une fois. Il y a quelque chose. Vital n'est pas ici, j'ai entendu la voix de ma marraine.

Barbedor fit signe à la musique et les vingt-quatre cuivres se mirent aussitôt à hurler. Figurez-vous bien que ces cuivres aiment leur lamentable état. Leur plus grande peine est de se taire. Mais il fallait bien se taire quand Lagard avait fantaisie de parler.

— La paix! cria-t-il d'une voix qui éclata comme un coup de tonnerre; apportez-moi le Buffle! J'ai de l'ouvrage, ce soir, et je veux finir ici tout de suite. Bonjour, Muscamel, mon vieux, je vais te *faire* au temps de tête pour le bouquet.

D'habitude messieurs les lutteurs sont muets. Jean Lagard avait des priviléges.

M. Muscamel, dit le Buffle de Carpentras, méritait incontestablement son surnom. Il était plus lourd que

Plantchoux, et, contre l'ordinaire des Forts-et-Adroits, ses muscles énormes avaient une riche doublure d'embonpoint. Son crâne, aplati comme la tête d'une grosse couleuvre et son cou de taureau semblaient le mettre complétement à l'abri du coup annoncé par Jean Lagard.

— Va pour la tête, dit-il en frottant ses mains dans la sciure ; mais je ferai comme je pourrai.

Il salua et se campa. C'était un obscène athlète : obèse et blafard de peau, seins de nourrice, ventre de Silène. L'idée d'essayer le temps de tête contre une pareille masse devait sembler extravagante. Mais Jean Lagard était pressé. Il se présenta de face comme s'il eût voulu escarmoucher un peu avant la bataille ; ses deux pieds frappèrent à la fois le sol ; sa main toucha la grosse épaule du Buffle. Le Buffle n'avait plus rien devant lui ; Jean Lagard venait de le franchir comme un cheval à la voltige. Avant que le lourd colosse pût se retourner, Jean avait noué ses deux mains autour de son cou.

— C'est le diable ! dirent les Forts-et-Adroits avec une profonde admiration.

Ils formaient tous galerie, nus sous leurs paletots, devant la porte du vestiare.

— C'est un cœur ! ratifia Barbedor attendri.

Jean s'arc-bouta comme le meunier qui va soulever une somme de blé.

— Chut ! fit-on de toutes parts ; silence !

Le silence eut lieu.

Au milieu de ce silence, et comme on voyait déjà surgir les muscles de Jean combinant son effort, un cri faible vint du dehors.

C'était du côté des terrains : une voix de femme, une voix brisée avait dit :

— Jean Lagard, au secours !

Tout le corps de Jean se détendit. Le Buffle, profitant de ce répit et réagissant tout à coup, l'enleva à deux pieds de terre.

— Bravo, le Buffle !

Mais Jean, pâle comme la mort, désormais, parvint à toucher le tapis de la pointe de l'orteil. Ce fut assez et ce fut foudroyant. Jean poussa ce gémissement profond du boulanger qui bat la pâte. Il mit un genou en terre. Le corps pesant du Buffle décrivant une circonférence complète dont sa tête était le centre, bascula irrésistiblement et vint tomber sur le tapis avec une épouvantable violence.

Les applaudissements furent remplacés cette fois par un grand murmure de stupeur.

Mais on n'était pas au bout.

— Je suis libre maintenant! s'écria Jean Lagard qui se redressa de toute sa hauteur.

— Que vas-tu faire? murmura Barbedor dont le visage exprimait l'épouvante.

Au pied de l'un des poteaux se trouvaient quatre ou cinq poids de cinquante, destinés à l'exécution des tours de force promis.

— Tu vas voir, papa! répondit Jean Lagard.

Il saisit un poids de chaque main et s'élança vers une des fenêtres qui donnaient sur les marais. La foule épouvantée se déchira pour lui faire une large voie.

— Arrêtez-le, criait Waterlot qui s'élançait pour le rejoindre.

Les deux poids de cinquante, lancés à tour de bras, brisèrent en mille pièces le châssis de la croisée. Par la brèche ouverte, Jean Lagard se rua au dehors, nu et ruisselant de sueur sous la pluie battante.

Barbedor arriva pour le voir disparaître dans la nuit, en même temps qu'un cri plus faible venait des marais :

— Jean Lagard! au secours! au secours!

IX

LA MAISON ROGER

C'était un petit appartement très-simple, situé au second étage d'une maison de la rue Bourbon-le-Château. Les étages supérieurs étaient loués en garni à des étudiants. L'ensemble du logis n'avait pas une très-bonne apparence.

Le temps avait manqué pour trouver mieux, et madame la vicomtesse de Grévy avait installé provisoirement en ce lieu la famille Roger, composée du vieux père, de Béatrice et de notre petite bonne femme.

Depuis lors, on voyait fréquemment de nobles équipages stationner devant la porte bâtarde de cette pauvre maison. Madame la vicomtesse y était plus souvent que chez elle, et le vieux maréchal duc de*** y faisait de fréquentes visites.

C'est ici qu'on nous reprochera le péché d'invraisemblance, et c'est ici que se trouve la partie rigoureusement historique de notre récit. Nous sommes trop près du dénouement pour faire un plaidoyer ; les événements nous poussent. Une autre fois, nous dirons notre avis sur la valeur de ce mot invraisemblance et sur la façon dont on l'emploie.

D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser. La vicomtesse et le maréchal étaient aux ordres de maman Carabosse, ancienne vivandière, présentement marchande de plaisirs et de pommes d'api. Voilà le fait. Les faits se moquent de la vraisemblance.

Avec l'étrange confiance qui était le fond de son caractère, elle s'était fait fort d'amener les choses à bien. On la croyait. Elle agissait à sa guise. Il lui arrivait de ne

point rendre ses comptes. C'était un ministre responsable ou mieux un souverain absolu.

Le but de ces gens appartenant à des classes si diverses et réunis pour bien faire : le maréchal, la vicomtesse, Marguerite et son fils Vital, était de ressusciter Béatrice et le capitaine Roger, de sauver Césarine, et, s'il se pouvait, Maxence elle-même, enfin d'arracher Achille et sa fortune aux griffes de ce véritable oiseau de proie, madame la marquise de Sainte-Croix.

La position était difficile. Nous savons que Béatrice ne voulait pas être secourue et que le vieux Roger n'avait même pas la conscience de son malheur. Les lettres de la vicomtesse nous ont dit en outre jusqu'à quel point le comte Achille était engagé avec la marquise. La retraite de Césarine hors de la maison paternelle nous donne d'ailleurs la mesure de la chute de M. le comte de Mersanz.

Il n'y avait rien à espérer de son côté. Tous les efforts tentés contre sa fantaisie devaient tourner à mal.

C'était contre Flavie qu'on pouvait le plus utilement diriger l'attaque.

C'était le soir de ce jour où madame la vicomtesse de Grévy avait écrit sa dernière lettre à sa bonne amie du Maine, et c'était l'heure à peu près où madame la marquise de Sainte-Croix, assise sur l'herbe mouillée attendait Clérambault derrière la maison Barbedor.

La nuit allait se faire noire. Béatrice était seule auprès de son père, qui dormait.

Béatrice, toujours charmante derrière le voile de mortelle tristesse qui recouvrait ses traits, se laissait aller à sa morne rêverie. Un médaillon était ouvert sur ses genoux. Ce médaillon contenait le portrait d'Achille. Quand le sommeil de son père s'agitait, elle relevait les yeux sur lui, contemplant, à travers ses larmes, sa pauvre face amaigrie et hâve.

— Ils ne savent pas! murmurait-elle; mais j'ai bien compris. S'il s'éveille de cet engourdissement sauveur,

s'il mesure jamais la chute de sa fille, il fera comme le lieutenant Toussaint : il se tuera.

Roger rejetait brusquement ses couvertures. Il voulait se lever. Il appelait Niquet et Palaproie, disant avec une vaniteuse emphase :

— Faites ce que vous voudrez, cartouchibus ! mangez, buvez, fumez, chantez, dansez. On a un gendre ou on n'en a pas !

Les yeux mouillés de Béatrice se reportaient alors sur la miniature. Son souffle s'embarrassait dans sa poitrine et son cœur se brisait.

Vers huit heures, Marguerite rentra. Elle avait l'air triste, et, malgré les préoccupations qui la tenaient, Béatrice remarqua son abattement profond. Elle l'embrassa et lui demanda :

— Qu'avez-vous, ma mère?

La petite bonne femme s'assit sur la chaise que Béatrice venait de quitter.'

— Cette femme nous échappera, murmura-t-elle ; je ne donnerais pas six blancs de la vie du comte Achille !

Béatrice se prit à chanceler sur ses jambes. Elle fut obligée de se retenir à la tête du lit pour ne point tomber à la renverse.

— Tu l'aimes encore ? murmura Marguerite.

— Je l'aimerai toujours ! répondit Béatrice, d'une voix si basse qu'on avait peine à l'entendre.

La petite bonne femme lui jeta ses deux bras autour du cou et la pressa passionnément contre son cœur.

— Si nous le sauvions et qu'il revînt à toi... commença-t-elle.

— Ma mère, l'interrompit Béatrice, sauvez-le, et je vous devrai deux fois la vie !

— Ce n'est pas me répondre, dit Marguerite.

— Je vous ai répondu déjà bien des fois, ma mère, Achille et moi, nous sommes séparés pour jamais !

La petite bonne femme laissa tomber sur sa main son front pensif :

— Il faut que les mères veillent sur leurs enfants,

pensa-t-elle tout haut : qu'est-ce que c'est qu'un père ? Si je ne l'avais jamais quittée, je l'aurais protégée contre son premier amour.

— Bonne mère, fit Béatrice, qui lui prit les deux mains, vous parliez d'un danger qui menace M. de Mersanz.

— Que fait Maxence? demanda Marguerite au lieu de répondre.

— Elle dormait quand je l'ai quittée.

— Je parlais d'un danger, reprit la bonne femme, parce qu'il porte sur lui une somme énorme et qu'il ne s'agit plus de mariage. On le trompe grossièrement, le stratagème employé ne peut pas l'abuser longtemps, il faut donc agir vite.

— Je ne vous comprends pas, ma mère, fit Béatrice dont la pauvre tête cherchait en vain à suivre le fil de ce raisonnement.

— Quand les brigands dépouillent un voyageur sur le grand chemin, dit Marguerite, s'ils l'épargnent, c'est qu'ils ont un masque sur le visage ou qu'ils espèrent n'être point connus, dès qu'ils se voient reconnus, ils tuent.

C'est la logique même du crime. Un cri s'échappa de la poitrine de Béatrice : elle avait compris.

— S'ils avaient Maxence, continua Marguerite, ce ne serait entre eux qu'un marché. Mais comme ils ne peuvent livrer l'objet du marché, il faut qu'ils frappent.

— Et vous restez là, vous, ma mère! s'écria Béatrice éperdue.

— J'ai fait tout ce que j'ai pu! murmura la petite bonne femme dont la tête s'inclina sur sa poitrine; ils ont été avertis, par qui? je l'ignore. Je croyais connaître le lieu de leurs réunions. Les rapports de nos gens contredisent mes renseignements à moi, et je sens que le temps presse. Quelque chose me dit qu'à l'heure où je parle, les événements marchent. Si je savais où diriger mes pas, ma fille, je courrais bien assez vite pour rattraper les événements, mais j'ai un bandeau sur les yeux, tout me manque, j'ai perdu la piste.

Sa figure s'animait. Elle essuya la sueur de son front. Béatrice l'écoutait oppressée et navrée.

— Je ne crois plus aux rapports de nos hommes, poursuivait Marguerite; on a pu les acheter. Ils ont dit que Flavie et Clérambault avaient pris la route de Senlis pour passer en Belgique. Selon eux, le rendez-vous est à Senlis, où M. de Mersanz doit les rejoindre. Le maréchal a dirigé la police sur Senlis, et peut-être...

Elle se leva tout à coup et dit :

— Je veux interroger Maxence!

Rendue à toute son impétuosité naturelle, elle s'élança dans la chambre voisine et en ressortit presque aussitôt après, plus pâle, en s'écriant :

— Maxence s'est enfuie! Depuis combien de temps l'as-tu quittée?

— Depuis une heure.

— La porte de l'escalier de service est ouverte.

— La malheureuse enfant va se tuer! murmura Béatrice.

— Qu'elle se tue! prononça Marguerite avec une implacable froideur; je voulais la sauver!

La sonnette retentit tout à coup violemment agitée. L'instant d'après, Fromenteau se précipitait dans la chambre, les habits en désordre, les cheveux ruisselants de sueur.

On ne l'interrogea pas, on écouta.

— Mes hommes sont ivres-morts à la barrière de Fontainebleau! dit-il; ils ont les poches pleines d'argent : ils se vantent de nous avoir donné le change!

Les bras de Marguerite tombèrent.

— Il n'y a rien sur la route de Senlis, poursuivit Fromenteau; mais voici bien autre chose : le lieutenant Vital, votre fils, a enlevé mademoiselle Césarine!

— Mon frère! s'écria Béatrice; c'est impossible.

— Qui parle du lieutenant Vital? demanda une voix mâle et joyeuse sur le seuil.

La belle figure du jeune officier se montra derrière Fromenteau.

Celui-ci se retourna et le regarda bouche béante.

— Alors, grommela-t-il, le diable s'en mêle, et je n'y vois plus goutte. Je n'aurai ni mes mille francs, ni ma position, ni Stéphanie.

— Ils auront lancé Léon Rodelet! pensa tout bas Marguerite. C'est pour nous dépister sur tous les points à la fois!

Elle mit sa tête entre ses deux mains pendant que Fromenteau soufflait comme une baleine et se tamponnait avec le lambeau qui lui servait de mouchoir. Vital s'était rapproché de Béatrice et l'interrogeait.

La petite bonne femme resta un instant immobile et silencieuse. Elle faisait un effort désespéré pour mettre de l'ordre dans ses idées.

— Garde la maison! dit-elle soudain à Béatrice.

Puis, saisissant Fromenteau par le bras, elle le poussa dehors.

— En avant, marche! ordonna-t-elle à Vital tout surpris.

Ils descendirent tous les trois l'escalier rapidement.

En bas, Marguerite dit à Fromenteau :

— Te souviens-tu de ce gros homme que tu rencontras une nuit sur le boulevard extérieur?

— L'homme, de la barrière des Paillassons! s'écria Fromenteau : si je savais où il perche, je ne chercherais plus!

— Tu penses que leur nid doit être chez lui?

— J'en mettrais ma main au feu!

De l'autre côté de la rue Bourbon-le-Château, une ombre se détacha de la muraille et gagna l'enfoncement d'une porte. Ni Marguerite, ni Fromenteau, ni Vital, ne l'aperçurent, trop occupés qu'ils étaient de leurs propres affaires.

Dès qu'elle fut dans le cadre de la porte, l'ombre demeura immobile.

La petite bonne femme réfléchit, l'espace de deux ou trois secondes, puis d'un ton impérieux :

— Vital, dit-elle, au château de la Savate. Il y a une entrée par derrière.

— C'est aujourd'hui l'assaut de Jean Lagard, objecta Vital.

— Il y a une entrée par derrière, répéta Marguerite; chaque minute vaut une heure!

Un cabriolet de place passait au bout de la rue, Marguerite appela le cocher.

— Cent francs pour ton cheval, d'ici à deux heures! s'écria-t-elle; j'ai comme une odeur de sang autour de moi!

Le cocher dételа, malgré les règlements de police. On ne résiste pas à cent francs. Vital, que cette dernière action de sa mère mettait en fièvre, sauta sur le cheval et partit comme un trait.

La petite bonne femme mit les cinq louis dans la main du cocher, déjà inquiet de son escapade, puis elle dit à Fromenteau :

— Vous, chez le maréchal et chez la vicomtesse de Grévy! Tous les agents dont on peut disposer entre la ruelle Saint-Fiacre et la rue de l'École, boulevard de Sèvres. Tu peux regagner d'un seul coup la partie, va!

Fromenteau partit presque aussi vite que le cheval de fiacre.

La petite bonne femme, dès qu'il se fût éloigné, se prit à trottiner dans la direction de la rue Jacob.

L'ombre sortit alors de l'enfoncement où elle s'était cachée. C'était une jeune fille, dont le pas chancelant indiquait une grande faiblesse ou une grande souffrance. Elle suivit le même chemin que Marguerite, et on aurait pu l'entendre murmurer :

— Il y a une entrée par derrière. Ma mère est là!

X

DRAME NOCTURNE

Le premier cri entendu par Jean Lagard, tandis qu'il luttait avec L'Enfant, le plus redoutable de ses antagonistes, était un signal, bien que rien n'eût été convenu entre Marguerite et le lieutenant. Marguerite arrivant, après une course désespérée, aux abords du champ de bataille, — car pour elle ses pressentiments de plus en plus douloureux équivalaient presque à une certitude, — Marguerite, le cœur défaillant, la poitrine serrée comme dans un étau, s'était arrêtée non loin du château de la Savate. Les abords de la guinguette étaient déserts. Les voitures et les fiacres stationnaient à quelques cents pas de là, au détour de la ruelle.

La solennité qui avait lieu chez Barbedor aurait peut-être rassuré tout autre que la petite bonne femme ; mais elle savait à qui elle avait affaire ; elle connaissait sur le bout du doigt les audaces et les calculs de madame la marquise de Sainte-Croix. Elle se dit : Le moment a dû lui sembler favorable. C'est une impossibilité posée d'avance, comme les virtuoses de l'assassinat se préparent avec soin leur *alibi*.

Ce fut en quittant la ruelle Saint-Fiacre pour tourner l'enclos de Barbedor et entrer dans les terrains, qu'elle lança pour la première fois son cri : Voilà le plaisir, mesdames, voilà le plaisir ! L'instinct l'y poussa autant que la réflexion. Elle était fort troublée. Ce n'était pas la peur, nous savons bien que la Perlette ne connaissait pas cette infirmité-là. La peur est l'égoïsme défaillant. Dans le mal qui l'oppressait, notre petite bonne femme, l'égoïsme n'avait point de part.

Ses pressentiments funestes s'étaient aggravés pendant cette course longue et acharnée qu'elle avait faite depuis l'Abbaye jusqu'à Grenelle: ils lui étreignaient littéralement le cœur. Marguerite, opprimée par la poignante horreur de ses pensées, écoutait au-dedans d'elle-même une voix qui lui criait : L'heure est venue! C'est maintenant et c'est ici!

Elle était sûre, — SURE, — qu'un pas encore et son pied allait glisser dans le sang.

Le sang de qui? Elle avait envoyé elle-même son fils à cette lâche bataille où l'ennemi devait frapper dans l'ombre.

Son fils! son beau Vital! l'orgueil et l'amour de sa vie! Vital sa dernière joie! tout son cœur!

Marguerite était brave comme la poudre, mais elle n'avait rien de commun avec Lacédémone. Elle était de chair et d'os. Le danger à la fois certain et inconnu qui entourait son Vital la brisait.

Son premier cri était, avons-nous dit, instinctif. Il s'adressait à Jean Lagard qu'elle savait être dans la salle Barbedor. C'était déjà une demande de secours. Mais Jean Lagard avait-il entendu?

Il est à peine besoin de dire que l'idée vint à la petite bonne femme d'entrer au château de la Savate et de donner franchement l'alarme. Outre Jean Lagard, il y avait là des hommes qui n'auraient pas pu refuser leur concours. Mais souvenons-nous qu'elle ne savait rien d'une manière précise et qu'elle n'avait pour guide que son pressentiment. Elle avait été *militaire*. L'absurdité naïve du point d'honneur des troupiers était cachée en un petit coin de cette tête si bien organisée d'ailleurs. C'est encore là quelque chose d'invraisemblable, mais de profondément réel.

Marguerite, les deux mains sur la poitrine, la respiration, la tête haletante, en feu, disparut dans l'ombre du mur. Jusqu'alors sa route n'avait point manqué de clartés. Les rues, le boulevard extérieur avaient leurs réverbères; la ruelle Saint-Fiacre était éclairée par les lam-

pions de Barbedor. Désormais, une nuit noire l'entourait. Elle frissonna sous ses vêtements trempés de pluie. Son pas s'alourdit et glissa sur la terre délayée. Elle ne voyait point les obstacles, et dix fois elle trébucha avant d'avoir atteint l'extrémité du mur.

Si parfois elle se retournait pour mesurer le chemin parcouru, les lueurs qui venaient de la ruelle et qui s'épandaient dans l'atmosphère mouillée l'éblouissaient. Quand elle reprenait sa marche, il lui semblait qu'un opaque et impitoyable bandeau tombait sur ses yeux.

En même temps, parmi ce silence effrayant du dehors, sur lequel l'averse étendait comme un grand murmure, les bruits de la salle éclataient tout à coup, de temps à autre, semblables à des fracas d'orgie. Ces clameurs arrêtaient la petite bonne femme qui cherchait son souffle perdu.

Elle se disait :

— Je suis peut-être tout près. Ceux-là m'empêchent d'entendre !

Aussi, dès que le calme se rétablissait, elle écoutait de toutes ses oreilles, appelant un son, un soupir, un indice.

Rien. Le vent seul parlait dans les branches encore dépouillées des arbres, et l'ondée clapotait au loin, large comme la mer.

Comme elle tâtonnait, glissant dans les flaques d'eau, et s'enfonçant dans la terre labourée, elle entendit un pas sonner à une distance assez grande, vers la rue de l'École. Des bruits sourds se firent dans les champs. Elle appela tout bas : — Vital ! Vital ! Elle n'eut point de réponse. Le pas approchait.

Elle se dirigea résolûment vers l'endroit d'où le bruit venait, de façon, suivant son estime, à couper la route du voyageur nocturne. Comme elle marchait péniblement, trébuchant à chaque pas dans la boue, une grande acclamation s'éleva à l'intérieur de la maison Barbedor. C'était la troisième victoire de Jean Lagard qui venait de terrasser le Toulousain Sans-Quartier.

Quand la clameur s'éteignit, Marguerite se reprit à écouter. Elle n'entendit plus ce pas qui était son guide.

Mais une ombre légère passa sur sa gauche, se dirigeant vers la maison : du moins Marguerite crut voir cela. L'ombre ne lui apparut qu'un instant. Elle marchait comme elle-même au milieu des terres.

— Vital! dit encore Marguerite.

Ce n'était pas Vital. On ne répondit pas. Marguerite allait s'élancer à la poursuite de cette vision, lorsque de nouveaux bruits se firent entendre vers la rue de l'École. Il y eut un cri étouffé, puis ce fut comme une lutte.

— Vital! Vital! où es-tu? fit Marguerite éperdue.

On répondit, cette fois, et ce fut la voix du jeune officier.

— Mère, s'écria-t-il, n'approchez pas, au nom de Dieu!

Puis, tout de suite après, une autre voix déjà fort altérée :

— Du moment que le lieutenant Vital est au nombre de mes assassins, je ne me défendrai pas. Je lui pardonne ma mort, que Béatrice pardonne à ma mémoire!

Ces mots arrivèrent distincts à l'oreille de Marguerite, ainsi que la réponse de Vital qui s'écria, essoufflé comme un homme qui frappe :

— Défendez-vous, comte de Mersanz!... je suis avec vous! courage!

Marguerite comprit tout, comme si la scène se fût passée devant elle, en plein soleil.

Achille et Vital étaient réunis; mais combien avaient-ils d'adversaires?

Le cri : Au secours! et le nom de Jean Lagard vinrent à ses lèvres en même temps et s'échappèrent de sa poitrine comme un gémissement. Qu'espérait-elle? Il faut le temps pour sortir d'une salle fermée et emplie de foule. A supposer même que Jean Lagard entendît, parmi tout le fracas qui se faisait autour de lui, pouvait-il quitter la lutte? S'il quittait par impossible son travail entamé, avait-il des ailes pour franchir la distance.

En ces moments suprêmes, les heures se comptent par centièmes de seconde. Il ne faut pas un centième de seconde pour donner le coup de la mort. Mais qu'importe cela? La détresse ne réfléchit pas; Dieu l'a voulu, elle appelle. Et Dieu veut souvent que son appel désespéré exalte le sauveur jusqu'à ce point, qu'il franchit la barrière du possible.

— Jean Lagard! au secours!

Marguerite attendit après avoir poussé ce cri. Ses yeux se portèrent avidement vers le château de la Savate. Son cœur battait à fêler les parois de sa poitrine. Le vertige tournoyait autour de ses tempes.

Il lui semblait, dans sa fièvre, que les murailles de cette maison allaient s'entr'ouvrir et crouler pour laisser passer le vengeur. Mais la maison restait noire et immobile. On n'y voyait qu'une lumière, brillant à la fenêtre du premier étage.

— Flavie! murmura la petite bonne femme dont les poings se crispèrent; elle attend!

Puis elle ajouta en joignant ses mains convulsives et en tombant à genoux :

— Mon Dieu! je n'entends plus Vital! Mon Dieu! un coup de foudre!

Un effroyable craquement se fit au rez-de-chaussée de la maison Barbedor. Marguerite entendit tomber les châssis brisés d'une croisée qu'elle ne voyait point, tandis que les carreaux volaient en éclats.

— Jean Lagard! au secours! au secours!

— Où êtes-vous, maman? Est-ce que ça chauffe? demanda une voix bien connue.

Puis, Marguerite, dont les yeux étaient habitués à l'obscurité, vit la forme athlétique de son filleul, qui se dessinait en blanc dans le noir. La voix étouffa dans sa gorge. Elle ne put dire que ceci :

— Là-bas! Jean! Ils me tuent mon Vital!

Jean fit une demi-douzaine de bonds en poussant un sauvage cri de guerre. Marguerite avait appelé la foudre,

Là-bas, à l'endroit de la bataille, on entendait quelques blasphèmes sourds, puis des râles.

M. le comte Achille de Mersanz se laissait entraîner, depuis trois semaines, sur cette pente que suivent les gens qui ont une fois rompu avec le devoir. Sa passion l'emportait, passion très-vive et qu'on savait entretenir en lui avec une habileté parfaite, passion sans cesse excitée, jamais assouvie, qui tuait en lui ce qui restait de sens moral, et lui enlevait jusqu'à la possibilité de réfléchir.

Il n'avait pas revu Maxence depuis le bal donné en l'honneur de Césarine. Ceci était souverainement politique. Les hommes de l'esprit d'Achille marchent mieux, plus vite et plus longtemps, quand, selon l'expression populaire, *on leur tient la dragée haute.*

Madame la marquise de Sainte-Croix savait cela. Elle savait tout. Pas n'est besoin de dire que, pendant ces trois semaines, elle lui avait fait faire du chemin.

Souvenons-nous qu'on avait pris d'abord le comte Achille, non-seulement par sa fantaisie, mais encore par sa faiblesse. Il avait dû croire que le monde serait avec lui pour sanctionner sa lâcheté, ou mieux pour *régulariser sa position.* La chose n'était pas impossible au début, si certaines limites n'avaient pas été franchies.

Mais la défection du maréchal avait tout gâté. Le monde s'était retourné tout d'une pièce contre ce traître maladroit qui ne savait même pas user des échappatoires acceptées. On trouvait volontiers que l'expulsion de Béatrice était chose toute simple ; mais la brouille avec le maréchal ne se pouvait pardonner. Quant aux ventes d'immeubles, c'était du délire ! Une fois entré dans cette voie, un homme va droit à Charenton.

Depuis deux jours, après avoir touché le prix des immeubles vendus, le comte Achille avait quitté son hôtel clandestinement et comme un fuyard. Il semblait qu'il eût plaisir à mettre tous les torts de son côté. Il brûlait, de parti pris, ses derniers vaisseaux. Il se contraignait lui-même à sauter le fossé.

Le péril où était tombée Flavie avait eu cependant un

résultat majeur. Il avait fait avancer le dénouement et supprimait une foule de préparations très-habiles qui devaient amener tout doucement la catastrophe. Sans la brusque attaque dirigée par madame de Grévy et le maréchal, sous les ordres de notre petite bonne femme, il est mille fois probable que Flavie n'en serait jamais venue à ces brutales et dangereuses extrémités. Elle eût employé ses moyens ordinaires, et, comme à l'ordinaire, elle eût triomphé.

Le mandat d'arrêt changeait tout. On n'avait plus le choix. Il fallait improviser la victoire. Flavie, qui s'était assurée de ce fait, la présence du prix des immeubles vendus entre les mains du comte Achille, combina rapidement son plan de bataille et résolut de jouer son va-tout. Voici ce qui fut dit :

Maxence ne pouvait se résoudre à respirer le même air que cette infortunée comtesse Béatrice à qui elle prenait tout son bonheur. Cette pensée rentrait tellement dans les scrupules exprimés par mademoiselle de Sainte-Croix, qu'Achille n'eut pas l'ombre d'un doute.

Maxence l'aimait; elle le lui avait dit elle-même, en ajoutant :

— Jamais je ne vous appartiendrai !

Paroles d'enfant romanesque! Depuis un mois, que faisait Achille, sinon battre en brèche cette résolution? Maxence cédait enfin. Il fallait bien qu'on donnât quelque satisfaction aux délicatesses de sa conscience. Le comte Achille trouva donc toute simple cette volonté de quitter Paris, qu'on attribuait à Maxence. Cela rentrait, du reste, dans ses propres vues. La marquise posa ainsi le surplus de ses conditions : en sa qualité de tutrice et de mère, elle voulait ses sûretés complètes. Avant le départ, il fallait stipuler. Une réunion aurait donc lieu le soir même dans une maison tierce qu'elle désigna avec beaucoup de soin et que son isolement protégeait contre tous les espionnages. On dresserait le contrat, on signerait les dédits.

Le comte Achille ne demanda qu'une chose :

— Verrai-je Maxence?

Sur la réponse affirmative, il accepta avec transport.

Le choix de cette maison hors barrière était expliqué pour lui par sa propre situation et par l'intérêt qu'avait Flavie à le soustraire aux obsessions de ses amis.

Car il faut toujours bien comprendre que le comte Achille savait parfaitement que, de la part de la marquise, tout ceci était affaire commerciale.

Ces dupes expressément volontaires sont beaucoup moins rares qu'on ne pourrait le croire.

L'itinéraire pour se rendre à la maison de Barbedor par la barrière et la rue de l'École fut minutieusement tracé. La lumière du premier étage fut indiquée comme phare, le rendez-vous fixé de huit à neuf-heures du soir.

En se séparant du comte Achille, Flavie rejoignit Clérambault. Elle lui donna mission de chercher des *hommes*. Clérambault faisait tout ce qu'elle voulait.

Quant aux *hommes*, Paris, centre de la civilisation, n'en manque jamais.

Nous savons le reste pour ce qui regarde Clérambault et la marquise.

A huit heures, le comte Achille monta en voiture et se fit conduire rue de l'École, hors barrières.

C'était à peu près vers cette heure que Vital enfourchait à cru un cheval de fiacre et piquait des deux pour se rendre au château de la Savate.

Vital arriva le premier; il avait laissé son coursier rendu sur le boulevard extérieur. Vital était en uniforme. Il avait son épée.

Il suivit, pour entrer dans les terrains, la même route que devait prendre plus tard sa mère. La pluie tombait déjà à torrents. Le hasard lui fit trouver du premier coup le sentier qui menait de la ruelle à la rue de l'École. Il s'y promena pendant plus de dix minutes comme un soldat en faction. Il ne vit rien; il n'entendit rien.

Vital ne pouvait pas raisonner comme sa mère. Il ne connaissait de Flavie que ses grâces de femme du monde. La solitude de ces champs et le voisinage de cette foule

rassemblée au château de la Savate firent sur lui une impression tout autre. Il se dit : Nous avons rêvé !

La lumière du premier étage de la maison Barbedor n'avait pour lui aucune espèce de signification.

Nous n'avons pas besoin de dire que si Vital n'apercevait personne dans ce désert inondé, plusieurs paires d'yeux étaient fixées sur lui. Sa présence inquiétait vivement Clérambault et ses *hommes*.

Il n'y a dans les marchés que ce qu'on y met, dit le proverbe. On n'avait pas mis Vital dans le marché.

Du reste, la nuit était si sombre que Garnier ne reconnaissait nullement les traits de cet incommode rôdeur. Il n'était pas éloigné de le prendre pour un confrère.

— Deux au lieu d'un, dit-il à ses invisibles compagnons ; prix double et pourboire !

La première créature humaine aperçue par Vital fut cette ombre qui devait passer quelques instants plus tard auprès de Marguerite. Il voulut lui barrer le passage. L'ombre se jeta dans les marais et disparut à ses yeux.

Peut-être l'aurait-il poursuivie si un bruit de pas ne s'était fait à l'instant même du côté de la rue de l'École. Vital rentra dans le sentier et attendit.

Le pas approchait. Comme Vital prêtait l'oreille, il reçut un coup de couteau dans le dos et presqu'au même instant deux mains se nouèrent autour de son cou. Il n'eut pas le temps de dégainer : un cri étouffé qu'il entendit près de lui, donna à penser qu'une autre attaque avait lieu simultanément.

Vital, vigoureux et vaillant comme nous le connaissons, ne pouvait se laisser égorger sans défense. Malgré sa blessure, il parvint à dégager son cou. Sa main se porta vivement à son épée. On la lui avait arrachée. Il fondit néanmoins sur les deux assaillants réunis contre lui et parvint à s'acculer au mur qui bordait le sentier.

Ceci n'avait pas duré la dixième partie d'une minute.

Ce fut à ce moment que Vital reconnaissant la voix de

sa mère lui cria de ne pas approcher. Ce fut à ce moment aussi que le comte Achille, déjà frappé de deux coups de couteau, croyant que le jeune lieutenant était au nombre de ses meurtriers, prononça les paroles que nous avons rapportées.

Vital avait trouvé sous sa main un bout de perche. Sa propre épée que Clérambault dirigeait contre lui vola en éclats. Il s'élança de nouveau et parvint à dégager Achille qui mit le poignard à la main.

Telle était la position du combat lorsque Jean Lagard, à la voix de Marguerite, sortit de la salle d'assaut par la fenêtre brisée.

Marguerite avait appelé la foudre : ce fut pardieu bien la foudre qui tomba sur les assassins. L'un des *hommes* de Garnier s'en alla tomber à dix pas, la poitrine écrasée par un coup de tête à la bretonne que Jean lui avait donné dans son premier élan; un autre s'affaissa demi-étranglé; le troisième se prit à hurler sourdement; le pied de Jean Lagard était sur sa gorge.

— Courage, Jean, courage, mon fieux ! criait la petite bonne femme en se hâtant.

Puis d'une voix étouffée par l'épouvante :

— Vital! es-tu mort? On ne t'entend plus!

Vital ne répondait pas. Il était temps que la foudre éclatât.

Vital était assis contre le mur. Il baignait dans son sang.

Il avait reçu une seconde blessure destinée au comte Achille.

Et le comte Achille, accroupi près de lui, râlait.

Jean était aux prises avec Clérambault, et c'était une lutte terrible, celle-là.

Clérambault lui avait dit :

— J'étais là pour défendre M. de Mersanz contre les assassins payés par les Vital... par le lieutenant Vital, par Béatrice Vital, par Marguerite Vital. J'ai un couteau dans chaque main : si tu fais un pas, je te tue!

Ce fut un bond de lion que fit Jean Lagard. Il reçut

les deux coups de couteau sans broncher et saisit les deux poignets du marieur. Celui-ci poussa un rugissement de détresse. Sa tête s'abaissa, puis se releva, essayant de briser la mâchoire de Jean qui, se jetant en arrière, l'attira à lui et le saisit à bras-le-corps.

Les côtes de Clérambault craquèrent. Il voulut mordre. La douleur le dompta et il cria :

— Grâce ! grâce ! . . . . . .

. . . . . .

Il y avait là cent personnes sous la pluie, autour du lieu où s'était livré le combat. Plusieurs portaient des lumières ; on avait mis en réquisition toutes les lanternes des voitures et fiacres stationnant devant le château de la Savate.

Marguerite s'agenouillait auprès de Vital qui perdait beaucoup de sang. L'Enfant et Boichel apportaient pour lui une civière.

Tous ces gens sortaient de la salle d'assaut. Personne ne savait au juste ce qui s'était passé. On glosait de mille manières, et, comme il arrive, toutes les versions tour à tour accréditées étaient plus ou moins en dehors de la vérité.

Le comique trouve toujours à se glisser parmi le sang et les larmes. Au moment où la foule arrivait avec les lanternes, Jean Lagard blessé, furieux, ivre de ses efforts et de son triomphe, traînait dans la fange Clérambault, qui n'était plus qu'une masse informe.

Personne ne songeait à s'interposer, pas même Barbedor, qui semblait prêt à défaillir.

Une voix de femme rauque et presque virile s'éleva. Elle appartenait à une des *dames* de la salle d'assaut.

— Tue-le, Jean ! s'écria-t-elle ; il a fait notre malheur !

Cette femme sortit des rangs. Les rayons d'une lanterne montrèrent son chapeau voyant et les éclatantes couleurs de son tartan. Elle avait dû faire de l'effet chez Barbedor.

Jean Lagard avait tressailli au son de sa voix.

— Tue-le! répéta la mégère; c'est lui qui nous a empêchés de nous marier!

— Justine! murmura Jean avec un étonnement où le dégoût se montrait énergiquement.

Il repoussa la femme et lâcha l'homme en disant :

— Puisque tu m'as empêché d'épouser celle-là, coquin, je te pardonne!

Clérambault resta inanimé.

On emporta les brancards qui soutenaient Vital et le comte Achille.

D'autres couraient chercher la police.

A chaque instant la foule grossissait. On venait déjà de la rue de l'École et des barrières. Les trois *hommes* de Clérambault, horriblement maltraités, étaient liés en tas et attachés à un arbre.

Jean Lagard dépouilla Barbedor de son paletot et le jeta sur ses épaules nues, répondant à ceux qui parlaient de le panser :

— On en a vu bien d'autres!

Le gamin de Paris, blotti sous le parapluie d'un monsieur, dit à haute et intelligible voix :

— N'y a plus rien ici! L'affiche promettait un assaut de bâton et des tours de force : Faut rentrer dans la salle de bal!

XI

AVANT-GOUT DE L'ENFER

La chambre du premier étage de la maison Barbedor, où brillait cette lueur qui devait servir au comte Achille était dans l'état que nous avons décrit.

Rien n'y avait été changé. La lampe brûlait toujours

sur la table, éclairant la bouteille d'eau-de-vie et le verre; Flavie elle-même n'avait pas bougé.

A la voir immobile et profondément affaissée, on aurait pu croire qu'elle dormait sous la dentelle épaisse de son voile. Il n'en était rien pourtant, car la lueur de ses yeux apparaissait parfois au travers des mailles, et de temps à autre sa main livide s'avançait pour verser de l'eau-de-vie dans le verre.

Il y avait à peu près une demi-heure qu'elle attendait.

Une fois, en reposant son verre, elle dit :

— Cela ne me réveille plus!

Elle croisa ses mains sur ses genoux.

— Je serai jeune encore dès que je serai riche! murmura-t-elle; d'ailleurs, il y a une volupté qui ne vieillit pas : la seule chose qui soit vraie en cette vie, le jeu!

Ses prunelles lancèrent un éclair. Après un long silence, elle dit encore :

— Il tarde.

Au même instant, elle tendit l'oreille avidement. Parmi les clapotements de la pluie, elle distingua un bruit qui venait du dehors.

— C'est lui! fit-elle.

Ses deux mains s'allongèrent à la fois pour faire disparaître le verre et la bouteille, mais elle n'eut pas le temps. La porte s'ouvrit. Cette ombre que nous avons aperçue dans l'embrasure d'une porte, rue Bourbon-le-Château, en face du logis de Marguerite; cette ombre qui glissait naguère sous l'averse, dans les marais voisins de la maison Barbedor, cette ombre que Vital avait aperçue, que Marguerite avait appelée, se montra tout à coup sur le seuil.

Flavie mit ses deux mains au-devant de ses yeux, comme si elle eût été visitée par un fantôme.

— Maxence! balbutia-t-elle.

Celle-ci entra et referma la porte derrière elle. Elle avait en effet la pâleur d'un fantôme.

— Que viens-tu faire ici? demanda Flavie machinalement et sans savoir qu'elle parlait.

Maxence répondit :

— Je viens mourir avec vous, ma mère.

Sa voix était calme, mais sourde et si changée qu'elle semblait déjà n'appartenir plus à une créature humaine.

Flavie se remettait. Un sourire sarcastique venait à sa lèvre.

— Ils n'ont pas voulu de toi ! murmura-t-elle.

Maxence ne répondit point.

— Tu es allée chez eux ? reprit Flavie.

Maxence fit un signe de tête affirmatif.

— Pour me trahir ?

Une expression d'amertume dédaigneuse passa sur le visage immobile de mademoiselle de Sainte-Croix.

— Savais-je vos secrets ? dit-elle.

Flavie eut comme un choc intérieur. Sa main toucha son front, qui se rida.

— C'est vrai ! mais c'est vrai ! s'écria-t-elle avec une inquiétude soudaine ; qui t'a dit ?... Comment as-tu pu trouver la route de cette maison ?

— J'ai suivi ceux qui s'y rendaient, répartit lentement Maxence.

— Explique-toi.

— Nous n'avons plus le temps, ma mère. Les événements vont parler d'eux-mêmes !

Deux cris passèrent dans le silence nocturne. Flavie s'élança vers la fenêtre.

— Qu'est ce-cela ! murmura-t-elle éperdue en s'accrochant à l'espagnolette de la croisée. C'est au retour que Garnier devait attaquer !

— C'est donc bien vrai ! prononça Maxence en un gémissement ; ma mère ! ma mère ! vous étiez avec les assassins !

Flavie haussa les épaules.

— Toujours des idées romanesques et folles ! dit-elle, essayant de donner le change après s'être trahie.

— Et c'était moi, n'est-ce pas, ma mère, poursuivit la jeune fille, moi que vous aviez choisie pour être l'appât mortel ! Que vous avais-je donc fait ?

Flavie écoutait, l'oreille collée au châssis.

— C'était vous pourtant, ma mère, reprit Maxence, vous qui m'aviez inspiré cet amour funeste. Vous seule au monde saviez comme je l'aimais!

Le bruit de la lutte montait.

— Si tu l'aimes tant, va donc le défendre! s'écria la marquise avec cet emportement factice de la mauvaise foi qui se voile derrière la colère.

Mademoiselle de Sainte-Croix secoua sa belle tête redressée. Il y avait presque un sourire sous sa mortelle pâleur.

— Achille n'a pas besoin de moi, ma mère, dit-elle; s'il avait dû mourir, je serais avec lui.

— Vital! Vital! cria la voix de Marguerite presque sous la fenêtre.

Flavie se rejeta violemment en arrière, comme si cette voix l'eût fouettée au visage. Ses dents claquèrent dans sa bouche et sa poitrine rendit un râle.

— Que se passe-t-il en bas? balbutia-t-elle, sont-ils tous là?

— Je vous ai dit la vérité en entrant, ma mère, répliqua Maxence; si vous savez prier encore, priez, je suis venue pour mourir avec vous!

Flavie, telle que nous la connaissons, n'était pas femme à accepter ce dénouement sans résistance.

— Prier! répéta-t-elle, retrouvant cet accent de raillerie froide qui lui était si habituel. Mourir! Vous a-t-on envoyée jouer ici la comédie de l'effroi? que veut-on de moi? je sais maintenant comment vous avez trouvé votre route!

Maxence croisa ses bras sur sa poitrine et ne répondit point.

La marquise fit un pas vers elle. Mais en ce moment, la croisée du rez-de-chaussée produisit, en se brisant sous les coups de Jean Lagard, ce grand fracas dont nous avons parlé. Flavie s'arrêta les jambes tremblantes et la bouche crispée. Elle écouta. Les bruits et le tumulte allaient toujours en augmentant. Les cris se croisaient.

Elle revint vers la fenêtre. Des lumières couraient en tous sens dans les terrains. On entrevoyait déjà le cercle formé par la foule autour de la scène de carnage.

— Tout est-il donc fini! murmura Flavie, dont les bras tombèrent.

Maxence se laissa glisser sur ses genoux. Elle avait les larmes aux yeux.

— Les sauveurs sont venus! dit-elle par deux fois avec une exaltation joyeuse.

Puis, les mains jointes et priant tout haut :

— Grâces vous soient rendues, mon Dieu! Qu'il vive et que Béatrice soit heureuse!

— Ont-ils tué ce misérable Garnier, au moins! gronda Flavie à la fenêtre.

Elle traversa la chambre d'un pas rapide et gagna la porte de communication qui donnait à l'intérieur de la maison Barbedor. Elle mit la clef dans la serrure. Le pène se dégagea, mais la porte resta fermée.

— Oh! oh! fit-elle, tandis que la trace bistrée qui était sous ses paupières se creusait; on a mis le verrou de l'autre côté!

Elle s'approcha de Maxence et lui secoua le bras.

— Suis-je perdue? demanda-t-elle rudement.

— Perdue! répéta Maxence qui la regardait en face.

— Que sais-tu! s'écria Flavie avec un éclat de voix; dis-moi ce que tu sais! Tu es ma fille! tu ne peux vouloir qu'on me tue!

— Ma mère, répondit la jeune fille, je voudrais vous sauver, mais il n'y a plus pour vous de salut en ce monde. Vos complices sont châtiés.

— S'ils sont morts, qu'ai-je à craindre? Ils ne parleront pas!

— Ils ont parlé sans doute : ils n'avaient pas attendu cette heure suprême pour vous trahir; s'ils n'ont pas parlé, d'ailleurs, peu importe. Quand j'ai pris le chemin de cette maison, la police était déjà sur vos traces. L'endroit où nous sommes doit être cerné.

Flavie traversa de nouveau la chambre et revint à la

fenêtre qu'elle entr'ouvrit. Elle se pencha au dehors avec précaution. Il y avait deux hommes qui semblaient monter la garde auprès du petit perron. Deux lanternes étaient placées sur les marches. Flavie se laissa choir sur un siége. Ses dents grincèrent et sa gorge râla. Elle sentit une main qui prenait les siennes. C'était Maxence. Elle la repoussa. La jeune fille se tint désormais à distance.

— On se doit à sa mère, prononça-t-elle comme en se parlant à elle-même; c'était pour faire mon devoir.

Puis, d'une voix très-basse :

— Vous m'avez répété souvent, dit-elle, que votre vie vous appartenait, que vous étiez au-dessus du danger et du malheur, que vous portiez toujours sur vous un flacon...

Les yeux perçants de Flavie s'allumèrent.

— Cela fait-il partie de tes instructions? dit-elle ; t'a-t-on chargée de me dire : Il est l'heure de boire le poison?

— Il est l'heure, répéta Maxence, immobile comme une fière statue.

— Et tu fuiras, toi? s'écria Flavie.

— Où fuir, quand on est votre fille, ma mère? C'est la troisième fois que je vous le dis : je suis venue pour mourir avec vous.

— Tu partagerais le poison?

— Si vous voulez, je boirai la première.

Flavie se leva d'un temps. Elle rejeta en arrière le voile épais qui lui couvrait le visage. Elle se rapprocha de la table. Un peu de sang était revenu à ses joues. Elle saisit la bouteille, tandis que sa bouche convulsive grimaçait un sourire, et remplit le verre aux trois quarts.

— Tu fais bien de mourir, dit-elle; c'est toi qui es cause de tout ceci!

Elle tira en même temps de son sein un tout petit flacon dont elle versa le contenu dans le verre. L'eau-de-vie ne subit aucune altération dans sa couleur, mais il y eut à la surface de la liqueur une légère et courte effervescence.

A dater de ce moment, sa physionomie changea. Une sombre et suprême résolution releva le caractère de ses

traits. Elle redevint elle-même, la tragédienne des passions modernes.

— J'ai vécu, dit-elle grandissant tout à coup en quelque sorte et couvrant de son regard perçant Maxence, plus grande, plus résolue, plus forte qu'elle; je ne me repens d'aucune de mes actions passées : j'ai lutté pour conquérir ce qui faisait l'objet de mes ambitions : c'est la loi des lions, des rois, des peuples : il n'y a de vrai sur la terre que cette loi. Ma croyance est qu'en tuant mon corps j'anéantis mon âme! Je subis la peine de ma défaite comme j'aurais savouré la récompense de ma victoire ! Qu'est Dieu et qu'est la société, puisque, tous deux réunis, ils ne peuvent pas me garder pour l'échafaud, leur brutale et dérisoire sanction? Je suis libre puisque je meurs !

Elle porta le verre à ses lèvres qui avaient cette fois un véritable et orgueilleux sourire.

Elle en but d'un seul trait la moitié, puis elle tendit le reste à Maxence.

Maxence, sérieuse et froide, le prit sans hésiter.

Mais, au moment où elle allait boire à son tour, Flavie la retint.

— J'ai pitié, dit-elle d'une voix adoucie; on change quand on va mourir. Vous êtes toute jeune, Maxence, et belle autant que le fut jamais une créature humaine. Ceci est la mort, je vous l'affirme; elle est en moi : je ne saurais plus mentir. Pourquoi mourez-vous?

— Parce que je suis votre fille, répondit Maxence froidement.

— Est-ce pour cela seulement?

— Et parce que je suis condamnée, ma mère !

— Qu'entendez-vous par là? demanda la marquise avec une nuance de protection dédaigneuse dans la voix.

Comme la jeune fille gardait le silence, Flavie ajouta :

— Condamnée ! Vous n'avez que seize ans !

Sa main, qui retenait le bras de Maxence, se porta involontairement à sa poitrine, contractée déjà par une sourde angoisse.

Maxence recula d'un pas et vida le restant du verre. Flavie essaya de se jeter sur elle. Il n'était plus temps.

Pendant un instant, le beau visage de Maxence exprima un profond dégoût, causé par l'eau-de-vie. Le verre, échappé de ses mains, tomba et se brisa.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria la marquise avec stupeur.

Puis lui saisissant les deux mains :

— Allez-vous-en ! dit-elle ; descendez l'escalier, appelez du secours ! Je le veux, entendez-vous, je le veux !

Un rouge vif colorait les joues de Maxence. L'eau-de-vie agissait avant le poison. Elle repoussa Flavie et dit :

— Moi je ne veux pas, ma mère.

— Mais c'est de la folie ! s'écria celle-ci, s'oubliant un instant elle-même pour la première fois de sa vie ; tu peux être sauvée, je te dis, s'il vient du secours.

— Mère, l'interrompit la jeune fille, les secours ne viendront pas.

— Écoute, reprit Flavie, persuasive et caressante : je n'ai pas besoin de ta mort, moi, tu peux vivre, veux-tu que je te l'affirme sous serment ? Tu es restée pure au milieu de nous, va-t-en ! va-t-en ! Tu me fais rire avec tes grands mots ! condamnée !

Elle haussa les épaules en étreignant sa poitrine.

— Condamnée ! répéta-t-elle ; par qui ? pourquoi ?

— Par moi-même, par mon amour, répondit Maxence. Écoutez à votre tour, ma mère : Si j'étais comme les autres jeunes filles, si j'avais un avenir, moins que cela, si j'avais seulement un refuge, peut-être que j'hésiterais ; mais je n'ai rien. Cet amour qui m'a fait naître à la vie, je le réprouve et je le déteste : voilà pour l'avenir. Pour le refuge, vous ne m'avez pas appris à le chercher en Dieu, ma mère. Je vacille entre l'incrédulité que vous m'avez enseignée et la foi qui voudrait naître en moi. Je ne sais, je souffre, et quand je regarde autour de moi, cherchant à qui demander aide ou protection, j'entends la voix du monde qui me repousse impitoyablement avec votre nom, ma mère !

— Tu me hais donc bien! prononça tout bas Flavie.

Puis, sans attendre la réponse, et de ce ton qu'on prend pour secouer une discussion importune :

— Que me fait tout cela, jeune fille! Je ne sais pourquoi j'ai tardé à te le dire : Que tu vives ou que tu meures, je m'en lave les mains. Reste ou va-t'en, selon ta fantaisie; ton existence est à toi. Mais sache une chose avant que je garde le silence pour toujours : je ne suis pas ta mère!

Maxence secoua la tête lentement et sans mot dire.

— Je te dis que je ne suis pas ta mère! s'écria Flavie s'exaltant devant cette résistance ; regarde-moi ; serais-je tranquille et froide en face de ton agonie si tu étais mon enfant! Tes yeux se creusent ; le masque paraît autour de tes lèvres. Regarde-moi : je puis voir cela sans trembler ni frémir. Il n'y a point de larme sous mes paupières. Touche mon cœur, il ne bat pas!

— Vous êtes ma mère, prononça Maxence d'un ton glacial.

Tout son corps souple et gracieux semblait subir un lent affaissement.

Flavie repoussa son siége avec colère. Le mouvement qu'elle fit en se levant lui arracha une exclamation de douleur. Elle parvint néanmoins à se redresser, et, la main étendue dans une attitude solennelle :

— Aussi vrai qu'il n'y a rien au-delà de la mort, dit-elle, je jure que tu n'es pas ma fille!

Puis, se prenant au rebord de la table pour étayer sa défaillance, mais gardant toute sa force de blasphème :

— Si ce maître aveugle et sourd que vous appelez Dieu et qui est le hasard, ajouta-t-elle, m'avait donné une fille, aurais-je vécu comme je l'ai fait? Comprends-tu, à ton âge, de quelle égide mystérieuse la maternité couvre la conscience? Si j'avais pu aimer, l'enfer n'aurait-il pas été chassé de mon cœur?

— Vous savez bien pourtant que vous avez été mère, répartit Maxence toujours impassible.

Flavie eut un court frémissement.

— Ils t'ont dit cela! murmura-t-elle; c'est vrai, mais mon fils est mort.

— C'est une fille que vous avez eue, ma mère.

Flavie se ramassa en quelque sorte sur elle-même pour vaincre la douleur qui la domptait.

— C'est vrai, dit-elle, pourquoi mentir si tard? Mais ma fille abandonnée a trouvé une autre famille, celle-là est heureuse : elle ne connaît pas sa mère.

Maxence, au lieu de répondre, se mit à fouiller dans son sein. Ses mains engourdies cherchaient mal. Elle fut longtemps à soulever les plis de sa robe. Flavie, cramponnée à la table, la suivait d'un œil avidement inquiet.

Elle ne parlait plus. Un silence profond régnait dans la chambre.

Au dehors, les bruits avaient cessé. La foule s'était dispersée, suivant les divers spectacles offerts à sa curiosité. Les uns avaient accompagné les blessés, les autres avaient fait cortége aux prisonniers. Quelques-uns attendaient la force publique dans la rue de l'École, dont tous les habitants étaient sur le pas de leurs portes. Les marais avaient repris leur aspect de sombre solitude. On n'entendait plus que l'ondée patiente, tombant à petit bruit, et le fauve hurlement du vent engouffré dans le tuyau de la cheminée. Maxence avait enfin pris dans son sein l'objet qu'elle cherchait.

— Ma mère, dit-elle, ce maître que vous appelez le hasard, je l'appelle Dieu avant de mourir. Peut-être est-ce trop tard, car je viens de commettre un crime en abrégeant mes jours; mais il aura pitié de l'abandon où se perdit ma jeunesse. Dieu est grand, ma mère, je le sens mieux à mesure que mon dernier soupir approche : je me confie sans réserve à sa miséricorde. Dieu vous a écoutée quand vous disiez : je suis au-dessus des vengeances de la terre et du ciel. Il y a autre chose que l'échafaud.

— Ce papier! s'écria Flavie pendant que la jeune fille reprenait péniblement haleine, quel est ce papier?

C'était en effet un papier que Maxence tenait à la main. Elle poursuivit :

— Dieu se venge ! Sur ce chemin d'infamies où vous poussiez de pauvres jeunes filles aveuglées, Dieu a conduit au devant de vous votre propre enfant.

— Ce papier ! râla Flavie, ce papier...

— Vous ne le connaissez pas, ma mère, mais madame Octave Merriaux saura bien ce que c'est que l'acte de naissance de la fille de madame Seveste, née le 5 décembre 1819, au n° 27 bis de la rue du Cherche-Midi.

Elle tendit le papier à Flavie, qui s'en empara en poussant un cri étouffé.

Les dernières paroles de Maxence avaient épuisé ses forces. Elle se laissa aller sur une chaise, où elle resta immobile.

Flavie avait ouvert le papier, mais elle ne pouvait pas lire ; une ombre était au devant de ses yeux. Elle se rapprocha de la lumière et parvint à épeler quelques mots. Le papier s'échappa de ses mains, deux grosses larmes coulèrent sur ses joues. Elle voulut parler. Elle ne put. Elle se tordit les bras en poussant des gémissements inarticulés. Puis tombant à genoux de son haut :

— Grâce ! grâce ! dit-elle, Maxence ! ma fille ! ne meurs pas !

Quand ses mains touchèrent la main froide de la jeune fille, on eût pu voir les muscles de son cou se nouer et se gonfler. Ce qu'elle éprouvait ne se dit point : Dieu se vengeait ! Le supplice était à la taille du crime. Elle s'accroupit, baisant le bas de la robe de Maxence et répétant dix fois de suite comme une pauvre folle :

— Ma fille ! ma fille ! ma fille !

Sa souffrance physique n'était plus. Les ravages du poison s'arrêtaient sous la violence inouïe de la réaction morale. Elle avait toute sa force, toute sa vie. Il y a quelque chose d'animal dans cette tendresse des mères. C'est toujours la lionne léchant ses petits et c'est sublime. On entend sortir de ces poitrines maternelles des sons qui sont les mêmes que l'amoureux gémissement

de l'oiselle dans son nid ou de la biche libre qui a son faon pendu à sa mamelle. La nature est là, doublant et soutenant la passion.

Flavie appuya sa tête sur les genoux de Maxence, et de ses deux mains entoura les reins de la jeune fille immobile et morne :

— Que tu es belle, ma fille! murmura-t-elle; parle-moi, je t'en prie! Il me semble que je n'ai jamais entendu ta voix!

Sa parole était douce comme un chant. Les paupières de Maxence restaient closes. Flavie dit :

— Elle dort.

Et sa bouche effleura les joues de la jeune fille. Celle-ci tressaillit faiblement.

— T'éveilles-tu? demanda Flavie; oh! si tu savais comme je crois en Dieu maintenant, ma fille! J'étais morte puisque je n'aimais pas. Parle-moi! parle-moi, je t'en prie!

Maxence fit effort pour ouvrir ses lèvres raidies.

— Je souffre! dit-elle si bas que sa mère eut peine à l'entendre.

Celle-ci se redressa. Un éblouissement terrible passa devant ses yeux. Dans l'espace d'une seconde, ses tempes et ses joues furent inondées de sueur froide, tandis que ses cheveux se hérissaient sur son crâne. Elle se souvenait. Elle répéta d'une voix déchirante :

— Tu souffres!

Puis son œil s'égara et le rire des démences foudroyantes éclaira son front et ses lèvres de ses sinitres lueurs. Mais Dieu ne voulait pas qu'elle perdît la raison. Dieu se vengeait.

Le rire, à peine né, se glaça. La face devint livide et comme marbrée. Des sillons mobiles s'y creusèrent. Il eût été manifeste pour un observateur que Flavie s'interrogeait elle-même au milieu de son angoisse. Ses deux mains à la fois se crispèrent sur sa poitrine d'où s'échappa ce cri profond qui ne se rapportait point à elle-même, mais bien à Maxence :

— Le poison!

Elle se jeta sur Maxence comme pour ressaisir la proie qui lui échappait.

Elle la couvrit de son corps, cherchant à réchauffer ses mains déjà froides et ses membres qui allaient se raidissant.

— Je suis là! je suis là! disait-elle sans savoir qu'elle parlait; ne crains rien, c'est moi, ta mère, tu es jeune, tu es forte. Vois si je meurs, moi!

Mais sa figure tout à coup ravagée et veillie de dix ans démentait ses paroles, la torture indescriptible qui poignait son cœur était dans ses yeux.

Maxence eut des frissons courts et répétés. Le rouge abandonna ses joues. Ses tempes battirent et un douloureux soupir s'arrêta dans sa gorge.

— De l'air! s'écria Flavie qui courut ouvrir la fenêtre toute grande; l'air va te soulager!

Elle revint courbée en deux et brisée. La tête de Maxence pendait sur son épaule.

— Où souffres-tu? demanda Flavie d'une voix que les sanglots étouffaient.

Puis sévèrement :

— Il faut du courage aussi! lutte comme moi! m'entends-tu me plaindre?

Un sourire calme et doux naissait sur les lèvres blémies de Maxence, qui murmura en essayant de joindre ses mains sur sa poitrine :

— Mon Dieu, je vous donne mon cœur...

Elle ajouta :

— Quand j'étais toute petite, je savais une prière qui commençait ainsi...

Flavie, les yeux démesurément ouverts et la bouche béante, la guettait.

— Tu vas mieux, n'est-ce pas? demanda-t-elle.

Maxence se tordit, prise par une convulsion.

— Dieu! Dieu! s'écria Flavie les bras levés au ciel et les cheveux épars, que faut-il te donner pour qu'elle vive!

— Oh!... oh!... fit Maxence, dont les mains cherchaient un appui dans le vide... Achille!... Béatrice!... j'ai bien souffert!

— Et moi... moi! râla Flavie; tu ne dis pas mon nom, moi qui suis ta mère!

— Oh!... oh!... gémit Maxence épuisée.

Flavie l'entoura de ses bras, essayant cette œuvre impossible de lui transmettre sa propre existence.

— Tu ne mourras pas, disait-elle, je suis là... Je ne veux pas que tu meures!

Elle la sentait froidir contre son sein; elle voyait bien que son souffle faiblissait; elle luttait cependant, elle s'efforçait, elle adressait à Dieu tour à tour des prières sublimes et d'extravagantes menaces.

Un spasme arrêta la respiration de Maxence. Flavie lâcha prise, glacée qu'elle fut jusqu'à la moelle des os. Une minute se passa. Flavie, affaissée sur le sol, guettait toujours, ouvrant à demi ses pauvres yeux où les larmes étaient séchées.

— Rien pour moi! pensait-elle; elle ne m'a pas parlé! m'a-t-elle maudite?

Un souffle faible passa entre les lèvres de Maxence qui murmura comme en un rêve :

— Les autres ont des mères. J'ai vu des fiancées qui revenaient de l'autel avec des couronnes de fleurs. Elles souriaient à tout un avenir d'amour, moi, je meurs.

— Maudite! maudite! balbutia Flavie.

— Moi, je meurs avant l'âge où les autres sont heureuses, poursuivait Maxence; je meurs, ai-je rien à regretter? Ma consolation n'est pas ici, mon espoir est ailleurs.

Sa parole n'était plus qu'un murmure indistinct. Flavie se rapprocha et mit son oreille tout contre ses lèvres en murmurant :

— Un mot pour moi, un mot, fût-ce l'anathème!

Maxence essaya de tourner vers elle ses yeux mourants. Elle articula dans son dernier soupir :

— Que Dieu vous pardonne comme moi, ma mère!

Elle n'était plus.

Flavie se roula sur le sol à ses pieds.

Puis, se redressant, effrayante de rage, elle menaça le ciel de ses poings fermés en vomissant des blasphèmes fous.

Puis encore elle se traîna sur ses genoux, se frappant la poitrine et mettant sa face contre terre. Elle demandait un miracle, au prix d'une éternité de tortures.

Elle eût fait horreur, mais aussi pitié, à ceux-là mêmes dont la vengeance la poursuivait en vain depuis si longtemps. Ses cheveux épars balayaient son visage qui se creusait et maigrissait en quelque sorte à vue d'œil. La folie la cherchait, et toujours revenait la raison implacable.

Quand son regard se détachait un instant de sa fille, une invincible attraction l'y ramenait. C'étaient alors d'effrayantes tortures. Cette femme était déjà en enfer. Et le poison n'agissait pas. L'agonie cruelle s'allongeait. C'était à peine si quelques douleurs sourdes traversaient parfois sa poitrine. L'écume était à sa bouche. Il y avait des mèches de ses cheveux qui blanchissaient.

Le premier spasme la prit, couchée aux pieds de Maxence, dont ses deux bras entouraient les jambes. Par les mouvements désordonnés qu'elle fit, Maxence glissa hors de la chaise et tomba la face contre le sol.

Flavie, secouée qu'elle était par d'atroces convulsions, s'acharna à la relever. Elle parvint à l'adosser contre la table. Elle mit la lampe par terre auprès d'elle; puis, se traînant, elle s'éloigna à reculons, de peur de violer, par ses étreintes épileptiques, le repos de ce cadavre si beau dans la mort.

Elle s'éloigna jusqu'à ce qu'elle rencontrât l'angle du mur, où elle s'arrêta.

La lumière de la lampe tombait en plein sur l'admirable beauté de Maxence.

Quand les vertiges de la mort prirent Flavie, elle éprouva comme un soulagement, mais ce n'était qu'un répit trompeur avant d'atteindre aux suprêmes déchire-

ments de son inénarrable supplice. Les vertiges de la mort lui montrèrent en effet sa fille se dressant comme un spectre et marchant vers elle la main étendue. Cette malédiction que la pauvre Maxence n'avait point prononcée, Flavie l'entendait.

Elle faisait effort pour fuir, la misérable! La main raidie du fantôme menaçait son front, l'anathème tonnait autour de ses oreilles.

Ses yeux se vitrifièrent, gardant cette effrayante expression d'horreur.

Elle mourut en regardant sa fille, transformée en furie vengeresse.

Son dernier râle fut un cri d'épouvante.

Une demi-heure après, la justice descendit dans cette chambre muette.

On ne vit d'abord que le cadavre de Maxence, qui semblait sourire dans son suprême sommeil.

Il fallut chercher pour découvrir dans un coin cet autre cadavre, incrusté au mur, rapetissé, raccorni, et déjà marbré de noir et de livide.

XII

POST-SCRIPTUM

« ..... Un dénouement? tu veux un dénouement, mon Aglaé chérie? écrivait, à quelque temps de là, cette charmante vicomtesse de Grévy. Sais-tu que tu es bien exigeante! Un dénouement! En connais-tu beaucoup dans les livres ou dans la vie? Est-ce un mariage qu'il te faut? Mais le mariage est un prologue, une promesse ou une menace, et non pas, certes, un dénouement.

« Cherche bien, de tous les dénouements, quel est le plus tranché, le plus brutal? C'est la mort, n'est-ce pas?

« Comment définir la mort, cependant, sinon : le commencement d'une autre vie.

« Les dénouements sont rares, ma chère. Mais tu es née coiffée : il se trouve précisément que notre histoire a un dénouement, deux dénouements, dix dénouements, si l'on prend le mot dans son acception familière : des larmes, des sourires, des morts, des mariages.

« Va, nous ne manquons de rien!

« ... Pendant qu'avait lieu cette démoniaque bagarre du château de la Savate, M. Léon Rodelet avait tenté un enlèvement sur la personne de Césarine de Mersanz. C'était probablement un des fils de la trame ourdie par la marquise, mais les tenants et les aboutissants m'échappent. Il te suffira de savoir que notre Césarine, enfermée dans une chaise de poste, domina si bel et si bien ce pauvre petit homme qu'il fit la route à deux genoux, et qu'au premier relais il disparut pour ne plus revenir.

« Ce cinquième clerc de notaire, héros de roman de septième classe, a dû rentrer en son bercail chartrain. On a fait quelque chose pour sa mère, l'une des victimes de la Sainte-Croix. Je pense qu'il épousera une sienne cousine beauceronne. Es-tu contente? Voici déjà, ce me semble un petit dénouement.

« Passons à d'autres. Nous avons eu deux blessés de la grande bataille : Vital et le comte Achille. Tous les deux avaient été fort malmenés. Achille portait cinq blessures, dont une assez dangereuse au-dessus des reins. Vital avait été frappé de quatre coups, dirigés avec une sorte d'adresse chirurgicale. Il n'a évité la mort que de quelques lignes.

« Nos assassins deviennent savants. Ils font des études préparatoires et fréquentent les cours d'anatomie.

« Te souviens-tu de ces livres de chevalerie où l'heureux blessé est toujours pansé par une adorable princesse? Bien des gens pourraient envier le sort de Vital. Césarine n'a pas quitté son chevet, cela du consentement

du maréchal. Tu ne saurais croire combien notre Césarine est devenue charmante. Béatrice l'aime mieux que nous, l'ingrate! mais c'est toujours ainsi. Au ciel même, on fait, dit-on, assaut de caresses autour du pécheur repentant.

« Il faut bien te dire cependant la grande, l'énorme, l'incroyable nouvelle. Si j'étais Sévigné, tu n'en serais pas quitte pour trois épithètes. Je ne te donne pas en mille à deviner, ce serait peine perdue. J'ai pitié de toi. Tiens-toi bien et ne tombe pas à la renverse! Le maréchal a voulu payer d'un seul coup la dette de son neveu. Te voilà déjà dédaigneuse et disant :

« — Il a proposé à Béatrice les rides de sa glorieuse main et Béatrice a refusé d'être maréchale?

« Un gage! tu n'y es pas! Béatrice a refusé, mais autre chose, quelque chose de bien plus facile à accepter que la main glorieuse et ridée du maréchal. Le maréchal lui-même, soit dit sans t'offenser, est trop homme de bon sens pour avoir eu pareille idée.

« Quelques jours après la catastrophe, le maréchal vint chez moi. Henri était convoqué ainsi que plusieurs de nos amis. Nous vîmes arriver Marguerite Vital et sa fille. La petite bonne femme n'aime pas ces exhibitions. Elle veut, dit-elle, *se tenir à sa place.* Le maréchal la mène rondement en ces occasions et lui déclare qu'elle fera salon avant la fin de ses jours.

« Si la petite bonne femme le voulait bien, elle aurait dans un mois les manières de notre monde. C'est une fée. Mais espérons qu'elle ne le voudra pas. Je la trouve parfaite telle qu'elle est.

« Le maréchal proposa de but en blanc à Béatrice de l'adopter, selon la forme légale, en qualité de sa fille. Il n'a point d'enfants et se trouve dans les conditions où l'adoption ne peut soulever aucune difficulté. Béatrice déclina cet honneur. Malgré les grâces qu'elle mit dans l'expression de sa reconnaissance, le maréchal se fâcha tout rouge. Nous fîmes auprès de Béatrice toutes les ins-

tances imaginables. Elle resta inflexible. Ces natures si douces sont entêtées prodigieusement.

« Je crus un instant que le maréchal allait me briser quelque chose sur mon étagère, tant il était furieux. Déjà je songeais à diriger adroitement son choix vers un très-vilain Sèvres que ma femme de chambre a omis jusqu'à présent de casser, lorsque le lieutenant Vital, convoqué pour la circonstance, arriva, le bras en écharpe et tout essoufflé d'avoir monté notre premier étage. Tu sais que nous avons repris triomphale possession de notre hôtel.

« — Voilà votre affaire! dit Henri au maréchal.

« — Monsieur Vital, m'écriai-je, si vous refusez prenez garde à moi!

« Ce mot avait beaucoup de portée, parce que j'ai l'honneur d'être la confidente des amours du lieutenant Vital avec mademoiselle Césarine de Mersanz. Ils sont fous l'un de l'autre, et depuis qu'il est fou, ce beau garçon a gagné cent pour cent.

« Cela ne l'empêche pas d'être encore très-timide. Il rougit comme une jeune fille, et quand je lui offris ma main, il la serra machinalement au lieu de la baiser comme c'est son habitude.

« Le maréchal nous faisait les gros yeux à Henri et à moi. Marguerite était grave comme un évêque. Vital salua le maréchal, qui lui répondit du bout des lèvres :

« — Bonjour, lieutenant, bonjour!

« Sa colère était un peu tombée, mais son embarras grandissait. Il menaça du doigt Béatrice et se tourna vers nous.

« — Mes enfants, nous dit-il, je voulais bien déshériter ce misérable coquin d'Achille, pour l'exemple, mais je n'entendais pas que le bien sortît de la maison!

« — C'était mal remplir votre but, maréchal, répondis-je, vous savez l'inexorable détermination de Béatrice.

« — Bon! bon! gronda-t-il; les femmes! ces rancunes sont une mascarade de l'amour. Vous autres femmes, vous ne saurez jamais haïr ceux qui vous tuent!

« Je passai mon bras sous le sien et je lui parlai tout bas à l'oreille. Marguerite avait les larmes aux yeux en me regardant. Le maréchal se tourna brusquement du côté de Vital :

« — Comment? s'écria-t-il, mademoiselle de Mersanz ! il oserait?

« — Pas beaucoup, l'interrompis-je ; ce n'est pas par l'audace qu'il brille, mais votre chère filleule a fait une si grande partie du chemin?...

« — Césarine! m'interrompit-il.

« Puis les sourcils froncés :

« — Vos paroles sont légères, madame la vicomtesse!

« Ce malheureux Vital saisissait quelques mots çà et là. Il changeait de couleur comme un caméléon.

« Remarque une chose. Il n'avait point connaissance de la proposition faite à sa sœur. Il ne savait absolument pas de quoi il s'agissait.

« — Maréchal, repris-je, mes paroles légères expriment des pensées qui sont sérieuses. La sœur du lieutenant Vital vient de refuser d'être votre fille, comme elle a refusé déjà d'être la femme du père de Césarine. Si nous parlons de mésalliances, vous n'êtes pas du côté de ceux qui reculent.

« J'ai dû te dire qu'Achille, pendant sa maladie, avait fait supplier par deux fois Béatrice de rentrer à son hôtel.

« Les sourcils du maréchal étaient toujours froncés ; mais je voyais le sourire naître derrière cette grimace. Ses yeux venaient de rencontrer ceux de Marguerite.

« — Mésalliance! mésalliance! grommela-t-il en gardant son ton de mauvaise humeur, il s'agit bien de mésalliance! Vital est le fils de la Perlette! voilà ce qu'il fallait me dire! personne ne sait me prendre!

« — Pardieu, lieutenant, s'interrompit-il avec brusquerie ; vous avez du courage, plus de courage que moi ! La conduite de mademoiselle ma filleule et de son respectable père...

« — Ne les défendez pas, Vital! m'écriai-je, voyant

que notre Amadis pâlissait; le maréchal joue la comédie du Bourru-Bienfaisant, le maréchal me charge de vous dire que si vous voulez être son fils d'adoption, ce qui donnera un nom glorieux à votre femme, il vous accordera, en tant que cela le concerne, la main de sa filleule, mademoiselle Césarine de Mersanz.

« Crois bien, ma bonne Aglaé, que je savais ce que je faisais en risquant cette sortie qui te semblera si téméraire.

« Elle amena dans mon salon un étonnement qui se traduisit par un grand silence. Je vis une expression d'inquiétude derrière les paupières demi-closes de Marguerite. Pour moi, sa fierté se révoltait déjà. Le danger ne pouvait venir que d'elle.

« Cependant, le vieux maréchal eut peut-être l'idée de protester. Il me regardait d'un air un peu hostile, et je préparais ma bordée pour repousser son attaque, lorsque sa physionomie changea tout à coup. Il tourna les yeux vers Vital, fort embarrassé de sa contenance, et le rouge lui monta au front avec une telle véhémence que j'eus peur d'un coup de sang.

« — De par tous les diables! s'écria-t-il en s'appuyant des deux mains sur sa canne, est-ce que celui-là va me refuser aussi?

« Je n'ai jamais mieux senti en ma vie l'énergique vérité de cette locution populaire : *rompre la glace!* Ce fut un coup de théâtre. Toutes les physionomies s'éclairèrent à la fois. L'étonnement général changea de nature et devint joyeux jusqu'au rire. Si bien que le vieux héros demanda avec toute sa colère revenue :

« — M'a-t-on fait venir ici pour se moquer de moi?

« Marguerite et Vital tenaient chacun déjà une de ses mains. Il les repoussa, disant :

« — Accepte-t-on, oui ou non?

« Marguerite reprit sa main de force et voulut la porter à ses lèvres. Il ne la laissa point faire et la prit dans ses bras comme un enfant. Il riait à son tour, mais les larmes lui jaillirent des yeux, quand il dit tout bas :

« — Ma pauvre femme nous voit...

« Nous étions tous émus jusqu'au fond de l'âme.

« Vital fut parfait de noblesse, de reconnaissance et d'attendrissement. Le voilà duc, ma chère, si le roi le veut, et le roi voudra, car il ne refuse rien au maréchal.

« Est-ce un dénouement, cela?

« La chose impossible, c'est de te dire le bonheur de Césarine, quand elle a su la nouvelle. C'est bien charmant et bien bon, va mon Aglaé, de voir la joie revenir comme un rayon de soleil, après toutes ces violences et ces désolations.

« Comme tu le penses, les blessures de ce pauvre don Juan battu, le comte Achille, n'ont pas été aussi poétiquement soignées que celles de Vital. Césarine a fait son devoir, et ces messieurs Frémiaux, Montmorin et autres sont venus assez régulièrement savoir de ses nouvelles; mais, en définitive, si je n'avais pas été là, je crois qu'il aurait passé une triste convalescence.

« Je me suis dévouée. Je suis si heureuse, que je deviens bonne à faire peur!

« Tu sais déjà que le pauvre Achille a mis de l'eau dans son vin. Je ne puis assurément désapprouver les démarches qu'il a faites auprès de notre chère Béatrice; c'est moi qui, la première, les ai inspirées. Mais, faut-il l'avouer? Il me peine de le voir oublier si vite et si aisément cette jeune fille si admirablement belle et si saintement malheureuse : Maxence de Sainte-Croix.

« Eh bien! figure-toi qu'il est superbe avec sa pâleur et la languissante paresse de ses regards. Tu y serais trompée : on dirait un homme!

« C'était un soir de la semaine dernière, dans le petit logement des Vital, encombré d'amis, car nous étions tous là, sachant que le comte Achille viendrait tenter une suprême démarche. Il est venu. Le maréchal avait consenti à l'accompagner, ainsi que Césarine, pour qui Béatrice a toujours l'affection d'une mère.

« Je dois te dire que le matin de ce même jour, le

pauvre vieux Roger avait donné quelques signes d'un prochain réveil intellectuel. Béatrice avait passé la journée entière à son chevet, guettant la première lueur de raison.

« On ne l'avait point avertie. On voulait laisser au comte Achille toutes ses chances.

« Nous eûmes lieu, tout d'abord, de nous en repentir ; car l'effet produit par la vue du comte fut foudroyant. Béatrice tomba évanouie entre les bras de sa mère. Quand elle reprit ses sens, elle renouvela son refus, avec une autorité si calme que nous dûmes croire sa décision irrévocable.

« Achille était à genoux ; je ne saurais te rapporter ce qu'il dit. Ce fut fort bien. Il sait se conduire.

« Cependant, la petite bonne femme tenait toujours sa fille entre ses bras. Elle lui tourna la tête vers le lit du vieux Roger, et lui dit doucement :

« — S'il s'éveille, tu ne pourras pas lui dire qu'il a rêvé, ma fille.

« Béatrice resta un instant immobile et muette. Achille joignit les mains en silence.

« — Pour mon pauvre bon père ! murmura-t-elle, tandis que deux grosses larmes roulaient sur la pâleur de ses joues.

« Elle a attiré Césarine contre son cœur, puis sa main s'est abaissée. Achille, qui sanglotait, y a collé ses lèvres.

« Si bien que, trois jours après, le vieux Roger s'éveillait dans son ancienne chambre à l'hôtel de Mersanz. Tout ce qui s'est passé n'est plus pour lui qu'un cauchemar ; il ne garde aucune envie de se faire *sauter le caisson* comme le lieutenant Toussaint. On ne le dépersuadera que le jour de la noce. Sont-ce là des dénouements ?

« En voici encore ! tends ton tablier ! les deux demoiselles du Tresnoy sont mariées. La baronne *n'a plus ses filles*. M. de Cholieu et M. Mussaton de Bassoquai, les deux gendres, s'en aperçoivent ma foi bien ! Dorothée a pris

un peu le genre artiste, Juliette fait l'austérité. Ce sont deux grandes femmes laides dans le bon ordinaire.

« Jean Lagard a promis sous serment d'être sage comme une image. Il est garde au château du maréchal.

« Mélite et Philomène Géran vont partout, se vantant d'avoir *régularisé la position* du comte Achille. Ce sont elles, à les entendre, qui ont fait le mariage de notre Béatrice.

« M. Baptiste et mademoiselle Jenny sont rentiers.

« Le sergent Niquet et l'adjudant Palaproie rôdent comme deux ombres autour de la grille fermée.

« Le précieux Frémiaux... mais je suis sûre que tu as envie de savoir ce qu'est devenu M. Garnier de Clérambault. Il est allé, comme on dit, se faire pendre ailleurs. Je ne sais le moyen qu'il a pris; mais blessé, malmené, écrasé qu'il était et à moitié mort, il a pu échapper à la main de la justice.

« On dit qu'il est passé en Amérique. Il y a peut-être quelque chose à faire dans ce pays neuf et libre. Vingt-cinq ans de succès permettront à Garnier d'établir là-bas tout un nouveau système de relations dans la haute société. Débarrassé de sa terrible commanditaire, il rétablira sur des bases solides, sa fabrique de mariages et fera enfin fortune, s'il peut échapper aux caresses de la civilisation républicaine : la loi du Lynch, les revolvers à douze coups, etc.

« Fromenteau a une *position faite*. Il l'a eue un peu trop tard; Stéphanie était remariée à son cinquième époux. Mais son rival heureux a une mauvaise toux : Fromenteau attend désormais avec confiance.

« Barbedor est fou. Ne le plains pas. Sa folie est heureuse : il croit avoir percé la barrière des Paillassons.

« Est-ce assez de dénouements?

« Ma bonne et chère Aglaé, faut-il omettre le dernier : celui qui me concerne? Je suis heureuse; Henri m'aime.

« Ce n'est pas tout. Te souviens-tu, quand j'allai dans

le Maine nommer ta petite Anna, je pleurais ? Dieu m'a exaucée. Dans quelques mois, tu nous viendras à ton tour, et tu seras marraine. Il y a une larme sur cette ligne : elle est de joie ! Comme je l'aimerai ! Je vois déjà son premier sourire ! »

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

LA PETITE BONNE FEMME

I. — Le billet de mille francs. 1
II. — La pension Géran. 17
III. — Deux jeunes filles. 28
IV. — Le roman du cinquième clerc. 42
V. — La gageure. 53
VI. — Inventaire d'un grenier. 65
VII. — La barrière des Paillassons. 78
VIII. — Le veau gras. 93
IX. — Flavie. 103
X. — La Perlette. 114
XI. — La première femme du comte Achille. 127
XII. — Madame la marquise de Sainte-Croix. 139
XIII. — Repas de corps. 149

DEUXIÈME PARTIE

L'HOTEL DE MERSANZ

I. — Une scène d'antichambre. 165
II. — Trois invalides. 171
III. — Comme quoi le capitaine Roger maria sa fille. . 178
IV. — Le réveil de Béatrice. 185
V. — Bon petit cœur de domestique. 195
VI. — Vieux Jeune premier. 199
VII. — Le cabinet du mari. 213
VIII. — 37 et 37 *bis*. 218
IX. — Le coupé mystérieux. 232
X. — Les papiers du baron. 242
XI. — Toilette des demoiselles Géran. 256
XII. — Une fête à l'hôtel de Mersanz. 262
XIII. — Régulariser une position. 267
XIV. — Maxence de Sainte-Croix. 274
XV. — Entre deux contredanses 289
XVI. — La huitième contredanse. 298

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

LE CHATEAU DE LA SAVATE

I. — Lettre de la vicomtesse. 319
II. — Suite de la lettre. 325
III. — Autres lettres de la vicomtesse. 336
IV. — La police de la vicomtesse. 344
V. — Dernières lettres de la vicomtesse. 357
VI. — Grande lutte d'hommes. 374

VII. — Une nuit noire. 391
VIII. — Temps de bras, temps de hanche, temps de ceinture et temps de cou. 400
IX. — La maison Roger. 418
X. — Drame nocturne. 425
XII. — Avant-goût de l'enfer. 436
XII. — Post-scriptum. 451

FIN DE LA TABLE

Coulommiers. — Typ. de A. MOUSSIN et Charles UNSINGER.

00101488

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016